
U d'/of OTTAWA
39003001384220

BIBLIOTHÈQUE
DES MÉMOIRES

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

PENDANT LE 18e ET LE 19e SIÈCLE,

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES,

PAR M. Fs. BARRIÈRE.

TOME XIV.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

SOUVENIRS
DE FÉLICIE

PAR Mme DE GENLIS

SUIVIS DES

SOUVENIRS ET PORTRAITS

PAR M. LE DUC DE LÉVIS

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE

PARIS

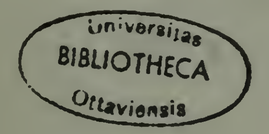
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

—

1857



A M. DU CREST.

Mon cher Frère,

C'est à vous que j'offre mes *Souvenirs*, vous, mon premier ami, vous à qui j'en dois de si doux ! Vous ne trouverez point ceux-là dans ce recueil ; ils ne pouvaient intéresser que nous, et je n'avais pas besoin de les écrire pour les conserver. Que cet ouvrage, que je vous consacre, soit un monument de cette inaltérable amitié qui nous unit dès l'enfance, et qui, dans nos fortunes diverses, fit toujours le charme ou la consolation de notre vie.

D. Genlis.

AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES-ÉDITEURS.

De l'aveu même des contemporains, les souvenirs de Félicie sont la plus fidèle et la plus agréable peinture des mœurs et des usages, tant à la cour que dans la société, vers la fin du règne de Louis XV et pendant les premières années du règne de Louis XVI. Après le Directoire, au moment où s'opérait le passage du Consulat à l'Empire, cet ouvrage, qui parut en 1804, obtint un immense succès. Mme de Genlis n'en eut jamais de plus flatteur ni de plus mérité. Elle eut le tort de publier, plus de vingt ans après, ses *Mémoires,* en dix volumes : c'était beaucoup ! Cependant ces *Mémoires* renferment encore, soit sur le séjour de l'auteur en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, pendant la Terreur, soit sur la France, sous l'Empire et sous la Restauration, une foule de pages intéressantes que nous rassemblerons en un seul volume. Il fera suite à celui qu'on a dans ce moment sous les yeux, et qui réunit aux Souvenirs de Mme de Genlis ceux de M. le duc de Lévis, sur la même époque, et plus d'une fois sur les mêmes personnages. Ces témoignages de deux auteurs différents, et tous deux alors si bien placés dans le plus grand monde, compléteront pour le lecteur le tableau d'une période bien importante, puisqu'elle précède et quelquefois comprend les terribles années de la première Révolution.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

DONNÉE PAR Mme DE GENLIS.

Nous avions déjà en français deux ouvrages qui portent ce titre de *Souvenirs*. Le premier est le charmant volume intitulé : *les Souvenirs de madame de Caylus*. Tout est parfait dans ce petit ouvrage, les sentiments, la manière de conter, la grâce, le naturel ; d'ailleurs, il faut avouer que les *souvenirs* de Louis le Grand et de sa cour sont plus intéressants que ceux du règne de Louis XV. Quant aux *Souvenirs* de madame Necker, le public les a jugés d'une manière qui a pu paraître sévère aux partisans de l'auteur, mais qui n'est qu'équitable ; j'ose même dire que, sans la réputation si méritée de cette femme célèbre, sans la pureté de sa conduite et de sa vie, ce triste ouvrage eût fait beaucoup de tort à son caractère dans l'opinion de toutes les personnes sensibles. On n'eût point excusé celle qui se permet la critique et la moquerie la plus piquante sur son amie au lit de la mort, et à laquelle elle avait prodigué tant d'éloges et les assurances d'une si tendre et si vive affection (1) ; on eût été révolté de ce ton méprisant avec lequel l'auteur parle souvent des gens de sa société, et même de ses amis (2) ; enfin on eût trouvé aussi peu de bonté que de grâce et de goût dans cette multitude de petites

(1) Madame Geoffrin.

(2) Entre autres du comte d'Albaret, homme très-estimable, rempli de talents agréables, et qui fut un des plus sincères amis de madame Necker. (*Note de l'auteur.*)

anecdotes insipides et malignes, et la plupart fausses, dont ce recueil est rempli. Rien dans cet ouvrage n'a dû me blesser personnellement; je n'y suis citée que d'une manière agréable et flatteuse; mais l'auteur y parle avec une extrême injustice et très-injurieusement d'une personne que je chéris, et l'anecdote insignifiante qu'elle rapporte à ce sujet est un mensonge. Aussi j'avoue que, sensiblement offensée, je fus en même temps encouragée à publier une partie de mes journaux sous le nom supposé de Félicie L***. Avec une manière d'écrire simple et naturelle, on pouvait se flatter d'offrir au public, en ce genre, un ouvrage moins ennuyeux que celui de madame Necker. J'avoue encore que l'Avertissement qui précède mes *Souvenirs* n'était qu'une petite critique de ceux de madame Necker. Mes ressentiments particuliers ne me rendront jamais injuste, même dans mes premiers mouvements; cette critique était parfaitement fondée; je ne l'ai point supprimée dans cette édition, et l'on conviendra qu'il m'eût été bien facile de la rendre plus piquante. Je ne veux point me faire un mérite de cette modération : le seul bon goût aurait suffi pour la prescrire; le respect dû aux vertus et au mérite si distingué de madame Necker ne permet de la critiquer qu'avec ménagement ou avec le ton de l'estime (1).

(1) Nous pensons que madame de Genlis, dans cet avertissement, qu'elle croit équitable, peut-être même charitable, laisse percer un rare esprit de dénigrement, et qu'il eût été difficile de montrer, à l'égard de madame Necker, une plus hypocrite modération. L'agrément infini des *Souvenirs de Félicie* ne peut nous empêcher de lui adresser ici ce reproche. (*Note du nouvel éditeur.*)

INTRODUCTION.

En ce temps-là vivait une classe d'hommes dont les générations nouvelles n'auront nulle idée. Ces hommes, qui avaient un rang, de la naissance, de grandes richesses, de beaux hôtels, qui se battaient en héros à la guerre et qui représentaient avec infiniment de grâce à Versailles, étaient, dans leurs salons, les plus polis et les plus aimables des hôtes. Leur immense fortune avait toujours un honorable emploi. Les lettres, les beaux-arts ne comptaient point de plus délicats protecteurs. Ils prodiguaient les mots les plus fins dans leurs soupers et les plus nobles bienfaits dans l'ombre : ces hommes s'appelaient *des grands seigneurs*. Ils ne se croyaient pas riches, puissants, élevés aux emplois, pour vivre petitement dans l'épargne. Cinq cents familles subsistaient chaque année de leur luxe. Les ingrats leur portaient envie, mais les bons cœurs les bénissaient. Où sont ces grandes existences aujourd'hui ? La première Révolution en avait commencé la réforme, et la seconde, en 1830, l'a consommée. On n'en trouve plus trace à présent, et moins qu'ailleurs peut-être dans les nobles familles qui devaient en garder le mieux la mémoire. Depuis 89, M. de Talleyrand, seul, a su vivre, a su mourir en grand seigneur.

Il en était tout autrement à l'époque dont nous parlons,

et dont va parler Mme de Genlis. Plusieurs princes du sang, elle vous le dira, donnaient l'exemple. L'héritier des Condé tenait une cour plus élégante que nombreuse à Chantilly. Ses soins n'en avaient-ils pas fait le plus noble et le plus agréable séjour? Que ses parterres dessinés à l'imitation de Versailles étalaient de magnificence! Dans ses jardins, que de fraîcheur! On vantait leurs ombrages, leur silence, la limpidité de leurs eaux, la solitude des *allées de Sylvie;* on vantait les jeux de l'Ile-d'Amour, à laquelle conduisaient des barques glissant sous des rideaux de verdure; on vantait enfin le hameau où, sous l'aspect d'un abandon rustique, la grange renfermait un théâtre, la laiterie un salon somptueux, et le moulin la plus délicieuse chambre à coucher. C'était le goût du temps; on ne savait pas être champêtre sans velours, sans dorures, sans cristaux. Le hameau présentait du moins tout le piquant de la surprise avec la vivacité des contrastes.

Le petit château existe seul aujourd'hui. Le vieux château, détruit sous l'Empire, et que Mme de Genlis habita souvent, formait une vaste ellipse et s'élevait à une grande hauteur au-dessus d'une pièce d'eau qui l'entourait de tous côtés. Ce fut dans ce royal séjour que le prince traita le fils de Catherine II, qui voyageait alors sous le nom de comte du Nord. La table était couverte d'une inépuisable vaisselle d'or et d'argent massif, et, chaque fois qu'on desservait, les valets, sans bruit, sans tumulte, lançaient cette magnifique argenterie par les croisées. Le prince russe regardait ce spectacle avec surprise. Cette façon de desservir avait, en effet, un grand air pour qui n'en connaissait pas le secret. Vases précieux, aiguières, or, argent tombaient dans des fossés pleins d'eau où d'immenses

filets permettaient de tout recueillir. Tantôt, un soir, on donnait au comte du Nord, avec une multitude d'animaux divers, le divertissement d'une chasse aux flambeaux ; tantôt, un autre jour, au spectacle, le fond du théâtre, en s'ouvrant, laissait voir des bois, des prairies, des eaux jaillissantes, un parterre émaillé de fleurs, et Vestris en Zéphire (c'était aussi le temps des zéphirs) qui s'élançait du milieu des fleurs sur la scène.

Tous ces plaisirs de la grandeur charmaient-ils le prince de Condé? Ne leur préférait-il pas de beaucoup, avec une vie plus tranquille, la sage liberté de quelques doux entretiens ? Assurément. La cour de Chantilly, ou plutôt ses ombrages, réunissaient des femmes que distinguaient leur rang, et bien mieux que cela, comme Mme de Genlis, leur amabilité (1). On y trouvait aussi quelques seigneurs d'un esprit cultivé, des officiers, des ministres et des gens de lettres. On causait, on faisait des vers, et l'on organisait entre soi des représentations dramatiques. Mme de Genlis en était partout alors l'âme et la parure. Bien jouer la comédie devenait l'importante affaire, le mouvement national de cette singulière époque. Il semblait que la France, obérée sous Louis XV dans ses finances, avilie dans ses relations, et (qui l'eût cru possible?) déchue de sa réputation militaire, n'attachât plus de prix, d'intérêt, de gloire qu'aux succès obtenus sur les théâtres de société. Le goût de la comédie avait gagné toutes les classes, comblait toutes les distances, rapprochait, confondait tous les rangs. Comment refuser sa porte à la femme, à l'homme, qui pouvaient prendre

(1) Toute galanterie discrète n'était point, par le prince, bannie de cette cour; on verra, dans le volume suivant qu'il n'eût tenu qu'à madame de Genlis d'y régner.

un rôle, remplir à l'improviste une *utilité?* La cour fournissait beaucoup de grandes coquettes et d'amoureuses; l'armée, des jeunes premiers; la bourgeoisie prétendait à l'emploi d'ingénue. Les états les plus graves, sans soucis des bienséances, partageaient l'engouement général : la finance donnait à foison des Mondor; le barreau, des comiques; la magistrature, des Mascarilles et des Crispins. Cette fièvre dramatique se prolongea. Le dirai-je? Plus tard, en 87, aux eaux de Contrexeville, des gens de cour, M. de Belsunce, le baron de Galiffet, s'amusaient à jouer des comédies; et qui donc avaient-ils, s'il vous plait, pour souffleur? Un prélat, M. l'évêque d'Angers, assis dans la coulisse, la pièce à la main. De cette particularité Mme de Genlis n'en dirait mot.

Point de château, de palais qui n'eût son théâtre, sa troupe, ses Molé, ses Préville, ses Géliotte. On jouait la comédie, on chantait l'opéra-comique à Chantilly, chez le prince de Condé; à Brunoy, chez M. le comte de Provence; on la jouait à Trianon! Il faut même ajouter que la troupe y brillait plus par le rang que par le talent. Le Palais-Royal aussi avait un théâtre; Mme de Genlis n'en parlerait pas ou n'en parlerait que dans une intention douteuse, car elle aimait peu sa tante, Mme de Montesson. Jeune, aimable, belle de ses attraits, et, ce qui était rare alors, belle de ses vertus, Mme de Montesson avait mérité les hommages, l'amour, les respects et la main d'un prince. Ce mariage *secret* n'était ignoré de personne. Le petit-fils du régent n'avait point passé jusqu'alors pour un modèle de constance; le captiver était difficile : Mme de Montesson, pour y parvenir, employa tout ce que l'amour d'une honnête femme peut exercer de chastes sé-

ductions. Elle avait tous les goûts élégants, cultivait tous les arts, réunissait tous les talents : elle était auteur, elle était actrice, et, dans la tragédie, l'opéra, l'opéra-comique, ne dit-on pas qu'elle égalait Clairon, Sophie Arnould et Mlle Colomb! Ceux qui l'applaudissaient sur son théâtre, quand elle y représentait ses ouvrages, n'étaient pourtant pas, il s'en faut, ses meilleurs amis. « Pourquoi Madame de « Montesson, disaient-ils en raillant entre eux, répète-t- « elle si souvent, dans ses pièces, qu'on s'enrichit par ce « qu'on donne? — Vraiment, c'est qu'à ce compte elle a fait, « répondait-on, la fortune de Monsieur le duc d'Orléans. » Le trait était plus fin que juste; par elle-même ou par héritage, Mme de Montesson était fort riche, et jamais la richesse ne reçut un plus noble, un plus charitable emploi.

Un prince jouait assez souvent dans ses pièces, mais elles étaient toujours dignes d'elle et de lui ; elles avaient pour sujet des traits de bienfaisance; elles peignaient des mœurs honorables et des sentiments délicats. En était-il partout ainsi? — Où vont donc à la file, dans un quartier retiré de Paris, tous ces carrosses de couleur grise? Point d'écussons, point d'armoiries. Les cochers sont sans bouquets, sans moustaches; les laquais n'ont point de livrée, et l'on attend pourtant la plus haute société de la cour! De ces carrosses descendent des femmes qui sont vêtues fort simplement, et qui toutes portent de petits masques noirs. Suivons-les, et, par cette longue avenue garnie d'arbres, entrons avec elles dans cette salle de spectacle. Quelle est jolie! Quelle est ornée! Que ces galons, ces nœuds d'argent rehaussent galamment ces tentures en soie rose! Quel luxe de bougies sur la scène! Dans les loges, quelle obscurité! Que va-t-on voir? Quels seront les acteurs? Jouera-t-on du

Molière? Entendrait-on *les Horaces* ou *Cinna?* — Non! les beautés sublimes du grand Corneille, ces traits si profonds, si vrais, si comiques, qu'applaudissait Louis XIV dans Molière, ne sauraient plus charmer ces gens-là, ce sont des convives blasés, qui, las de vins exquis, vont s'enivrer de liqueurs fortes. Ils envient au peuple sa joie grossière. La parade aux sales équivoques, aux lazzis indécents, a dressé ses tréteaux ici. Les femmes y arrivent masquées, pour entendre, pour voir et pour n'être pas vues : on le comprendrait de reste si je disais seulement l'annonce d'une de ces parades. Un homme d'un beau nom fera Gilles; une des plus jolies filles de l'Opéra, *Marquise*, va représenter *Zirzabelle;* et dans la pièce elle aura pour père un petit-fils du grand Condé, un prince du sang, chez qui vous êtes, M. le comte de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés, qui joue dans la perfection les Cassandres.

On n'a pas le courage d'insister sur des fautes que devaient expier tant de malheurs. Tandis que les hautes classes oubliaient ainsi leurs devoirs, leur intérêt, le soin de leur dignité, s'élevait auprès d'elles une puissance qu'elles affectaient de mépriser, comme si la mépriser c'était la vaincre; qui marchait ayant à sa tête le talent, l'audace et le génie; qui n'avait rien encore et prétendait à tout; qui bravait les superbes, tendait la main aux faibles, faisait ou ruinait les réputations, éclairait, dirigeait, dominait les esprits : l'opinion publique. Mais on ne voulait pas s'effrayer de ses progrès, de peur d'avoir à les combattre. Quelques hommes clairvoyants, inquiets, élevaient-ils la voix : cette voix se perdait dans le bruit des plaisirs. De quoi s'alarmait-on? Tout était à sa place; rien n'était changé dans l'État, et, parce qu'on voyait un trône, des parle-

ments, un clergé, des uniformes, on croyait avoir encore une religion, des lois, une armée, une monarchie!

Le mal n'était pas seulement qu'on se trompât d'une façon si légère sur des intérêts si graves; il était surtout, ce que ne dit pas Mme de Genlis, dans une immoralité réduite en principe par l'esprit et le ton de la plus haute société. — Qui n'a connu, sous la Restauration, le vieux chevalier de Pannat, si gourmand, si spirituel et si sale, celui-là même qui disait à Rivarol, en émigration: « Il fait si chaud; « laisse-moi jeter mon habit sur ton lit! » et à qui Rivarol répondait: « Mais après, où jetterai-je mon lit, cheva- « lier? » Il avait toujours été sale, mais il n'avait pas toujours été vieux. Dans sa jeunesse, il débitait des maximes assez relâchées, non par goût, non pas à son profit, mais simplement en thèse générale et presque à son insu, comme une monnaie courante. Un jour s'établissait entre une jeune femme et lui le dialogue suivant: « Madame, Bozon vous rend des soins; il vous regarde, il soupire, il vous aime! — Vous rêvez, Monsieur de Pannat; il n'en est rien, je vous assure. — Madame, je persiste; il a pour vous de l'amour, et vous n'y êtes pas tout à fait insensible. Prenez garde; la vertu ne vaut pas grand prix, mais elle vaut encore mieux que Bozon. » Il appelait cela parler morale.

Cette société oisive, frivole, opulente, n'avait d'autre affaire que ses plaisirs, et la galanterie y tenait une place immense. Elle avait pris un caractère d'audace, de dévouement, d'exaltation, qui semblait lui servir d'excuse; on tournait au romanesque, et l'on en remarque une forte empreinte soit dans les *Souvenirs*, soit dans les autres ouvrages de Mme de Genlis. Dans les appartements, dans

les bosquets de Versailles, on trouvait des lettres écrites avec du sang. Des femmes, des hommes de la cour se voyaient témérairement l'un chez l'autre, sous des travestissements officieux. Des grands seigneurs, que je nommerais bien, surpris la nuit sur des balcons, se laissaient arrêter comme voleurs et conduire en prison par le guet. Et qui ne sait que, caché précipitamment, au moment d'un rendez-vous, un homme infiniment aimable donna la preuve de la discrétion la plus tendre, la plus courageuse, en se laissant écraser, sans mot dire, la main dans une porte? Huit jours après toutes les femmes en rafolaient; mais il resta fidèle!

A quelques hommes plus riches que tendres, à quelques gens à la mode, à quelques lions de l'époque, le bonheur de plaire et le plaisir d'être discrets donnaient souvent trop d'embarras. Il était moins à leur usage d'inspirer l'amour que de l'acheter. Le nombre était immense alors des courtisanes à la mode; toutes voulaient avoir un écrin : c'était là leur ambition. On sait qu'une d'elles disait : « Cela se conçoit! Les diamants, voyez-vous, « c'est la croix de Saint-Louis de notre état! » La vanité, bien plus encore que le libertinage, fournissait à leur luxe effréné. Chaque *adorateur*, comme on disait alors, voulait que *son idole*, que sa *déesse*, autres termes du temps, l'emportât sur ses rivales. Objet des fantaisies d'une altesse royale, la célèbre Duthé se montrait à Longchamps, qui ne le sait encore? traînée par des chevaux dont les harnais étincelaient de pierres fausses. Pauvre luxe, et luxe pourtant! Mais, avec plus de goût, rien n'égalait la magnificence d'une autre beauté du même ordre, Mlle *Rem*, qui ruinait à la fois, fort gaiement, cinq ou six seigneurs jeunes et

vieux, et que M. de Besenval appelait *Rem publicam.*

Ainsi se passaient les jours, les années, dans un cercle toujours nouveau de plaisir et d'aimables folies. Ma foi! vive la joie! point de soucis! Qui songe au lendemain? Rions, chantons! J'en suis d'avis; mais convenez qu'il était impossible de préparer plus gaiement la chute d'une monarchie. — La Révolution éclatait. Le déficit en était la cause ou le prétexte. Déjà la persévérance calomnieuse qui, dans Marie-Antoinette, ne cessa d'outrager la reine, l'épouse, la femme intéressante et belle, lui reprochait ses prodigalités. Est-ce elle qu'il en fallait accuser, ou bien des sollicitations trop actives?

Me pardonnera-t-on d'être contraint, par le récit, à dire un seul mot de moi? — J'eus l'honneur, en 1820 (j'étais presque jeune), de voir, à Bruxelles, M. le prince d'Aremberg, celui qui, sous le nom de comte de Lamarck, jouissait, trente-cinq ans plus tôt, d'une si haute faveur à Versailles... « J'ai toujours été frappé, me dit-il, d'un mot « que prononça la reine en s'entretenant un jour avec « moi. Elle daignait m'accueillir avec une indulgence « extrême; j'étais de son jeu, de toutes ses parties, de sa « société la plus intime. Souvent préoccupée des circons- « tances, elle m'en parlait à l'écart. Étranger à la cour « de France, tant de bontés me rendaient heureux et « confus. Je craignais que les seigneurs français n'en pris- « sent de l'ombrage, et j'osai même en témoigner ma « crainte à la reine. — Que voulez-vous? me dit-elle en « termes beaucoup trop flatteurs; à part votre nom, votre « rang, et l'attachement que vous me portez, vous avez « auprès de moi un mérite dont vous ne vous doutez « guère. — Lequel donc? dis-je avec surprise. — Vous

« êtes le seul ici, dit la reine en baissant la voix, qui « ne me demandiez jamais rien ! » Malheureuse princesse, en effet, qui, coupable devant la cour de ses refus et devant la nation de ses bienfaits, ne fit presque jamais que des ingrats ou des mécontents !

Bien s'en fallait pourtant que Versailles et Trianon renfermassent une foule de courtisans avides. La reine comptait auprès d'elle et dans sa cour des hommes et des femmes du plus noble, du plus généreux caractère. Une amitié sincère, un dévouement pur les attachaient à sa personne; mais une longue succession de règnes leur faisait regarder les faveurs du pouvoir, non comme un revenu, mais comme un privilége de leur rang. Les splendides profusions d'un grand roi étaient toujours présentes aux yeux de la noblesse ; elle s'y trouvait encore les mêmes droits et se croyait peut-être aux mêmes temps. Une observation attentive découvre seule en quoi diffèrent les choses qui paraissent semblables ; mais ces seigneurs, si séduisants dans un cercle, si finement polis à la cour, si brillants à la tranchée, tout préoccupés d'intrigues, de plaisirs, de galanteries, avaient-ils, dans la situation où se trouvait la France, le temps de voir et de prévoir ?

De là vint donc que l'*aristocratie*, puisque l'on prononçait déjà ce nom, vit sans effroi, comme les autres classes, la convocation des états généraux. Cette convocation souriait aux idées nouvelles. La clergé seul les avait énergiquement combattues ; peut-être, en présence des états, se flattait-il de vaincre la philosophie. La cour ne désespérait pas d'obtenir des subsides au prix de quelques remontrances ; car *doléances* n'étaient plus de saison. Pour la noblesse, rien ne l'effrayait. De quoi s'agirait-il ? Au plus

de quelque guerre à la manière de la Fronde. Point de campagnes, point de manœuvres; quelques charges un peu vives, des actions d'éclat, des violons, des bals, des coups d'épée, des comédies, des chansons; puis, au bout de l'horizon, des transactions amiables, et peut-être utiles. Le barreau, dont ce fut toujours le faible, voyait dans les grands intérêts à débattre une immense occasion de parler; et certes il ne la perdit pas! Quant aux gens de finance, la Révolution leur plaisait comme un moyen plus prompt de faire fortune; car, comme le disait dès lors une femme de beaucoup d'esprit: *L'escompte entre au moins pour un tiers dans les opinions d'un banquier.*

A Dieu ne plaise que nous suivions l'un après l'autre tous les événements dans leur cours. Mme de Genlis n'était pas en France quand le 10 août saisit les esprits de surprise. Après septembre commença progressivement la *Terreur*; elle était à son comble en 94, et comme Mme de Genlis se trouvait alors, heureusement pour elle, à l'étranger, il faut bien qu'à sa place nous indiquions ce que fut cette redoutable époque. — Dès le début elle glaça de crainte. L'argenterie disparut bientôt de presque toutes les tables, tant on comprit le danger de montrer un reste d'aisance. Des domestiques, les uns, modèles de dévouement, servaient sans gages des maîtres restés sans fortune, les autres, couraient eux-mêmes dénoncer aux tribunaux ceux qu'ils servaient. A chaque porte pendait un écriteau qui proclamait la République, une, indivisible, ou la mort! Sur chaque porte était la liste des habitants de la maison, moyen de contrôle en cas de recherche et table de proscription au besoin. On évitait de se reconnaître dans les rues, ou, si l'on s'abordait, c'était pour échanger quel-

ques mots craintifs à voix basse. On marchait vite, à moins que, un crieur hurlant l'arrêt des condamnés, on ne s'arrêtât tout à coup dans la cruelle appréhension d'entendre le nom d'un parent ou d'un ami. A des jours inquiets succédaient des nuits menaçantes; des arrestations faites aux flambeaux troublaient tout à coup leur silence, et dès quatre heures du matin commençait le murmure confus des *queues* qui se formaient à la porte des boulangers. On n'obtenait que sur *un bon* la plus chétive portion d'un pain noir et visqueux ; mais on fêtait l'Agriculture, on la promenait personnifiée sur un char entouré d'épis, et, pour l'honorer davantage, la nation faisait, au lieu de fleurs, planter des pommes de terre aux Tuileries. Dans les places publiques, sur les piédestaux mutilés, qu'ornaient jadis le marbre et l'airain, s'élevaient des statues de la Raison en plâtre et des images du peuple souverain en carton. Quant aux grands édifices, aux anciens couvents, aux palais, ils étaient transformés en autant de prisons qui renfermaient, en juillet 94, onze mille quatre cents détenus, tous au nom de la Liberté!

Souvent, dans les rues écartées, solitaires, on voyait des femmes, des enfants, qui s'arrêtaient les yeux fixés sur des fenêtres garnies de barreaux : l'espoir d'apercevoir des traits chéris les retenait ainsi des journées entières. D'autres, plus heureux, obtenaient de la cupidité des gardiens des communications plus faciles : tant pour un regard, tant pour un billet, tant pour une parole ! A défaut d'or, une ingénieuse tendresse trompait la plus active vigilance. Des hommes, des femmes intrépides recevaient avec joie, d'une héroïque amitié, le poignard, le poison qui les rendaient arbitres de leur sort. L'amour se glissait aussi sous les ver-

roux, et la religion, si persécutée, mais si courageuse, portait jusqu'au fond des cachots ses consolations divines.

Oh! que l'esprit de parti et la vanité blessée sont persévérants dans leur haine! Au nombre des captifs, des victimes de la Terreur fut André Chénier, ce poëte si rempli de sensibilité et qui regrettait avec une mélancolie si touchante l'avenir de son rare talent. Mme de Genlis trouve, à cette occasion, moyen de renouveler contre Marie-Joseph Chénier, frère aîné d'André, le plus odieux reproche. Cette attaque indirecte, et partant plus perfide, est articulée dans le volume des *Mémoires* écrits par la comtesse. Dans ce volume aussi nous ferons, de notre côté, connaître les circonstances qui seules conduisirent André Chénier à l'échafaud.

Hélas! il y monta le 7 thermidor, et la journée du 9 l'eût sauvé! — Enfin ce jour si mémorable ouvrit les prisons dans toute la France! Qui n'aurait dit que la nation tout entière allait, enveloppée de deuil, gémir longtemps entre des ruines et des tombeaux? Après les premiers moments de surprise, après de justes larmes données à ses pertes, elle éclata en transports de joie indicibles. Le joug affreux était donc brisé! On pouvait respirer, vivre, penser, serrer la main d'un ami, presser dans ses bras une femme, des enfants, un père! On vivait! c'était pour s'emparer de tous les biens à la fois. Le présent devait compte au passé. La société semblait renaître pour épuiser tous les plaisirs. Les salons de *Méot*, de *Beauvilliers*, de *Rose*, célèbres restaurateurs du temps, ne désemplissaient pas. Les ci-devant buvaient à grands frais des vins qui souvent sortaient de leurs caves. On courait à l'Opéra-

Comique, à Feydeau, surtout à l'Odéon, pour y revoir les *comédiens français*, longtemps *incarcérés* eux-mêmes. Le goût de la danse, entre autres, était porté jusqu'au délire : l'été, ce n'étaient que bals champêtres ; on dansait au Wauxhall, au Jardin Marbœuf, à l'Élysée, à Tivoli ; l'hiver, on dansait en tous lieux, par cachets, par abonnement, par souscription. C'est une bacchanale épidémique qui court à Paris ; six cents quarante bals ! On danse en tous lieux ; on danse sur les souvenirs, on danse sur septembre, on danse enfin dans l'ancien cimetière de Saint-Sulpice, et sur la porte de ce funèbre asile un joli transparent rose annonce : *Bal des Zéphirs.*

Ce n'était pas le tout que de danser, il fallait vivre ! Les plus heureux se faisaient fournisseurs ou marchands. Un petit nombre devait aux lettres de plus nobles ressources. Héritier du baron de Besenval, M. le vicomte de Ségur conservait un peu de fortune ; son frère aîné, le comte de Ségur avait tout perdu ; il écrivit ; son esprit lui rendit son rang. M. le vicomte de Ségur disait alors en parlant de son frère ce mot touchant : *Je pourrais en être jaloux ; j'aime mieux en être fier*. Quelques hommes d'un beau nom, liés avec MM. de Ségur, protestaient comme eux en faveur de l'ancien régime par l'élégance de leurs manières et le sel piquant de leurs propos. De ce nombre était M. le duc de Brancas-Lauraguais, ce grand seigneur, ami des lettres, qui, vingt ans plus tôt, avait racheté des comédiens français le droit qu'ils avaient alors de placer des comtes et des marquis sur la scène, au milieu du palais d'Auguste et du sérail de Bajazet. La Révolution avait amoindri sa fortune, mais non changé le tour original de sa gaîté moqueuse. Il passait l'été à Manicamp, dans ses terres ; il y

élevait six cents moutons, et la première année du ministère de François de Neufchâteau, sous le Directoire, le duc écrivait au ministre la lettre suivante :

« Citoyen Ministre,

« Le berger Brancas a l'honneur de vous prévenir que « six cents philosophes du temps actuel récoltent, contre « toute espèce de droit, les pommes de terre qu'il a « semées dans ses champs. Il vous prie d'y envoyer la « maréchaussée si, la maréchaussée n'est du nombre. »

Quand, six ans plus tard, après le règne sanglant de la Terreur, après les orgies concussionnaires du Directoire, la gloire et le génie portaient un général illustre au consulat, puis à l'empire, que la société avait encore à faire pour revenir, pour les usages et la politesse, à son point de départ, en 88 ! M. le duc de Lévis, dont on lira plus loin les souvenirs, a bien expliqué, dans un discours académique, les difficultés de la transition (1).

« Les traditions étaient perdues, dit-il ; la plupart de ceux « qui auraient pu servir de modèle étaient éloignés; beaucoup avaient péri. L'on ne devine point le savoir-vivre; « c'est comme le mot l'indique, un art dont le chef-d'œuvre « consiste à ne s'imposer que la gêne nécessaire pour jouir « dans la société de la plus grande aisance ; c'est un « sacrifice semblable à celui que, dans l'ordre politique, « l'on fait d'une portion de sa liberté, pour avoir, sans « trouble et sans inquiétude, la jouissance de tout le reste.

(1) Discours prononcé, en 1817, à la réception de M. Roger. Voyez, dans ce volume, l'avant-propos aux *Souvenirs et Portraits* du duc de Lévis.

« Les circonstances étaient d'ailleurs peu favorables au ré-
« tablissement de l'urbanité française. Le renversement de
« tant de fortunes avait rendu bien rares les réunions jadis
« si nombreuses de la bonne compagnie ; la Révolution avait
« fait monter dans la classe des riches des recrues assez
« difficiles à façonner aux manières du grand monde. La
« jeunesse, élevée dans les camps, avait des habitudes mili-
« taires ; les femmes elles-mêmes, qui, dans les jours de
« crainte et de deuil, avaient montré une sensibilité si gé-
« néreuse, un dévouement héroïque, commençaient, il est
« vrai, à reprendre leur doux empire ; mais une situation
« violente et des efforts au-dessus de leur sexe avaient
« nécessairement un peu diminué cette retenue qui ajoute
« tant de pouvoir à leurs charmes, tant de charmes à
« la délicatesse de leur esprit. »

Publiés en 1804, les *Souvenirs de Félicie* parurent donc, pour eux et pour nous, pour tous ceux qui étaient jeunes alors, dans l'instant le plus favorable. Ils renouaient, par les traditions d'un monde élégant, le présent au passé. On y retrouvait avec délices, dans les usages ou les personnes, ce ton de la bonne compagnie contre lequel avait prévalu pendant tant d'années la rudesse républicaine et le sans-façon des camps ; car les héros de nos immortelles campagnes n'avaient encore eu ni la pensée, ni l'occasion, ni le temps de se transformer en gens de cour. L'apparition du livre fut, par le style et le choix des modèles, une restauration de la politesse et du goût. Il semblait que, retenue, oppressée dans une atmosphère épaisse, la société française respirât pour la première fois un air aussi léger que pur. La sensation fut générale, et, dans un charmant vaudeville du temps, le public applaudissait

avec transport un couplet chanté par Mme Belmont, et que terminaient ces vers prophétiques sur la destinée du nouvel ouvrage :

Il a pour nous mille agréments ;
Tout homme de goût l'apprécie ;
Et l'on se souviendra longtemps
Des *Souvenirs de Félicie*.

F. Barrière.

SOUVENIRS
DE FÉLICIE.

Penseuse!... Pourquoi ce mot n'est-il pas français? Il serait beau de mettre cette expression à la mode; mais je crains bien qu'elle ne prenne jamais. *Penseuse!...* cela est si ridicule à l'oreille!... Ne nous en fâchons point. On croit que nous n'avons besoin ni d'étude ni de méditation, et que le sentiment nous suffit. Ce n'est pas nous refuser une faculté, c'est reconnaître en nous ce don précieux de la nature qui nous caractérise. Nous nous plaignons des hommes qui veulent que nous ne soyons ni *esprits forts*, ni *philosophes*, ni *politiques*, ni *penseuses;* mais ils nous répètent : *Pour être charmantes et toujours adorées, soyez femmes.* Que peuvent-ils donc nous dire de plus aimable et de plus flatteur?

Le chevalier de Chastellux (1) est venu ce matin déjeuner chez moi. A midi, nous avons été avec lui, pour la troisième fois, chez l'abbé de l'Épée. Je ne me lasse point de contempler cet homme si pieux, si respectable, au milieu de ces enfants infortunés qu'il instruit et qu'il régénère; ce bienfaiteur de l'humanité, qui répare les omissions de la nature, et qui rend au Créateur les êtres qu'il a formés pour le connaître et pour l'a-

(1) Madame de Genlis parle ici de l'auteur, qui n'a pris le titre de marquis de Chastellux que peu de temps avant sa mort.

dorer. J'aime aussi à considérer tous ces muets ; ils ont tant de physionomie, un air si curieux, des regards si vifs, si perçants ! C'est avec les yeux qu'ils écoutent et qu'ils interrogent... J'ai entendu là un sourd et muet de naissance qui parle fort distinctement ; il a dit en latin, et ensuite en français, le *Pater* et le *Credo*. Mais ce langage, dépourvu d'inflexions justes, est affreux ; cette voix rauque, dont les sons discordants n'expriment rien, paraît être produite par une machine ; on croit entendre parler un automate. En sortant de chez l'abbé de l'Épée, nous avons été nous promener au bois de Boulogne. A propos des muets, le chevalier de Chastellux nous a conté une histoire dont je veux orner mon journal. Je me suis promis de ne jamais ajouter un seul mot aux *anecdotes* que je pourrai recueillir. Je n'en écrirai point non-seulement de fausses, mais de douteuses, et je les rapporterai avec toute l'exactitude de l'historien le plus fidèle. Quant aux petites historiettes de société dont les personnages ne seront point connus, je serai beaucoup moins scrupuleuse ; je les conterai à ma manière ; elles ne seront pour moi que des espèces de romans. Celle du chevalier de Chastellux est dans ce genre ; il assure néanmoins qu'elle est vraie. Il me semble que, sur ce sujet, on pourrait faire une jolie Nouvelle ; mais je vais l'écrire sans art et sans développement, à peu près comme on me l'a contée.

L'un des infortunés élèves de l'abbé de l'Épée, nommé Darmance, fils unique d'un gentilhomme de Normandie, perdit son père à vingt-cinq ans, et se trouva possesseur d'une terre de dix mille livres de rente et d'une jolie maison de campagne, près de Paris, à Saint-Mandé. Ce fut là qu'il s'établit. Darmance, sourd et muet de naissance, avait reçu de son vertueux instituteur tout ce qui pouvait contribuer à le consoler d'une telle infortune. D'ailleurs il semblait que la nature eût pris plaisir à le dédommager d'une grande injustice en lui prodiguant des dons qu'elle accorde rarement réunis : une figure charmante, un esprit juste, étendu, une âme sensible et géné-

reuse. Il aimait passionnément la lecture, il dessinait supérieurement; mais, ne pouvant se plaire dans le monde, il crut que son malheur le condamnait à vivre dans une profonde solitude. « Je ne puis, se disait-il, communiquer avec les hommes que par mes actions; ne cherchons donc que ceux que l'on peut servir, toucher et soulager par sa conduite, et non par des discours. Le pauvre, en recevant mes bienfaits, comprendra ces pensées que je ne saurais exprimer, et même l'infortuné que je ne pourrais secourir m'entendra, il me verra pleurer avec lui... » Ces douces idées consolaient le bienfaisant Darmance; il aurait pu être sinon heureux, du moins paisible, sans la réflexion accablante que jamais une compagne aimable n'achèverait d'embellir sa retraite. Il ne pouvait entrevoir une belle femme sans éprouver une sensation douloureuse; il n'osait se livrer au plaisir de la regarder; son cœur ému répétait alors en gémissant : *Ce n'est pas moi qu'elle aimera...*

Dans l'une des belles matinées du mois de mai, Darmance, après une longue promenade dans le bois de Vincennes, s'assit au pied d'un arbre. Ses regards erraient, avec distraction, sur une allée qui se trouvait vis-à-vis de lui, lorsqu'il aperçut une jeune personne qui s'avançait lentement, en tenant par la main un enfant de douze ou treize ans. La vue d'une femme qui paraissait jolie fit soupirer Darmance. La solitude du bois, désert alors (il n'était que huit heures), ajoutait à son émotion, qui s'augmentait à chaque pas que faisait l'inconnue; car plus elle se rapprochait de lui, et plus il la trouvait belle... Tout à coup il la vit chanceler et tomber. Aussitôt Darmance se lève, court à elle; l'inconnue était couchée sur le gazon, et sans connaissance, dans les bras du jeune garçon fondant en larmes; elle avait passé sur une souche d'arbre, et venait de se donner une entorse. L'enfant parlait vainement à Darmance; mais ce dernier, tirant un flacon de sel de sa poche, le fit respirer à l'inconnue, qui presque au même instant ouvrit les yeux. Darmance attendait ce premier regard, et il s'étonna de

n'y pas trouver l'expression de la surprise que sa présence devait inspirer, car il était à genoux devant elle. L'inconnue avait les plus beaux yeux du monde, mais l'indifférence et la mélancolie s'y peignaient d'une manière frappante. Darmance, ne sachant pas qu'elle s'était donné une entorse, voulut l'aider à se lever. A peine eut-il touché sa main qu'il la vit rougir et s'étonner... Il tressaille, il vient de s'apercevoir qu'elle est aveugle... Son cœur sensible saisit avec transport le doux prétexte d'une tendre pitié pour se livrer à l'amour. Un lien puissant que rien ne pourra rompre, la sympathie du malheur, l'attache pour jamais à cette jeune infortunée... Il prend ses tablettes, il écrit quelques lignes, et les présente à l'enfant qui, par bonheur, savait lire, et même écrire. Alors la conversation s'établit entre eux. Darmance apprend que l'enfant, appelé Léon, est le frère de la belle Herminie; que cette dernière a le pied droit démis, qu'elle souffre beaucoup, et qu'il est impossible qu'elle puisse regagner sa maison, qui n'est cependant qu'à un demi-quart de lieue. Après cette explication, Darmance écrivit et fit lire à Léon ces mots : *Conduisez-nous au lieu que vous habitez*. Ensuite il prit dans ses bras Herminie, quoiqu'elle se débattît un peu, et, chargé de ce doux fardeau, il se mit en marche. Au bout d'un quart d'heure, Léon s'arrêta devant une petite maison isolée, placée sur la lisière du bois. On frappe; on entend aussitôt les aboiements d'un gros chien, et le pas lourd et traînant d'une vieille servante qui accourt et qui vient ouvrir. Léon se précipite vers une salle basse pour aller prévenir sa grand'mère; Darmance le suit, entre dans la salle, et pose Herminie dans un fauteuil de cuir noir, que vient de quitter la grand'mère pour aller au-devant de sa petite-fille. Léon se jette au cou de Darmance pour le remercier; Darmance l'embrasse tendrement, et disparaît. Tout, dans cette humble maison, annonçait, non la misère, mais la pauvreté; et cette remarque fut pour Darmance un nouveau sujet d'intérêt. « Elle est pauvre, se disait-il, elle est

malheureuse, elle est charmante. Peut-être ne serai-je jamais son époux; mais je suis sûr, du moins, de devenir son appui. Cependant, comment parviendrai-je à lui faire connaître mes sentiments? Quelle communication peut exister entre nous?. . Ah! malgré son malheur et le mien, si son âme est sensible, nous saurons nous deviner et nous entendre. »

Le lendemain matin, Darmance envoya chez Herminie une corbeille remplie de fruits et de fleurs. Ce présent fut reçu avec une joie naïve. Herminie déjà s'intéressait à Darmance; elle compatissait à son malheur; elle était vivement touchée de sa bonté; d'ailleurs Léon lui avait fait une description si charmante de sa figure et de ses manières!... Herminie n'était aveugle que depuis trois ans; à douze ans une cataracte s'était formée sur ses yeux; peu de mois après elle avait entièrement perdu la vue. Les médecins, consultés, avaient répondu que l'on ne pourrait faire l'opération avec sûreté que lorsque Herminie aurait atteint sa dix-septième année : elle n'avait encore que seize ans et demi. Privée de son père depuis le berceau, elle avait reçu de sa mère une première éducation très-soignée, mais qui s'était trouvée totalement suspendue dans son adolescence par la mort de sa mère, par la privation de la vue, et par la ruine entière de sa famille.

Herminie, confinée dans une retraite absolue depuis l'âge de douze ans, avait conservé l'innocence et toute la naïveté de l'enfance; son humeur seule avait changé : elle était devenue profondément mélancolique; elle regrettait et pleurait sa mère comme dans les premiers jours de son deuil. Rien n'ayant pu la distraire de sa douleur, elle la ressentait chaque jour tout entière comme la veille. Dans les ténèbres qui l'environnaient, dans la tristesse et la monotonie de sa vie, le temps pour elle semblait être immobile. Nul changement, nulle révolution ne l'avertissait de son mouvement et de sa fuite.

Cependant Darmance, après le dîner, se rendit chez Herminie; il la trouva souffrante encore, mais assise à côté de sa

vieille grand'mère. Cette dernière, âgée de quatre-vingts ans, avait un petit rouet posé sur ses genoux, et filait; Herminie, placée devant un vieux clavecin discord, tâchait, suivant sa coutume, de se rappeler les leçons de sa première jeunesse; elle chantait une romance en s'accompagnant. Au milieu d'un couplet elle s'était arrêtée tout à coup en rougissant... Elle avait entendu ouvrir la porte, et, sentant en même temps une odeur d'ambre se répandre dans la chambre, elle reconnut ce parfum qu'elle avait senti la veille dans les cheveux de Darmance; elle devina que c'était lui, et elle prononça son nom... Le jeune Léon en fut si surpris que, lorsque la conversation par écrit fut établie entre lui et Darmance, il lui rendit compte de ce trait. Herminie, interrogée par Léon, avoua qu'elle devait sa pénétration à la poudre ambrée que portait Darmance, et elle ajouta que ce parfum, nouveau pour elle, lui paraissait préférable à celui de toutes les fleurs. Le soir même elle reçut un coffre rempli de sachets d'ambre; elle le serra soigneusement et ne s'en parfuma point; « car, dit-elle à Léon, si j'en portais, je ne distinguerais plus Darmance, et quand il est dans le salon je ne saurais plus s'il s'éloigne ou s'il se rapproche de moi. » Souvent Herminie, dans l'absence de Darmance, allait ouvrir son coffre et respirer avec délice ce parfum si doux. Ah! disait-elle, il me semble *qu'il est là!...* et cependant ses pleurs coulaient; mais, pour elle, verser des larmes, c'était aimer. Elle avait tant pleuré sa mère!... Depuis longtemps, dans son âme et dans son imagination, le sentiment était inséparable de la douleur. Néanmoins, un intérêt nouveau formait enfin une époque dans son existence depuis qu'elle connaissait Darmance; les jours se succédaient pour elle; le matin, elle attendait le soir avec impatience; le soir, en se couchant, elle pensait au lendemain.

Darmance, de son côté, n'était occupé que d'Herminie; instruit de tous les détails de sa vie par Léon, il pensait avec plaisir que non-seulement aucun éloge de sa beauté n'avait al-

téré son innocence, mais qu'elle-même ignorait ses charmes. Il avait appris avec joie qu'elle conservait l'espérance de recouvrer la vue; il se représentait avec ravissement le bonheur de la voir fixer sur lui ses regards. Cependant il n'envisageait pas sans inquiétude une telle révolution dans le sort d'Herminie. N'ayant plus alors qu'à se louer de la nature, aurait-elle les mêmes sentiments pour le malheureux Darmance? Et comment se contenter désormais de sa seule compassion?... La présence d'Herminie dissipait facilement ces craintes affligeantes : il était si bien accueilli dans cette petite maison dont tous les habitants recevaient de lui tant de marques d'intérêt! Il donnait de l'argent à la servante, de la soie pour filer à la vieille grand'mère, des joujoux à Léon, des fruits et des fleurs à la belle Herminie, et des gimblettes au gros chien. Aussi, quand il arrivait, tout le monde était en mouvement; la servante accourait tout essoufflée, le chien venait le caresser, Léon se jetait dans ses bras et s'établissait sur ses genoux, la bonne vieille mère s'égayait à sa vue, Herminie rougissait et soupirait. Tous les matins elle recevait, dans la corbeille qu'on lui apportait de la part de Darmance, un bouquet de violettes qu'elle portait tout le jour. Chaque soir on prenait du thé; alors Darmance demandait le bouquet de violettes d'Herminie; elle le tirait de son sein, Darmance l'effeuillait, et le prenait en infusion au lieu de thé.

Darmance, sachant que le clavecin d'Herminie était discord, le fit accorder pendant qu'elle était à la promenade. Léon, dans le secret de cette attention, pressa sa sœur de jouer du clavecin, qu'elle négligeait beaucoup depuis qu'elle connaissait Darmance. « Non, dit Herminie, je n'aime plus la musique. — Et pourquoi? demanda Léon; tu chantes si bien! — Mais à quoi bon? » reprit Herminie en soupirant... Elle répondait à sa pensée, et elle ajouta qu'elle ne désirait qu'un talent, celui *d'écrire*. « Si Dieu me rend la vue, poursuivit-elle, ce sera la première chose que je rapprendrai. » Darmance, instruit de cet

entretien, vole à Paris; il va chez le vertueux instituteur des aveugles (1), il en obtient la machine ingénieuse avec laquelle on peut écrire en relief et lire par le tact. Il revient à Saint-Mandé. Herminie, transportée de joie de cette invention, devient l'écolière de Darmance; pouvait-elle ne pas faire de rapides progrès? Elle avait su écrire; elle forma toutes les lettres avec facilité, et bientôt le nom de *Darmance* se trouva tracé sous ses doigts; bientôt elle fut en état de s'entretenir avec lui. Combien ces premiers entretiens leur parurent délicieux! Ils y goûtaient tout le bonheur que deux amants éprouvent en se retrouvant après une longue absence. Ils n'avaient pas besoin de se connaître mieux; depuis longtemps leurs cœurs s'entendaient si bien! Mais ils jouissaient du charme de n'être plus séparés et de pouvoir se communiquer, avec détail, leurs pensées et leurs sentiments. Ce fut ainsi que s'écoula l'été. Herminie vit arriver le mois de septembre avec une vive émotion. Dans quelques jours, disait-elle, je verrai Darmance, ou j'aurai perdu pour jamais l'espérance de le voir... »

Darmance voulut se charger du soin de choisir le chirurgien qui devait faire cette opération intéressante, et au jour indiqué il amena l'oculiste le plus célèbre de Paris. Darmance désira qu'il se fît accompagner de l'un de ses élèves, jeune chirurgien d'une jolie figure; car Darmance voulait éprouver non le cœur, mais l'instinct d'Herminie. L'amour est crédule et superstitieux; les prodiges ne sauraient l'étonner, il croit avoir le pouvoir de les produire tous. Darmance prit un habit noir semblable à celui du jeune chirurgien, et pendant l'opération il se tint à côté de lui. L'opération réussit parfaitement; la vue et la lumière furent rendues à Herminie. Son premier mouvement fut pour la nature; elle se jeta dans les bras de sa grand'mère, elle embrassa Léon; ensuite, se retournant, elle vit Darmance et le jeune chirurgien; ils avaient

(1) M. Haüy.

l'un et l'autre à peu près la même taille et la même couleur de cheveux ; ils étaient tous les deux vêtus de même, et tous les deux immobiles ; mais Herminie avait tant questionné Léon sur la figure de Darmance qu'il était impossible qu'elle pût le méconnaître ; d'ailleurs, sa physionomie avait une expression si frappante... Herminie n'hésita pas ; elle tira de son sein le bouquet qu'elle avait, comme de coutume, reçu le matin, et elle l'offrit à Darmance, qui, pénétré de joie, de reconnaissance et d'amour, saisit sa main et la baigna des plus douces larmes.

Herminie fut bientôt guérie : il semblait que le bonheur hâtât sa convalescence. Darmance lui avait fait promettre qu'elle ne se regarderait dans une glace qu'en sa présence, et le jour où elle pourrait sortir de sa chambre. Il n'y avait dans toute la maison qu'une petit miroir fêlé, dont se servaient tour à tour la grand'mère, la servante et Léon ; mais Herminie, fidèle à sa promesse, n'aurait pas souffert qu'on l'apportât dans sa chambre.

Darmance, plus amoureux encore depuis qu'Herminie avait recouvré la vue, était aussi beaucoup plus agité. « Elle va donc perdre, se disait-il, cette aimable ignorance de ses charmes et de leur pouvoir ! Elle va se connaître ; elle s'enorgueillira peut-être de sa beauté... du moins elle en sera surprise, elle en verra l'effet dans tous les yeux... et moi je la verrai l'objet de l'admiration universelle, et je n'entendrai ni ce qu'on lui dira, ni ses réponses ; je pourrai tout craindre et tout supposer... » Effrayé de ces réflexions, Darmance, craignant d'exposer le bonheur de celle qu'il adorait, la fit lire dans son cœur ; il avoua qu'il serait jaloux. « Laissez-moi toujours la gloire et la douceur de me charger de votre sort (écrivait-il) ; soyez ma sœur : je ne suis pas digne de devenir votre époux. » Oh ! combien il est facile de rassurer l'objet qu'on aime passionnément !... on sent si bien tout ce qu'il faut dire ! toutes les expressions qu'on emploie ont tant de force et d'énergie !...

Herminie, en deux lignes, dissipa toutes les inquiétudes de Darmance; elle prit l'engagement de renoncer à jamais au monde et à de vains amusements dont Darmance ne pourrait jouir. Enfin elle proposa de quitter pour toujours les environs de Paris, et d'aller se fixer dans la terre que Darmance possédait en Normandie.

Deux jours après cet entretien, Darmance, un matin, arrive chez Herminie; elle était avec sa grand'mère et son frère. Darmance fit poser dans la chambre une grande glace couverte d'un voile; ensuite, prenant Herminie par la main, il la conduisit vers la glace qu'il découvrit. Herminie se regarda. « Oh! comme je suis grandie! » s'écria-t-elle. En disant ces paroles, elle fixe ses yeux sur la glace, elle examine sa figure avec un air de complaisance dont l'inquiet Darmance fut blessé. « Comme elle se contemple! se disait-il; quelle expression sur son visage! Ah! dans une femme la vanité satisfaite ressemble si bien au sentiment!... » Herminie se regardait toujours avec émotion. Tout à coup elle fond en larmes, et, se tournant vers Léon : « Hélas! dit-elle, comme je ressemble à ma mère! » C'était là tout ce qu'elle avait remarqué... Darmance reçoit de Léon l'explication d'un mouvement qui lui paraît si extraordinaire. Pénétré jusqu'au fond de l'âme, il tombe aux pieds d'Herminie. Oh! que, dans ce moment surtout, il la trouvait belle!... Darmance épousa la sensible Herminie; il ne la sépara ni de sa grand'mère, ni de son frère. Il partit pour la Normandie avec cette nouvelle famille dont il était le bienfaiteur; Herminie, dans une profonde retraite, conserve son bonheur et ses vertus; Darmance, le plus heureux des époux et des pères, pardonne à la nature, et chaque jour il s'applaudit de son sort et remercie le Ciel.

Voici l'anecdote que j'ai recueillie du comte de Thiars, et dans laquelle il joue un grand rôle.

Dans la jeunesse du roi (1) (et par conséquent la sienne, car ils sont du même âge), M. de Thiars, se trouvant à Fontainebleau, à l'un des voyages de la cour, logea au château dans un appartement situé au-dessous de celui de madame de Mailly, qui n'était point encore *maîtresse déclarée*, et dont même personne, à cette époque, ne soupçonnait l'intrigue avec le roi. Une espèce de terrasse ou de plate-forme, tenant à l'appartemant de madame de Mailly, contenait quelques tuyaux de cheminée des étages inférieurs, entre autres le haut de la cheminée du comte de Thiars, dont la chambre à coucher était en partie placée sous cette terrasse.

Un soir que M. de Thiars se retirait à deux heures après minuit pour s'aller coucher, il rencontra dans un corridor le comte de Bissy, son frère, et, ayant à lui parler, il l'emmena chez lui. On était aux derniers jours de l'automne, il faisait froid; les deux frères s'établirent au coin du feu, et, après avoir causé de quelques affaires, la conversation tomba sur le roi. Ils étaient tous les deux dans un moment de mécontentement et d'humeur, et le roi ne fut pas épargné : ils parlèrent de ses défauts et de ses vices, non-seulement avec aigreur et mépris, mais avec exagération. Ils avaient sur ce sujet épuisé tous les traits de la satire, lorsque tout à coup un son terrible, parti du haut de la cheminée, leur coupa la parole. Une voix foudroyante (c'était celle du roi) prononça distinctement ces mots : *Taisez-vous, insolents*... M. de Thiars et son frère restèrent muets, immobiles ; ils se crurent perdus sans retour... Ils ne s'étaient point trompés; c'était en effet le roi qui, en sortant de chez madame de Mailly, et en s'arrêtant sur la terrasse, les avait écoutés par le tuyau de la cheminée. Quand le premier mouvement de surprise et de terreur fut passé, on délibéra sur

(1) Louis XV.

le parti qui restait à prendre dans cette effrayante conjoncture, et l'on pensa que la fuite était impossible, qu'il fallait se résigner et attendre avec courage l'événement. Le reste de la nuit parut bien long. Les deux frères, qui ne doutaient pas qu'on ne vînt les arrêter pour les conduire à la Bastille, n'entendaient pas le moindre bruit sans frémir. Le grand jour augmenta leur frayeur ; le mouvement qui se fit dans le château semblait à chaque instant réaliser leurs craintes sinistres ; cependant rien ne parut ; ils commencèrent à se rassurer un peu. Ils entendirent sonner dix heures, et ils prirent la courageuse résolution d'aller au lever du roi. Ils s'y rendirent ; tout le monde fut frappé de leur pâleur et de leur changement. Le roi jeta sur eux un regard fixe et sévère, ensuite il détourna les yeux. Ils eurent encore, pendant quarante-huit heures, la crainte d'être arrêtés ou exilés, ou du moins bannis de la cour ; rien de tout cela n'arriva. Le roi, qui, jusqu'alors, les avait traités avec distinction, cessa totalement de leur parler et de les regarder. Depuis cette époque, trente ans se sont écoulés, et dans cet espace de temps jamais le roi n'a démenti cette froideur vindicative ; jamais il ne leur a donné le moindre signe de bienveillance ni ne leur a fait essuyer la plus légère injustice. Ils ont fait leur chemin ; ils ont été privés des faveurs de la cour, mais ils ont obtenu des récompenses méritées, ils n'ont point éprouvé de passe-droits. Le roi s'est toujours souvenu de leur offense et ne s'en est jamais vengé. Qui ne jugerait le roi que sur ce trait lui croirait autant de caractère que d'équité. Un prince d'un mérite supérieur, mais enivré de sa gloire, ne se serait peut-être pas aussi bien conduit en pareil cas ; c'est que, malgré des qualités éminentes, l'orgueil est souvent un obstacle à la véritable grandeur.

J'ai vu aujourd'hui Lekain donner à un débutant une leçon de déclamation. Ce jeune homme, au milieu de la scène, saisit le bras *de la princesse;* Lekain, choqué de ce mouvement, lui a dit : *Monsieur, si vous voulez paraître passionné, ayez l'air de craindre de toucher la robe de celle que vous aimez.*

Que de sentiment, et combien de choses délicates dans ce mot! On les retrouve toutes dans le jeu parfait de cet acteur inimitable. Aussi madame d'Hénin a-t-elle dit qu'elle ne connaît que deux hommes qui *sachent parler aux femmes, Lekain et M. de Vaudreuil.*

Je viens de passer huit jours à Braine, chez madame d'Egmont la mère; j'ai vu là M. de Croy, que la feue reine (1) appelait *l'invalide de Cythère.* Il est impossible de mieux peindre en deux mots. M. de Croy est un vieillard éclopé, goutteux, boiteux, avec des cheveux blancs bien parfumés, un habillement négligé en apparence, mais de la plus grande recherche; il porte beaucoup de bijoux gothiques, chargés de vieux chiffres et d'emblèmes, devenus, avec le temps, si communs qu'on les trouve sur tous les écrans. Tout ce qui vient du sentiment ne vieillit point; mais la galanterie subit le sort des modes; ce qui était du meilleur goût dans ce genre, il y a trente ans, paraîtrait ridicule aujourd'hui. Les tabatières de M. de Croy sont d'un poids énorme, parce qu'elles sont toutes *à secret*, c'est-à-dire qu'elles renferment de vieux portraits cachés là mystérieusement depuis un demi-siècle, et que l'on pourrait montrer maintenant sans indiscrétion, car assurément personne ne les reconnaîtrait. M. de Croy, bien loin d'être galant avec

(1) La femme de Louis XV.

les jeunes personnes, les regarde et leur parle avec une froideur et une sécheresse qui vont jusqu'au dédain : il n'a plus l'espoir *des conquêtes ;* cela donne de l'humeur, quand on avait placé là tout son orgueil ; mais il vante avec extase les beautés célèbres de son temps, et ses éloges sont toujours mêlés de quelques épigrammes sur la jeunesse actuelle. Il a de la causticité ; il est sombre et mélancolique. Je le plains : que peut-il faire d'un amour-propre ardent et désœuvré, qui ne sait plus ou se prendre ? C'est un malheureux être qu'un *vieil invalide de Cythère.*

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur (1).

Le jour de mon départ pour Braine, j'ai déjeuné avec madame de Puisieux, chez madame d'Egmont la jeune (2). Cette dernière, quand elle n'est pas souffrante ou préoccupée, est aussi agréable à entendre qu'à regarder ; son esprit ressemble à son charmant visage : il est rempli de grâces et de finesse. Durant cette conversation, madame d'Egmont m'a confirmée dans l'opinion que j'avais sur le Testament du cardinal de Richelieu ; elle nous a dit que le maréchal de Richelieu avait écrit et répété à Voltaire qu'il était inconcevable qu'il s'obstinât à révoquer en doute l'acte le plus authentique, dont l'original existait, etc. ; mais qu'à tout cela Voltaire avait répondu que, dans cette occasion, la vérité était si peu vraisemblable qu'il ne se rétracterait point.

Comment se fait-il qu'un homme, avec une jolie figure, infiniment d'esprit, des talents agréables, de la douceur et de la bonté, soit ennuyeux et ridicule ?... C'est M. de P*** qui me cause cet étonnement. Point de goût, peu d'usage du monde, et beaucoup d'amour-propre ; voilà, je crois, l'explication de cette espèce de phénomène.

(1) Voltaire.

(2) Fille du maréchal de Richelieu.

Le seul beau visage de soixante ans que j'aie jamais vu, c'est celui de la duchesse de La Vallière ; quoiqu'elle ait dans la taille un défaut très-visible, sa figure a dû être céleste. On dit que, lorsqu'elle parut à la cour, le vieux duc de Gêvres, bossu comme Ésope, s'écria en la voyant : *Nous avons une reine!*

Il y a des manières de parler et des phrases vulgaires qui méritent d'être méditées, car elles ne sont devenues aussi communes que parce qu'elles ont un sens d'une profonde moralité. Par exemple, rien n'exprime mieux que les deux phrases suivantes les différences de qualités et de conduite qui doivent se trouver entre les hommes et les femmes.

Il a fait parler de lui est toujours un éloge ; cela veut dire qu'un homme s'est distingué par ses talents ou ses actions.

Elle a fait parler d'elle est toujours un blâme... Cette phrase signifie que la conduite d'une femme n'est pas irrépréhensible !... Il est donc évident que, pour nous, la véritable gloire ne sera jamais dans la célébrité !... Cela fait rentrer en soi-même.

J'ai passé hier une délicieuse soirée chez mon amie la comtesse d'Har.... Nous étions tête à tête ; elle m'a lu une charmante comédie de sa composition. Je lui proposai d'en faire une lecture à sept ou huit personnes de notre connaissance. « Non, m'a-t-elle répondu, c'est une indiscrétion d'amour-propre qui n'est excusable qu'avec ses amis intimes. » Madame d'Har... ne veut pas *faire parler d'elle.* Que cela est sage !

On cite d'un monsieur de Laitre, homme d'esprit, mort il y a quelques années, des traits singuliers d'égoïsme ; en voici un qui, selon moi, surpasse tous les autres.

M. de Laitre était l'ami de madame de B***, et, durant un hiver, livré à la dissipation du grand monde, il fut longtemps

sans la voir, quoiqu'il la sût malade. Quand il retourna chez elle, il la trouva sur sa chaise longue. Elle lui reprocha son absence, en ajoutant qu'ayant toujours été malade elle avait souffert les plus cruelles douleurs. « Mais depuis quand êtes-vous donc malade? demanda M. de Laitre. — Depuis six semaines.—Bon Dieu ! six semaines! Comme le temps passe!... »

Ce même M. de Laitre contait un jour l'histoire suivante : « Vous savez comme j'aime S***. J'étais hier à la chasse avec lui; son cheval se cabra et se renversa sur lui. Je volai à son secours. J'avais un saisissement affreux. Je dégageai S*** de dessous son cheval; il n'avait aucune blessure, mais il était d'une pâleur effrayante. Je vis qu'il allait s'évanouir. Heureusement que je porte toujours sur moi un flacon plein d'eau-de-vie ; je le tirai de ma poche et je l'avalai, car je sentis que j'allais moi-même me trouver mal. »

Ainsi, dans l'émotion même d'une vive pitié, cet homme trouvait encore le moyen d'être profondément égoïste.

Mademoiselle Sainval (la cadette), qui m'a donné des leçons de déclamation, me demanda ces jours passés d'aller à la Comédie-Française lui voir jouer Chimène; j'y allai. Mademoiselle Sainval me parut charmante dans ce rôle; mais je lui dis, le lendemain, que je n'approuvais point qu'elle vînt demander vengeance avec autant de force et de chaleur que si le meurtrier lui eût été indifférent. J'aurais désiré qu'en remplissant ce devoir de piété filiale, en criant : *Sire, Sire! justice!* elle eût joué de manière à faire entrevoir ce qu'elle devait souffrir en demandant la mort de son amant. « On a déjà fait cette remarque, m'a répondu mademoiselle Sainval; mais il n'est permis à aucune actrice d'y avoir égard; une tradition très-respectable nous en empêche. Nous savons que

le grand Corneille défendit expressément à l'actrice qui jouait Chimène de mettre dans ce rôle la nuance que vous désirez, parce que, dit-il, Chimène vient de voir le corps de son père dont *le sang fume encore*, et qu'après un tel spectacle et dans un tel moment rien ne peut en elle rappeler le souvenir de son amour elle doit être tout entière à la nature. »

Cette explication m'a fait rougir de ma critique. Qu'elle est belle cette tradition! Il faut louer aussi les comédiens qui savent la respecter comme ils le doivent à tous égards.

M. de Chauvelin, l'ami du roi (1), a été frappé d'apoplexie dans les petits appartements, et est mort subitement en jouant avec le roi. Il est universellement regretté. Il joignait à beaucoup de finesse dans l'esprit le caractère le plus aimable. Peu de jours après sa mort, le roi fut à Choisy; un des chevaux de son attelage s'abattit et mourut sur la place. Quand on vint dire cet accident au roi, il répondit : *C'est comme ce pauvre Chauvelin!* Tout le monde cite avec indignation ce mot étrange, et peut-être n'a-t-il pas l'atrocité qu'on y trouve; ce n'est peut-être qu'une bêtise, qu'une espèce de naïveté ridicule. Quelqu'un qui était dans la voiture du roi m'a protesté qu'il a fait cette odieuse comparaison avec *attendrissement.* Cependant le roi ne manque pas d'esprit; on cite de lui plusieurs bons mots, et il écrit, dit-on, fort bien. Mais on juge trop légèrement les rois sur des mots irréfléchis et sur des phrases déplacées qui leur échappent quelquefois. On ne songe pas qu'ils n'ont *aucun usage du monde.* Ils ne causent point; quand ils parlent, c'est beaucoup, c'est tout. Leurs mauvaises plaisanteries ne tombent point; ils ne sont jamais rectifiés par une repartie piquante, ni formés par la conversation. D'après

(1) Louis XV.

tout cela, il faut avouer qu'un roi qui a du goût et qui n'en manque en rien est une espèce de prodige. Voilà ce qu'était Louis XIV, quoiqu'il eût eu l'éducation la plus négligée. Mais aussi, loin de craindre les gens d'esprit, il se plaisait à les rassembler autour de lui, et toutes les femmes qu'il aima furent très-distinguées par leur esprit.

Je viens de lire une satire en vers de M. C****** contre certains académiciens et les encyclopédistes.

Quoi ! dit l'auteur,

> Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
> Dorat impertinent (1), Condorcet ennuyeux,
> Et Thomas assommant, quand sa lourde éloquence
> Souvent, pour ne rien dire, ouvre une bouche immense !

La *bouche immense* de M. Thomas est une expression très-plaisante, et qui peint à merveille l'emphase de cet écrivain. Nous avons bien encore quelques auteurs qui ouvrent aussi des *bouches immenses* pour dire pompeusement des trivialités, ou pour se louer eux-mêmes, ou pour débiter des phrases inintelligibles.

J'ai dîné aujourd'hui avec M. de Rulhières. Il a beaucoup d'esprit ; mais la manie de tirer des résultats piquants des plus petites choses le fait souvent tomber dans la puérilité. Il me semble que son esprit a plus de finesse que d'étendue. Il est de ces gens qui se croient *observateurs* parce qu'ils sont curieux et malins. Je croirais que, pour bien observer, il faut surtout

(1) Dorat n'était ni académicien, ni encyclopédiste.

une parfaite impartialité, et la méchanceté n'est jamais impartiale. Pendant le dîner, M. de Rulhières m'a conté que, voyageant il y a quelques années, il se trouva dans une voiture publique avec une très-jeune religieuse; il lui demanda à quel âge elle avait fait ses vœux. « Ah! monsieur, répondit-elle en soupirant, il y a un an; j'avais seize ans; j'étais bien jeune alors!... » Ce trait est joli, je répondrais qu'il est vrai; je ne crois pas que M. de Rulhières puisse inventer un mot naïf.

Je viens de passer trois semaines à Rambouillet; j'ai observé que les étiquettes sont beaucoup plus rigoureusement suivies là que chez les autres princes, et cela doit être : les princes légitimés ont toujours une sorte d'inquiétude vague sur leurs prérogatives que ne sauraient avoir les véritables princes du sang. Cette réflexion n'a certainement pas pour objet M. le duc de Penthièvre, qu'une vertu parfaite (parce qu'elle vient de la véritable source de la perfection) met au-dessus de toutes les petitesses de l'orgueil. L'observance minutieuse des étiquettes n'est en lui qu'une habitude contractée dès l'enfance, et entretenue à dessein par les gens qui lui sont attachés. Mais ce qu'il ne doit qu'à ses propres lumières et à la sagesse de son esprit, c'est cette politesse exacte, attentive, qui le distingue entre tous les princes; il n'y a point de particulier qui en ait une aussi recherchée, et nul homme de la société ne montre aux femmes plus d'égards, et ne les traite avec plus de respect; aussi la noblesse (toujours en querelle avec les princes) ne lui a-t-elle jamais rien disputé. M. le duc de Penthièvre est trop pieux, trop charitable pour avoir du faste. Il ne donne point de fêtes, point de bals; il donne rarement de grands soupers. Il sait faire de sa fortune un autre usage, et cependant, dès qu'il ouvre sa porte, tout

le monde y court avec empressement; en lui rendant des hommages, on ne pense point se soumettre à une vaine formalité, on croit remplir un devoir indispensable. Disons à la gloire des gens du monde que, si l'intérêt et le plaisir leur font faire tant de démarches, la vertu bien reconnue les attire aussi; ils y croient difficilement, mais, lorsqu'elle ne leur paraît ni douteuse ni suspecte, ils savent l'honorer.

J'ai vu à Rambouillet mademoiselle Bagarotti, sur laquelle le chevalier de Boufiers a fait une chanson si plaisante; elle m'a conté, d'un de ses amis, un trait qui m'a frappée. C'est un financier très-riche, qui n'a qu'un fils unique. Ce jeune homme, né avec de l'esprit et de l'intelligence, avait une telle passion pour le jeu qu'il employait tous ses moments de loisirs à jouer aux cartes, et, sans cesse distrait par ce goût, il n'apprenait rien. Cette passion bien avérée (l'enfant avait alors douze ans), le père lui ôta tous ses maîtres et lui dit : « Je « vois avec peine que vous n'avez de goût que pour le jeu; « vous n'aurez par conséquent aucun agrément dans la so- « ciété; mais, comme vous serez joueur, je veux du moins « que vous ne soyez dupe que le moins possible. Ainsi, au lieu « des maîtres que vous aviez, je vous en donnerai de tous les « jeux imaginables. » En effet, on lui donna des maîtres de piquet, de wisth, de quadrille, de tri, d'hombre, de comète, de trictrac, d'échecs, de dames, etc. On le réveillait avec le jour pour prendre ses leçons, on ne le laissait pas un moment en repos; il fallait jouer sans relâche du matin au soir; ce qui lui inspira une telle aversion pour le jeu qu'il l'a toujours détesté depuis. Il demandait avec instance ses anciens maîtres; on se fit longtemps prier; enfin on les lui rendit au bout de six mois. Il se remit à l'étude avec ardeur et constance. Il a maintenant vingt-deux ans, et est un excellent sujet.

Si jamais je deviens auteur, je ferai un ouvrage sur la mythologie, mais avec un système tout nouveau, et dont la simplicité me plaît. Il me semble qu'en citant un trait d'histoire ou de fable il faudrait bien examiner, avant d'y chercher un sens allégorique, si le fait par lui-même est possible ou non. Mais les mythologues veulent surtout donner des *explications ingénieuses*, et dans ce dessein tout leur paraît énigmatique. L'amour du merveilleux a sans doute mêlé beaucoup de fables à l'histoire; mais la fureur de commenter, de découvrir et d'expliquer des allégories, a métamorphosé en fables une multitude de faits très-réels; et voilà ce que je m'attacherais à prouver, si j'écrivais sur la mythologie. Par exemple, les diverses explications que des auteurs très-savants ont données de la fable du Jardin des Hespérides ne me paraissent ni heureuses ni vraisemblables. Celle de Varron, citée par Chambers, est étrange; il prétend que ces pommes d'or *n'étaient autre chose que des moutons* (1). D'autres soutiennent que ces pommes étaient des oranges. Pour moi, malgré mon ignorance, j'ai là-dessus une opinion toute particulière : je crois que tout simplement ces fameuses pommes étaient en effet des pommes d'or, et voici sur quoi je me fonde. C'était une chose fort commune chez les anciens de voir, dans les temples et dans les palais, des arbres et des fruits d'or. Quand Nicias conduisit la pompe sacrée que les Athéniens envoyaient tous les ans à Délos, il planta devant le temple *un superbe palmier de bronze*. Il y avait dans le temple de Delphes une statue d'or de Pallas; elle était posée sur un palmier de métal dont le *fruit était d'or*. Les Métapontins, après le retour d'Aristée l'historien, qui vivait du temps de Cyrus, lui consacrèrent un *laurier d'or*, qu'ils mirent dans la grande place de Métaponte. Aristobule envoya à Pompée *une vigne* ou *un jardin d'or*, qu'on estima cinq cents talents, c'est-à-dire à peu près quinze cent

(1) Voyez *Cyclopædia*, par Chambers.

mille francs ; cette vigne fut ensuite consacrée dans le temple de Jupiter Olympien, etc., etc. Ainsi donc, sans avoir recours à des explications forcées, on peut croire qu'Atlas était un prince riche et magnifique, qui avait dans son palais un pommier dont les fruits étaient d'or. Il me semble que cette opinion est beaucoup plus raisonnable que celles que j'ai citées, et qu'une infinité d'autres dont je ne rends pas compte. Mais les idées les plus simples et les plus vraies ne se présentent guère qu'aux ignorants. Le bon sens vaudrait-il donc mieux que la science? Que cela serait heureux et commode !

Il existe un homme, jeune, beau, sensible, né avec les passions les plus impétueuses et l'imagination la plus ardente ; et cet homme, libre, indépendant, presque entièrement livré à lui-même depuis dix ans, aimant le monde et la société, a toujours été à l'abri des piéges du vice et des séductions de l'amour et de la volupté. Qui peut donc le maîtriser ainsi? Les principes? — Non. Entièrement dominé par son imagination, il est incapable de réfléchir. — Une grande passion? — Non. L'ardeur de ses sens le porte sans cesse à l'inconstance, et la délicatesse de son goût, *l'exigence* naturelle d'une âme passionnée, que des sentiments faibles ne sauraient satisfaire, suffiraient encore pour le préserver d'un attachement véritable. Tout l'attire et rien ne le fixe. Qui l'empêche donc de se livrer à l'attrait du plaisir? qui peut le garantir de la contagion de l'exemple? — Raisonneurs et philosophes, humiliez-vous... C'est un prestige qui le retient; c'est une folie qui produit en lui tous les résultats d'une profonde sagesse. Réfléchissez, analysez, dissertez, mais ne contestez pas; le fait est vrai. Ce serait le sujet d'un beau roman; pour moi je me borne à le conter avec précision et simplicité; le voici.

Le vertueux comte de***, devenu veuf à cinquante ans, se retira du monde et des affaires, donna la démission de tous ses emplois, et alla s'établir dans une terre éloignée de Paris, avec son fils unique, âgé de cinq ans. Le comte avait servi trente ans avec distinction ; il crut avoir acquis le droit de vivre enfin suivant son goût, et il se consacra, sans distraction et sans réserve, au devoir si doux d'élever son fils. Le jeune Gustave répondit parfaitement à ses soins; il joignait aux plus heureuses dispositions un attachement passionné pour son père ; et quelle éducation peut manquer de réussir lorsque l'élève, par son cœur et par son esprit, est en état d'apprécier le dévouement d'un excellent instituteur! Gustave devint un jeune homme accompli. Quand il eut atteint sa dix-huitième année, son père voulut le faire voyager, et, désirant qu'il connût, avant tout, son propre pays, il le mena d'abord à Paris. Mais au bout de trois semaines le comte y tomba malade, et, bientôt réduit à l'extrémité, il ne s'abusa point sur son état, et il eut besoin de toute sa piété pour se résigner, non à quitter la vie, mais à laisser son fils sans mentor et sans guide, à l'époque dangereuse où toutes ses passious se développaient avec énergie. Le comte, fils d'un Allemand et veuf d'une Irlandaise, n'avait point de parents en France, et son cœur se déchirait en pensant à tous les dangers qui allaient environner l'unique objet de son affection et de ses espérances; mais la religion, toujours utile et secourable, en lui commandant de se soumettre, lui offrit les seules consolations qu'il fût en état de recevoir. Il remit avec confiance son fils sous la protection de l'Être tout-puissant, et ses mortelles inquiétudes se calmèrent. Quelques instants avant d'expirer, il appela son fils pour l'embrasser encore et pour lui donner sa dernière bénédiction. Le désolé Gustave, se précipitant à genoux, au chevet du lit, saisit la main glacée de son père et l'arrosa de larmes. « Mon fils, dit le vieillard mourant, je t'ai consacré quinze années de ma vie, afin de jeter dans ton âme les semences de la vertu; j'ai mis

en usage tout ce que Dieu m'avait donné de talents et de lumières ; je n'ai pensé que pour toi, je n'ai vécu que pour ton avenir. La mort ne saurait rompre ces liens d'amour et de reconnaissance qui nous unissent. Tes vertus m'appartiennent ; j'en recevrai le prix dans l'éternité ; ce sera jouir de mon ouvrage. Oui, mon fils, dans ce livre de vie où toutes nos œuvres sont retracées en caractères ineffaçables, tes bonnes actions me seront comptées ; tu n'en feras point dont je ne doive partager avec toi la récompense. — Mon père, s'écria Gustave, que deviendrai-je, et que serai-je, sans vous ?... — Mon fils, reprit le comte, je veillerai sur toi... — O mon vertueux père ! interrompit Gustave avec enthousiasme, si jamais je suis tenté de m'égarer, daignez m'apparaître sous cette forme vénérable et chérie, et je reprendrai le sentiment de mes devoirs et l'amour sacré de la vertu. » A ces mots, le vieillard élevant vers le ciel ses mains défaillantes : « Grand Dieu ! s'écria-t-il, écoute la voix de cet enfant... Au pied du tribunal suprême où je vais paraître, s'il est permis d'espérer un prodige, j'oserai te demander d'exaucer le souhait formé par l'innocence craintive et par la piété filiale, et... tu ne rejetteras point ma prière. » Ces paroles, prononcées avec force, émurent Gustave jusqu'au fond de l'âme ; elles restèrent gravées dans sa mémoire et produisirent sur son imagination une impression profonde et ineffaçable...

Il se souleva pour embrasser son père expirant, et au moment même il reçut son dernier soupir...

La douleur de Gustave fut violente et durable. Il passa une année entière dans la retraite, et, dans cette solitude, se rappelant sans cesse le dernier discours de son père, il acheva, par ses méditations mélancoliques, d'égarer son imagination et de la frapper sans retour. Le comte, par son testament, avait donné pour tuteur à son fils un homme d'une probité parfaite, mais d'un caractère indolent et facile, qui ne lui permettait ni de surveiller ni de guider son pupille. Il l'introduisit dans le

monde et dans la bonne compagnie ; ensuite il cessa totalement de s'occuper de lui. Gustave, aimable, intéressant, d'une figure charmante, eut les plus brillants succès dans la société. Il se lia intimement avec un jeune homme sans mœurs et sans principes, mais d'un extérieur agréable et doux ; il se nommait Selnange. Un jour, il mena Gustave au concert spirituel, pour lui faire entendre une Italienne nouvellement arrivée, qui chantait d'une manière ravissante. Gustave aimait la musique avec passion; la cantatrice était jeune et belle; il en devint éperdument amoureux. Selnange, amant d'une sœur de la chanteuse, donna le lendemain un grand souper où les Italiennes qui possédaient différents talents furent invitées, et Gustave s'y trouva. Rosara, c'est ainsi que se nommait la cantatrice, acheva de séduire Gustave par ses talents, ses grâces et ses agaceries. Gustave n'ignorait pas que sa Rosara n'était qu'une courtisane; mais il n'avait jamais vu réunis tant de charmes et de moyens de plaire. Rosara n'était occupée que de lui; elle avait de la décence et de l'ingénuité dans les manières, avec une physionomie pleine d'expression et de sentiment. Il n'en faut pas tant pour tourner une tête de dix-neuf ans. Gustave promit d'aller chez elle le lendemain, et Selnange se chargea de l'y conduire, car sa maîtresse, sœur de Rosara, logeait dans la même maison.

Le jour suivant, à dix heures du soir, Gustave, mené par Selnange, se rendit dans la rue Traversière, où demeuraient les deux Italiennes. La voiture ne pouvant entrer dans la cour, on s'arrêta devant la porte; on descendit. Gustave était ému de plus d'une manière; un souvenir frappant, qu'il voulait vainement repousser, troublait tout le bonheur qu'il se promettait..... Le cocher demande les ordres de Selnange, qui lui répond : *A trois heures du matin*.. On entre dans la maison; la cour n'était point éclairée. Au milieu d'une obscurité profonde, à peine Gustave a-t-il franchi le seuil de la porte, à peine a-t-il fait les premiers pas dans le sentier du vice

qu'il recule en frémissant; son imagination frappée lui présente un objet imposant et terrible... Il voit la figure vénérable de son père percer la terre, s'élever lentement, se placer sur son chemin, et s'arrêter devant lui, dans une effrayante immobilité, comme pour l'obliger à retourner en arrière... Gustave chancelle et s'appuie contre le mur. Un cri de terreur s'échappe de sa bouche... « Qu'est-ce donc? lui demande Selnange. — Dieu!... dit Gustave d'une voix étouffée, Dieu! c'est lui, c'est lui-même; il est là!... — Et quoi? reprit Selnange; que vois-tu donc?... — Ah!... s'écria Gustave éperdu, je vois... *je vois ma conscience.* » En prononçant ces mots il tomba évanoui dans les bras de Selnange. Ce dernier n'entendit pas les paroles étranges que venait de proférer Gustave; il attribua cet accident à des causes purement physiques. Il appela du secours, un domestique accourut avec une lumière. On porta Gustave dans la maison; là Gustave reprit aussitôt l'usage de ses sens. Son ami lui dit qu'il n'avait point fait avertir Rosara, dans la crainte de l'inquiéter. Ce nom de *Rosara* ranima Gustave. « Quoi! dit-il, est-elle ici?... — Viens, répondit Selnange; sa vue seule achèvera de te guérir. » En parlant ainsi il entraîna Gustave, troublé, égaré, n'osant résister, mais cédant avec crainte et remords... A la porte d'un cabinet Selnange s'arrête, ouvre cette porte et disparaît. Gustave se trouve à l'entrée d'un cabinet délicieux qui lui parut le temple de l'Amour, au fond duquel il aperçut la belle Rosara sur un canapé. Transporté, hors de lui, il allait oublier sa terreur et son père; Rosara elle-même lui rendit ses remords; elle se leva pour aller à sa rencontre; elle aurait dû l'attendre... Elle s'avança vers lui les bras ouverts. Gustave ne vit plus en elle qu'une courtisane... Au même instant il pâlit, ses cheveux se hérissèrent sur sa tête... Il apercevait le fantôme tutélaire se plaçant entre lui et Rosara... « Oh! pardonne, s'écria-t-il, pardonne!... je vais t'obéir. » A ces mots, laissant Rosara pétrifiée d'étonnement, il s'élance hors du cabinet, traverse les appartements comme un

éclair, descend rapidement l'escalier, et sort de cette dangereuse maison pour n'y rentrer jamais.

Depuis cette aventure, l'imagination de Gustave a toujours reproduit à ses yeux le spectre de son père, toutes les fois qu'il a voulu s'écarter de ses principes. Il s'est marié, et, quoiqu'il n'ait point d'amour pour sa femme, il est le plus fidèle des époux, car il est le plus irréprochable de tous les hommes. Il est donc quelquefois des illusions salutaires.

Tous les gens distraits réussissent dans le monde; chacun les aime, non-seulement parce qu'ils amusent et fournissent sans cesse de nouveaux sujets de conversation, mais aussi parce qu'ils sont hors d'état de feindre et de dissimuler. Les deux hommes les plus distraits que je connaisse sont M. d'Osmond et M. de Roquefeuille; le dernier m'a dit que son frère est infiniment plus distrait que lui, ce qui est difficile à croire; il m'en a conté une infinité de traits : j'en citerai deux assez plaisants.

Le comte de Roquefeuille fut nommé par M. le duc de Penthièvre gouverneur de M. le prince de Lamballe, âgé alors de sept ans. Le soir même de cette nomination, M. de Roquefeuille, suivant l'usage, vint s'établir dans la chambre du jeune prince pour y passer la nuit. Le prince dormait depuis longtemps, lorsque le nouveau gouverneur, qui joignait à sa distraction une vue extrêmement basse, voulant se coucher, se trompa de lit, et, prenant son élève endormi pour un grand chien danois, qui jusqu'alors avoit couché dans sa chambre, il poussa de toutes ses forces le prince, et le culbuta rudement dans la ruelle, en criant : *A Bas, Patau!* Le prince, froissé, meurtri, jeta des cris perçants; toute la maison fut en rumeur. Heureusement que l'enfant en fut quitte pour quelques légè-

res contusions, et M. de Roquefeuille pour la plus vive frayeur qu'il eût éprouvée de sa vie. Le lendemain, il s'agissait de présider aux leçons; on était en hiver, et à cinq heures après midi. Le prince, le précepteur et M. de Roquefeuille passèrent dans un petit cabinet. Le gouverneur s'assit auprès d'une table sur laquelle étaient posées deux bougies, et le précepteur commença une lecture tout haut. M. de Roquefeuille, qui, jusqu'à cette époque, avait eu la coutume, lorsqu'il était couché, de faire lire tous les soirs son valet de chambre, se crut dans son lit, et, sentant qu'il allait céder au plus doux sommeil, tout à coup il interrompit le lecteur, en disant : *C'est assez*. En même temps il souffla les deux bougies et s'endormit profondément. Il ne fut réveillé que par les éclats de rire et les niches de son élève, qui trouvait cette manière de présider aux lectures beaucoup plus amusante que les lectures mêmes.

La guerre est plus terrible que jamais entre les *Gluckistes* et les *Piccinistes*. Les deux partis écrivent, déraisonnent, se disent des injures; personne ne s'entend, mais l'on se hait avec fureur. C'est une odieuse et ridicule chose que l'esprit de parti, ou, pour mieux dire, l'amour-propre qui produit tous ces excès. Je ne m'accoutume point à voir des gens qui ne sauraient pas déchiffrer un air, ni distinguer dans un prélude un accord faux d'une dissonance, juger du mérite d'une *partition*. Je m'afflige de voir le chevalier de Chastellux, qui n'a pas la moindre notion de musique, déclamer d'une manière si extravagante contre *Alceste* et *Iphigénie*, et soutenir que Gluck est un *barbare*. L'autre jour, en présence de beaucoup de témoins, il voulut engager une dispute sur ce sujet avec le marquis de Clermont, qui est très-bon musicien (1). « Mon ami, lui

(1) Celui qui fut depuis ambassadeur à Naples.

(*Note de l'auteur.*)

répondit M. de Clermont, je vais te chanter un air, et, si tu peux en battre juste la mesure, je disputerai ensuite avec toi tant que tu voudras sur Gluck et sur Piccini. » Le chevalier eut la prudence de se défier assez de son oreille pour ne pas accepter cette embarrassante proposition. Et c'est cette oreille si *délicate* qui ne peut supporter la musique *baroque d'Iphigénie!*

Gluck vient toujours, deux ou trois fois la semaine, passer les soirées chez moi. Sans voix, sans doigts, il est ravissant lorsqu'il chante ses beaux airs en s'accompagnant du piano. Le génie n'a besoin ni d'agrément ni de fini; du moins il peut s'en passer. Quand on est profondément touché, que peut-on désirer encore?

Gluck parle de Piccini avec justice et simplicité; on sent que c'est sans ostentation qu'il est équitable. Cependant il disait hier que, si le *Roland* de Piccini réussit, il le refera. Ce mot est remarquable, mais il est d'un genre qui ne me plaira jamais : un langage constamment modeste est de si bon goût!

J'ai passé toute ma matinée à Saint-Denis. Madame la duchesse de Chartres allait aux Carmélites faire une visite à madame Louise; j'ai désiré la suivre, elle a bien voulu m'y mener. De tout temps les personnes qui ont eu assez de force dans le caractère pour renoncer au faste et à la grandeur ont excité l'admiration et la curiosité de tous les hommes. Il y a dans les *abdications* une sorte de magnanimité qui frappe et qui console le vulgaire; on aime à voir mépriser le rang où l'on ne peut atteindre. Il n'a fallu souvent que de l'audace et du bonheur pour s'élever au trône; mais, pour en descendre volontairement, pour le quitter avec calme et réflexion, il faut une âme peu commune, une véritable philosophie. Et quelle *abdication* que

celle de la fille d'un souverain, d'un roi de France, quittant sans retour le palais de Versailles pour habiter jusqu'au tombeau une cellule!... Mon imagination me présentait tous les détails de ce sacrifice, et je ne pouvais concevoir qu'une personne de trente-cinq ans, élevée dans la pompe et dans la mollesse, pût supporter le genre de vie de ces austères recluses. Ces pensées m'occupaient sur la route de Saint-Denis, et je suis entrée avec émotion dans le parloir des Carmélites. Un instant après, le rideau de la grille a été tiré, et madame Louise a paru. Je ne puis exprimer la surprise que j'ai éprouvée en jetant les yeux sur elle. Madame Louise, qui était si maigre et si pâle, est extrêmement engraissée; elle a le teint le plus frais, et des couleurs très-vives... O paix de l'âme! doux accord des opinions et des sentiments avec les actions, la conduite et le genre de vie! c'est vous qui formez le bonheur! c'est vous qui donnez cette sérénité céleste qui maintient l'équilibre de nos forces, qui conserve le mouvement égal et salutaire des ressorts de notre existence! Lorsque rien de ce qu'on voit et de ce qu'on entend ne peut blesser et contrarier, que tout ce qui nous entoure est en harmonie avec nous, que nulle discordance, nulle opposition ne trouble le calme de nos pensées, que tout doit fixer notre imagination et nos regards sur l'objet qui nous touche et sur le but vers lequel nous courons; lorsqu'enfin l'exemple universel nous soutient dans notre marche, n'est-on pas aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre?. ..Madame Louise permet les questions, et y répond brièvement, mais avec bonté. Je désirais savoir quelle est la chose à laquelle, dans son nouvel état, elle a le plus de peine à s'accoutumer. « Vous ne le devineriez jamais, a-t-elle répondu en souriant : c'est de descendre seule un petit escalier. Dans les commencements, a-t-elle ajouté, c'était pour moi le précipice le plus effrayant; j'étais obligée de m'asseoir sur les marches, et de me traîner, dans cette attitude, pour descendre. »

En effet, une princesse qui n'avait descendu que le grand

escalier de marbre de Versailles, en s'appuyant sur le bras de son *chevalier d'honneur*... et entourée de ses pages, a dû frémir en se trouvant livrée à elle-même sur le bord d'un escalier bien roide, en colimaçon. Elle connaissait longtemps d'avance toutes les austérités de la vie religieuse : pendant dix ans elle en avait secrètement pratiqué la plus grande partie dans le château de Versailles, mais elle n'avait jamais pensé aux *petits escaliers*. Ceci peut fournir le sujet de plus d'une réflexion sur l'éducation ridicule, à tant d'égards, que reçoivent en général les personnes de ce rang, qui, dès leur enfance, toujours suivie, aidées, escortées, sifflées, prévenues, sont ainsi privées de la plus grande partie des facultés que leur a données la nature (1).

Pendant le dernier voyage de l'Ile-Adam, on a joué tous les jours au pharaon. Un soir, madame de Montau, en se mettant au jeu, fit une corne à l'une de ses cartes. « Que faites-vous donc là, madame? s'écria le banquier. — Monsieur, répondit-elle tranquillement, c'est un empressement bien pardonnable à un ponte. » Avec du sang-froid et un tour plaisant dans l'esprit on se tire heureusement de tout.

Voici un joli mot de la comtesse Amélie de Boufflers. Quoiqu'elle ait une conduite irréprochable, elle se permet quelque-

(1) Les princes ont été depuis beaucoup mieux élevés en Angleterre, en Prusse, et surtout aujourd'hui en France; mais l'auteur écrivait ces lignes en 1773.

fois des plaisanteries sur les ridicules de son mari. Un jour qu'elle s'en moquait en présence de sa belle-mère : « Vous oubliez, lui dit cette dernière, que vous parlez de mon fils. — Il est vrai, maman, répondit la comtesse Amélie; je croyais ne parler que de votre gendre. »

Le marquis de *** est revenu d'Italie, ce qui fournit à sa conversation un peu plus de lieux communs et un peu plus de pédanterie qu'avant son voyage. Je lui ai demandé s'il avait fait un journal; il m'a répondu qu'il en avait rapporté tous *les matériaux*, et que dans ce moment il faisait *le plan* de cet important ouvrage. Le chevalier de ***, qui soupait ce soir-là avec nous, et qui avait écouté cette conversation, vint me voir le lendemain, et, me présentant un petit cahier de son écriture : « Voilà, me dit-il, le *Voyage d'Italie* de M. le marquis de ***; on me l'a communiqué, et j'ai sur-le-champ copié ce précieux manuscrit afin de vous l'offrir. Il vous apprendra dans quel esprit il faut voyager, et comment il faut écrire aujourd'hui dans ce genre pour plaire aux lecteurs philosophes et pour intéresser les cœurs sensibles. »

Les moqueries du chevalier de *** ont presque toujours une certaine originalité qui m'amuse; celle-ci m'a fait rire : je la transcris sur mon livre de *Souvenir*.

JOURNAL DU VOYAGE D'ITALIE.

Comme je voyage rapidement, ne pouvant passer que deux mois en Italie, je n'ai pas le temps de faire un journal détaillé; je n'écrirai que les choses principales, et souvent même que des indications : je ne veux tracer ici que le canevas d'un ouvrage philosophique et profond que je ferai à mon retour à Paris.

De Nice. Description pittoresque de la mer et des montagnes. Chapitre mélancolique et sentimental. J'y placerai une rêverie amoureuse, sur le bord de la mer ; j'en serai tiré tout à coup par un orage, ce qui me fournira des réflexions morales et philosophiques.

De Gênes. Éloge de l'envoyé de France, qui m'a logé, et de toutes les personnes qui m'ont accueilli. Anecdotes particulières que je composerai à tête reposée ; il faudra les faire piquantes, gaies et malignes, afin de *contraster* avec mon chapitre de Nice.

De Reggio. Détails sur la cour de Modène. Récit de tout ce que les princes et princesses m'ont dit d'obligeant.

De Mantoue. Souvenir de Virgile. Rappeler les plus beaux morceaux de l'*Enéide,* en citer quelques vers. Je ferai faire ce chapitre par mon secrétaire.

De Venise. A l'occasion du sénat de Venise, grand morceau sur le despotisme. Semer ce chapitre d'idées hardies sur la liberté, et pour cela extraire à loisir Montesquieu, Rousseau et Raynal.

De Bologne. Quelques détails sur l'institut de Bologne. Mon secrétaire fera ce chapitre.

De Terni. Extase à la vue de sa cascade. Chapitre d'un grand genre. Description poétique. Ensuite admiration passionnée pour les beautés de la nature, et finir par une espèce d'hymne à l'Être suprême.

De Rome. Enthousiasme pour l'antiquité et pour les arts. Il faut que tout ce premier chapitre sur Rome soit surtout écrit avec feu, avec énergie, que la grandeur et la hardiesse des

pensées annoncent l'auteur fait pour apprécier et digne de décrire le Panthéon et le Colysée. Ce genre ne demande ni pureté ni clarté de style ; au contraire, l'incorrection en ôte la froideur insipide de la régularité ; elle prouve l'indomptable indépendance du génie, et cet abandon d'une âme ardente qui se livre *à l'entraînement* des mouvements passionnés qu'elle éprouve. L'obscurité donne au style un ton mystérieux et prophétique qui ressemble à l'inspiration. C'est la Divinité qui, trop éclatante pour se montrer sans nuage, s'enveloppe, comme la statue d'Isis, d'un voile épais que *nul mortel ne peut lever* (1). Enfin, comme la nuit qui semble agrandir tous les objets, et qui souvent prête à de vaines ombres une apparence imposante et terrible, l'obscurité du style rend les idées plus frappantes, et donne un tour d'originalité à la pensée la plus commune et même la plus fausse. Avant de faire ce chapitre, je relirai avec attention Thomas, Diderot et quelques autres.

Second chapitre sur Rome d'un genre tout différent. De la légèreté, de la moquerie, des épigrammes sur les prêtres et sur la religion. Anecdoctes un peu libres sur les dames romaines. Je n'ai pas eu le temps d'en recueillir une seule ; mais je n'en suis pas fâché, car, dans ce genre, il est plus facile d'inventer que de broder avec agrément

De Naples. Détails de ma présentation à la cour.

Mont Vésuve. Placer là un morceau d'un genre sombre et philosophique.

Du lac Agnano. Description poétique et gracieuse. Il faudra décrire mes sensations avec charme. Je me rappellerai ma maî-

(1) Cette statue voilée portait cette inscription : *Nul mortel ne peut lever le voile qui me couvre.*

(*Note de l'auteur.*

tresse, ce qui amènera naturellement un joli morceau sur l'amour, l'absence et les femmes.

De Florence. Détail de ma présentation à la cour. Description pittoresque et passionnée de la Vénus de Médicis ; trois pages en style coupé, chaque ligne offrant une pensée neuve et brillante.

De Turin. Détail de ma présentation à la cour.

Du mont Cenis. Description élégante et sentimentale, dans laquelle je montrerai le goût de la botanique et de la solitude. Une teinte mélancolique de misanthropie doit être répandue dans ce chapitre, que je terminerai par une tirade touchante sur l'amitié.

Pont de Beauvoisin. Je le passai la nuit et je dormais ; mais il faudra me supposer au point du jour, dépeindre une belle aurore, et rendre compte de mes sensations en rentrant en France, de mon émotion en touchant la terre natale, et finir par des réflexions intéressantes sur l'amour de la patrie. J'intercalerai dans ce voyage trois ou quatre pages d'érudition, et sept ou huit sur l'histoire naturelle. Je ferai faire ce travail aride par mon secrétaire, et j'ose croire que cet ouvrage, aussi instructif qu'agréable et varié (que je ne manquerai pas d'intituler *Voyage pittoresque*), sera placé par le public au rang des ouvrages les plus célèbres que nous ayons dans ce genre.

Le roi est à toute extrémité (1) ; outre la petite vérole, il a le pourpre ; on ne peut entrer sans danger dans sa chambre : M. de

(1) Louis XV

Letorière est mort pour avoir entr'ouvert sa porte afin de le regarder deux minutes. Les médecins eux-mêmes prennent toutes sortes de précautions pour se préserver de la contagion de ce mal affreux, et Mesdames, qui n'ont jamais eu la petite vérole, qui ne sont plus jeunes, et dont la santé est naturellement mauvaise, sont toutes trois dans sa chambre, assises près de son lit et sous ses rideaux ; elles passent là le jour et les nuits. Tout le monde leur a fait à ce sujet les plus fortes représentations ; on leur a dit que c'était plus que d'exposer leur vie, que c'étoit la sacrifier ; rien n'a pu les empêcher de remplir ce pieux devoir.

Versailles offre dans ce moment un spectacle curieux. Le voile de bienséance qui couvre les visages leur donne à tous, au premier coup d'œil, à peu près la même physionomie ; mais, quand on les examine avec attention, que de nuances différentes on découvre ! Les gens en place et en faveur sont bien véritablement affligés ; ils cherchent à dissimuler leur inquiétude, comme pour prolonger un peu leur empire. D'ailleurs leur chagrin ressemble à l'humiliation ; ils ont un air abattu, et surtout désœuvré, qui me frappe ; ils sont déjà déchus, et beaucoup plus polis. Ceux auxquels cet événement donne de grandes espérances ont un assez bon maintien ; mais ils ont quelque chose de si animé dans le regard, ils traversent les galeries avec une mine si affairée, d'un pas si ferme, ils sont si préoccupés, si distraits !... Le vulgaire des courtisans se rapproche déjà d'eux ; les uns les accueillent avec une maladresse grossière et comique, les autres leur font mille petites avances délicates. Quand on ne prétend à rien, il est très-amusant d'observer tout cela. Personne sûrement, dans ce vaste palais, ne dormira cette nuit !... Mais il est affligeant de penser que le ressentiment et la haine y veilleront avec l'ambition, et que bien des noirceurs se trament en secret, que des vengeances éclatantes se préparent !... Je partirai après souper ; j'irai coucher à Paris...

Je suis partie hier de Versailles à une heure et demie après minuit, et j'étais à la place de Louis XV à trois heures. J'ai passé devant la statue du roi; les reverbères qui l'entourent ne jetaient plus qu'une lueur défaillante... Cette vue m'a frappée, en pensant que, dans ce moment même, la vie du roi était aussi prête à s'éteindre! J'ai levé, en soupirant, un œil respectueux sur cette image imposante; c'était un dernier hommage que j'aimais à rendre à celui qui nous a gouvernés si longtemps... Honorer son maître, c'est ennoblir sa dépendance... les vrais esclaves sont ceux qui obéissent avec haine ou murmure: se soumettre et maudire est à la fois une folie et une lâcheté!

J'apprends dans l'instant que le roi est mort. C'est un grand événement que la mort d'un roi, de celui que nous étions accoutumés à craindre et à respecter depuis l'enfance, et pour lequel nous avions un attachement naturel, à moins qu'il ne fût un tyran. Je n'avais ni à me plaindre ni à me louer de celui-ci; mais, après un si long règne, qui ne doit pas quelque reconnaissance à son roi, du moins indirectement, pour ses parents, pour ses amis?... Quand on est venu me dire : *Le roi est mort*, j'ai tressailli; les larmes me sont venues aux yeux. Je me rappelle cette figure si *royale!* Il était bien beau! Jamais homme n'eut de tels yeux, et un regard si imposant et en même temps si serein et si doux!...

Ainsi que les vieillards décrépits de la cour, nous parlerons donc aussi *du feu roi;* il me semble que cela va me vieillir, et que nous allons commencer un autre siècle.

M. de Montesquiou, qui était aujourd'hui chez madame de Puisieux, nous contait un beau trait du feu roi (1), et c'est un fait dont il a été témoin. On soutenait sur mer, contre les Anglais, une guerre désastreuse; un homme qui avait retrouvé le funeste secret du *feu grégeois* le donna au roi. L'expérience

(1) Louis XV.

se fit sur le grand canal de Versailles (M. de Montesquiou y était), et elle réussit parfaitement; le feu dans un instant fut mis sous l'eau aux bateaux. Le roi fit venir l'inventeur dans son cabinet, et lui défendit avec menaces de jamais publier cet affreux secret, en ajoutant qu'il croirait lui-même commettre un crime atroce en s'en servant contre ses ennemis. Le roi fit donner à l'inventeur le brevet d'une pension de mille écus; et c'est ainsi qu'une invention si pernicieuse fut, par l'humanité de ce prince, ensevelie dans l'oubli une seconde fois.

Le feu roi était dans un tel état de corruption que les chirurgiens déclarèrent qu'il était impossible de faire l'ouverture de son corps; M. le duc***, qui est d'année, s'est écrié qu'il serait inouï que le roi ne fût pas embaumé. « Eh bien! monsieur le duc, lui a dit La Martinière, comme premier chirurgien du feu roi, c'est à moi à faire l'ouverture du corps; mais vous, comme premier gentilhomme de la chambre, vous devez vous trouver à cette opération, et recevoir dans une boîte d'or le cœur du roi que je vous présenterai; et j'ai l'honneur de vous prévenir que ni vous, ni moi, ni aucun de ceux qui assisteront à cette cérémonie, ne seront vivants huit jours après. » M. le duc*** n'a pas insisté.

C'est une chose véritablement miraculeuse que Mesdames, à leur âge, malgré leur mauvaise santé et leur vive et profonde douleur, malgré les longues veilles qui ont dû leur allumer le sang (étant restées attachées nuit et jour au chevet du lit de leur père, et jusqu'à son dernier soupir), et atteintes toutes les trois de cette horrible maladie, n'aient pas été plus malades que de l'inoculation la plus heureuse. Tous les médecins disent que c'est un miracle. Une telle piété filiale méritait bien de l'obtenir.

M. *de Nédonchel* est extrêmement anglomane. Hier, il était à cheval à la portière de la voiture du roi, qui allait à Choisy. Il avait fait de la pluie, et M. *de Nédonchel*, trottant dans la boue, éclaboussait le roi, qui, mettant la tête à la portière, lui dit : « Monsieur *de Nédonchel,* vous me crottez. — *Oui, Sire, à l'anglaise,* » répondit d'un air très-satisfait de lui-même M. *de Nédonchel*, qui, au lieu du mot *crottez,* avait entendu *vous trottez.* Le roi, sans connaître cette erreur, s'est contenté de lever la glace, en disant avec une bonhomie très-aimable : *Voilà un trait d'anglomanie qui est un peu fort.*

Il y a présentement dans le grand monde *deux sectes* très-distinctes : celle des gens à *grands sentiments*, qui affichent une délicatesse particulière de goût, de ton, de manières, de principes. Ils ont d'extrêmes prétentions à la considération, à l'esprit, à la sensibilité ; ils se piquent d'être *philosophes*, métaphysiciens ; ils ne causent point, ils décident avec empire et laconisme, ou bien ils dissertent longuement ; ils sont tranchants, frondeurs, dédaigneux et froidement polis avec le *vulgaire*, mais passionnés, enthousiastes, *éloquents*, avec leurs amis. Ils ont de l'affectation, ils sont quelquefois ridicules ; mais c'est cependant parmi eux que l'on retrouve encore les traces de cette politesse noble et délicate qui distinguait les gens de la cour du siècle dernier. On ne doit pas les prendre pour modèles ; néanmoins il est utile de les étudier ; d'ailleurs on apprend d'eux de *vieilles traditions* qu'on ne trouve point dans les livres, et qui peuvent servir à former le goût d'une jeune personne. On ne les aime pas, parce qu'ils sont dénigrants, et surtout parce qu'ils en imposent. Pour moi, je les rencontre avec plaisir ; je m'en moque quelquefois, mais j'avoue volontiers que plus souvent je m'instruis avec eux. J'ai, au contraire, une aversion

naturelle pour la *secte* ennemie de celle-ci ; elle est composée de personnes qui, pour déjouer leurs adversaires, affectent une insouciance qui ne ressemble que trop souvent à la dureté ; ils traitent tout avec légèreté. Trop vivement frappés du ridicule de l'exagération, ils se sont jetés dans un autre excès infiniment plus vicieux : ils se moquent, par système, de l'amitié, de la sensibilité, de la vertu ; ils mettent encore de la grâce, et par conséquent de la mesure, dans ce pernicieux genre de plaisanteries, et c'est un danger de plus ; on les trouve aimables, et leur parti s'augmente et se fortifie. Afin de jeter du ridicule sur les prétentions à l'esprit, ils font profession de mépriser les gens de lettres et la littérature, et ils se sont imposé la loi de ne jamais causer un instant raisonnablement. Leur frivolité ne saurait se décrire ; aussi cette phrase, inventée par eux, *avoir de l'enfance dans l'esprit,* exprime, dans leur opinion, le genre d'agrément le plus désirable. Ils se rassemblent en petit comité, avec l'intention positive de ne dire que des *enfances et des bêtises ;* projet toujours parfaitement exécuté. Je m'y trouve souvent, et je conviens, à ma honte, que non-seulement je m'y amuse, mais que je ne ris véritablement que là, et ceux que j'y vois rire autant que moi, et ne point se lasser de ces puérilités, ont certainement beaucoup plus d'esprit que je n'en ai. Cette gaieté est très-*innocente* sous tous les rapports. Je ne crois pas avoir jamais entendu dire dans la société, à un homme de bonne compagnie, une chose libre ; mais on a peine à concevoir que des gens qui ont le sens commun puissent trouver constamment un tel charme à renoncer ainsi à leur raison, et même à leur esprit. Voilà où nous ont conduits l'affectation et les prétentions outrées de la secte raisonneuse et sentimentale. On est si excédé des conversations métaphysiques et des belles phrases qu'on cherche à s'en délasser par un véritable enfantillage. Ceci rappelle madame de Sévigné, qui disait, en parlant d'une précieuse qui l'ennuyait : *Quand je l'écoute, elle me jette dans des grossièretés, de peur de lui res-*

sembler. Au milieu de tout cela, que deviendront les lettres, le bon goût et la morale?... Voilà donc M. de Maurepas, à soixante-seize ans, revenu tout-puissant à la cour; le voilà, *de fait,* premier ministre : c'est recommencer bien tard une nouvelle carrière d'ambition. Ce vieillard était si heureux à Pontchartrain, avec une femme d'un esprit supérieur, qu'il aime uniquement depuis près de cinquante ans, et qui a toujours eu pour lui le même attachement! Madame de Puisieux les appelait *Baucis et Philémon*. Madame de Maurepas lui disait tristement aujourd'hui : *Il n'y a plus de Baucis à Versailles; je ne vois plus M. de Maurepas, et tout ce travail le tuera.* Voilà une femme. Mais M. de Maurepas est rayonnant; je le trouve rajeuni. Voilà les hommes! leur ambition ne s'use point; l'exil, le temps, un demi-siècle ne font que la concentrer.

Le roi n'avait nullement le projet de placer là M. de Maurepas, ni, à la mort du feu roi, la moindre idée sur aucun autre; il n'y avait pas pensé. Madame Adélaïde lui proposa sur-le-champ le cardinal de Bernis. *Non,* répondit brusquement le roi; *il a fait des vers, c'est un poëte, je n'en veux point.* Madame Adélaïde insista, en représentant que depuis vingt-six ans le cardinal n'avait pas fait un seul vers; le roi répondit avec sécheresse : *Je ne veux point d'un poëte, je ne veux point d'un bel esprit* (1). Dans cette même conversation, le roi témoigna qu'il était fort embarrassé, relativement au cérémonial qu'il devait prescrire pour les obsèques du feu roi et pour tout ce qu'il avait à faire dans cette occasion; dans l'instant, madame Adélaïde, qui aime M. de Maurepas, le désigna comme l'homme le plus *profondément* instruit de l'étiquette du cérémonial, etc. M. de Maurepas fut appelé; le roi eut, tête à tête

(1) Il est bien fâcheux qu'un souverain craigne les gens d'esprit, mais c'était alors une preuve de bon sens : l'esprit mal employé nous avait fait tant de mal, et il préparait tant de désastres! Au reste, le cardinal de Bernis ne méritait pas d'être confondu avec les encyclopédistes.

(*Note de l'auteur.*)

avec lui, un long entretien sur le *cérémonial,* mais ne lui dit pas un seul mot des affaires. M. de Maurepas, ayant annoncé qu'il avait encore plusieurs choses à dire, obtint un second rendez-vous. Dans cette conversation, il prit sur lui de faire quelques questions; le roi y répondit avec bonhomie, et bientôt avec confiance. M. de Maurepas donna des conseils qui parurent bons; il fut encore rappelé, et voilà comment il a eu sa place. Je sais ces détails avec certitude. M. de Maurepas n'est pas *poëte,* il n'a pas fait de jolis vers; il n'a fait que de mauvaises chansons satiriques, et les *Étrennes de la Saint-Jean.* Ces petites productions, bien plates et bien ignobles, ne sont pas tout à fait innocentes; mais c'est un genre qui ne donne pas de *célébrité,* cela ne fait pas recevoir à l'Académie, cela ne nuit point à la cour.

Je reviens de la campagne; je m'y suis fort amusée. La gaieté y était extrême, mais orageuse; chaque jour on s'y jetait à la tête les oreillers de tous les canapés de la maison et l'eau de toutes les cruches; puis on jouait à colin-maillard et à la *guerre-panpan.* Ce genre de gaieté n'est pas ingénieux, mais il est très-sain; il fait prendre beaucoup d'exercice; il faut, pour s'y livrer, être leste et robuste.

Toutes les dames de la cour, dans ce moment, raffolent de la chanson de M. le marquis de *** sur *les chaises percées,* que l'auteur a la délicatesse d'appeler *les baronnes.* Dans le siècle dernier, Benserade chantait les beautés de la cour; M. de *** chante *les chaises percées,* et avec le plus grand succès. Le goût varie suivant les temps.

M. de Bussy est toujours amoureux de sa femme, qui ne partage point du tout ce sentiment. Un jour, après lui avoir reproché le ton froid et les manières cérémonieuses qu'elle a constamment avec lui, il la conjurait de le tutoyer : *Eh bien!* répondit-elle, *va-t'en.*

Personne, à mon avis, ne conte aussi bien que M. D*** (1), et dans tous les genres, talent que je n'ai vu qu'à lui. Il est aisé de faire rire en contant; mais il est bien difficile d'étonner, d'émouvoir, de toucher dans la conversation, et M. Donnesan produit à son gré toutes ces impressions. Sa physionomie douce et fine, la flexibilité de sa voix, la simplicité, en même temps la vérité parfaite de ses inflexions et de l'expression de son visage, font, sans doute, le plus grand charme de ses récits. Je l'ai souvent entendu, avec un intérêt inexprimable, conter le canevas de mauvais romans modernes dont on n'aurait pu supporter la lecture. Mon ami La Bruyère a dit : *Conteur, mauvais caractère.* Il a raison; mais il veut parler de ceux qui *content* parce qu'ils sont bavards et médisants, ou de ceux qui, dans l'impuissance de jouer un rôle raisonnable dans la société, ont pris celui de bouffon. M. Donnesan n'a rien de commun avec ces conteurs-là; il n'a ni commérage, ni méchanceté; il est même naturellement silencieux et réservé. Il ne conte qu'à propos, et dans le cercle d'une société intime, et jamais des traits scandaleux et malins n'entrent dans ses récits, qui sont toujours variés, toujours intéressants ou piquants. Il fut charmant hier au soir au Palais-Royal. Le chevalier de Chastellux lui rappela une anecdote bizarre, qu'il conta de manière à faire *frissonner* les femmes qui l'écoutaient, et moi surtout, qui

(1) Donnesan, frère de M. d'Usson.

n'ai jamais entendu de sang-froid une histoire de revenants, fût-elle contée par une femme de chambre. Celle-ci était annoncée d'une manière frappante, en présence d'un témoin. En voici le fond.

Mademoiselle de Sens, princesse du sang, mourut. M. Donnesan, n'ayant jamais été de sa société particulière, eut envie de l'aller voir sur son lit de parade. Il y fut un soir, avec le chevalier de Chastellux. Ils y arrivèrent tard, y trouvèrent une grande foule, et ne purent approcher du lit; mais ils virent parfaitement, à la lueur d'une multitude de cierges, la princesse morte, assise dans son lit, appuyée sur des oreillers. Elle avait du rouge et des gants blancs, et elle était très-parée. M. Donnesan la regardait fixement, lorsque tout à coup il la vit lever le bras et passer la main sur son visage... Étrangement surpris de cette vision, il la regarda avec plus d'attention encore, et il vit distinctement la princesse, qui paraissait tenir un mouchoir, le passer une seconde fois sur sa figure. Ce mouvement, fait avec rapidité, fut remarqué d'un grand nombre de personnes, qui tressaillirent en faisant diverses exclamations de surprise et d'effroi... Une jeune femme, qui se trouvait à côté de M. Donnesan, s'écria : *Bon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?...* M. Donnesan se tourna vers le chevalier, en lui disant: « *Avez-vous vu?...* — Oui, répondit le chevalier, cela est singulier... Tenez, cela recommence... » En effet, la princesse passait encore la main sur son visage.... Dans ce moment, plusieurs femmes épouvantées se précipitèrent vers la porte pour s'enfuir. « Sortons, dit le chevalier; je connais la première femme de chambre de la princesse; elle nous fera passer derrière le lit; nous pourrons examiner de près ce prodige. » Ils sortirent; et, après avoir fait le tour de l'appartement, ils entrèrent dans un cabinet dont la petite porte dérobée donnait dans l'alcôve de la princesse; alcôve immense, soutenue par des colonnes, et séparée de la chambre, comme toutes celles de ce genre, par une balustrade à hauteur d'appui. Là, le

mystère fut dévoilé; les femmes de chambre en donnèrent l'explication. La princesse morte rendait un abcès par le nez, et, pour épargner au public le dégoût que devait causer un tel objet, on avait imaginé de placer, derrière l'oreiller de la princesse, une femme de garde-robe dont on ne voyait que les bras gantés, qui paraissaient être ceux de la princesse, parce qu'ils étoient passés sous son manteau de dentelles; et cette femme, qui tenait un mouchoir, avait reçu l'ordre d'essuyer, de minute en minute, le bas du visage de la défunte... Mais beaucoup de personnes, qui n'eurent point cette explication, contèrent le soir, dans leurs familles, une histoire miraculeuse très-attestée, et que vraisemblablement leurs enfants croient encore.

J'ai vu, chez une personne de ma connaissance, de jolis vers de Marmontel qui ne sont point connus. Il y a vingt ans que deux amants, guéris d'une longue passion et devenus *amis,* firent faire un petit tableau qui représente l'Amitié éplorée enchaînant l'Amour endormi, dont elle brise le carquois. Marmontel fit sur ce sujet les vers suivants :

Amour, cruel Amour, dans les bras du sommeil,
C'est la tendre Amitié qui vous donne des chaines;
Elle brise, en pleurant, vos flèches inhumaines,
Et craint encor votre réveil.

On se plaint de l'exagération des gens du monde, et l'on n'a pas tort; elle augmente tous les jours; la politesse des jeunes personnes prend un ton sentimental qu'elle n'avait pas il y a quelques années, et, lorsqu'elle passe l'expression de la

simple bienveillance, elle n'est plus que de la fausseté. Cependant le ton de la bonne compagnie a été certainement jadis beaucoup plus exagéré dans ce genre qu'il ne l'est maintenant. Il changea sous Louis XIV. Le bon goût de sa cour établit cette politesse parfaite dans toutes ses nuances que l'on a tâché d'imiter dans toute l'Europe ; mais sous Louis XIII l'exagération n'avait point eu de bornes. Il est à croire que la cour militaire du plus brave et du plus loyal de tous nos rois n'offrit rien de semblable, et que ce ton complimenteur ne devint à la mode qu'après la mort de Henri IV; peut-être fut-il introduit par les Italiens, favoris de Marie de Médicis. Quoi qu'il en soit, il devint, jusqu'au règne de Louis le Grand, tous les jours plus ridicule, comme on peut le voir par les lettres de Voiture et de Balzac. La politesse alors n'était autre chose que la flatterie la moins ménagée et la plus extravagante ; ses formules remplissaient presque entièrement toutes les lettres, qui finissaient toujours par l'assurance d'un attachement, d'un dévouement *passionné*. On était *avec passion*, on était *passionnément le plus humble des serviteurs*. Ces phrases se retrouvent constamment à la fin de toutes ces lettres. Quand on profane ainsi le langage le plus véhément du cœur, la passion, l'amour et l'amitié n'ont plus d'expression pour se peindre; tous les mots de leur vocabulaire, affaiblis et flétris, ont perdu leur signification. Alors on a recours aux images, aux métaphores, aux hyperboles ; on compose une espèce de *langue sacrée* que les initiés seuls peuvent comprendre, et qui toujours meurt avec eux... Le ton, les manières, et tout ce qui forme ce qu'on appelle usage du monde et politesse, ont donc, sur les mœurs et sur la littérature, plus d'influence qu'on ne le croit communément...

Je viens d'apprendre une chose qui me paraît si touchante, que je voudrais pouvoir la publier et en instruire toute la terre... Mais j'ai promis de n'en point parler. Du moins il m'est permis de l'écrire dans ce livre consacré surtout aux souvenirs intéressants. Je ne veux point que ce secret meure avec moi. On aime tant les anecdotes qu'il m'est permis de croire qu'un jour on en cherchera quelques-unes dans ce journal; et quel trait peut mériter mieux d'être recueilli que celui-ci?

Il faut convenir, à notre gloire, qu'aujourd'hui toutes les femmes lisent, ou du moins qu'elles ont toutes un livre dans leur sac à parfiler, et ce livre n'est presque jamais un roman. Aujourd'hui, au Palais-Royal, après le dîner, le comte de Schomberg a fait une remarque obligeante sur ce goût de lecture. Je n'étais pas comprise dans cet éloge, car je ne parfile point, et je n'avais pas de sac. Quand les sacs ont été posés sur la table, M. de Schomberg a témoigné le désir de voir le titre des livres qu'ils contenaient. On s'est empressé de satisfaire sa curiosité, à l'exception de madame la duchesse de Chartres (1), qui a prodigieusement rougi, et qui, au lieu d'ouvrir son sac comme les autres, a mis ses deux mains dessus, comme si elle eût craint qu'on y touchât. Ce mouvement a causé beaucoup d'étonnement; car, comment soupçonner une personne si pure et si pieuse de lire un livre licencieux? Cependant, pourquoi cette vive rougeur et cet embarras? « Madame n'a point de livre? a demandé quelqu'un.—Pardonnez-moi, a répondu madame la duchesse de Chartres, mais je ne veux pas le montrer. » Elle a prononcé ces paroles en rougissant à l'excès, et avec une telle émotion qu'elle en avait les larmes aux yeux. On s'est regardé avec une surprise inexprimable. Il y a eu un moment de silence, et tout à coup la marquise de P*** (2) s'est mise à rire,

(1) Mère de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans, qui fut depuis le roi Louis-Philippe.

(2) La marquise de Polignac, ancienne dame d'honneur de la feue duchesse d'Orléans. (*Note de l'auteur.*)

en disant : « Eh bien ! Madame, nous croirons que vous lisez des sottises. — A la bonne heure, a répondu madame la duchesse de Chartres en s'efforçant de sourire ; mais on me fera plaisir de parler d'autre chose. » On a changé de conversation. Madame la duchesse de Chartres a ouvert son sac pour travailler. Nous y avons toutes, au même moment, jeté un œil curieux. Nous avons entrevu un livre relié en veau, qui a été caché tout de suite. Tout le monde, successivement, s'en est allé, et chacun a emporté l'idée que madame la duchesse de Chartres lisait un ouvrage très-libre, ce qui serait assurément en elle la plus étrange inconséquence. Quand nous avons été tête à tête, je ne lui ai point dissimulé mon étonnement et ma curiosité ; et, après m'avoir fait promettre un secret inviolable : « Je vais, dit-elle, vous avouer la vérité... Vous savez peut-être que tous les chevaliers de l'ordre font serment, à leur réception, de lire tous les jours l'office du Saint-Esprit?... — Eh bien ?... — Eh bien !... *Il ne le dit pas,* et, pour expier cette faute, j'ai fait vœu de le dire régulièrement... — Et depuis quand ? — Depuis que je suis mariée. — Et ce livre est l'office du Saint-Esprit?... — Oui, tenez, regardez. »

J'ai pris le livre, je l'ai ouvert avec tout le saisissement de la plus profonde admiration, et mes larmes sont tombées sur la page où j'ai lu *Office du Saint-Esprit.*

Il faut au moins deux heures pour lire cet office.....

Et l'on prétend que la religion dessèche l'âme !... Non, elle se confond naturellement avec tous les sentiments vertueux, elle les fortifie, elle les exalte, et tout ce qu'elle inspire est touchant et sublime comme elle.

En priant Dieu, en implorant avec une foi vive le souverain Maître, celui qui peut tout, s'oublier soi-même !... remplir avec tant de constance le devoir d'un autre !... se faire une obligation sacrée de le remplacer chaque jour, et toujours à son insu !... et avec cet éclat de jeunesse, dans un tel rang, au milieu de tant de dissipation !...

Que dirai-je après ce trait? Ah! rien ce soir; j'ai oublié, d'ailleurs, tout ce que j'ai entendu aujourd'hui.

Quand on pourra me citer d'une femme *esprit fort* un trait de sentiment aussi touchant que celui-ci, *je deviendrai philosophe.*

Nous sommes accablés d'éloges funèbres; il n'y a point de mort qui ne laisse *un ami* prêt à *jeter des fleurs sur son tombeau.* Huit jours après la mort de madame Geoffrin, nous avons vu paraître son éloge par d'Alembert; ainsi l'éloge, composé pendant la maladie, était *tout prêt* à l'instant de la mort, tant l'amitié est prévoyante!

Le proverbe dit : *Dieu nous préserve du jour des louanges;* j'y ajouterais : *Et de certaines louanges*, de ces louanges que l'esprit invente pour briller, qui ne peuvent ni toucher ni persuader, et dont l'exagération ridicule ne sert qu'à faire réfuter des éloges si maladroits ou à donner l'envie de s'en moquer. Mais ce qui me choque le plus dans ces panégyriques, c'est l'affectation de sensibilité des orateurs. Arranger, combiner des phrases sur sa douleur, chercher une manière ingénieuse de la peindre, ou placer dans un jardin, *pour l'embellir*, *une fabrique* qui rappelle la mort d'une personne qu'on a aimée, voilà des choses qui paraîtront toujours révoltantes aux yeux de toutes les personnes qui sont véritablement sensibles. Honorons la mémoire de ceux que nous avons aimés : c'est un devoir touchant et doux à remplir; mais ne parlons point de notre douleur, elle n'a nul droit à l'intérêt public; quiconque vante la sienne en fait douter. C'est l'éloge de notre ami qu'il nous est permis de faire, et non le nôtre.

On parlait à l'auteur de l'Éloge de feu M*** d'un passage dans lequel il détaille les derniers moments de son ami. « J'a-

voue, dit cet auteur, avec l'air et le ton de l'amour-propre satisfait, que je suis content de ce morceau-là. » Quel *aveu!*

M. de La Borde a fait élever dans son jardin une pyramide surmontée d'une urne sépulcrale, monument qui retrace, dans son inscription, la mort tragique de ses fils; j'ai entendu quelqu'un lui dire : « Cette pyramide fait là un très-bon effet... » Dans la société, les satires les plus sanglantes sont faites communément non par les gens malins, mais par les sots ou par les étourdis.

Madame de Blot a perdu son frère ; elle a fait faire en miniature la façade de l'église qui renferme son tombeau, et elle a mis cette triste peinture dans un beau médaillon entouré de diamants qu'elle porte à son cou. Elle expliquait aujourd'hui cette parure sentimentale à la comtesse de Genlis, qui lui dit étourdiment : « Mon Dieu, Madame, que ferez-vous de cela au bal et au spectacle? »

Young méditait sur les tombeaux de sa femme et de ses enfants d'adoption; mais Young n'allait point au bal. Il avait renoncé sans retour au monde ; il se nourrissait de sa douleur, et la piété la plus exaltée en était le contre-poison.

Il est légitime, il est raisonnable de chercher à se distraire de sa douleur; mais si vous voulez me persuader que vous aimez à conserver la vôtre, si vous vous entourez de cyprès, de tombes, de monuments funéraires, fuyez, cachez-vous, quittez le monde. La bienséance ne défend-elle pas d'y paraître à ceux qui portent le grand deuil? Et les enseignes de douleur et de mort que vous étalez avez tant d'ostentation ne sont-elles pas plus frappantes, plus tristes qu'un habit noir?

Si jamais je deviens auteur, j'attaquerai, sinon avec talent, du moins avec courage et persévérance, deux choses que je hais : l'impiété intolérante et la fausse sensibilité. Je me ferai beaucoup d'ennemis; mais, quand on ne s'attire la haine que des gens qu'on n'estime pas, c'est un bien petit mal.

Je vois que, dans le grand monde la *fausse sensibilité* a

presque totalement anéanti la bonté; il ne s'agit plus, pour avoir la réputation d'être humain et sensible, de faire des fondations bienfaisantes, ou d'autres bonnes actions; il suffit d'inventer des *emblèmes*, de jouer quelques *pantomimes*, de *pleurer* aux drames *pathétiques*, et d'apprendre par cœur une douzaine de phrases.

La fausse sensibilité gâte le goût et déshonore la littérature; elle produit des ouvrages remplis de sentiments forcés, exagérés, et souvent aussi dangereux que chimériques. Jamais l'amour n'a eu moins d'influence sur la vie que de nos jours, et jamais, dans les ouvrages d'imagination, son langage n'a été si véhément, si chargé d'hyperboles outrées. Tous les amants sont des énergumènes, et les *amantes* des pythonisses sur le trépied; elles parlent d'une manière inintelligible; elles improvisent, prophétisent; elles ont une énergie qui tient de la fureur... Je ne sais pas si ces femmes-là doivent exciter l'admiration, mais je suis certaine qu'elles ne sont pas faites pour inspirer l'amour.

Il s'est établi parmi les littérateurs une prétention *à la force*, *à la grandeur* et *à la chaleur*, qui est aussi fatigante pour les lecteurs que pour ceux qui composent. Chaque écrivain veut *brûler le papier*, et le lecteur reste froid et dit en bâillant : *Il y a de l'énergie dans ce morceau; l'auteur a du génie*. Car, dans les idées reçues maintenant, point de génie sans une force prodigieuse et sans un feu dévorant; enfin, un athlète en fureur, voilà l'homme de génie; et par conséquent La Fontaine, Boileau, Fénelon, Richardson n'avaient point de génie. Voltaire n'a-t-il pas dit que La Fontaine *n'a que le charme du naturel*, que Boileau n'est qu'un *bel esprit*, que la prose de *Télémaque est traînante*, et que *Clarisse* est le plus sot de tous les romans? ...

Le public est-il donc si blasé qu'il ne puisse plus sentir le charme de la simplicité, et celui des grâces, des nuances délicates? Des tableaux, des développements touchants et vrais,

un style doux, harmonieux dans les ouvrages de sentiment, n'ont-ils plus le droit de lui plaire? Non, rassurons-nous; par bonheur, les novateurs sont ridicules; ils n'ont point corrompu le goût; ils n'ont, jusqu'ici, gâté que la foule des littérateurs vulgaires. Le public juge bien encore; il se moque des sentiments alambiqués, gigantesques, et du galimatias; il n'achète en général que les ouvrages qu'on peut relire.

Quintilien disait avec raison que la première qualité d'un orateur ou d'un écrivain est d'être clair. Cette maxime a *bien vieilli* pour certains beaux esprits; mais elle est justifiée et consacrée par le suffrage de tous les siècles. Sans une parfaite clarté d'idées et d'expressions il est impossible de bien écrire; nul ouvrage mal écrit ne conservera de la réputation. Voilà des réflexions qu'il serait bon d'offrir de temps en temps aux jeunes littérateurs.

Je lis les lettres de Balzac, et je ris quand il parle si gravement de sa *gloire*, et de l'éclatante renommée qui le prive du repos. Dans cent ans nos petits-enfants riront aussi en lisant certains ouvrages modernes où le même orgueil se montre avec la même emphase. Celui de Balzac, plus excusable, était du moins fondé sur l'admiration universelle de ses contemporains. Quel goût que celui de ce siècle qui précéda celui de Louis XIV! Balzac, dans une de ses lettres écrite à un évêque, rappelle comme une chose sublime un passage d'un de ses discours adressés à Louis XIII avant la naissance de Louis XIV. Voici ce singulier passage que je n'ai vu cité nulle part :

« Si vous voulez, Sire, que la tranquillité publique ait un « fondement assuré, et que vos victoires soient éternelles, il « ne faut plus que vous parliez d'agir puissamment, ni de « faire des coups d'État qu'avec la reine. »

Voilà certainement une manière très-neuve d'exprimer à son souverain, dans un discours public, le désir de voir naître un héritier du trône. Ces lettres de Balzac sont d'ailleurs excessivement ennuyeuses; néanmoins on y trouve beaucoup d'es-

prit, et quelques pensées qui annoncent un homme observateur, entre autres celle-ci : *La malice est injuste, mais l'ignorance l'est davantage.* Enfin ce Balzac a dit d'excellentes choses sur les femmes (1).

Avec de l'esprit et de l'âme, plus on a vu de choses, plus on a éprouvé de sensations différentes, et plus on aura d'idées, mieux on saura peindre. On ne peint rien avec vérité quand le sentiment ou un souvenir vif ne nous guide pas. Si l'on veut bien parler de la vertu, il faut être vertueux ; si l'on veut toucher, il faut être sensible. Il est donc nécessaire qu'un auteur voyage, observe ; qu'il ait vécu avec des gens de tous les états, qu'il ait vu des malheureux, et qu'il s'attache surtout à perfectionner sa raison, son caractère ; et même, s'il avait éprouvé des injustices et de grands malheurs, son talent y gagnerait.

Le chevalier de Chastellux m'a lu une comédie manuscrite intitulée *les Prétentions :* elle n'est pas bonne, mais l'idée en était excellente. Ce sont des gens qui ont *des prétentions* tout à fait opposées à leurs caractères ; ils ne sont nullement hypocrites ; l'amour-propre leur persuade qu'ils possèdent véritablement les qualités qu'ils affectent ; ils sont les dupes d'une vanité ridicule. On ne voit que cela dans le monde, et cela n'a pas été peint.

L'harmonie du style n'est autre chose que l'imitation juste et vraie d'une bonne déclamation ; le style doit être doux, vif,

(1) Dans ses Lettres à sa sœur. (*Note de l'auteur.*)

serré, simple, pompeux, suivant le genre et suivant ce qu'il exprime. Lorsqu'on éprouve de l'impatience, de la colère, qu'on est dominé par des sentiments impétueux, on parle avec volubilité, et l'auteur qui veut peindre ces mouvements violents ou passionnés doit en général employer un style rapide et coupé. Ce même style convient encore parfaitement dans le genre épigrammatique, qui demande du *trait* et de la saillie. Cependant, lorsque dans la critique on emploie une ironie soutenue, un style plus doux, des phrases plus *arrondies* font beaucoup plus d'effet, parce que, dans la réalité, les personnes qui se moquent ironiquement ont l'accent, le ton de la simplicité et d'une feinte douceur. Enfin, on parle avec lenteur ou avec une espèce de mollesse lorsqu'on est plus touché qu'ému, lorsqu'on se plaint sans emportement et avec sensibilité, ou lorsqu'on fait le récit d'une scène agréable et d'un genre gracieux. L'écrivain, pour peindre les mêmes choses, doit employer un style plein de douceur, ce style harmonieux qui jadis exprima toutes les pensées et tous les sentiments de l'auteur de *Télémaque*, et que nos brillants écrivains modernes appellent *une prose traînante*.

J'ai soupé avec six personnes aimables et spirituelles; on n'a point joué; toute la soirée s'est passée à causer, après avoir fait un peu de musique. On a parlé du sauvage amené par M. de Bougainville, et M. de Thiars a dit que, si ce sauvage est né avec de l'âme et de l'esprit, et que l'on parvienne à le civiliser, il sera intéressant de savoir quelle est la chose qui parmi nous lui causera le plus de surprise. Nous avons voulu deviner quel serait ce grand sujet d'étonnement. Chacun a fait part de son opinion à cet égard; madame de F*** a dit que ce qui paraîtrait le plus surprenant à cet homme de la nature, en le sup-

posant sensible, serait sans doute notre indifférence pour les infortunés que nous rencontrons à chaque pas et l'emploi que nous faisons des richesses. En effet, on pourra facilement faire comprendre à ce sauvage que l'inégalité des talents a dû très-justement établir dans la société l'inégalité des fortunes et des rangs, et que, si l'on n'eût pas assuré aux hommes supérieurs et industrieux le droit de transmettre leurs biens à leurs descendants, on eût ôté à l'amour du travail le but qui l'encourage, à l'ambition son plus puissant mobile et les motifs qui l'ennoblissent et la justifient. Il est doux de penser que l'homme, n'agissant que pour lui seul, manquerait en général d'audace et d'énergie; c'est quand il travaille pour ses enfants qu'il est infatigable; la loi qui le condamnerait à l'égoïsme le vouerait à la paresse. Ce n'est pas assez pour lui de s'occuper de la famille qui l'entoure; son cœur paternel porte sa touchante sollicitude sur un avenir éloigné; il passe les mers, il se consacre aux travaux les plus pénibles pour des enfants qu'il ne verra jamais, pour des enfants qui naîtront des siens!... Malheur au législateur qui voudrait éteindre ou réprimer de tels sentiments!... Notre sauvage comprendrait tout cela; il ne s'étonnerait donc point de voir des riches et des pauvres; mais pourrait-il concevoir que des gens sensibles et vertueux eussent un goût si passionné pour le faste le plus frivole lorsqu'ils n'ont point ces emplois éclatants qui obligent à une grande représentation? « Pourquoi, dirait-il, cet énorme souper, préparé pour cent personnes qui ont bien dîné, lorsque dans ce quartier six cents personnes meurent de faim et manquent d'aliments depuis deux jours? Pourquoi cette fête où tout le monde s'ennuie, et qui coûte tant d'argent, quand cette même somme rendrait la vie à deux cents familles désespérées? Pourquoi cette jeune dame, qui montre tant de sensibilité et qui verse tant de pleurs à la Comédie-Française, voit-elle d'un œil sec le vieillard infirme qui lui demande l'aumône, et la mère infortunée, couverte de haillons, qui l'implore aussi avec son petit enfant dans les bras?

Comment ces tableaux ne lui déchirent-ils pas le cœur? — C'est qu'elle les voit continuellement. — L'habitude peut-elle endurcir sur des scènes si déplorables? Mais cette jeune dame va sans cesse à la comédie, et elle y pleure toujours? — Il est impossible de donner à tous les pauvres qu'on rencontre. — Raison de plus pour être ému, touché et profondément affligé. Mais d'ailleurs cette jeune dame ne donne pas autant qu'elle le pourrait. Pourquoi dépense-t-elle tant d'argent chez mademoiselle Bertin et chez M. Baulard? — Mon ami, quand vous serez plus instruit, quand vous aurez acquis de la grâce, de l'élégance, un bon ton et de l'usage du monde, vous ne ferez plus des questions aussi déplacées. — Si toutes ces choses-là doivent m'ôter mon étonnement, je n'en veux point, » etc., etc... Combien cet importun sauvage serait plus pressant s'il avait lu l'Évangile! Combien sa surprise augmenterait!... Ce qu'il y a de terrible dans tout ceci, c'est que, cet interrogatoire qu'il nous ferait, il faudra le subir un jour devant un tribunal tout-puissant et sans appel!... Un juge suprême nous les fera, toutes ces questions! Que répondrons-nous?...

Il me semble que les valets et les soubrettes de comédie sont des personnages tout à fait épuisés. Les anciens les peignaient d'après nature; c'étaient les *esclaves favoris*, qui, élevés avec leurs jeunes maîtres, avaient reçu une sorte d'éducation qui leur donnait un bon langage, de la finesse, de l'adresse et de la ruse. Molière, Regnard et quelques autres les ont mis sur notre scène avec un talent supérieur, mais sans aucune vraisemblance; car, dans nos mœurs, les Crispins et les Martons sont des êtres imaginaires; tout ce qui n'est pas une imitation de la nature doit nécessairement s'épuiser avec le temps. On peindra avec succès des tableaux représentant des paysages,

des flatteurs et des hommes, tandis que l'architecture, qui est un art de convention, et non un *art imitatif*, doit finir par n'offrir que des copies serviles ou des inventions bizarres. Il paraît même que, depuis le siècle de Louis XIV, toutes les combinaisons les plus belles et les plus savantes sont épuisées. Il en est ainsi des Crispins, des Frontins, etc. Les auteurs, ne trouvant point de modèles existants, se contentent de copier ; et comme on sait d'avance avec certitude que ces personnages sont intéressés, poltrons, intrigants et fourbes, on les devine trop pour qu'ils puissent paraître amusants ou piquants. Il faut pourtant des confidents un peu subalternes ; ne pourrait-on pas employer avec succès les *demoiselles de compagnie* et les *secrétaires* des grands seigneurs qui n'écrivent point? et les chimistes, les botanistes, les petits savants attachés à tant de gens riches qui ont des cabinets et des laboratoires, mais qui d'ailleurs ne savent ni la chimie ni la botanique? On pourrait peindre d'après nature ces nouveaux personnages ; ces peintures du moins seraient vraies et seraient variées ; enfin, avec ces nouveaux confidents, on aurait encore la ressource, pour compléter les intrigues, des véritables femmes de chambre et des vrais domestiques, que l'on n'a jamais bien peints, parce qu'on n'a jamais fait jusqu'ici que suivre la tradition laissée par les anciens auteurs.

L'abbé Arnaud est aimable, quoiqu'il ait de l'affectation dans l'esprit, parce qu'il a du naturel dans le ton et dans les manières, et toutes ses phrases les plus apprêtées ont une heureuse apparence d'originalité. Il intéresse quand il parle, mais il ne faut ni le lire ni se rappeler ce qu'il a dit ; on l'écoute avec plaisir : le souvenir détruit cette impression. Ce n'est que lorsqu'il est *présent* que l'on peut aimer son esprit, mais, *absent, il*

a toujours tort. Madame de*** est précisement tout le contraire ; elle dit des choses fines, sensées, délicates ; mais elle a un ton pédant, rempli d'afféterie, et tout le monde la trouve une précieuse ridicule. Elle a pourtant beaucoup de justesse dans l'esprit.

Quel dommage que M. de Lauzun ne sache pas apprécier la femme angélique et charmante que le Ciel lui a donnée!... Il a d'ailleurs tant d'excellentes qualités et tant d'esprit!... Quelqu'un se moquant de son goût pour mademoiselle Laurent, il convint qu'elle n'est point jolie et qu'elle joue fort mal la comédie. « Mais, ajouta-t-il, si vous saviez comme elle est bête et comme cela est commode! On peut parler devant elle des choses les plus importantes avec une sûreté!... »

Madame de ***, coquette encore à cinquante ans, eut ces jours-ci une violente dispute avec le marquis de G*** (1) ; et comme elle s'emportait à l'excès : « Calmez-vous, lui dit le marquis de G*** ; car je vous défie de me dire la plus piquante de toutes les injures : vous ne m'appellerez pas une vieille femme.

---

(1) De Genlis, si célèbre alors dans la société par les grâces de son esprit et ses bons mots. Son malheureux frère joignait aux mêmes grâces beaucoup d'instruction, une mémoire surprenante et le talent de faire des chansons charmantes, dont plusieurs sont devenues vulgaires. M. de La Harpe en cite une dans sa Correspondance.

(*Note de l'auteur.*)

Madame de La Reynière a toute la beauté qu'on peut avoir sans jeunesse et avec une extrême maigreur ; sa figure est noble, imposante et régulière. Le baron de Breteuil, qui revient d'Italie, a dit d'elle en la voyant : « C'est le Colisée ! » Malgré la majesté de cette image, on peut douter que madame de La Reynière soit flattée d'un tel éloge. Quelle femme de quarante ans s'enorgueilliroit d'être comparée à la plus belle ruine du monde ?

A la dernière course de chevaux, M. de *** a perdu sept mille louis ; M. le comte de *** en a gagné six mille, et le roi a parié un petit écu. C'est une leçon bien douce et de bien bon goût sur l'extravagance des paris ; mais personne n'en profitera. Je méprise tous les jeux où l'on peut se ruiner ; ainsi je hais ces courses de chevaux ; d'ailleurs il me paraît affreux de chasser de leurs champs d'innocents bergers et leurs troupeaux, pour transformer une belle pelouse verte en un tapis de jeu : c'est profaner la nature. C'est bien assez de jouer dans les palais, dans les maisons, sans donner encore si publiquement ce pernicieux exemple à la classe d'hommes la plus innocente et la plus vertueuse.

Une louange donnée aux dépens d'un ami, quelque flatteuse qu'elle puisse paraître, ne saurait plaire qu'à la personne dont l'amour-propre a gâté le cœur.

Il y a des gens qui n'ont de succès dans le monde que par leurs défauts. S'ils se corrigeaient de l'humeur, du caprice, de la brusquerie, ils deviendraient si médiocres qu'on ne les remarquerait plus. Il faut pourtant qu'ils aient une sorte d'esprit,

et que quelque circonstance particulière les ait mis à la mode. Si la marquise de Polignac n'avait pas été longtemps dame d'honneur d'une grande princesse, si elle était plus mesurée dans ses discours, si elle avait une laideur moins extraordinaire, si elle avait des manières moins étranges, elle n'aurait certainement pas cette grande réputation d'esprit qui me paraît peu fondée, et elle ne passerait pas pour la personne du monde la plus originale et la plus piquante. Elle a du naturel, mais on l'a tant louée à cet égard qu'elle en a trop ; le naturel n'est véritablement agréable, dans une femme, que lorsqu'il s'allie avec la grâce, la douceur et la délicatesse. La marquise de Polignac peut paraître aimable lorsqu'elle est dans ses bons jours et qu'on la rencontre rarement ; quand on la voit de suite elle fatigue, parce qu'elle se répète et qu'elle n'a qu'un ton, une sorte de plaisanterie brusque, plus comique par ses manières et ses mines que par ce qu'elle exprime. Lorsqu'elle a de l'humeur, elle devient absolument un enfant gâté ; elle boude, grogne, hausse les épaules et tourne le dos sans répondre. Toutes ces choses sont plaisantes dans un beau grand salon, au milieu d'un cercle ennuyeux de personnes bien compassées et bien parfaitement uniformes par leur maintien. Cette disparate offre un contraste amusant qui fait rire ; mais, dans une société intime, ce caractère fantasque et bourru ne peut qu'impatienter et déplaire. Les bons mots que l'on cite d'elle sont surtout remarquables par une certaine grossièreté d'expressions qui lui est particulière. En voici un qui a fait fortune. Madame de Lutzbourg, toujours en mouvement, est étonnamment agissante et leste pour une personne de soixante-huit ans. Quelqu'un la louant à ce sujet : *Oui*, dit la marquise de Polignac, *elle a toute la vivacité que donnent les puces.*

Madame de Fleury, dans un autre genre, a des manières aussi singulières que celles de la marquise de Polignac. Elle est légère, étourdie, et elle a des accès de gaieté qui ressemblent un peu à la folie ; mais, quoiqu'on ait la perfidie de s'amuser de ses tra-

vers et de les exciter autant qu'on peut, ils ne réussissent point; elle est jeune et jolie, et elle trouve dans les femmes de sévères censeurs. Il est vrai aussi que la jeunesse et la beauté donnent à ces tournures extraordinaires quelque chose d'indécent. Si madame de Fleury, qui ne manque point d'esprit, était bien laide, elle ne paraîtrait qu'originale. C'est un Anglais qui a fait d'elle la meilleure critique. M. Horace Walpole, soupant avec elle, pour la première fois, en nombreuse compagnie, et voyant tout le monde occupé d'elle et rire de ses folies, dit à l'oreille de son voisin : *Elle est fort drôle ici, mais que fait-on de cela à la maison?* Il n'est que trop commun dans la bonne compagnie de rencontrer des personnes qui manquent de principes ; mais chacun y respecte cette morale de tradition, dont l'opinion fait la seule base, cette espèce de code de société qui sert à conserver quelques idées estimables et délicates, à cacher plusieurs vices et à rendre la vertu plus aimable. Les inclinations, les passions, les habitudes particulières, l'intérêt même, tout cède à cette morale de convention, tout s'y soumet. Par exemple, l'homme le plus ambitieux et le moins sensible ne sollicitera point la place que demande celui qui passe pour être son *ami intime*. La femme la plus humoriste et la plus dédaigneuse sera toujours, chez elle, polie, obligeante. Cette espèce d'hospitalité est mieux exercée en France que dans aucun autre pays ; c'est peut-être une des choses qui contribuent le plus, parmi nous, à l'agrément de la société. *On ne se fâche point, on ne se formalise point, on ne se moque point chez soi, on n'y montre ni humeur, ni dédain, ni sécheresse* : voilà des maximes qui sont généralement suivies. Madame de V*** (1) est une preuve frappante de cette vérité ; avec beaucoup d'esprit, elle est la personne du monde la plus moqueuse, la plus capricieuse et la plus dénigrante avec les gens qui ne lui plaisent pas. Rien de tout cela ne s'aperçoit chez elle ; qui ne la verrait que là se-

(1) La marquise de Voyer.

rait persuadé qu'elle est d'une politesse aimable et constante, d'une parfaite égalité d'humeur, et qu'elle est remplie de bonhomie. Il faut pourtant se faire une extrême violence pour savoir se composer ainsi. Nous avons tous assez de force pour nous vaincre quand nous croyons véritablement que cet effort est nécessaire. Ce propos vulgaire : *Cela est plus fort que moi*, est une plate et mauvaise excuse. Avec tous ces défauts et une figure étrange, madame de V*** a, dit-on, inspiré de grandes passions, et en inspire encore, à ce qu'on assure, quoiqu'elle ait près de cinquante ans. Elle a les plus jolis pieds (*chaussés*) et les plus jolies mains de Paris ; d'ailleurs elle est fort laide ; elle a le plus grand nez connu de la ville et de la cour ; elle fait elle-même sur cette espèce de difformité des plaisanteries qui ont beaucoup de grâce ; elle prétend que son nez, exactement mesuré, est plus long que sa pantoufle, et ce fait singulier ne paraît à personne une exagération. La belle madame Cases, qui n'a pas de quoi comprendre que l'esprit puisse dédommager du manque de beauté, ne regarde jamais madame de Voyer, son amie, sans éprouver une pitié déchirante, et, pour la consoler de ce malheur, elle lui parlait sans cesse de ses mains et de ses pieds. Ces éloges, continuellement répétés, ont fini par excéder madame de Voyer, qui, pour s'en délivrer, pria secrètement le président de Périgni de lui faire un jour une scène sur son nez, quand madame Cases recommencerait ses louanges accoutumées. En effet, à la première occasion, et devant huit ou dix personnes qui n'étaient point dans cette confidence, Périgni coupa la parole à madame Cases, qui se récriait sur la délicatesse et la blancheur des mains de madame de Voyer. « Pour moi, dit-il, ce n'est point du tout là ce qui me charme dans madame de Voyer ; je ne puis souffrir ses mains et ses petits pieds si vantés ; ce que j'aime le mieux en elle, c'est son nez. » A cette incartade, tout le monde s'étonna et madame Cases frémit. « Oui, continua le président, son nez ; il est de si bonne amitié, si prévenant ; il me fait toujours des avances, tandis que ses

mains et ses pieds me repoussent... » Le président de Périgni dit des bons mots et fait de bonnes actions; c'est l'un des hommes de la société le plus gai, le plus spirituel et le plus loyal. Puisque j'ai parlé de lui, je veux conter l'histoire du fameux fidéicommis de madame de Launay. J'en tiens les détails du président même et de l'amie incomparable que j'ai perdue, et qui en fut l'héroïne.

Madame de Lôgny, l'une des plus riches veuves de la finance, eut une conduite plus que légère, dont le scandale même devint apparemment une sorte de leçon morale pour ses deux filles, qui furent l'une et l'autre deux personnes si vertueuses et si parfaitement irréprochables. L'aînée, qui épousa M. de Louvois, était la plus petite femme que j'aie vue ; mais la taille la mieux proportionnée, de petites mains ravissantes, un beau teint, un joli visage, un air enfantin rendaient cette petite figure charmante. La cadette avait la beauté imposante et majestueuse de Minerve. Cette belle figure, qui, dès l'âge de seize ans, annonçait la sagesse, n'était pas trompeuse. Mademoiselle de Lôgny, élevée chez une mère coquette et galante, avec l'éducation la plus négligée, n'entendant que des entretiens frivoles et dangereux et ne recevant que de pernicieux exemples, devint la personne la plus pieuse, la plus austère pour elle-même et la plus indulgente pour les autres. Un livre d'Évangiles qu'elle relisait sans cesse et qu'elle méditait profondément produisit ce miracle. Elle était si attachée à ce livre, d'une impression fine, et ne formant qu'un petit volume, qu'elle le portait toujours dans son sac ou dans ses poches, et qu'elle l'a soigneusement conservé toute sa vie... Il a malheureusement passé dans mes mains ; je ne possède rien de plus précieux et qui me soit plus cher...

L'unique talent (celui de la danse) que madame de Lôgny désirât donner à sa fille fut précisément la seule chose que mademoiselle de Lôgny ne voulut pas apprendre. On ne la contraignit point à cet égard dans son enfance ; mais, lorsqu'elle eut

quatorze ou quinze ans, le maître de danse reparut ; il ne fut pas mieux accueilli. Madame de Lôgny la questionnant sur cette répugnance si constante, sa fille lui répondit : *Je veux me réserver une bonne raison pour ne jamais aller au bal.* On fut très-effrayé de cette réponse ; madame de Lôgny en conclut que sa fille avait le projet de se faire religieuse ; elle chargea Périgni, son ami intime, de l'interroger à cet égard. Mademoiselle de Lôgny assura qu'elle avait le désir de se conduire sagement dans le monde, et non le dessein d'y renoncer. Le résultat de cet entretien fut que le président lui promit de lui donner secrètement les sermons de Massillon et de Bourdaloue, qu'elle n'avait jamais lus. Quelques jours après, il les lui apporta mystérieusement. Depuis ce moment, Périgni devint le confident et l'ami de mademoiselle de Lôgny. Il avait cinquante ans, et elle entrait dans sa seizième année.

M. et Mme de Louvois logeaient chez madame de Lôgny ; c'était même une des conditions du mariage, madame de Lôgny n'ayant pas voulu se séparer de cette fille chérie, qu'elle aimait beaucoup mieux que l'autre. M. de Louvois eut avec sa belle-mère des manières légères et des procédés ridicules ; madame de Lôgny prit de l'humeur, et sut mauvais gré à sa fille de ne pas la partager. Madame de Louvois adorait son mari ; cette tendresse était à tous égards si peu fondée que l'on pouvait presque la regarder comme une faiblesse ; mais une mère surtout devait la respecter : c'est ce que ne fit pas madame de Lôgny. Dans son dépit contre son gendre, elle eut assez peu de principes et de raison pour instruire sa fille des infidélités et des déréglements de son gendre. Par cette indigne conduite elle perdit entièrement la confiance de madame de Louvois, et elle fit son malheur sans la guérir. L'aigreur réciproque devint extrême, les tracasseries et les explications de mauvaise foi se multiplièrent ; enfin, un jour que madame de Lôgny était allée dîner à la campagne, M. de Louvois, qui avait secrètement loué une maison, quitta brusquement celle de sa belle-mère, sans

l'en avoir prévenue; il déménagea en quelques heures et emmena sa femme. Ce procédé bizarre et malhonnête mit le comble au ressentiment et à la colère de madame de Lôgny. En vain madame de Louvois écrivit les lettres les plus soumises et vint se présenter chez sa mère; on lui renvoya ses lettres toutes cachetées, la porte lui fut toujours fermée; madame de Lôgny lui fit dire qu'elle ne la recevrait et ne lui pardonnerait jamais, et malheureusement elle tint parole. Elle résista avec une fermeté extravagante et barbare aux représentations de ses amis, aux pleurs et aux supplications de mademoiselle de Lôgny, qui intercéda avec ardeur et persévérance pour sa malheureuse sœur; mais, victime de sa propre rigueur, elle éprouva un dérangement de santé qui devint une maladie chronique très-dangereuse. Plus ses forces s'affaiblissaient, plus son ressentiment semblait s'accroître, ou, pour mieux dire, sa haine dénaturée achevait de détruire en elle les principes de la vie. Une mère implacable peut-elle vivre?... Lorsqu'on vit sa fin approcher, on lui reparla de madame de Louvois; elle imposa silence. On tâcha, mais avec aussi peu de succès, de ranimer en elle quelques sentiments religieux. Le curé de sa paroisse vint sans être appelé; il lui parla de sacrements : elle ne répondit rien; il prononça le nom de madame de Louvois, et madame de Lôgny lui dit d'un ton terrible : *Sortez, monsieur.* Il s'éloigna, et resta dans un cabinet voisin. Cependant mademoiselle de Lôgny avait fait entrer furtivement sa sœur et la tenait cachée. Dans un moment qu'elle crut favorable, elle se jeta à genoux au chevet du lit de sa mère, et, baignée de larmes, elle implora pour sa sœur un pardon maternel. *Taisez-vous,* fut la seule réponse qu'elle obtint. Madame de Louvois passa quatre jours et quatre nuits sur une chaise de paille dans l'antichambre de sa cruelle mère... Madame de Lôgny n'admit dans sa chambre que Périgni et sa fille cadette; cette dernière recueillit plusieurs discours qui lui firent penser que sa mère méditait une vengeance qui pût lui survivre... Le cinquième

jour, madame de Lôgny étant à la dernière extrémité, mais avec toute sa connaissance, demanda son notaire et fut enfermée avec lui plus de deux heures. Durant ce temps, mademoiselle de Lôgny voulut entretenir Périgni sans témoins, et elle lui tint ce discours : « Vous êtes, Monsieur, l'homme du monde que j'estime le plus, et j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur. Je n'ai nulle connaissance des affaires ; mais je sais qu'il est des moyens d'éluder les lois, et qu'en les employant ma mère pourrait déshériter ma sœur, et je crois que tel est son projet. Toutes mes intentions sont droites ; cependant je n'ai que dix-sept ans ; à cet âge on peut se démentir ou suivre de mauvais conseils ; je veux me lier par un engagement irrévocable... Vous, Monsieur, que je regarde comme un père, recevez donc la parole d'honneur que je vous donne solennellement de rendre à ma sœur, si elle est déshéritée, non pas une partie du bien, mais la moitié tout entière qui lui reviendrait naturellement. Maintenant, continua-t-elle, je suis tranquille sur ce point ; me voilà dans l'impossibilité de manquer à ce devoir. » Périgni fut profondément attendri de cette démarche. Ce qui le frappa le plus dans cette jeune personne, qui toute sa vie avait montré le caractère le plus ferme, fut cette modeste et vertueuse défiance d'elle-même, et la précaution qu'elle prenait de se lier de manière à ne pouvoir changer de résolution. En effet, ce trait est admirable ; il peint une âme angélique et une vertu véritablement chrétienne. Le soir de ce même jour, mademoiselle de Lôgny et le président firent une dernière tentative en faveur de madame de Louvois ; ils osèrent déclarer qu'elle veillait dans l'antichambre depuis cinq jours. Alors madame de Lôgny élevant la voix prononça avec fureur ces horribles paroles : *Je la maudis*. Sa malheureuse fille, placée contre la porte entr'ouverte, les entendit et s'évanouit... Après ce dernier effort d'une haine monstrueuse, madame de Lôgny tomba dans une effrayante et longue agonie ; elle mourut au point du jour. Si elle eût eu de la religion, si elle eût voulu recevoir ses sacrements,

elle aurait reçu sa fille dans ses bras, et, malgré l'inconcevable dureté de son cœur, elle aurait pardonné...

Mademoiselle de Lôgny voulut aller dans un couvent ; on la conduisit à Panthemont.

Par son testament, madame de Lôgny donnait au président de Périgni toute sa fortune (environ cent mille livres de rentes), ses terres, ses revenus, son mobilier, ses diamants ; enfin, sans exception, tout ce qu'elle avait possédé. Périgni accepta ce *fidéicommis*, et, suivant l'intention de la testatrice, il remit toute cette fortune à mademoiselle de Lôgny, qui partagea avec sa sœur, et si scrupuleusement que, dans le compte de l'argenterie, elle fit rompre en deux une cuillère de vermeil qui formait un nombre impair, afin d'en envoyer une moitié à madame de Louvois. Cette dernière mourut sans enfants peu d'années après, et toute sa fortune retourna dans les mains pures et généreuses qui la lui avaient cédée. Mademoiselle de Lôgny, un an après la mort de sa mère, épousa le comte de Custine. Nulle jeune personne n'est entrée dans le monde avec une réputation plus désirable et n'y fut accueillie d'une manière plus distinguée et plus flatteuse. Sa conduite avec sa sœur, dont Périgni avait publié tous les détails, inspirait pour elle l'admiration la mieux fondée. Il était dans sa destinée de ne devoir qu'à elle seule ses vertus et sa réputation ; elle n'eut, pour la conduire dans le monde, ni guide, ni mentor : sa belle-mère vivait en Lorraine ; et cependant, sans surveillance et sans conseils, elle ne fit pas une faute, parce que, ferme dans ses principes et timide dans ses démarches, elle ne fit pas une étourderie. Elle avait infiniment d'esprit, et elle ne l'employa jamais qu'à perfectionner sa raison et son caractère. Riche, jeune et belle comme un ange, elle mena toujours une vie sédentaire, n'allant à la cour que par devoir, aux spectacles que par complaisance, ne paraissant jamais au bal ; et, quoiqu'elle eût beaucoup de vivacité, elle était si indulgente, elle avait tant de douceur et de simplicité, que son goût pour la retraite et son austérité ne ressemblaient qu'à la

paresse. Lorsqu'on paraissait le croire, elle en était charmée. « J'aime mieux, disait-elle à ses amis, que l'on m'accuse d'indolence que de singularité. » Elle n'était ni une épouse, ni une mère, ni une amie *indolente*. On n'a jamais eu plus d'activité pour remplir ses devoirs domestiques et pour obliger et servir ses amis. Ce portrait, loin d'être flatté, est bien inférieur à son modèle. Il me reste une amie charmante, la comtesse d'Harville, qui fut aussi la sienne, et qui peut dire combien je suis loin d'exagérer... Madame de Custine vécut six ans dans le monde avec la considération personnelle et l'existence d'une femme de quarante ans, dont la conduite aurait toujours été parfaite. Une fluxion de poitrine termina en cinq jours cette vie si pure et si exemplaire. Son mari était à cent lieues, et madame d'Harville dans une terre. J'étais à Paris ; je ne la quittai ni jour ni nuit, et, quand je ne l'aurais pas aimée passionnément, je n'oublierais jamais cette mort édifiante... Elle eut toujours toute sa tête et ne s'abusa pas un moment sur son état. Chaque jour je lui faisais tout haut de longues lectures de piété, dans son petit livre d'Évangiles ou dans l'*Imitation*. Elle était calme, douce, silencieuse ; elle ne faisait point de phrases ; il n'y avait rien à citer d'elle ; mais Raphaël ou le Poussin auraient voulu la peindre. Sa physionomie exprimait tout ce qui pouvait toucher profondément dans sa situation, la pieuse résignation, le sentiment et la sérénité. Sur la fin du quatrième jour, M. Tronchin jugea qu'elle ne passerait pas le cinq. Ce jour terrible était un dimanche ; elle avait reçu tous ses sacrements la veille, et, à sept heures du matin, elle me conjura d'aller à la messe. Elle ne souffrait plus ; elle était si belle, si tranquille, que je ne pouvais me persuader qu'elle fût à la mort. Pressée par elle d'aller à l'église, je demandai des *Heures* à une de ses femmes ; madame de Custine me dit de prendre son livre chéri d'Évangiles, à la tête duquel se trouvait l'Ordinaire de la messe. Une pensée confuse et douloureuse me rendit immobile : je savais qu'elle ne *prêtait* jamais ce livre... Je la regardai, et ses grands yeux

noirs, si expressifs et si parlants, ne me confirmèrent que trop ce que j'avais pressenti.... Sa femme de chambre me donnant le livre : « Prenez-le donc, » répéta-t-elle d'un ton ému... Je le reçus, ce livre sacré, avec un sentiment inexprimable. Hélas! c'était un don!... Tremblante, et ne pouvant parler, je m'approchai du lit; j'embrassai mon angélique amie avec toute la tendresse et toute la douleur qu'on peut ressentir. Elle me serra dans ses bras, en me disant à voix basse : *Gardez-le toujours*... Mes pleurs inondèrent son visage... Je m'échappai, et je ne la revis plus ; quand je revins, elle avait cessé d'exister... On regrette doublement une personne dont tout l'avenir offrait une si douce perspective. Son mari est un honnête homme, un brave et bon militaire : il remplira sûrement une carrière honorable ; ses enfants sont charmants à tous égards : ils annoncent tant d'esprit et de vertus ! Elle eût été une épouse et une mère si heureuse !... Ah ! pourquoi la Providence n'a-t-elle pas accordé à cette femme si pieuse et si parfaite ce bonheur promis au juste, celui de voir les enfants de ses petits-enfants (1) ?....

Les princes français meurent de peur de manquer de grâces.

Les princes étrangers ne craignent que de ne pas paraître affables et obligeants ; aussi sont-ils parlants et polis, tandis que les nôtres sont timides et ne savent pas dire un mot à ceux qu'ils connaissent peu. Ils aiment mieux avoir l'air dédaigneux que de paraître gauches. Si j'élevais des princes, je ne leur parlerais jamais de *grâces*, et je les accoutumerais de bonne heure à causer sur toutes sortes de sujets, avec des gens du monde, des savants, des hommes de lettres et des artistes.

---

(1) Pour lui épargner l'horreur de voir périr sur un échafaud son mari et son fils.

Le jeu *des bateaux* est toujours fort à la mode. On vous suppose dans un bateau prêt à périr avec les deux personnes que vous aimez ou que vous devez aimer le mieux, et ne pouvant en sauver qu'une ; et l'on a l'indiscrétion et la cruauté de vous demander quel choix vous feriez ! Ce jeu, qui ne me paraît pas fort gai, plaît beaucoup dans ce moment. On a fait, pour la comtesse Amélie, un bateau bien embarrassant ; il était rempli par sa mère, qui ne l'a point élevée, qu'elle connaît à peine, et par sa belle-mère, qu'elle aime avec la plus vive tendresse. Elle a répondu : *Je sauverais ma mère, et je me noierais avec ma belle-mère.*

La langue française a des noms pour tous les vices et pour tout ce qui en dérive ; elle est complète et riche à cet égard ; mais elle est pauvre dans le genre contraire. Par exemple, nous avons le mot *remords*, et nous ne pouvons pas exprimer par un seul mot la satisfaction intérieure que fait éprouver le souvenir d'une action magnanime. Nous avons le mot *envieux*, et le caractère opposé n'a point de nom. Il est vrai que, si ce mot existait, on ne pourrait l'employer que bien rarement ; mais assurément on l'appliquerait à M. d'Anteroche. C'est un homme qui n'a reçu de la nature ni assez d'esprit, ni assez d'agréments pour attirer sur lui l'attention des autres ; il a très-peu de fortune ; ainsi son existence dans le monde n'est nullement brillante. Il est bon, mais il ne comprend guère les raffinements de la délicatesse et de la sensibilité. Comme il n'a jamais causé d'ombrage, il n'a jamais eu d'ennemis, et il ne connaît ni ne conçoit la haine. N'ayant inspiré ni passion ni grand attachement, l'amitié n'est pour lui que de la bienveillance. Il jouit d'une santé parfaite ; on lui voit toujours un visage épanoui, riant et fleuri. Il n'est pas joueur, il n'est pas chasseur ; il n'a qu'un goût, celui de la bonne chère en nombreuse compagnie.

Il a des idées extrêmement simples sur les plaisirs de la société ; il les fait consister non dans le choix des personnes, mais seulement dans un grand rassemblement d'hommes et de femmes, dans un beau salon bien éclairé. Je ne crois pas que, durant toute sa vie (il a cinquante ans), il ait été admis dans un petit cercle particulier, ni qu'il l'ait désiré. Certain de n'être jamais remarqué, il ne craint pas de se perdre dans la foule ; au contraire, il la cherche comme l'asile qui lui convient, et, par un heureux instinct, il ne se plaît que là. Sa naissance lui assure l'entrée de toutes les grandes maisons ouvertes ; il est invité aux noces, aux fêtes, aux cérémonies de la société. Sa vie n'est remplie que des événements qui arrivent dans le monde, et son bonheur se compose, sinon de celui des autres, du moins de tout ce qui le forme dans son opinion. Se marie-t-on : sa joie est extrême : il ira à la noce. Une femme accouche-t-elle heureusement : il est charmé : au bout de trois semaines elle recevra, sur sa chaise longue, les visites de tous ceux qui se présenteront. Meurt-on : il s'afflige réellement : il suivra l'enterrement (ce qui est une petite consolation) ; mais la maison sera fermée pendant plusieurs semaines ou même plusieurs mois ; aussi les *veuvages* surtout lui causent une véritable peine. Mais comme il est heureux lorsqu'il y a un compliment à faire ! Il y a vingt ans qu'il a quitté le service, et il n'en prend pas moins d'intérêt à toutes les promotions qui se font ; il n'existe pas un colonel et un brigadier qu'il n'ait félicités avec effusion de cœur ; sa joie est toujours proportionnée à l'élévation du grade, et pour celui de maréchal de France elle va presque jusqu'au transport. Ce caractère lui fit faire, il y a deux ou trois ans, un plaisant quiproquo. On faisait une promotion. A cette même époque, M. de Vaubecourt découvrit les déréglements inconcevables de sa femme, et avec un tel éclat que tout Paris en fut instruit. M. de Vaubecourt dit publiquement qu'il va demander une lettre de cachet pour faire enfermer dans un couvent cette malheureuse jeune personne, âgée de vingt-deux ans ; il écrit en consé-

quence au ministre. Le lendemain il part pour Versailles. Tout le monde savait ce qu'il venait y solliciter. M. d'Anteroche, qui ne s'informe jamais des nouvelles scandaleuses, ignorait parfaitement tout cela ; mais, comme à son ordinaire, très-curieux d'apprendre les noms de ceux qui ont obtenu des grades, il arrive à Versailles, chez le ministre, en même temps que M. de Vaubecourt. Il y avait à cette audience un monde prodigieux. Le ministre fait sa ronde, et en approchant de M. de Vaubecourt, qui était à côté de M. d'Anteroche, il lui dit : *Monsieur, votre affaire est faite.* Il parlait de la lettre de cachet de madame de Vaubecourt ; mais M. d'Anteroche, croyant qu'il s'agissait de la promotion, et que M. de Vaubecourt y était compris, embrasse ce dernier avec transport, en s'écriant : « Mon ami, je t'en fais mon compliment ; cela ne me surprend point : tu n'as que ce que tu mérites assurément bien ; cela ne pouvait te manquer... » M. de Vaubecourt rougit, pâlit, veut s'esquiver ; M. d'Anteroche le retient de force, en s'extasiant sur sa *modestie*, et en répétant que cet événement est très-simple, que tout le monde s'y attendait, et que lui, qui parle, l'a prédit... Enfin le malheureux M. de Vaubecourt s'échappe ; toute l'assemblée éclate de rire, et M. d'Anteroche sort sans être désabusé, en disant : « Je soutiendrai toujours que ceci n'est qu'une justice rendue à M. de Vaubecourt, et dont personne ne devrait s'étonner. »

On se moque beaucoup des gens de finances qui font rapidement une immense fortune ; sur les théâtres et dans la société on s'acharne à les couvrir de ridicule. Je trouve bien que ces prodigieuses fortunes acquises si promptement peuvent paraître un peu suspectes, mais rien n'autorise à blâmer sans connaissance de cause et sans preuves ; aussi les sarcasmes sur nos millionnaires ne tombent communément que sur leur per-

sonnel et sur l'emploi qu'ils font de leurs richesses. Il est surprenant que, depuis tant de siècles, les inépuisables plaisanteries faites sur le luxe des parvenus n'en aient pas corrigé quelques-uns du goût de la magnificence. On *étale* pour briller, et quand l'*étalage* ne produit constamment que d'amères moqueries, comment ne prend-on pas une apparence modeste? On ne pardonnera jamais le faste éclatant aux financiers, puisqu'on ne le pardonne pas aux nôtres, qui sont en général de meilleure compagnie que dans les autres pays, et qui font, à beaucoup d'égards, un emploi noble de leur fortune. M. de Montmartel était mort quand je suis entrée dans le monde; mais j'ai entendu conter de lui des traits admirables de bonté et de générosité. On en cite aussi de Samuel Bernard. M. de La Popelinière, que Voltaire a surnommé *Mécène* un peu légèrement, a eu le tort de ne *protéger* que des chanteurs et des musiciens et d'en remplir sa maison; mais il avait beaucoup d'esprit; il a fait un roman agréable (1), de jolies chansons et plusieurs comédies de société. Ce qui vaut mieux encore, il était bienfaisant et mariait tous les ans six pauvres filles.

On a fait les vers suivants pour être mis au bas de son portrait gravé :

Ce sage, des arts le Mécène,
Par ses propres talents pleins de célébrité,
Est au sein de Plutus l'homme de Diogène,
Et le plus tendre ami qu'ait eu l'humanité.

Cet éloge était exagéré, mais il n'était pas ridicule, et c'est beaucoup. M. de La Borde est simple dans ses manières, d'un commerce agréable et d'une extrême obligeance.

M. de Beaujon est aussi bon, aussi généreux que magnifique; sa vaste maison est une petite république, dans laquelle tout le monde est heureux. Loin d'avoir la tyrannie, si commune, de forcer ses gens au célibat, il les engage tous à se marier, et il

(1) Intitulé *Daïra*.

loge et nourrit leurs femmes et leurs enfants. Quand ces derniers sont en âge de travailler, il les place chez des artisans et paye leur apprentissage. Il recueille le fruit de cette bonté touchante : il a des domestiques sages, sédentaires et affectionnés. Enfin M. de Beaujon a fondé un hospice pour les pauvres malades. Ne faut-il donc pas lui pardonner de coucher dans un lit qui représente une corbeille de roses ? On doit avoir des idées si douces et si riantes quand on peut faire autant de bien !... Pour moi, si je voulais peindre la douceur du sommeil de l'homme bienfaisant, je le représenterais couché sur un lit de fleurs ; c'est lui qui dort paisiblement, c'est pour lui qu'on aurait dû inventer tous ces emblèmes gracieux, consacrés à l'amour et à la beauté.... Les passions ne dorment point ou dorment si mal !... La volupté du sommeil et le charme des songes ne sont goûtés que par l'innocence et la vertu.

J'aime la société des vieilles personnes spirituelles qui ne parlent point d'elles, qui en même temps se plaisent à conter des anecdotes du temps passé ; outre que je m'instruis agréablement avec elles, j'ai remarqué que toutes ces personnes-là sont franches, bonnes et sensibles. Une autre observation que j'ai faite, c'est qu'en général toutes les femmes de soixante ans, dont la jeunesse a été souillée par de honteux égarements, sont très-froides et très-silencieuses sur le passé, ou n'en parlent qu'avec sécheresse, et souvent même avec une sorte de morosité. Les souvenirs, pour elles, sont remplis d'amertume, et naturellement elles les repoussent.

La vieille marquise de Rochambeau, qui a toujours été une personne très-vertueuse, est, à soixante-quinze ans, une aimable *conteuse*. J'ai recueilli d'elle, aujourd'hui après dîner, un trait assez drôle de feu madame la duchesse d'Orléans. Voici

cette espièglerie. *Le Père* (M. d'Étréhan) (1), qui avait alors environ cinquante ans, et cette figure étrange et ridicule qu'il devait avoir à vingt-cinq, un jour, après dîner, au Palais-Royal, s'endormit profondément dans le salon, au coin du feu, ce qui ne produisit aucune sensation dans la société tant qu'il y eut du monde, parce que, suivant sa coutume, il ne s'était nullement mêlé de la conversation, et qu'il ne se trouvait là que pour attendre l'heure de l'Opéra. Tout le monde s'en alla ; il ne resta, avec madame la duchesse d'Orléans, que madame de Blot. Cette dernière se mit à rire en apercevant cette figure endormie. On chercha quelle niche on pourrait lui faire, et on imagina de le coiffer avec un petit bonnet à *papillons*, fait en carcasse, comme on les portait dans ce temps ; on y ajouta une jolie rose artificielle, posée coquettement sur l'oreille. Madame la duchesse d'Orléans et madame de Blot lui attachèrent tout cela délicatement et solidement sur sa perruque, sans le réveiller ; ensuite elles lui mirent du rouge et une demi-douzaine de mouches, appelées alors des *assassins*. Pendant cette toilette il ronfla sans discontinuer, et, lorsqu'on eut fini, on fit dire aux valets de chambre et aux valets de pied de ne témoigner aucune surprise lorsque M. d'Étréhan passerait pour s'en aller. Alors on le réveille, et on l'avertit que l'opéra était commencé. Il s'y rendit sur-le-champ, en passant par les appartements et les petits corridors du palais. Sa loge était au premier rang, près le théâtre et très en vue ; en y entrant il ne manqua pas de se pencher en avant, pour voir si la salle était pleine et pour lorgner les petites loges des gens de sa connaissance. Aussitôt, à l'aspect de cette singulière figure, un rire général s'éleva dans la salle. *Le Père*, pour découvrir la cause de cette gaieté, se montra mieux encore au public, en sortant le corps à moitié de sa loge, et en regardant de tous côtés. Les rires redoublèrent, de longs applaudis-

(1) On ne l'appelait dans la société que *le Père*, quoiqu'il n'eût jamais eu de femme ni d'enfants.

(*Note de l'auteur.*)

sements s'y joignirent, et l'on fit un tel tapage que le spectacle en fut interrompu..... *Le Père* répétait toujours : *Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?*... Mademoiselle Fel, une chanteuse, entrant dans sa loge en lui présentant un miroir, le lui apprit....

M. d'Étréhan est un vieillard qui se porte fort bien, qui n'a jamais manqué une représentation d'opéra : on croirait que c'est un vœu qu'il a fait, tant son exactitude à cet égard est scrupuleuse. Tout ce qu'il se permet, c'est de sacrifier un acte ou deux, mais il faut qu'il comparaisse dans sa loge. D'ailleurs il n'arrive dans une maison que pour dîner ou pour souper ; il mange, et ne parle point, à moins qu'il ne soit question de l'Opéra ; il dit alors quelques mots, surtout si l'on parle de *ballets*, car c'est la chose qui l'intéresse le plus. Il n'a pris aucun parti dans la querelle de Gluckistes et des Piccinistes ; pourvu qu'il y ait toujours des opéras et des ballets, c'est tout ce qu'il lui faut. Il ne manque pas un bal masqué ; il s'y promène gravement, sans attaquer personne ; il n'y va que par *bienséance*, parce que cela s'appelle *le bal de l'Opéra*. Je ne sais pas pourquoi on l'a surnommé *le Père*, car il n'a rien de vénérable ni dans ses *mœurs*, ni dans sa personne. Si une femme ne l'appelait pas *mon Père*, elle aurait l'air d'une provinciale, ce qui oblige, en quelque sorte, à se lier avec lui, afin d'acquérir le droit de lui donner ce titre. Ainsi ce surnom lui a valu dans le monde une sorte de considération qu'il n'aurait jamais eue sans cela. Sa constance pour l'Opéra ne lui a pas été inutile sous ce rapport ; on en rit, ou en parle ; au défaut d'agrément ou de caractère, une singularité sert souvent à donner dans la société une espèce d'existence. Il n'y a rien de pis qu'une complète insipidité qui ne fournit rien à laconversation; le ridicule même vaux mieux que la nullité.

Je ne connais rien de moins spirituel que tous les *surnoms* donnés et reçus dans la société. M. de Saint-Chamand, surnommé *l'Amour*, a toujours été fort laid, et le peu de soin qu'il prend de sa personne ajoute à cette disgrâce naturelle un défaut plus désagréable encore. Un jour que, voulant aller au

bal, il demandait un conseil pour se bien déguiser, on lui répondit : « Mon ami, mets une chemise blanche. » Le surnom de *Poule*, donné à madame de Flacour, qui a, dit-on, été si belle, n'est pas plus heureux.

On a surnommé le marquis de Choiseul *le beau Danseur*, parce qu'en effet il danse à merveille ; mais on pouvait lui donner un surnom plus intéressant, qu'il a bien mérité par un caractère très-estimable et par une action noble et touchante que je conterai demain, car il est trop tard pour l'écrire ce soir.

M. de Choiseul (surnommé *le beau Danseur*), veuf depuis quelques mois, après deux ans de mariage, est, avec raison, inconsolable de la mort de sa femme, qui était, par sa beauté, par son caractère et par sa conduite, l'une des plus charmantes personnes que j'aie jamais connues. M. de Choiseul a très-peu de fortune, et sa femme en avait une immense ; mais il fut stipulé sur son contrat de mariage que, si elle mourait sans enfants, non-seulement tout son bien retournerait à sa famille, mais encore *tous les bijoux, tous les diamants qu'elle se trouverait avoir au jour de son décès ;* clause singulière, dont on a beaucoup parlé dans le monde, parce que ses parents, malgré leur richesse, ne lui donnèrent pas pour deux mille écus de diamants. Cette clause n'empêcha point le marquis de Choiseul de donner à sa femme, quelques jours après la noce, de très-beaux bracelets de diamants. Cette jeune personne, qu'il aimait avec passion, eut mal à la poitrine un an après son mariage ; le mal ne fit point de progrès pendant six mois, mais au bout de ce temps elle tomba tout à coup dans un état qui fit tout craindre pour sa vie. Elle n'avait point eu d'enfants. On essaya en vain tous les remèdes ; les plus grands médecins consultés déclarèrent enfin à M. de Choiseul que sa maladie était parvenue à son dernier période, qu'il n'y avait plus d'espérance, et que

madame de Choiseul n'avait pas quinze jours à vivre. Cependant, par un bonheur commun dans cette maladie, madame de Choiseul jusque-là n'avait point eu d'inquiétude sérieuse ; elle conservait toute sa tête, toute sa tranquillité d'esprit, et elle avançait doucement vers la tombe avec la sérénité de l'innocence et toutes les illusions de l'espérance et de l'amour. Néanmoins elle s'aperçut que son mari, qu'elle adorait, ne pouvait ni vaincre ni dissimuler sa profonde tristesse. Ce fut pour elle un trait de lumière ; elle vit sa mort dans les yeux éteints et rouges de celui qu'elle aimait, et elle la vit avec horreur ! M. de Choiseul l'étudiait avec trop de soin pour ne pas remarquer qu'elle était enfin éclairée sur son état, et son cœur fut déchiré en pensant que cette connaissance empoisonnerait ses derniers jours, et sans doute en précipiterait le terme. Alors, faisant sur lui-même un effort surnaturel (s'il en est de tels quand on les croit utiles à ce qu'on aime), il parut chez sa femme avec une physionomie ouverte et le ton de la gaieté ; il lui fit la fausse confidence d'un chagrin imaginaire qu'il prétendait avoir eu, et il parvint, sinon à la tranquilliser entièrement, du moins à diminuer ses craintes. Le lendemain il fit en quelques heures l'acquisition d'un superbe collier de diamants, qui lui coûta quarante-huit mille francs, et il engagea pour l'acheter la petite terre qu'il possédait. Ce marché fait, il alla trouver sa femme. « Mon amie, lui dit-il, voilà une emplette que je viens de faire pour toi. Ce collier ne m'a coûté que deux mille louis ; il vaut davantage ; c'est pourquoi je me suis pressé de l'acheter, quoique nous ne soyons qu'au mois de septembre, et que je sache que tu ne pourras t'en parer que cet hiver ; car tu n'as plus maintenant que la faiblesse inséparable d'une longue maladie ; mais dans deux mois, j'en suis certain, tu seras en état de sortir, et ce collier sera une belle parure pour les bals de la cour... » Pendant ce discours, madame de Choiseul regardait avec ravissement son mari ; l'espérance et la joie renaissaient dans son cœur ; tout ce qu'elle éprouvait se peignait sur

son visage, et M. de Choiseul jouit pendant quelques instants de l'illusion qu'il causait, quoiqu'il ne pût la partager. Depuis ce jour madame de Choiseul n'eut pas la moindre inquiétude; elle montrait ses diamants à tout ce qui venait la voir. Outre le plaisir qu'elle éprouvait à faire valoir la magnificence de son mari, il semblait qu'elle assurât, en la produisant, cette preuve prétendue de sa prochaine guérison. Elle vécut encore près de trois semaines; elle goûta la vie jusqu'au dernier moment, et elle expira doucement dans les bras de son mari.... Après sa mort, sa famille voulut rendre le collier de diamants à M. de Choiseul; il le refusa avec toute la fierté de la douleur. L'accepter eût été détruire en quelque sorte une action si noble et si délicate (1).

Voici un trait singulier du fameux médecin Chirac, que je tiens de M. de Schomberg. Chirac était à l'extrémité de la maladie dont il mourut. Après quelques jours de délire, la tête lui revint à moitié. Tout à coup il se tâte le pouls. « J'ai été appelé trop tard, s'écrie-t-il; l'a-t-on saigné? — Non, lui répond-on. — Eh bien! reprit-il, c'est un homme mort » Et il dit vrai.

Le baron de Besenval est très-aimable; il a du naturel, de la grâce dans l'esprit et de la gaieté; il est Suisse pourtant. Voici un joli mot de sa jeunesse, qui est *très-français*. Il revenait sain et sauf de l'armée, et il enviait les jeunes gens qui, dans cette campagne, avaient eu l'honneur d'être blessés. Il alla à

(1) M. de Choiseul s'est remarié. Il eut le bonheur de trouver une seconde femme digne de le consoler de la perte de la première.

(*Note de l'auteur.*)

la chasse, et par la maladresse d'un des chasseurs il reçut une blessure assez considérable à l'épaule. Comme on l'en plaignait : « En effet, dit-il, c'était à l'armée qu'il fallait recevoir cela ; *mais c'est toujours un coup de fusil.* »

Le chevalier de Durfort est certainement l'homme de la société qui a poussé le plus loin l'exagération de démonstrations et d'expressions. Ces jours passés, l'ambassadeur de Suède, louant un air de l'opéra nouveau, ajouta : « Cet air est véritablement divin. » Cette louange parut froide au chevalier. « Qu'appelez-vous *divin!* s'écria-t-il ; non-seulement il est divin, mais il est... » Il fut forcé de s'arrêter, maudissant la langue française qui ne lui fournissait pas une seule expression plus forte que ce mot si faible *divin.* Eh bien ! cet homme enthousiaste et passionné ne sait point la musique, ne l'aime point, ne l'écoute pas. Il est à cet égard, ainsi que sur toutes les autres choses qui le transportent, comme ces écrivains dépourvus de sensibilité, qui, ne pouvant parler le doux langage du cœur, tâchent de prendre le ton véhément d'une passion désordonnée ; car il est plus facile de feindre le délire que le sentiment.

Madame la comtesse de Coaslin est encore belle. Rien n'est plus piquant que le contraste de sa figure et de ses manières avec le genre de son esprit. Elle a une beauté majestueuse, quelque chose d'imposant et d'un peu dédaigneux dans son maintien ; elle parle avec lenteur et l'air de la nonchalance, et elle est accueillante quand on lui plaît. Elle a l'imagination très-vive, et en général sa conversation est remplie de saillies plaisantes. On la craint, parce qu'elle n'épargne pas ceux dont elle

croit avoir à se plaindre, et qu'elle est capable, contre tout usage, de se venger par un mot insultant, au milieu même du cercle le plus nombreux. M. M*** avait mal parlé d'elle, et elle se promit de lui faire une scène publique; elle tint parole. Un soir, elle arriva au Temple, chez M. le prince de Conti; c'était un lundi, jour des grands soupers; il y avait cent cinquante personnes, et, entre autres, M. M***. Madame de Coaslin, arrivée près de M. le prince de Conti, lui dit qu'en traversant la salle au milieu de tant de monde elle avait pensé s'en aller, tant elle était troublée. « En effet, madame, répondit en riant le prince de Conti, vous êtes si timide!... — Jugez-en, Monseigneur, reprit-elle; j'avais tellement perdu la tête que j'ai fait la révérence à M. M***. » Ce trait n'est pas délicat; je ne le cite que parce qu'il prouve qu'il est de certains caractères qui ont l'intrépidité de braver les convenances avec un sang-froid que je ne conçois pas. Madame de Coaslin n'ignorait certainement pas qu'une scène semblable était la chose du monde la plus étrange, et ce fut par cette même raison qu'elle la fit. Il ne faudrait pas mettre un trait de ce genre dans un ouvrage d'imagination; il n'aurait nulle vraisemblance aux yeux de ceux qui connaissent le monde; il donne l'idée d'un caractère très-singulier, mais il ne peint point du tout le monde.

Je ne connais rien d'insipide comme madame de ***. On ne peut même lui savoir gré de ses bonnes qualités. Elle n'est pas médisante parce qu'elle ne voit rien, n'est frappée de rien. Elle n'est pas haineuse, elle n'a ni rancune, ni humeur, parce qu'elle oublie tout et n'est sensible à rien. Elle a des torts sans pouvoir s'en douter, faute de délicatesse. Elle imite, sans en avoir le projet, les gens avec lesquels elle vit, comme une glace qui représente les objets qui passent devant elle.

Il y a des gens que l'on peint en entier en disant : *Ils sont bas.* Ils ne sont ni méchants, ni vindicatifs, ni dépravés ; *ils sont bas.* S'ils manquent d'esprit il faut dire : *Ils sont plats.*

Les femmes sont *tenaces* en amour ; cela est tout simple : qui veut perdre de grands frais ?.. Et les hommes, qu'ont-ils risqué ?

J'ai mis les devises à la mode. J'en ai donné beaucoup ; d'autres personnes en ont inventé de fort jolies. La meilleure de toutes est celle de madame de Meulan ; c'est un brin de violette à moitié caché sous l'herbe, avec ces mots : *Il faut me chercher.* Cette charmante devise convient parfaitement à une personne si réservée, et si aimable quand on la connaît. Madame de Saller a pris pour devise une épingle, avec ces mots : *Je pique, mais j'attache.* J'étais brouillée avec une personne que j'estimais et que j'aimais ; M. Meeke (un Anglais) nous a raccommodées ; il m'a demandé un cachet avec une devise ; j'ai fait graver sur le cachet une aiguille à coudre, avec ces mots : *Je raccommode, je réunis.* J'ai donné pour devise à une jeune bonne mère de mes amies un nid d'oiseau, rempli de petits nouvellement éclos ; la mère, posée sur le bord du nid, leur apporte un petit rameau qu'elle tient dans son bec. Voici l'*âme* de cet emblème : *Pourvu qu'ils vivent !...* Un homme de lettres (M. de Chamfort) a pris cette devise : une tortue ayant la tête hors de son écaille, et étant atteinte d'une flèche qui la lui perce ; et pour *âme* des mots latins dont le sens est : *Heureuse si elle eût été entièrement cachée* (1). Une belle devise

(1) Cette devise est très-remarquable en ce qu'elle fut prophétique. Si cet homme infortuné avait été obscur, ou s'il avait pu se *cacher* dans le temps de la Terreur, il vivrait encore. Cette devise rappelle celle de

fut celle du régiment de cavalerie du grand Condé ; elle représentait un feu qui commence à s'allumer, avec ces mots :

Splendescam, da materiam.
Plus j'aurai de matière et plus j'aurai d'éclat.

Une femme de ma connaissance, voulant exprimer qu'elle est *soucieuse* et *pensive*, a pris pour devise un bouquet de *soucis* et de *pensées*, ce qui est de très-mauvais goût. Les fleurs et les plantes ne peuvent être des symboles que par leurs propriétés naturelles, ou par celles que la mythologie leur attribue, ou enfin par l'usage consacré par les anciens. Ainsi l'asphodèle est une plante funéraire, le cyprès est l'emblème de la douleur, le laurier est celui de la gloire, etc.; mais prendre le *souci* pour le symbole des *soucis moraux*, c'est faire un jeu de mots très-ridicule. L'*immortelle* est un bon emblème de la constance, parce que son nom ne lui vient que d'une propriété naturelle, celle de ne point se flétrir, de durer toujours. — Je voudrais que l'usage de prendre une devise fût universel. Chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret ou prend une sorte d'engagement.

Je compte partir incessamment pour la Suisse.

L'empereur (1), dans son voyage en France, a gagné tous les cœurs. Durant mon séjour à Rome, j'avais déjà entendu beau-

Fouquet, qui eut le même genre de singularité. Fouquet avait dans ses armes un écureuil; il prit pour devise cet écureuil, qu'il plaça entre huit lézards et un serpent, animaux qui se trouvaient dans les armes de Colbert et de le Tellier, ses ennemis. L'*âme* de cette devise était : *Je ne sais où ils m'entraînent.* En effet, il fut *entraîné* où il n'avait pas prévu qu'on pût le conduire.

(*Note de l'auteur.*)

(1) Joseph II, empereur d'Allemagne, frère de la reine Marie-Antoinette.

coup parler de ce prince, dont tout le monde faisait l'éloge, même les artistes, qui assuraient que nul amateur ne se connaissait mieux en peinture et ne parlait si bien des arts. Ce serait un petit mérite dans un souverain s'il n'avait que celui-là; mais il est certain qu'il a d'ailleurs des connaissances solides et très-étendues. Le cardinal de Bernis m'a dit qu'il avait infiniment d'esprit. Il m'a conté que, lorsque l'empereur entra au conclave, il quitta son épée, suivant l'usage, et la remit au cardinal de Bernis, qui la lui rendit en lui disant : *Sire, gardez-la pour défendre l'Église.*

Ici l'empereur a eu les plus grands succès, par sa politesse, sa simplicité, et l'instruction qu'il a montrée. Il a été accueilli avec enthousiasme dans toutes les provinces de France qu'il a parcourues. On prétend qu'à Cherbourg, se promenant sur le port, un des officiers chargés de l'accompagner écartant rudement le peuple, l'empereur lui dit : « Calmez-vous, Monsieur; il ne faut pas tant de place pour faire passer un homme. » On a beaucoup loué ce mot; il ne me plaît pas, il manque de vérité. Un souverain sait très-bien qu'il lui faut *plus de place* qu'à un homme ordinaire; sa modestie consiste à ne point s'enivrer des éloges, et non à rabaisser ses prérogatives. Son affabilité n'est aimable que lorsqu'il est impossible de la soupçonner d'hypocrisie, et qu'elle lui laisse toute la dignité qui peut donner l'éclat à ce rang suprême. Il me semble qu'un souverain doit être populaire, non par des manières et un ton vulgaires, mais par une bonté solide, utile, paternelle. Les trônes sont si au-dessus de nous que le seul bon goût pourrait faire désirer que ceux qui les occupent eussent toujours quelque chose d'imposant dans leur maintien, dans leur extérieur, dans leur langage; il me paraîtrait tout simple qu'ils ne parlassent qu'en beaux vers. Le grand Condé disait qu'*il n'y a pas de plaisir à obéir à un sot ;* on pourrait dire aussi qu'il n'y a pas de plaisir à rendre des hommages à celui qui les reçoit sans noblesse et sans dignité; les recevoir ainsi est même une

sorte d'insulte ; c'est paraître les trouver exagérés et ridicules : et quel air dans un souverain ! Au reste, ces réflexions ne tombent qu'à demi sur l'empereur, puisqu'il n'était qu'*incognito* à Cherbourg. A Nantes, il partit de son auberge à la petite pointe du jour ; il trouva dans la cour sa voiture entourée de toutes les jeunes dames de la ville, toutes excessivement parées ; l'empereur, après les avoir saluées, dit en les regardant · *Voilà une si charmante aurore qu'elle promet plus d'un beau jour.*

Un trait que j'aime mieux que tout cela est celui-ci.

Il passa le bois de Rosny tandis qu'il dormait dans sa voiture ; quand il se réveilla, il en était à un quart de lieue. Se rappelant que Sully avait, durant les guerres civiles, vendu ce bois pour en donner l'argent à Henri IV, alors dénué de tout, l'empereur ordonna aux postillons de retourner sur leurs pas et de rentrer dans le bois, voulant mesurer par ses yeux l'étendue du sacrifice qu'un grand homme et un sujet affectionné avait fait, dans un moment de détresse, à l'un de nos plus grauds rois (1).

Je pars demain pour la Suisse.

De Berne.

J'ai été voir Michel Shuppach, empirique célèbre, fixé avec sa famille sur le haut d'une montagne où l'on respire l'air le plus pur et d'où l'on découvre une vue admirable. Cet homme n'a, dit-on, aucune instruction ; il n'a point fait d'études ; mais il guérit presque tous les malades qui vont se mettre en pension chez lui, ce qu'on attribue au régime qu'il prescrit et à la salubrité de l'air de sa montagne. On appelle cela de la char-

(1) Ce bois est immense ; Sully en retira 30,000 francs, somme énorme dans ce temps, qu'il donna tout entière à Henri IV.

(*Note de l'auteur.*)

latanerie ; mais les vrais charlatans ne cherchent pas la solitude, ils sont dans les villes. Michel Shuppach fait faire à ses malades de longues promenades ; il les oblige à se coucher de bonne heure, à se lever avec le jour, à travailler à la terre à des heures réglées, à se contenter d'une nourriture simple et saine. Tout cela ne vaut-il pas mieux que des pilules et des médecines? Il y a daus sa maison une chambre qu'on appelle *la chambre pour l'insomnie.* On n'y entend d'autre bruit que celui d'une chute d'eau qui va toujours, et qui, par son murmure monotone, doit, en effet, provoquer le sommeil. Voilà encore un remède que je préférerais à l'opium. Je désirerais dans cette maison un peu de bonne musique de temps en temps (car, comme remède, il ne faut pas la prodiguer), et je voudrais encore que Michel Shuppach sût bien parler les langues vivantes, qu'il eût de l'esprit, de la sensibilité, une conversation agréable, et alors ce médecin philosophe, sur sa montagne, serait le premier médecin de l'univers pour toutes les maladies chroniques (1).

De Lausanne.

Voici un trait intéressant que m'a conté l'amie intime de M. Tissot (2). Ce dernier était en commerce de lettres depuis

(1) J'ai encore réfléchi là-dessus, depuis la publication de cet ouvrage, et je trouve aujourd'hui (en 1825) que Michel Shuppach aurait dû profiter de l'invention d'un cheval mécanique qui ne sert qu'à l'amusement des voyageurs, et que l'on voyait à Douvres, dans l'auberge de Payne, depuis un temps immémorial. Ce cheval, de grandeur naturelle, est posé sur un balcon au grand air, et par le moyen d'une petite manivelle il donne, avec une illusion parfaite, les divers mouvements du pas, du trot et du galop, de sorte qu'on peut faire sur cette machine autant de lieues qu'on veut sans sortir de place ; ce qui serait certainement de la plus grande utilité aux malades.

(2) Ce trait n'a été recueilli ni dans la vie de Zimmermann, ni dans

quinze jours avec le célèbre Zimmermann, premier médecin du roi d'Angleterre et homme de lettres très-distingué. M. Tissot sollicitait depuis longtemps son ami, qu'il n'avait jamais vu, de venir passer quelques mois en Suisse M. Zimmermann s'y décida enfin. Il quitte l'Angleterre, traverse rapidement la Suisse, et arrive à Lausanne. Mais, en entrant dans la maison de son ami, il apprend que M. Tissot est sans connaissance et à l'extrémité, d'une fièvre maligne. M. Zimmermann s'établit dans la chambre du malade, le soigna, le veilla et le guérit. M. Tissot, en revenant à la vie, connut tout ce qu'il devait à l'amitié; mais à peine était-il convalescent que M. Zimmermann tomba dangereusement malade, et M. Tissot lui rendit tous les soins qu'il avait reçus de lui. M. Zimmermann recouvra la santé et passa un an à Lausanne. La liaison de ces deux hommes vertueux et célèbres devint intime et dura jusqu'à la mort.

De Zug, ce dimanche.

M. de Branski est venu me chercher à sept heures du matin pour me faire voir la chose la plus intéressante de ce lieu, le cimetière public. Je n'en ai vu la description dans aucun voyageur; c'est pourquoi je vais la faire ici.

Toutes les tombes de ce cimetière sont exactement semblables; une pierre carrée, grisâtre et polie, de trois pieds de haut, contenant l'épitaphe, et surmontée d'une grande croix bien travaillée, dorée et très-brillante, telle est la composition uniforme de tous ces monuments. Chaque tombe est entourée des plus belles fleurs de jardin. On peut dire, sans figure, qu'elles sont arrosées de larmes; car la tendresse maternelle,

celle de Tissot. Il est vrai dans tous ses détails; c'est pourquoi on le rapporte ici.

(*Note de l'auteur.*

la piété filiale, l'amour et l'amitié les cultivent. Tous ces tombeaux sont séparés par de petits fossés, afin que les fleurs, plantées et soignées par les parents et amis, ne soient pas confondues ensemble. Le cimetière est vaste, entouré seulement d'une palissade à hauteur d'appui, par-dessus laquelle on découvre les montagnes majestueuses qui forment, de ce côté, une perspective admirable. Ce lieu sert de promenade publique; on y respire un air embaumé; je n'ai vu, dans aucun parterre, une telle profusion de fleurs odoriférantes. Malheur à la main profane qui oserait en cueillir une! Cette action serait regardée comme une espèce de sacrilége. Les jours de fête surtout, le cimetière offre un coup d'œil enchanteur; outre les arbustes qui entourent les tombeaux, les croix dorées sont ornées de couronnes et de guirlandes de fleurs suspendues à leurs branches, et la pierre même des tombes en est couverte. Comme c'est aujourd'hui dimanche, j'ai joui de ce tableau, qui retrace les anciens usages de la Grèce. J'ai vu des jeunes filles et des vieillards apporter ces offrandes et les déposer avec attendrissement sur les tombes; ils gardaient le silence, mais ce culte mélancolique et touchant n'a besoin ni d'hymnes ni de langage: l'action seule dit tant de choses! elle exprime la tendresse, le respect, les regrets et la fidélité. Le costume pittoresque des habitants de la Suisse ajoute à l'intérêt de ce spectacle.

Toutes les épitaphes des tombes sont écrites en langue vulgaire, comme en Angleterre.

Ces hommages rendus à la mémoire de ceux qu'on a aimés ont sans doute une grande influence sur les mœurs; ils entretiennent les idées morales les plus touchantes et les plus utiles; ils font servir à l'instruction publique les plus grandes calamités de la vie humaine, la mort et la douleur. Les bornes de pierre placées sur les chemins n'indiquent aux voyageurs que des distances; les tombeaux dispersés sur la terre nous montrent le but inévitable de la route entière! Les méditations sur les tombeaux ne sont pas toujours lugubres; on peut en faire

là de si consolantes ! C'est là qu'on se sent détaché d'une multitude de petits intérêts qui tourmentent, sans produire une illusion de bonheur; c'est là qu'on pense avec plus de grandeur, et que les passions et la vanité se calment; c'est enfin là qu'on peut se résigner à l'injustice, au malheur, et pardonner l'ingratitude! La tombe n'est obscure et silencieuse que pour l'impie; mais pour l'âme religieuse une lumière éclatante perce et dissipe les ténèbres de la mort, et l'on entend s'élever du fond de cet abîme la voix pénétrante de l'éternelle Vérité....

Les anciens payaient des *pleureuses* mercenaires, qui suivaient les enterrements en déchirant leurs vêtements et poussant de grands cris ; cet usage antique se retrouve encore en Suisse. Il est probable qu'originairement les pleurs et les gémissements n'étaient pas simulés; mais, quand les mœurs s'altérèrent, les épouses, les filles et les mères prétendirent sans doute qu'elles étaient trop sensibles pour avoir le courage de suivre les convois; elles se dispensèrent de ce devoir, et les pleureuses à gages les remplacèrent (1). C'est encore quelque chose de conserver ces signes de douleur ; c'est dire publiquement qu'on doit s'affliger pour de telles pertes ; les peuples moins vertueux ont retranché toutes ces pieuses démonstrations. Si une nation parvenait au dernier degré de corruption, elle retrancherait encore les pompes funèbres et le deuil ; alors, débarrassés des entraves de la bienséance, l'épouse sans pudeur et le fils dénaturé oseraient se montrer dans les fêtes publiques le lendemain même de la mort d'un époux ou d'une mere; alors on verrait à découvert toute la dureté des mauvais cœurs, et ce scandaleux exemple en pervertirait beaucoup d'autres.

En France, on a, par degrés, diminué l'austérité du deuil; les veuves, jusqu'à ce qu'elles soient remariées, ne peuvent pa-

(1) On n'a jamais payé de *pleureurs;* chez tous les peuples, et dans tous les temps, la vive sensibilité n'a été attribuée qu'aux femmes. (*Note de l'auteur.*)

raître en habit de cour qu'avec un voile noir, qui semble devoir interdire l'éclat d'une grande parure. J'ai ouï dire aux vieilles dames de la cour qu'en effet jadis il eût été ridicule de porter des fleurs avec ce voile funèbre, fût-on quitte du deuil depuis plusieurs années ; d'ailleurs ce voile était long et très-ample ; aujourd'hui il est si petit qu'on l'aperçoit à peine. Enfin Louis XVI a diminué la durée des deuils presque de moitié ; c'est, dit-on, en faveur de nos manufactures : nouvelle preuve que le luxe se trouve toujours en opposition avec les bonnes mœurs.

En Hollande, une veuve porte le deuil deux années, et durant les six premiers mois elle est entièrement voilée lorsqu'elle sort

Pourquoi la piété filiale est-elle, à la Chine, un sentiment si exalté? C'est que nulle nation ne rend aux morts des hommages plus éclatants, et que les Chinois ont conservé l'usage de porter pendant trois ans le deuil d'un père ou d'une mère.

Le lendemain de mon arrivée ici, j'ai vu Gessner ; c'est un bon grand homme que l'on admire sans embarras, avec qui l'on cause sans prétentions, et que l'on ne peut voir et connaître sans l'aimer. J'ai fait avec lui une promenade délicieuse sur les bords charmants de la Sil et de la Limmath. C'est là, m'a-t-il dit, qu'*il a rêvé toutes ses idylles*. Je n'ai pas manqué de lui faire cette question oiseuse, que l'on fait toujours aux auteurs célèbres, afin de n'être jamais de leur avis, quelle que soit la réponse. Je lui ai demandé quel est celui de ses ouvrages qu'il aime le mieux ; il m'a dit que c'est *le Premier Navigateur,* parce qu'il l'a fait pour sa femme, dans les commencements de leurs amours. Cette réponse m'a désarmée, et je veux aussi préférer *le Premier Navigateur à la Mort d'Abel*.

Gessner m'a invitée à l'aller voir dans sa maison de campagne ; j'avais une extrême curiosité de connaître celle qu'il a épousée par amour et qui l'a rendu poëte. Je me la représentais sous les traits d'une bergère charmante, et j'imaginais que l'habitation de Gessner devait être une élégante chaumière, entourée de bocages et de fleurs, que l'on n'y buvait que du lait, et que, suivant l'expression allemande, *on y marchait sur des roses*. J'arrive chez lui ; je traverse un petit jardin uniquement rempli de carottes et de choux, ce qui commence à déranger un peu mes idées d'églogues et d'idylles, qui furent tout à fait bouleversées, en entrant dans le salon, par une fumée de tabac qui formait un véritable nuage, au travers duquel j'aperçois Gessner fumant sa pipe et buvant de la bière, à côté d'une bonne femme en casaquin, avec un grand bonnet à carcasse, et tricotant : c'était madame Gessner. Mais la bonhomie de l'accueil du mari et de la femme, leur union parfaite, leur tendresse pour leurs enfants, leur simplicité retracent les mœurs et les vertus que Gessner a chantées ; c'est toujours une idylle et l'âge d'or, non en brillante poésie, mais en langue vulgaire et sans parure. Gessner dessine et peint supérieurement, à la gouache, le paysage ; il a peint tous les sites champêtres qu'il a décrits. Il m'a donné une gouache ravissante de son ouvrage.

J'ai vu aussi, à Zurich, le fameux Lawater. Je crois beaucoup aux physionomies, mais j'ai des *principes*, à cet égard, très-différents de ceux de Lawater ; il tire les siens des *formes*, et son système est démenti par une infinité de visages ; il est impossible de réfuter le mien, ce qui m'autorise à le croire parfait. Je ne juge que par l'expression du sourire ; ma science ne peut se communiquer ; elle n'a point de règles, elle est un don de la nature. Au reste, je ne fais que la renouveler ; les Grecs l'ont connue, et lui donnèrent un nom qui signifiait *divination par le rire*. Les sourires de politesse et d'affabilité sont très-insignifiants ; mais le vrai sourire, le sourire bien naturel, montre l'esprit, décèle la bêtise, la fatuité, et dévoile les incli-

nations. C'est sans doute par cette raison que tous les poetes ont attribué à l'Amour *un malin sourire*.

Lawater prétend que, de plus, il connaît parfaitement le caractère d'une personne en examinant son écriture. Si, du temps de Louis XIV, on eût fait de gros livres sur de telles sciences, on aurait fait interdire les auteurs ; mais aujourd'hui les savants ont le droit de dire toutes les folies imaginables sans rien perdre de leur considération ; ils en profitent.

Je n'ai point vu Haller à Berne, parce qu'il était fort malade. Haller est médecin et poëte, ainsi que Zimmermann. Le talent de faire des vers est fréquemment uni à la science de la médecine, en Suisse, en Allemagne et en Angleterre. Le dieu de la médecine était, en effet, le fils d'Apollon, mais il ne fit point de vers ; Hippocrate ne cultiva point la poésie, et j'avoue que j'aimerais assez que mon médecin ne s'occupât que de médecine.

Aujourd'hui le chevalier de ***** est entré chez moi avec un petit manuscrit à la main. « Le Journal du *Voyage d'Italie* du marquis de *** (1), m'a-t-il dit, a dû vous apprendre de quelle manière il faut voyager en Europe, au milieu des peuples policés ; mais vous ne savez pas comment on doit voyager en Afrique et en Amérique, parmi les sauvages, et je veux vous en instruire. Je me trouvai, il y a quelques jours, chez un académicien (M. de ***) ; j'entendis les conseils qu'il donnait à un jeune voyageur qui venait d'Amérique et qui veut faire imprimer son voyage. Cet entretien m'a paru curieux et très-instructif. En rentrant chez moi, j'ai sur-le-champ écrit de mémoire ce dialogue, et je vous l'apporte. »

Le chevalier de ***** m'ayant donné ce dialogue, je le copie sur mon livre de *Souvenirs*.

(1) Page 32 de ce volume.

DIALOGUE

ENTRE UN ACADÉMICIEN ET UN JEUNE VOYAGEUR.

L'ACADÉMICIEN.

Voilà le manuscrit de votre voyage; je l'ai lu d'un bout à l'autre. ..

LE VOYAGEUR.

Eh bien! Monsieur?

L'ACADÉMICIEN.

Eh bien! cela est écrit purement et sagement. Les réflexions sont bonnes, les descriptions bien faites. Vous donnez une idée très-nette des différents pays que vous avez parcourus; mais cela ne réussira pas.

LE VOYAGEUR.

Après un jugement si favorable, je ne m'attendais pas à cette conclusion.

L'ACADÉMICIEN.

L'ouvrage tel qu'il est se vendrait peut-être: il est instructif et par conséquent utile; mais il ne fera point d'effet, on n'en parlera point; cependant vous pouvez le rendre charmant en l'augmentant du double.....

LE VOYAGEUR.

Comment?

L'ACADÉMICIEN.

Oui; il est en deux volumes, faites-en quatre.

LE VOYAGEUR.

Mais j'ai dit tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais.....

L'ACADÉMICIEN.

Il ne s'agit pas de cela; on veut de l'imagination.

LE VOYAGEUR.

Dans un voyage?....

L'ACADÉMICIEN.

Nous sommes assez instruits. La philosophie a tellement répandu les lumières, elle a rendu la science si vulgaire que nous ne sentons plus qu'un besoin, celui de reposer notre esprit, qui, après tant de méditations profondes, n'est plus capable de s'appliquer. Croyez-moi, refondez votre ouvrage ; ôtez-en des descriptions qu'on ne lira point, mettez-y des détails intéressants...

LE VOYAGEUR.

Mais sur quel sujet?

L'ACADÉMICIEN.

Sur les sauvages.

LE VOYAGEUR.

Les sauvages! J'en ai parlé...

L'ACADÉMICIEN.

Oui; mais tout cet article est à refaire. Premièrement, il est beaucoup trop court...

LE VOYAGEUR.

Je n'ai pourtant rien de plus à en dire.

L'ACADÉMICIEN.

Qu'importe, si vous avez de l'imagination? D'ailleurs, tant d'ouvrages de ce genre peuvent vous servir de modèles, les caractères des sauvages sont si connus! Il ne s'agit que de travailler dans le même sens, et de ne pas démentir des idées reçues et des traditions qui plaisent. Nous nous figurons les femmes sauvages semblables à ces demi-déesses turbulentes et passionnées de la Fable; elles sont toutes, pour nous, des Circé et des Calypso; c'est ainsi qu'il faut les peindre. Pour les sauvages, on doit les représenter grands parleurs, grands raisonneurs, penseurs très-profonds, en même temps caustiques, méprisants, rodomonts et sentencieux. Il faut que votre ouvrage soit rempli de conversations intéressantes entre des sauvages et des Européens. Tous les principes de la morale seront discutés, analysés dans ces entretiens...

LE VOYAGEUR.

J'entends; vous voulez que l'homme civilisé instruise le sauvage?

L'ACADÉMICIEN.

Point du tout : ce serait là une idée bien commune; il faut, au contraire, que le sauvage instruise l'Européen, que tout l'avantage des discussions soit constamment du côté de l'*homme de la nature*, et, pour parvenir à ce but, vous sentez qu'il ne faut pas donner trop d'esprit à l'Européen ; adresse que les voyageurs modernes possèdent supérieurement; mais il faut que le sauvage soit éloquent et rempli de génie.

LE VOYAGEUR.

Oserais-je vous demander quel bien peut résulter de ce tableau fantastique?

L'ACADÉMICIEN.

Aucun; mais vous amuserez, vous serez lu. Ce cadre fournit des critiques inépuisables sur nos lois, sur nos institutions, et les épigrammes dans ce genre réussissent toujours.

LE VOYAGEUR.

Tout cela pourrait être fort agréable dans un roman; mais présenter des tableaux si faux dans un ouvrage dont l'exactitude et la vérité font le mérite principal!..... Non, je ne dirai point que *l'homme brut*, l'homme sans aucune culture, soit supérieur à l'homme civilisé; ce système philosophique, si triste et si décourageant, est heureusement démenti par tous les faits. Je ne placerai point dans mon ouvrage mes *conversations* avec les sauvages, parce que les sauvages ne *causent* point, et que le seul bon sens fait présumer que leur langue doit être infiniment bornée; aussi, pour rendre un grand nombre d'idées, ils sont souvent obligés de s'exprimer symboliquement et par signes. Enfin, quand leur langue serait aussi riche que la nôtre, comme ils n'ont ni règles, ni livres, ni écriture, et qu'on ne vit point en société avec eux, quel Européen pourrait la connaître, n'ayant eu ni le temps, ni la possibilité de l'apprendre?

Citer des sauvages de longs entretiens et des *discours éloquents* serait donc un mensonge dénué de toute espèce de vraisemblance. Les sauvages, abrutis par des traditions absurdes, par une paresse d'esprit insurmontable, pervertis par des coutumes barbares, sont beaucoup moins que nos paysans les *hommes de la nature*, et, loin d'offrir les traits primitifs du plus noble ouvrage du Créateur, ils ne nous présentent que le tableau dégoûtant de la dégradation humaine. Comme tous les Européens, je n'ai pu les apercevoir qu'à la dérobée ; mais je les ai cherchés souvent, je les ai suivis avec curiosité pendant cinq ans, et je ne les ai jamais vus, dans leurs huttes enfumées, que se reposant en silence ou dormant; dans leurs jeux, que s'enivrant ou se battant, et dans leurs vengeances, qu'exerçant constamment des cruautés atroces qui font frémir la nature. Ils font de fréquentes apparitions autour des habitations des colons, mais c'est toujours pour demander l'aumône, qu'il est dangereux de leur refuser, car dans ce cas ils se vengent en détruisant les bestiaux des métairies ou en faisant d'autres méchancetés plus cruelles encore (1). Tels sont les êtres avilis autant qu'infortunés que vous me proposez de peindre comme des hommes intéressants, heureux et supérieurs à nous.

L'ACADÉMICIEN.

Eh bien ! placez au moins dans votre ouvrage un petit épisode d'amour avec une jeune sauvage bien passionnée...

LE VOYAGEUR.

Mais ces femmes sauvages ne sont nullement passionnées ;

(1) On tient ces détails des personnes les plus dignes de foi, qui ont passé plusieurs années en Amérique, mais qui ne sont point *auteurs*, et qui n'ont point fait imprimer de voyages. Cependant on peut citer un voyageur moderne (M. de Liancourt) qui ne s'est permis aucune des exagérations de ce genre qu'on peut reprocher à tant d'autres; véridique dans tous ses récits, il est fort éloigné de parler des sauvages avec enthousiasme.

Note de l'auteur.)

elles sont hideuses, et elles ont les mœurs de nos courtisanes sans en avoir la séduction. Il est vrai qu'elles ne demandent pas de diamants, parce qu'elles ne les connaissent pas ; mais elles se vendent, tant qu'on veut, pour des colliers et des bracelets de verre....

L'ACADÉMICIEN.

Tout cela peut être ; cependant je persiste à vous conseiller de ne point publier ces détails ; vous vous feriez beaucoup d'ennemis en les livrant à l'impression.

LE VOYAGEUR.

Quand on veut toujours être vrai, on est souvent obligé de contredire les gens mêmes qu'on estime.

L'ACADÉMICIEN.

A quoi bon démentir tant de jolies relations, tant de beaux discours, pour nous offrir une si triste peinture ?

LE VOYAGEUR.

Je crois cette peinture utile ; elle peut servir à prouver l'insuffisance des lumières et de la loi naturelle ; elle peut encore ranimer le désir de civiliser les sauvages. Comment sera-t-on tenté d'entreprendre cet ouvrage difficile et bienfaisant tant qu'on les regardera comme les plus sages et les plus fortunés des hommes ? Si l'on parvenait à nous persuader que les mendiants et les vagabonds qui se trouvent parmi nous ont choisi le genre de vie le plus heureux, parce qu'ils sont exempts d'ambition et de mille soins qui nous occupent désagréablement, ne serait-il pas utile d'éclairer ceux qui auraient cette étrange opinion ? Enfin, Dieu n'a pas donné à l'homme des facultés intellectuelles si étendues et une industrie si merveilleuse pour que tant de dons précieux fussent enfouis et méprisés. La religion a consacré les arts. Le premier législateur des enfants du vrai Dieu les enseigna lui-même à son peuple, et, quelques siècles après, l'industrie humaine, mieux sanctifiée encore, produisit un chef-d'œuvre des arts, qui fut élevé, construit, embelli par l'ordre de la Divinité même.

L'ACADÉMICIEN.

Vous avez beau dire ; nos *penseurs* ont prouvé que pour devenir heureux il faudrait renoncer aux arts, aux sciences, et secouer le joug des lois et de toute religion.

LE VOYAGEUR.

Ils ont *prouvé* cela ?

L'ACADÉMICIEN.

Du moins, ils l'ont persuadé ; et, n'en doutez pas, ces idées sont tellement reçues qu'elles auront, sous peu de temps, une puissante *influence* (1)....

LE VOYAGEUR.

Vous me décidez.

L'ACADÉMICIEN.

Comment !

LE VOYAGEUR.

Je vais faire imprimer mon ouvrage.

L'ACADÉMICIEN.

Ah ! ah ! vous avez la prétention de changer la disposition des esprits ?...

LE VOYAGEUR.

Hélas ! non ; je sais trop que l'expérience seule peut instruire les hommes passionnés ; je ne veux que remplir un devoir.

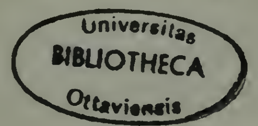
J'avais l'autre jour à souper un homme de mérite, qui a été trente-cinq ans lieutenant criminel à Saint-Domingue ; je l'ai beaucoup questionné ; il me disait que, dans les interrogatoires, les gens d'esprit sont plus faciles à démonter que les sots ; ces derniers se coupent sans en sentir les conséquences, et quand cette imprudence échappe aux premiers ils perdent

(1) Ceci fut écrit en 1778.

(*Note de l'auteur.*)

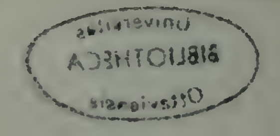
tout à fait la tête. Cette observation m'a frappée. Il me contait aussi des traits inouïs de courage, des nègres; ils bravent la mort et paraissent absolument insensibles à la douleur. Pourquoi cela? Il semblerait que la nature la plus brute dût craindre surtout la douleur. Notre imagination nous exagère-t-elle les maux physiques? La douleur, par elle-même, est-elle plus faible pour un sauvage que pour nous? Est-elle plus cruelle à envisager qu'à éprouver?...

L'abbé Lemonier m'a amené ce matin une des filles qui ont été couronnées l'année passée, comme *Bonne Fille*, à la fête de Canon, instituée par M. Élie de Beaumont. Elle a reçu une très-belle médaille, qui représente la Vertu couronnant une fille. L'abbé a écrit son histoire, et l'ouvrage se vend au profit des *Bonnes Filles*. J'en ai pris quelques exemplaires, et, pour engager madame la duchesse de Chartres à en prendre cinquante, il ne m'a fallu que lui conter cette touchante histoire. La fille que j'ai vue ce matin s'appelle Le Tellier; elle a une sœur. L'une de ces deux personnes se mettait en condition et donnait ses gages à son vieux père infirme; l'autre le soignait; au bout de l'année, elles faisaient un échange de leurs pieuses fonctions : la garde-malade allait servir pour donner ses gages, l'autre venait prendre sa place auprès du vieux père, et ainsi toujours alternativement pendant dix-huit ans. Leur père a passé tout ce temps dans son lit. Il fut bien dédommagé de ses souffrances. Quelle bénédiction du Ciel que d'en avoir reçu de semblables enfants!... Combien la piété filiale est plus touchante et plus belle dans cette classe que dans la nôtre! Nous ne pouvons prouver notre reconnaissance à nos parents que par des soins et des procédés si peu méritoires! mais, parmi le peuple, pour soulager des parents tombés dans la misère, il faut



ne vivre que pour eux, il faut s'immoler soi-même !... Et ces véritables modèles de la piété filiale se rencontrent souvent; j'en ai connu plusieurs. La vertueuse fille que j'ai vue ce matin a une physionomie céleste, quoiqu'elle ne soit pas belle, mais son visage exprime tout ce qu'elle a fait; on y voit la bonté, la vertu et l'inaltérable sérénité que doit donner une conscience si pure. Je ne me lassais pas de la regarder, et je l'ai embrassée avec autant de respect que d'attendrissement. Au reste, en estimant l'intention de M. Élie de Beaumont, je n'aime pas du tout que l'on veuille récompenser les vertus domestiques par la célébrité; c'est les profaner, c'est peut-être les détruire. Qu'a de commun la gloire avec les sentiments de la nature? Les *couronnes* sont bonnes à beaucoup de choses, mais réservons-les pour les actions publiques, et que la sensibilité, que les bonnes mœurs suffisent pour diriger, dans l'intérieur des familles, les amis, les parents, les enfants et les époux. Ceci me rappelle une loi établie parmi les Turcs, et qui me déplaît beaucoup : celle qui double le douaire de la veuve qui a allaité ses enfants. Cette loi, qui range les mères nourrices dans la classe des mercenaires, avilit les soins maternels et détruit la reconnaissance filiale. Cependant il n'est pas douteux que l'intention du législateur fut pure et morale. La bonté, si désirable dans les particuliers, est moins utile dans ceux qui gouvernent que de grandes vues et de l'esprit. L'établissement d'une mauvaise loi peut être d'une plus funeste conséquence qu'une guerre sanglante de plusieurs années. Faire couler sans nécessité le sang des hommes est un crime effroyable; un plus grand mal encore c'est de les corrompre.

Cet homme qui avait excité tant d'enthousiasme en entrant au ministère, dont on attendait de si belles choses, et qui n'a



rien fait de remarquable, M. de Saint-Germain vient de mourir. Le pauvre homme, dans sa maladie, ne s'est occupé que des personnes qui venaient le voir, c'est-à-dire se faire écrire à sa porte ; à tous moments il demandait sa liste. Je l'avais pris en guignon, parce qu'après avoir refusé, avec de belles phrases, les cinquante mille francs de pension, il les avait acceptés. Il n'y a rien de si désagréable que d'être obligé de reprendre son admiration au bout de quinze jours. Ce sentiment est si doux, surtout quand ce sont les gens en place qui l'inspirent ! Les admirer, c'est espérer. Voilà pourquoi le peuple prend si facilement de l'enthousiasme pour eux.

Pour revenir à M. de Saint-Germain, voici de lui un trait comique. Outre la pension de cinquante mille francs, il avait encore refusé, avec une noble fierté, l'argent comptant qu'on donne aux ministres pour établir leur maison ; il dit que cette somme était exorbitante, et qu'il enverrait son mémoire ; et ce mémoire s'est monté au double de la somme qu'on donne ordinairement.

Ce qu'il y a de plus difficile dans le grand monde, c'est de suivre une ligne droite ; tout s'y oppose. On a beau le vouloir avec fermeté, il faut bien s'arrêter quand on vous barre le chemin. Les routes tortueuses sont pleines de boue, mais elle n'ont point d'épines.

Il y a, dans la conversation, des lieux communs qui deviennent insoutenables avec le temps, à force de les avoir entendu répéter. Par exemple, j'ai le malheur de prendre en aversion les plus honnêtes gens du monde qui me parlent du roi David

9.

quand je joue de la harpe (1), ou ceux qui, venant me voir, et me trouvant lisant, ou écrivant, ou faisant de la musique, me disent niaisement : « Je vous interromps, vous étiez occupée ; » comme si, lorsqu'on est seule, on ne pouvait faire autre chose que dormir ou se promener dans sa chambre.

Pourquoi faut-il que, presque toujours, la méchanceté soit plus ingénieuse que la bonté ; que ses desseins soient si profonds, ses moyens si bien choisis, si bien combinés, et que la bonté ait si peu d'invention, qu'elle soit si pauvre en idées et en expédients ?... On dit toujours qu'il est difficile de faire le bien et facile de faire le mal. Oui, parce qu'on n'a pour le bien qu'une volonté molle, tandis que les méchants ont tant de persévérance et d'activité pour nuire ! .. C'est pourquoi ce qu'on appelle communément un *véritable ami* n'est jamais aussi utile que n'est nuisible un ardent ennemi. L'ami s'endort sur les intérêts de son ami, ou bien il s'en occupe faiblement ; l'ennemi veille toujours ; il médite, il est vigilant, inventif. L'ami, quand il est question de servir, se décourage par les obstacles, l'ennemi ne se rebute jamais. Il n'est que trop certain que la haine donne de la finesse, de l'imagination et de l'esprit, quand il s'agit de se venger ; et je vois tant d'amis rester toujours si maladroits et si sots ! ..

C'est une honte pour ce siècle *sentimental* que l'amitié, qu'on affiche tant, soit à peu près nulle dans ses résultats, et que la haine, qu'on n'avoue jamais, soit si puissante dans ses effets. Ce qui prouve le mieux la corruption des mœurs, c'est

(1) Un journaliste, qui cependant a de l'esprit, se récria, à la première édition de cet ouvrage, sur l'horrible injustice de prendre en *aversion d'honnêtes gens* pour si peu de chose. Il est étrange de croire sérieusement à une telle *aversion*.

(*Note de l'auteur.*)

l'affaiblissement de tous les sentiments légitimes, et l'exaltation de tous les sentiments vicieux.

Qu'il est dur d'être continuellement séparé des objets avec lesquels on voudrait passer sa vie, et de rencontrer, de voir et de revoir sans cesse tant d'êtres ennuyeux ! Tout ce qui plaît est fugitif et s'échappe !. . La vie, dans le grand monde, ressemble à ces assemblées nombreuses où l'on est coudoyé, ballotté, froissé par la foule importune, en cherchant ou désirant vainement un ami qui s'y perd !... Et l'absence !... et ces séparations de plusieurs années !... ces distances énormes qui peuvent se trouver entre vous et l'objet que vous aimez le mieux ! Tout est compensé, dit-on, par les charmes du retour et par le bonheur de la réunion. Mais vivra-t-on assez pour en jouir, ou comment se retrouvera-t-on ? vieillis, changés, ayant d'autres opinions, d'autres goûts, d'autres sentiments ; n'éprouvant peut-être, en secret, que la surprise d'avoir pu se regretter et se désirer si longtemps. Pour se convenir toujours il faut vivre et penser ensemble. La terre est trop grande et la vie trop courte pour les âmes sensibles, ou, pour mieux dire, tout fut ainsi sagement arrangé, pour nous empêcher de nous attacher passionnément durant ce voyage fatigant et rapide !...

Pourquoi dans le monde un certain degré d'esprit est-il si commun et l'esprit supérieur si rare ? C'est que le monde exerce l'esprit et donne de la finesse, et que sa dissipation empêche de méditer. La solitude, sans connaissance du monde, n'est profitable qu'à moitié ; on manque de sujets de méditation, on vieillit sans expérience, on se fait des idées fausses des hommes et des choses. Les livres ne sont utiles que lorsqu'on a pu

vérifier à peu près par soi-même ce qu'ils contiennent. Il faudrait partager son temps entre la solitude et le monde, c'est-à-dire dans la belle saison de la vie ; car c'est alors surtout que les réflexions sont salutaires. Autrefois on passait six mois de l'année dans ses terres, et le reste du temps à la ville et à la cour. Ce genre de vie a beaucoup contribué à former ces femmes si sensées, si spirituelles du dernier siècle. On ne revient pas de sa surprise en lisant les lettres charmantes de toutes ces femmes qui vivaient dans le même temps. Sans parler de mesdames de Sévigné et de La Fayette, quelles lettres que celles de madame de Maintenon ! que d'esprit, que de raison, que de finesse, que de pensées ingénieuses et toujours justes, que de morale sans pédanterie, et quel style noble, pur et naturel !... Et les lettres, et les charmants *Souvenirs* de madame de Caylus ! que de grâces, quel goût, quelle légèreté en contant, et quelle solide manière de penser ! Les lettres de madame de Dangeau, celles de madame de Coulanges ont le même mérite et les mêmes agréments. Beaucoup d'autres femmes encore de ce temps pourraient être citées avec les mêmes éloges. A quoi tenait donc cette supériorité si commune dans ce siècle ? au genre de vie, à la *morale reçue*, qui était alors et la *bonne* et l'unique ; à la raison et au bon goût, qui dérivent toujours de la vérité.

Il y a un grand éloge à faire du bon goût : c'est qu'il réprouve toujours tout ce qui est contre la raison.

Il faut qu'il s'établisse incessamment dans la société des *interprètes*, pour expliquer aux personnes vulgaires des discours dont les mots sont aussi neufs que les idées en sont étran-

ges; il s'agit d'apprendre une langue nouvelle et un nouveau code moral et *sentimental*. Il est vrai que ce code n'est rien moins qu'austère; c'est une facilité pour les disciples qui doit leur donner du zèle et les multiplier. Presque tous les ouvrages nouveaux sont inintelligibles pour moi; ils contiennent une quantité de phrases dont je ne comprends pas un mot. C'est comme lorsque je lis d'anciens livres, où je trouve à chaque page des citations latines et grecques; du moins je n'essaie pas de les lire, je les saute. Je voudrais que les auteurs modernes écrivissent en lettres italiques leurs passages sublimes; les ignorants les passeraient, et ne perdraient pas leur temps et leurs peines en vains efforts pour les déchiffrer. La marquise de Polignac dit que madame de *** a la clef de tous les galimatias. Utile *clef!* car aujourd'hui c'est presqu'*un passe-partout*.

J'aime beaucoup M. de Flahaut (1); il joint à une honnêteté parfaite un caractère original. Voici un trait plaisant qui le peint. Madame la comtesse de Noailles a, comme on sait, beaucoup de morgue et fort peu de politesse. Un soir elle arrive au jeu de la feue reine (2); le jeu était commencé. La comtesse de Noailles veut prendre place au haut du cercle; elle monte, elle s'avance, s'arrête pour s'asseoir, et n'aperçoit point de pliant. M. de Flahaut, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, voit son embarras, et très-obligeamment tire de dessous une table de marbre un pliant, qu'il pousse derrière elle; la comtesse le regarde, ne le remercie point, ne le salue point, et s'assied. Un moment après, une femme arrive, on se lève; pendant ce mouvement, M. de Flahaut retire doucement le tabouret qu'il a donné et le remet sous la table. La comtesse veut se ras-

(1) Le premier mari de madame de Souza.
(2) Femme de Louis XV.

(*Notes de l'auteur.*)

seoir ; elle fait une étrange culbute. Cependant les femmes qui se trouvaient à côté d'elle la retiennent et modèrent sa chute. La voilà sur ses pieds ; elle se retourne en disant : « Mais qui donc a pris mon pliant ? — C'est moi, Madame, répond froidement M. de Flahaut ; j'avais eu l'honneur de vous l'offrir ; il m'a paru qu'il ne vous faisait aucun plaisir, et je l'ai ôté. »

Tout le monde est toujours uniquement occupé de M. de Voltaire ; tout Paris court chez lui ; on s'y étouffe, et on le tuera. Il m'a écrit un billet très-aimable ; il est venu chez moi, je n'y étais pas ; mais le lendemain j'ai été lui rendre sa visite. J'ai trouvé chez lui un monde énorme. La conversation, quoique générale, m'amusait ; on ne s'écoutait guère mutuellement, mais chacun était, en secret, occupé à chercher quelque phrase ingénieuse ; on ne pouvait guère sortir convenablement d'un tel cercle sans avoir payé cette espèce de tribut à M. de Voltaire. Je voyais les femmes surtout s'agiter, rêver, se tourmenter, pour placer une réponse fine et spirituelle, et, le bon mot dit, s'en aller avec la persuasion qu'en sortant de ce salon on emporte une portion de la gloire et de l'esprit de M. de Voltaire.

M. de Voltaire a enfin paru à la comédie ; il a été applaudi à tout rompre, ce qui est juste et simple dans la salle de la Comédie-Française : le théâtre de sa véritable gloire est là. Madame de Villette l'a couronné dans sa loge, les comédiens ont couronné son buste. Toutes les femmes se sont levées pour lui : les femmes ! cela est remarquable, et prouve l'innocence des dames françaises, qui, par bienséance, n'auraient sûrement pas rendu cet hommage éclatant et si extraordinaire à un homme

si elles eussent entendu dire que cet auteur a publié des écrits infâmes contre la religion et les mœurs. Il y avait beaucoup de femmes dans le balcon (chose tout à fait étrange) ; à mesure qu'elles paraissaient, le public les applaudissait pour louer leur empressement. Dans la rue, les poissardes et les polissons criaient : *Vive Voltaire !...* etc., etc. (1). Que ferait-on de plus pour le héros à qui l'on devrait le salut de la patrie On n'en ferait peut-être pas tant. Et le grand Corneille, ce génie sublime, cet homme si pur ; et Racine, cet auteur inimitable et parfait, ont-ils obtenu de tels hommages? Au reste, tout cet enthousiasme n'existerait pas si M. de Voltaire n'eût jamais quitté Paris, et surtout s'il avait trente ans de moins. Sa carrière est finie, il n'est plus qu'une ombre ; il n'a plus d'envieux.

Voici un fait parfaitement vrai, que je voudrais qui fût connu de tous les maîtres de pension et de tous les instituteurs. M. *** s'était retiré en province pour s'y consacrer, sans distraction, à l'éducation d'un fils unique qu'il adorait. Cet enfant annonçait un esprit extraordinaire ; il avait une aptitude extrême pour les sciences, une âme généreuse et sensible, et un caractère plein d'énergie. On ne remarquait en lui qu'un seul défaut : il était extrêmement obstiné. Un jour, il montra une obstination si inflexible et si déraisonnable que son père crut devoir employer des moyens violents pour la rompre. Il menace ; l'enfant (âgé de dix ans) persiste. On fait paraître deux hommes armés de verges : on n'obtient rien ; le père ordonne de saisir l'enfant qui pleurait et qui criait, et de le fustiger ; on obéit. Pendant cette exécution, l'enfant devient pâle,

(1) Ces polissons et ces poissardes ne savaient pas que toujours Voltaire, en parlant du peuple, ne l'a jamais désigné qu'avec l'épithète de *canaille.*

(*Note de l'auteur.*)

cesse de crier; ses larmes s'arrêtent; aux éclats de sa colère succèdent tout à coup un silence morne, une effrayante immobilité... On le regarde avec étonnement, on l'interroge; point de réponse : sa physionomie décomposée n'offrait plus que l'expression du saisissement et l'empreinte de la stupidité. Par une révolution funeste, et qui fait frémir, il venait de perdre toutes ses facultés mentales, et il ne les a jamais recouvrées; il est resté imbécile!...

Aujourd'hui, après dîner, j'entre dans la chambre de madame la duchesse de Chartres (1); elle n'y était pas, mais j'y trouve un spectacle étonnant; j'y vois, assise sur un canapé, une pauvre jeune femme avec trois charmants petits maillots de dix jours. « La princesse, dit-elle, a voulu voir mes trois garçons.— Ils sont jumeaux? — Oui... — Trois jumeaux !...— Et ils se portent bien. Je suis du quartier; la princesse a su que j'étais accouchée de trois enfants, et que je n'avais pas de quoi en mettre deux en nourrice, et elle m'a fait venir. » Comme la pauvre femme me donnait cette explication, madame la duchesse de Chartres, qui était allée chercher, dans une pièce voisine, de l'argent et deux nourrices, est rentrée suivie de deux grosses paysannes; et, m'adressant la parole : « *N'est-ce pas*, me dit-elle, *que c'est heureux d'avoir trouvé cela* (ce furent ses propres paroles)? — Oui, Madame, ai-je répondu, et il faut convenir que vous méritez d'être *heureuse* en ce genre, comme en toutes choses. » La mère a eu de l'argent; on lui a demandé lequel des trois enfants elle voulait garder; elle a répondu qu'ils se ressemblaient tant qu'elle ne savait lequel choisir. En effet, ces trois petits garçons, blancs comme la neige, se ressemblent comme trois

(1) Mère de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans actuel.
(*Note de l'auteur.*)

gouttes de lait. Les grosses paysannes se sont emparées de leurs nourrissons, la mère en a gardé un, et ces bonnes femmes, parfaitement heureuses, sont sorties en comblant de bénédictions la bienfaisante princesse.

Voici un joli mot d'enfant. Le petit Charles de Poix, âgé de sept ans, est très-gourmand, ce qui fait qu'on ne lui donne jamais à manger autant qu'il désire. Un soir, à un bal d'enfants, il échappe à son précepteur; il court au buffet pour avoir des gâteaux de Savoie; on lui demande ce qu'il en veut : *Donnez-m'en trop*, répondit-il; car ses parents lui disent toujours en lui retirant quelque chose : *Il y en a trop*, et c'est ce *trop* qui seul pouvait le satisfaire. Ne sommes-nous pas tous comme cet enfant? *Assez* nous suffit-il? et n'est-ce pas pour obtenir *trop* qu'on ne se lasse ni de solliciter, ni d'intriguer, ni de travailler?

Le ton, le maintien et l'air véritablement noble sont toujours réunis à la douceur et à la simplicité; la majesté la plus imposante a du charme, parce qu'elle est inséparable de l'expression de la bonté. Quelle noblesse dans les têtes de Vierges de Raphaël, et quelle angélique douceur! Une figure rude et dédaigneuse n'est point majestueuse; eût-elle la taille d'Hercule, elle n'exprime que la hauteur et l'arrogance, et non l'élévation de l'âme. Il n'y a qu'un sot qui puisse admirer ce qui repousse. Mais il y a des gens dont on n'obtient le respect qu'en les intimidant; leur admiration n'est qu'une espèce de frayeur.

Je ne connais point d'homme qui ait l'air plus doux et plus noble que M. le prince de Beauvau; et quelle politesse pleine de goût et de nuances, toujours naturelle et toujours parfaite!

Personne aussi ne parle mieux. Je me souviens qu'un jour, à l'Ile-Adam, je restai dans le salon, pendant le souper, avec M. de Beauvau, M. de Pont-de-Vesle, et trois ou quatre personnes. La conversation tomba sur la langue française; je me taisais, mais j'écoutais avec le plus vif intérêt tout ce que disait M. de Beauvau; je n'ai jamais entendu faire des remarques aussi fines et aussi judicieuses. J'écrivis, avant de me coucher, tout ce que ma mémoire put me rappeler de cet entretien. Nous autres femmes, qui n'avons point fait d'études, et qui sommes forcées de vivre dans le grand monde, nous pourrions nous instruire, au milieu de cette prodigieuse dissipation, en écoutant les conversations des hommes distingués par leur esprit; mais pour cela il ne faut pas chercher toujours à les occuper de nous et les distraire par nos frivolités; il faut savoir garder le silence. Nous voulons leur plaire; les écouter avec intérêt n'en serait-il pas un moyen? On en cherche un plus brillant; on veut causer, on veut montrer *de la grâce,* qu'en résulte-t-il? On donne à l'homme le plus spirituel l'apparence d'un homme ordinaire, on le force à dire des riens et des fadeurs, et souvent on le trouve inférieur à celui qui n'a que le jargon de la galanterie... Pour moi, j'ai plus acquis par le silence que par la lecture : on n'observe et l'on ne s'instruit qu'en se taisant.

M. de Champc*** (1), en passant dans un village, voit une chaumière en feu; on lui dit qu'il ne reste qu'une vieille femme paralytique; il s'y précipite, traverse rapidement les flammes, passe dessus des poutres embrasées, trouve la vieille femme

(1) Champceron, frère de madame de Sabran, dame de feu madame la princesse de Conti.

(*Note de l'auteur.*)

vivante, la prend dans ses bras, l'emporte, sort de la maison sain et sauf; mais, comme la vieille femme avait ses vêtements en feu, il la jette dans une mare qui se trouvait devant la porte et il la noie! Cette mare, grossie par les pluies, avait six pieds de profondeur... Voilà une admirable action déjouée, inutile, perdue; quelques pieds d'eau de moins, et cette histoire eût été célébrée dans toutes les gazettes. L'héroïsme même a besoin de bonheur.

Hier, à souper, j'ai entendu faire un joli conte. Le voici.

Sous le règne de Henri II vivait à Neuilly, près Paris, sur les bords de la Seine, un sage retiré du monde, et fixé là dans une petite maison aussi agréablement située que simple et commode. Ce philosophe modeste et solitaire s'appelait Théophile. Il avait beaucoup voyagé; il était étranger, et il vint d'un pays lointain s'établir dans cet humble asile, plus conforme à son goût qu'à sa fortune, car il avait de grandes richesses; mais il méprisait le faste. Une âme sensible, une piété sincère le préservaient des petitesses d'une vanité coupable; il était dévot et conséquent. Sa conduite s'accordait avec sa croyance et ses discours; il ne pensait pas que le luxe pût s'allier avec la charité chrétienne, et qu'il fût possible d'avoir des sentiments religieux en conservant de l'orgueil, de l'ambition et de l'indifférence pour les infortunés. Il attira, sans le vouloir, l'attention de ses voisins, par la simplicité de sa vie et par sa bienfaisance. On voulut le connaître : il était assez sage pour fuir le monde ; il avait trop de douceur et d'aménité pour repousser ceux qui venaient le chercher. Il forma quelques liaisons, et il inspira tant de confiance à ses nouveaux amis qu'il devint l'arbitre de tous les différends qui s'élevaient entre eux. Consulté par eux sur tous les intérêts particuliers,

il leur prédit, avec une justesse étonnante, tout ce qui devait résulter des résolutions sages ou téméraires qu'ils prenaient. L'événement justifia tant de fois les conjectures de sa prévoyance, que, dans un siècle si peu éclairé, où les personnes même du rang le plus élevé se livraient aux illusions ridicules d'une stupide superstition, on finit par croire que Théophile était un homme merveilleux, qui possédait des lumières et une science surnaturelles. Il faut avouer, cependant, que, dans tous les temps, un homme de mérite qui ne prétend à rien, et qui n'emploie une grande fortune qu'au soulagement de l'indigence, peut assez raisonnablement être regardé comme une espèce de prodige. Aujourd'hui, nos esprits forts n'y croiraient pas ou s'en moqueraient; mais, dans le seizième siècle, ce phénomène excita une telle admiration et fit tant de bruit que la réputation de Théophile parvint jusqu'à la cour. La reine Catherine de Médicis, qui ne crut jamais à l'Évangile, mais qui eut toujours la foi la plus vive dans les mystères ténébreux de la cabale, voulut voir cet homme extraordinaire. Elle arriva un soir, dans le plus grand incognito, chez Théophile, et, tête à tête avec lui, elle se fit connaître, et lui demanda un talisman qui pût lui assurer à jamais le pouvoir de gouverner le roi et la France. Théophile protesta vainement qu'il n'était ni devin, ni astrologue; il ne fit qu'irriter Catherine sans la dissuader, et elle finit par le menacer de tout son ressentiment s'il persistait à nier sa science. Théophile, après quelques instants de réflexion, reprenant la parole : « Eh bien! Madame, dit-il, je ferai le talisman que vous désirez; il faut seulement, pour produire l'effet *sympathique* qui doit agir sur le roi, que vous puissiez me donner des cheveux d'une personne qui ait pour vous l'attachement le plus tendre et le plus généreux. Le sexe est indifférent, pourvu que le sentiment soit parfaitement désintéressé. » La reine trouva cette condition bien facile à remplir; elle était jeune, elle avait encore toute la crédulité que l'orgueil peut donner à cet égard. « Je pourrais, dit-elle, vous

fournir des cheveux de quatre personnes dont je suis également aimée. — Une seule suffit, reprit Théophile ; mais il est nécessaire, Madame, que cette personne ne vous ait jamais demandé une grâce pour elle, et ne vous ait jamais dit de mal de ses ennemis ou de ses rivaux. Quelque frivole que puisse paraître cette circonstance elle est absolument indispensable. » A ces mots, un nuage de tristesse se répandit sur le visage de Catherine. « Quoi ! dit-elle, vous ne vous contenteriez pas d'un attachement dont je répondrais ? — Non, Madame, répondit le sage Théophile ; il me faut encore ce que je viens de demander. — Parmi les personnes qui m'entourent, répondit Catherine, il n'en est point qui puissent remplir cette condition ; mais je chercherai de nouveaux amis, et, quand j'aurai trouvé ce que je désire, je reviendrai. » Théophile fut très-satisfait de cette décision ; il crut être débarrassé de toute importunité de ce genre ; il se trompait. On sut que la reine l'avait honoré d'une visite secrète, et tous les gens de la cour voulurent le voir et le consulter. Théophile, ne pouvant leur persuader la vérité, tâcha de tirer de leur erreur un résultat utile et profitable pour eux. Une jeune dame de la cour, nouvellement mariée, vint lui demander avec instance un philtre pour fixer son mari. Théophile lui donna un cœur de cristal de roche qui contenait une liqueur couleur de rose et parfumée. « Ce philtre, lui dit-il, produira l'effet que vous désirez. Il n'est que préparé ; vous seule pouvez le rendre parfait. Il faut que vous le portiez dans votre sein pendant trois mois avant d'en faire usage ; mais il est nécessaire que, durant ce temps, vous soyez dans les dispositions morales les plus calmes, que vos passions soient modérées, que vous sachiez éviter les querelles et tout ce qui peut agiter le sang, afin que le philtre ne reçoive de vous que des émanations balsamiques. — Quoi ! si je me fâchais, si j'éprouvais du dépit, si j'avais de l'aigreur... si je montrais de la jalousie... — Vous gâteriez tout à fait le philtre... — Cela est inouï. . — Ne savez-vous pas, Madame, que des person-

nes malsaines font, par leur présence seule, tourner le lait et d'autres liqueurs? — Oui; mais il n'y a à cela qu'un effet physique. — Vous n'ignorez pas que le moral influe beaucoup sur le physique. Certainement l'habitude de l'humeur et des caprices continuels altèrent la pureté du sang. — En effet, quand je m'impatiente et quand je boude, j'ai bien mauvais visage ; mes yeux sont si battus, mon teint si brouillé! — Le philtre, alors, n'acquerrait aucune vertu, ou la perdrait. — Voilà qui est dit ; je vais devenir tranquille, égale, patiente ; je serai toujours calme et de bonne humeur. Avec un grand ou puissant intérêt, on est capable de tout. Je penserai à mon philtre, et rien ne me coûtera. — Si vous vous conduisez ainsi, le philtre fera des merveilles. — Comment dois-je m'en servir ? — Tous les six mois, vous en mettrez une goutte dans la boisson de votre mari. Le cœur de cristal en contient soixante gouttes. — J'en ai pour trente ans; cela est honnête, et je conçois qu'au bout de ce temps-là mon mari ne sera pas tenté de devenir volage. » La jeune personne emporta le philtre ; elle fit avec persévérance tout ce que le sage avait prescrit, et elle publia partout que Théophile possédait des secrets admirables. Une de ses amies, nommée *Théonie*, vint supplier Théophile de lui donner un talisman contre la colère. Elle lui fit d'abord un grand éloge de son cœur et de son caractère, car on commence toujours par là quand on veut avouer un défaut. « Je suis bonne, dit-elle, incapable de rancune et de faire une méchanceté ; ma franchise est extrême, ainsi que ma sensibilité ; je n'ai qu'un petit inconvénient, celui de disputer avec emportement, de me mettre facilement en colère. Ce défaut que je ne puis vaincre, éloigne de moi mon mari, qui est un homme doux et paisible. Je l'aime, et je m'en afflige, et je ne puis réprimer mes premiers mouvements. — J'ai ce qu'il vous faut, répondit Théophile; c'est le plus rare des talismans, parce qu'il est le plus difficile à faire; il fut composé, il y a trois siècles, par une femme très-savante... — Par une femme? — Oui, une femme qui

consacra son art aux personnes de son sexe, qui sont, en général, plus sujettes que nous à se mettre en colère. J'ai eu ce talisman par héritage ; il m'est inutile, je vous le donnerai avec plaisir. C'est un anneau d'or parsemé d'étoiles émaillées ; le voici. — Il suffira de le porter ? — Voici ce que vous devez faire. Aussitôt que vous sentirez la tentation de vous fâcher, il faudra vous taire, ne pas prononcer une syllabe, et sur-le-champ passer dans votre cabinet. Là, seule et sans témoins, vous plongerez votre anneau dans un grand verre d'eau froide, et vous répéterez neuf fois ce nom : *Peinthéphiladelmirézidarnézulmézidore*. — Bon Dieu ! c'est là un nom ? — Oui, et un nom très-vénérable ; c'est celui de la femme savante qui passa cinquante ans à former ce précieux talisman. — Je ne m'étonne pas que, malgré sa science, elle ne soit pas plus célèbre ; un tel nom ne saurait parvenir à la postérité ; il est presque impossible de le retenir. — Je vous l'écrirai. — Je l'apprendrai par cœur. Il faudra donc le prononcer neuf fois ? — Oui, et posément. Ensuite vous retirerez le talisman du vase, vous boirez l'eau, et vous serez parfaitement calmée. — Cela est admirable !... — Quand vous ne serez pas chez vous, et que, par conséquent, vous ne pourrez pas vous retirer dans votre cabinet, il faudra bien vous contenter de répéter en vous-même le nom magique ; mais j'avoue qu'alors le talisman aura beaucoup moins d'efficacité. — Oh ! ceci ne m'inquiète pas, parce que je ne suis jamais de méchante humeur que chez moi ; je ne me mets en colère que contre mes gens ou contre mon mari, quand nous sommes tête à tête. D'ailleurs je suis toujours, dans le monde, très-polie et très-complaisante. — Dans ce cas, en observant toutes les cérémonies nécessaires, vous acquerrez une douceur parfaite. »

Théonie, enchantée, emporta l'anneau et le nom de *Peinthéphiladelmirézidarnézulmézidore*, écrit de la main de Théophile. Comme elle avait une heureuse mémoire, elle fut en état d'en éprouver la vertu dès le soir même, et ce fut avec

un succès qui lui inspira la plus vive admiration pour Théophile. Cependant tout le monde n'était pas aussi content de lui; il recevait très-sèchement les intrigants et les coquettes, et il ne leur accordait rien. Un jour, il vit entrer chez lui une jeune dame avec son frère, l'un des favoris du roi. Ce dernier voulait avoir un charme qui lui donnât l'assurance de faire une assez haute fortune pour que tous ses désirs fussent pleinement satisfaits. « Seigneur, répondit Théophile, plusieurs adeptes ont trouvé le secret de faire de l'or et de renouveler la jeunesse, mais ils n'ont jamais cherché celui de satisfaire un ambitieux; c'était trop évidemment s'occuper d'une chimère. — Eh bien! interrompit la jeune personne, donnez-moi donc le précieux secret de rester toujours jolie, c'est-à-dire de ne point vieillir, puisqu'il n'existe pour nous qu'un seul bonheur, celui de plaire et de tourner des têtes. » A ces mots, Théophile regarda en souriant celle qui lui parlait, car, malgré sa jeunesse et sa parure, elle avait une figure très-médiocre. « Madame, répondit-il, comme je sais lire dans l'avenir, je puis vous prédire que vous n'aurez nul besoin du talisman que vous demandez, car je vous assure que dans vingt ans vous aurez la même parure, les mêmes manières, les mêmes projets et les mêmes espérances — Ne me trompez-vous point? — On ne vous a jamais rien dit de plus vrai. — Oh! sous quel astre heureux je suis née!... »

Quelques jours après, Théophile reçut une visite qui l'intéressa davantage; c'était un homme riche, sensible, bienfaisant. Il s'appelait Alcippe; il commença par conter, en peu de mots, son histoire à Théophile. « Je suis né, dit-il, avec une fortune considérable, qui s'est triplée, depuis dix ans, sans que j'y aie eu d'autre part que de risquer, avec assez d'insouciance, de grosses sommes employées à des entreprises publiques qui paraissaient extrêmement hasardeuses; mais tout m'a réussi. Un bonheur si surprenant m'a fait peut-être plus d'envieux que si j'eusse acquis mes richesses à force d'intrigues et de bas-

sesses; car les envieux ne peuvent pas me calomnier à cet égard, mais ils s'en dédommagent de mille autres manières. J'ai beaucoup d'ennemis; je n'ai jamais fait que du bien, et j'éprouve continuellement les effets de la haine; souvent même on parvient à me nuire. Je prends de l'aigreur, du ressentiment; je sens que ma bonté naturelle s'altère, et je ne suis point heureux. On m'assure, savant Théophile, que vous avez composé des talismans merveilleux pour le bonheur des hommes; ne pourriez-vous pas m'en donner un qui me fît triompher de mes ennemis? — Oui, sans doute, répondit Théophile; j'en ai moi-même éprouvé l'effet miraculeux, et je puis le communiquer sans en perdre la jouissance. Mais vous ne sauriez recevoir un don si précieux sans être initié auparavant dans les mystères les plus profonds d'une science sublime.... Il faudra subir de certaines épreuves... — Quoi donc! faut-il pour cela que je devienne un adepte?... — Il faut que vous deveniez ce que je suis moi-même... — Je sais qu'on exige des adeptes de certaines privations et une grande pureté de cœur. Rien ne me coûterait pour obtenir ce que je désire, mais je crains de n'avoir pas l'intelligence nécessaire... — Je n'exigerai que des choses qui dépendront entièrement de votre volonté. — Eh bien! parlez; j'obéirai. — Il faut d'abord abjurer tout esprit de vengeance. — On m'a fait tant de noirceurs!... mes ennemis sont si méchants! ... Il en est deux, surtout, qui sont coupables envers moi d'une ingratitude si monstrueuse!... car je les avais jadis comblés de bienfaits... — N'importe; il faut éloigner de votre esprit tous ces sujets de mécontentement, et chercher de nouveau l'occasion de les obliger... — Que me demandez-vous? — La chose la plus indispensable. Enfin, il faut agir ainsi avec tous vos ennemis, mais sans ostentation, sans orgueil, sans vous en vanter. — Je puis bien vous promettre de me taire à cet égard; mais comment puis-je m'engager à ne point tirer vanité d'une conduite si généreuse? Ce sentiment dépendra-t-il de moi? — Le seul bon sens vous en

préservera ; car comment pourriez-vous raisonnablement vous enorgueillir d'une conduite que vous n'auriez pas si on ne vous la prescrivait point ? — Voilà une réflexion qui me frappe. En effet, je n'agirai que par soumission et par intérêt, pour obtenir le prix immense que vous me promettez. Ainsi, quand je ferais les actions les plus extraordinaires, je n'aurais pas le droit de m'en estimer davantage. Est-ce là tout ce qu'il faut faire ? — Oui, puisque d'ailleurs vous avez de la bonté, des mœurs et de la probité. Revenez dans six mois. — Vous m'assurez qu'en me conduisant ainsi vous me donnerez alors l'inestimable talisman qui me fera triompher de tous mes ennemis ? — Oui, vous posséderez ce trésor, en effet *inestimable* pour qui sait l'apprécier. Comptez sur ma parole; elle est inviolable. »

Alcippe, rempli de joie et d'espérance, quitta Théophile, bien fermement décidé à se conformer à ses ordres, quelque sévères qu'ils lui parussent. Il revint au bout de six mois. « O sage Théophile, s'écria-t-il, que de remercîments je vous dois ! J'ai suivi vos conseils et je suis déjà le plus heureux des hommes. Je me suis réconcilié avec la plupart de mes ennemis; deux ou trois (malgré mes bons procédés) me haïssent encore; mais tout le monde les trouve si injustes que je n'ai plus le moindre ressentiment contre eux. J'ai regagné les autres ; ainsi je puis dire que j'ai triomphé de tous. Cependant je désire toujours le talisman que vous m'avez promis; s'il ne m'est pas nécessaire dans ce moment, il pourra, par la suite, m'être utile... —Je vais vous le donner, dit Théophile; le voici. » Alcippe regarde, et s'étonne en voyant que c'est un livre... Il ouvre ce livre ; il en lit, avec émotion, le titre sacré... Deux pieuses larmes s'échappent de ses yeux ; il se met à genoux, et pressant le livre divin contre sa poitrine : « Oui, dit-il, je sens maintenant toute la sublimité de ce commandement qui nous paraît si rigoureux : *Pardonne toujours, et rends le bien pour le mal.* Ce n'est pas une voix humaine qui peut donner un tel ordre ; ces paroles sont véritablement célestes, et en suivant ce qu'elles

prescrivent nous agissons surtout pour notre propre bonheur... »

On n'a rendu compte jusqu'ici que des succès de Théophile, mais sa réputation ne se soutint pas. On trouva qu'il exigeait des choses étranges ; on eut bientôt recours à d'autres astrologues, et Théophile retomba dans une heureuse obscurité qui lui rendit des biens que l'on préfère à la gloire lorsqu'on les a déjà goûtés, de doux loisirs, la paix et la liberté.

Quand nous nous embarquons pour une navigation de cinq heures, communément l'impatience ne nous prend qu'au bout de quatre ; si le voyage doit durer six ou sept jours, on n'est agité que les deux derniers, et si l'on vogue pour la Chine, on prend patience pendant deux ou trois mois, etc. Nos facultés courageuses sont toutes dans notre imagination ; l'espérance éloignée ou rapprochée décide du degré de nos forces. Combien la vie est agitée, troublée, par des espérances vives et successives !... On vante à tort la facilité de se flatter ; savoir se fixer et s'arranger pour tirer parti de sa situation actuelle vaut beaucoup mieux. On ne songe pas que ce désir passionné, porté vers l'avenir, rend le présent insupportable, et que les chimères qui séduisent rendent odieuse la réalité, qu'il faut toujours retrouver et sentir, quelque effort que l'on fasse pour s'en distraire. Qui attend toujours une chose prochaine ne fait rien, ne jouit de rien. Ces gens ardents et passionnés sont, au fond, les êtres du monde les plus superficiels et les plus désœuvrés. Rien de pis que de désirer sans cesse le lendemain. Ces personnes-là ressemblent à celles qui, toujours mécontentes de leur logement, passent leur vie à déménager. Cependant l'espérance est une consolation nécessaire à cette vie remplie d'amertume ; il en faut une sans doute, mais pour nous préserver des agitations qui consument et des mécomptes qui découra-

gent ou qui désolent; il faut qu'elle soit éloignée, grande, bien fondée, et que l'époque de la jouissance qu'elle promet soit incertaine. Voilà ce que la religion peut nous donner.

Je viens de lire un ouvrage très-froid et très-ennuyeux, mais très-dévot. Le sujet était beau; il est dommage que l'auteur n'ait eu ni assez de profondeur ni assez d'éloquence pour le bien traiter. Il faut toujours lui savoir gré d'avoir montré de fort bons sentiments; il y rabaisse et il y déchire peut-être trop la philosophie, qui, de son temps, n'était ni aussi audacieuse, ni aussi corruptrice que de nos jours, mais il y exalte avec raison l'excellence et l'utilité du christianisme. Il y parle du *Messie* avec l'expression de la foi la plus vive, et il finit par une longue et pieuse apostrophe *au Verbe incarné.* Cet ouvrage est de Fontenelle!!!!... C'est un *Discours sur la Patience,* qui a remporté le prix d'éloquence en 1689. Louis XIV alors était dévot; mais sous M. le Régent le même auteur fit l'*Histoire des Oracles!*... Ceux qui aiment la bonne foi, la droiture, ceux qui n'estiment que les hommes sincères et conséquents, ne deviendront jamais les disciples des philosophes modernes, ou du moins ils finiront par se détacher d'eux.

J'ai trouvé aussi, dans les OEuvres de Fontenelle, deux *jolis* vers; les voici :

Nuit, Mort, Cerbère, Hécate, Érèbe, Averne,
Noires filles du Styx, que la Fureur gouverne.

Le premier vers prononcé vivement fait un effet charmant à l'oreille :

Nuit, Mort, Cerbère, Hécate, Érèbe, Averne!

Quelle harmonie!... On devrait faire répéter ce vers aux jeunes gens qui ont quelques défauts de prononciation; il leur

délierait parfaitement la langue; car il est plus difficile de le prononcer vite et nettement que de parler avec des cailloux dans la bouche.

M. de*** est d'une avarice extrême. N'ayant point tenu de maison dans le cours de l'été, et sa glacière se trouvant encore toute remplie au mois de janvier, son maître d'hôtel lui demanda ce qu'il voulait que l'on fît de toute cette glace? « Eh bien! répondit M. de***, qu'on la donne aux pauvres. » C'est le premier acte de charité qu'il ait jamais fait.

Rousseau est mort d'une colique néphrétique. Je l'ai beaucoup connu. J'étais bien jeune alors, et je ne faisais pas encore de journal. Pendant plus de six mois je l'ai vu tous les jours; il dînait avec nous, et ne s'en allait communément qu'à dix heures du soir (1)

Dans le cours de cette semaine, j'ai donné à dîner à un homme célèbre que je ne connaissais pas, le comte de Béniouski très-fameux par sa captivité en Sibérie et par l'adresse avec laquelle il s'est échappé de ces déserts. C'est un petit homme boiteux et fort laid, qui conte ennuyeusement une belle aventure. Ce récit, fait par un tiers, m'aurait fort intéressée, mais

(1) On trouvera dans le volume suivant, consacré aux *Mémoires* de Mme de Genlis, le récit de ses relations, avec Rousseau.

(*Note de l'éditeur.*)

la complaisance même du héros m'a été suspecte. A peine était-il assis qu'à ma première question il a pris la parole, et il a fait avec méthode sa narration, en homme exercé qui la répète pour la *millième* fois. J'ai eu le mauvais caractère de ne pas croire un mot des détails de cette longue histoire. Tout ce qui m'en a frappée, c'est qu'il avait mis dix-huit personnes dans sa confidence entière; aucun des conjurés ne le trahit parce que chacun crut en particulier être l'unique dépositaire du secret. Leur surprise à tous fut extrême lorsqu'au moment de l'exécution ils se trouvèrent une petite troupe.

Les personnes d'un naturel parfait, même les plus spirituelles, sont souvent, dans la société, d'une nullité complète. Quand on ne leur inspire rien, elles se taisent ou ne répondent qu'avec indolence et brièveté; quand elles ont des sujets de tristesse, elles ont de l'abattement et de la distraction. Tout ce qu'elles éprouvent se peint sur leur physionomie, et c'est pécher essentiellement contre la politesse et contre l'usage du monde; aussi se plaint-on toujours de leur inégalité. Elles ont, dit-on, des caprices; elles sont quelquefois dédaigneuses. Point du tout; elles sont alors insouciantes, elles se montrent sans artifice, et, avec les indifférents, c'est presque toujours un tort.

Les gens naturels ne savent ni rire d'un mauvais conte, ni s'attendrir sur l'affectation de sensibilité, ni prêter une oreille complaisante aux ennuyeux. Il est étonnant que l'on puisse les supporter dans la société. Cependant, au fond, on les aime; du moins ils attirent; eux seuls savent plaire.

Le naturel est autre chose que la sincérité; il est moins estimable, mais il a plus de grâce, et précisément parce qu'il n'est pas fondé sur des principes et qu'il n'est point raisonné. Il n'est pas une vertu, mais il ne saurait exister sans plusieurs

qualités aimables. Pour être bien naturel il faut n'avoir à cacher ni desseins profonds, ni vices honteux ; les coquettes, les fourbes, les ambitieux et les orgueilleux ne sont jamais parfaitement naturels.

On ne saurait être naturel quand on est possédé du désir de briller, de séduire et de produire un grand effet.

Les manières naturelles sont beaucoup plus rares en province qu'à Paris : c'est qu'on peut espérer de se faire remarquer dans un petit cercle, et qu'il est presque impossible d'avoir cette prétention dans un cercle très-étendu, qui se renouvelle sans cesse. On a rarement de l'apprêt lorsqu'on se trouve dans une grande foule ; mais on se compose lorsqu'on a assez d'espace pour être aperçu de tout le monde. Madame de *** est *charmante*, dit-on, *quand elle veut plaire*. Il faudrait dire qu'elle est alors vive, animée, brillante, et voilà tout. Madame la comtesse de Boufflers n'a de l'esprit et de l'agrément que lorsqu'on lui plaît. C'est celle-là qui est *charmante!* On est si flatté de sa grâce ! on la produit... Comme elle conte ! comme elle cause ! comme elle est à la fois douce et piquante ! comme elle fait valoir les autres sans les protéger, parce que son attention est un éloge et son sourire un suffrage ! Ce sourire est si vrai, si fin et toujours si bien placé !... J'ai un penchant pour elle, qui me rend muette en sa présence. Depuis que je suis dans le monde, je ne me lasse point de la regarder et de l'écouter. Elle et madame la princesse de B***** sont d'*excellentes études* pour une jeune personne qui veut perfectionner son esprit et son goût. Au reste, j'ai pu trouver une *étude* de ce genre plus près de moi et plus chère à mon cœur.

Mon frère est revenu de Bayonne, où il a passé cinq mois en garnison avec le régiment qu'il commande. Il a été presque

témoin d'un fait qui mérite bien une place dans mon journal.

M. Labat, riche négociant de Bayonne, était aux environs de cette ville, dans sa maison de campagne, sur les bords de l'Adour ; il s'y retirait pour rétablir sa santé. Un matin, ayant pris médecine, il se promenait en robe de chambre sur une terrasse peu élevée au-dessus de la rivière. Tout à coup il aperçoit de loin, sur l'autre rive, un jeune voyageur emporté par un cheval fougeux et précipité dans la rivière. M. Labat savait nager. Il ne réfléchit point sur le danger de se plonger dans l'eau un jour de médecine ; il se débarrasse à la hâte de sa robe de chambre, s'élance dans l'Adour, et atteint l'infortuné au moment où il perdait connaissance !... « O Providence ! s'écria M. Labat en serrant avec transport ce jeune homme dans ses bras, sainte humanité, que ne te dois-je pas ! J'ai sauvé mon fils !... » C'était en effet son fils unique, qui, après une absence de six mois, revenait à franc étrier, sans avoir prévenu son père, afin de lui causer une agréable surprise. Cette surprise fut beaucoup plus touchante qu'il n'avait pu le prévoir !... Jamais le courage et la générosité n'ont été mieux récompensés. Plaignons les lâches et les égoïstes ; ils n'éprouveront jamais rien de pareil...

Voici un trait de subordination militaire qui me paraît sublime. Ces jours derniers, M. le comte d'Artois jouait à la paume. On plaça en dedans de la salle une sentinelle à la porte, avec l'ordre de ne laisser entrer aucun curieux. Une balle lancée par un des joueurs atteignit la sentinelle, et d'une manière si terrible qu'elle lui fit presque sortir l'œil de la tête ; cependant il se tint immobile à son poste. Aussitôt M. le comte d'Artois court à lui en le pressant d'aller sur-le-champ se faire panser. « Et ma consigne ? » répond le soldat... Il soutint l'héroïsme de ce mot ; rien ne put l'engager à sortir, et il ne quitta

son poste que lorsque l'officier qui l'y avait mis vint lui en donner l'ordre. Cet excellent militaire n'a point été blessé par M. le comte d'Artois. Il a reçu vingt-cinq louis de ce prince; sa blessure est très-grave, mais on espère qu'il ne perdra pas l'œil.

Madame de *** et la maréchale de Luxembourg sont les personnes de la société qui attachent le plus d'importance à l'élégance des manières et à ce qu'on appelle *usage du monde* et *un bon ton*. Mais la première est souvent ridicule, parce qu'elle pousse la politesse jusqu'à l'affectation et la décence jusqu'à la pruderie; la maréchale, avec les mêmes opinions, est aimable, parce qu'elle a plus d'aisance et moins de gravité. Quand on manque à l'étiquette ou qu'on emploie une mauvaise expression, madame de *** s'indigne et méprise; dans le même cas la maréchale plaisante et se moque. Les gens les moins spirituels bravent avec avantage les critiques sérieuses de madame de ***, les rieurs sont de leur côté; tout le monde craint les censures épigrammatiques de la maréchale. Dans les choses de ce genre, les sentences solennelles ne produisent aucun effet; mais les moqueries assez plaisantes pour être citées sont des arrêts sévères: on n'en appelle point.

L'élégance dans le style, dans les discours et dans les manières, est assurément une chose fort désirable: c'est la noblesse des grâces; mais l'affectation en éloigne autant que la grossièreté. Il me paraît tout simple qu'une femme évite d'employer de certaines expressions; cependant elle doit cacher ce soin: montrer du scrupule à cet égard, c'est, en se piquant

11.

d'une extrême délicatesse, manquer à la fois d'esprit et de goût. Madame de Blot a fait vœu de ne jamais prononcer le mot *culotte*, ce qui l'a mise ces jours-ci dans un singulier embarras. Le baron de Bezenval disait à M. le duc de Chartres (1), qui arrivait à Versailles après une absence de six mois : « Je vais vous mettre au courant : ayez un habit puce, une veste puce, une culotte puce, et présentez-vous avec confiance ; voilà tout ce qu'il faut aujourd'hui pour réussir à la cour. »

Cette plaisanterie a eu du succès. Madame de Blot, voulant hier la conter, s'est étourdiment engagée dans ce récit ; mais aussitôt, s'apercevant qu'il fallait dire le mot fatal *culotte*, elle s'est tout à coup arrêtée après avoir prononcé seulement la première syllabe. Cette réticence a paru beaucoup plus gaie que l'histoire. Madame de Blot rougissait, s'embarrassait, se confondait ; et M. d'Osmond, avec sa bonhomie et sa distraction ordinaires, a dit en la regardant d'un air étonné : « Apparemment que madame attache à ce mot une idée particulière ? — Point du tout, a répondu quelqu'un, c'est au contraire que madame n'en peut *détacher* une idée très-naturelle. » N'eût-il pas mieux valu (surtout à quarante-cinq ans) conter tout bonnement une chose si simple ?

J'aime cent fois mieux la manière de parler du marquis de Laval. On sait qu'avec beaucoup d'esprit naturel il a le langage le plus bizarre ; il semble qu'il n'ait jamais pris la peine non-seulement de lire, mais d'écouter la conversation ; il ne sait que confusément la signification des mots, ce qui lui donne la plus singulière impropriété d'expression. C'est ainsi que, pour louer la douceur du regard de sa belle-sœur, il dit que ses yeux ressemblent à une culotte de velours noir. Ce langage me plaît infiniment mieux que celui de madame de Blot.

Cette dernière est très-passionnée pour Voltaire, et cette personne, qui ne pourrait dire *culotte* sans s'évanouir, parle

(1) Père de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans, depuis le roi Louis-Philippe.

avec ravissement des ouvrages les plus licencieux. Elle a une pendule dont les ornements représentent les Heures personnifiées et le Temps. Au bas de cette dernière figure madame de Blot a fait graver ce vers de Voltaire :

Tout le consume, et l'amour seul l'emploie.

Pensée très-fausse et très-choquante. Quoi donc! la charité, la bonté, l'amitié, la vertu ne savent pas *employer* le temps!... *L'amour seul!*... Quelle sentence! et comment une femme ose-t-elle la recueillir et l'étaler dans son cabinet? Madame de Blot citait hier avec enthousiasme des vers de Voltaire que je n'aime pas du tout, parce que je préfère la vérité à l'élégance. Voici ces vers :

Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste ;
Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste :
Le conquérant est craint, le sage est estimé,
Mais le bienfaisant charme, et lui seul est aimé.

Tout est faux dans ces vers. *L'héroïsme ne consiste point* à être bienfaisant, car soulager les infortunés est un devoir quand on le peut, et un guerrier qui aurait le malheur de n'être pas charitable n'en serait pas moins un *héros* s'il faisait de grandes actions utiles à son pays. La *sagesse* peut être sérieuse, mais elle n'est jamais *triste*, puisqu'elle met à l'abri des peines les plus sensibles. On n'est point *juste* quand on est *dur*, parce que l'indulgence et la bonté font partie de la véritable justice ; mais cette justice-là n'est pas connue des philosophes. Voici une belle et touchante définition du juste et de la justice.

« L'homme juste ne doit pas toujours demander ni ce qu'il « peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres. Il y a des temps « malheureux où c'est une cruauté et une vexation d'exiger « une dette, et la justice veut qu'on ait égard non-seulement à « l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit... La jus- « tice n'est pas toujours inflexible ; elle ne montre pas tou-

« jours un visage austère; elle doit être exercée avec quelque
« tempérament, et elle devient inique et insupportable quand
« elle use de tous ses droits. La raison, qui est son guide, lui
« prescrit de se relâcher quelquefois, et la bonté, qui modère sa
« rigueur extrême, est une de ses parties principales. Il est
« manifeste que la justice est établie pour entretenir la société
« parmi les hommes; or, si nous entrions dans la vie humaine
« avec cette austérité invincible qui ne veut jamais rien par-
« donner aux autres, il faudrait, et que tout le monde rompît
« avec nous, et que nous rompissions avec tout le monde.
« Comme la faiblesse commune de l'humanité ne nous permet
« pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y
« a rien de plus juste que cette loi de l'Apôtre : *Supportez-vous*
« *mutuellement en charité*, *et portez le fardeau les uns des*
« *autres;* et cette charité et facilité, qui s'appelle condescen-
« dance dans les particuliers, est ce qui s'appelle clémence dans
« les grands et dans les princes. Ceux qui sont dans les hautes
« places ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de
« cette loi; au contraire, la justice leur ordonne de considérer
« que, étant établis de Dieu pour porter ce noble fardeau du
« genre humain, les faiblesses inséparables de notre nature
« font une partie de leur charge, et qu'ainsi rien ne leur est plus
« nécessaire que d'user quelquefois de condescendance. »

(*Sermon de Bossuet pour le dimanche des Rameaux.*)

Voilà ce qu'il est beau de penser et ce qu'il est utile de dire! Mais cela est puisé dans la véritable, dans l'unique source de la morale. Voilà des préceptes bienfaisants et des définitions instructives! Où en serions-nous si les puissances de la terre se persuadaient que la justice est naturellement unie à la dureté et qu'un roi juste peut être inhumain?... La religion seule sait nous élever, nous perfectionner sans nous enorgueillir; elle nous apprend que nous ne suivons que les devoirs que nous impose la justice quand nous sommes indulgents, sincères,

charitables, quand nous obéissons avec fidélité aux commandements du Juge suprême, qui est à la fois notre créateur et notre maître; car la reconnaissance et l'entière dépendance doivent produire la parfaite soumission. Aussi l'Écriture n'appelle-t-elle l'homme le plus éminemment vertueux que le *juste;* expression admirable qui, en nous préservant de l'orgueil, nous donne une idée sublime de la justice, et nous impose une obligation plus indispensable de nous attacher à la vertu.

On n'est libre que lorsque le sort d'aucun être chéri ne dépend de soi, de son existence, de ses soins, ni de sa fortune; dépendre soi-même d'un autre est un lien mille fois moins fort.

De toutes les modes, la plus ridicule à mon gré était de se couvrir le visage de petites mouches en étoile, en cœur, en croissant, et de s'appliquer sur la tempe droite une grande mouche ronde de velours noir, qui ressemblait à un emplâtre. Je crois qu'il n'y a jamais eu que madame Cazes qui ait imaginé d'encadrer cette mouche dans un cercle de petits diamants. A propos de mouche, madame de Puisieux me contait ces jours-ci que madame de Pompadour, écrivant au maréchal d'Estrée (1), à l'armée, sur les opérations de la campagne, et lui traçant une espèce de plan, avait marqué sur le papier, avec des *mouches*, les différents lieux qu'elle conseillait d'attaquer ou de défendre. Il est agréable pour un grand général

(1) Gendre de madame de Puisieux.

(*Note de l'auteur.*)

(et le maréchal d'Estrée en était un) de recevoir de pareilles instructions.

Madame*** est la personne la plus égoïste que je connaisse. Elle a un genre de maladie qui l'oblige à passer dans son lit plus de la moitié de sa vie, ce qui ne l'empêche pas de recevoir beaucoup de monde. L'autre jour, plusieurs visites arrivèrent à la fois chez elle; madame *** était couchée; on se plaignit de la fraîcheur de sa chambre. « Comment! dit-elle, il fait donc bien froid? » On l'assura qu'il gelait à pierre fendre. Alors madame *** sonna précipitamment. On était charmé; on crut qu'elle allait demander du bois; point du tout. « Apportez-moi, dit-elle, un couvre-pied d'édredon. » Après avoir donné cet ordre elle parla d'autre chose.

Ce qui caractérise surtout les grands auteurs et les personnes aimables du dernier siècle, c'est *le naturel et la raison*, et sans ces deux choses nul succès n'est durable. « Matha, dit madame de Caylus dans ses *Souvenirs*, était un garçon d'esprit infiniment naturel, et par là de la meilleure compagnie du monde. » C'est une femme charmante et vivant dans le plus grand monde qui a porté ce jugement. Ainsi, dans ce temps, on n'était point de *bonne compagnie* quand on avait de l'affectation. Que de gens à la mode aujourd'hui eussent été alors d'un extrême ridicule! C'était ce Matha, dont parle madame de Caylus, qui, voyant la maréchale d'Albret si affligée de la mort de son frère qu'elle refusait obstinément toute nourriture, lui dit: « Avez-vous résolu, Madame, de ne manger de votre « vie? S'il est ainsi, vous avez raison; mais si vous avez à man- « ger un jour, croyez-moi, il vaut mieux manger tout à « l'heure. » Un homme qui, aujourd'hui, parlerait ainsi à une

femme désespérée, passerait pour grossier et pour barbare; mais dans ce temps on ne s'apitoyait pas sur la douleur la mieux fondée quand elle passait les bornes prescrites par la raison; on ne s'attendrissait point sur l'extravagance. A force de flatter la sensibilité outrée on en fait dans les uns une pantomime odieuse et ridicule, et dans les autres une maladie effrayante. On ne voit pas que madame de Sévigné se soit jamais évanouie en quittant cette fille adorée qu'elle regrettait dans tous les moments de sa vie; et ces lettres charmantes, monument immortel de sa tendresse, ces lettres écrites à cent cinquante lieues de madame de Grignan, loin d'être mélancoliques, sont remplies de plaisanteries et brillantes de gaieté. Mais aujourd'hui, quand on aime, il faut être sombre ou furieux, il faut invoquer la mort ou se la donner.

Il est à remarquer que les passions et les affections désordonnées sont surtout communes chez les nations ignorantes et barbares. Chardin rapporte dans ses voyages qu'il a vu jouer en Perse la comédie et la tragédie, et que toujours l'amour y est représenté comme une rage forcenée; les détails qu'il fait à cet égard sont extrêmement curieux et font frémir. On sait qu'en Turquie les amants, en passant sous les fenêtres de leurs maîtresses, se font de larges blessures pour prouver leur amour. Depuis quelque temps, l'amour français, devenu féroce, veut aussi du sang; il ne parle que de mort, de meurtre et de suicide, et, dans une société très-brillante, j'ai entendu conter comme un beau trait l'action d'une jolie femme qui, pour guérir son amant de la jalousie, dans le moment où il lui reprochait sa vanité sur sa figure, se cassa les quatre dents de devant. « Eh bien! dis-je, son amant la quitta? » J'indignai tout le monde par cette question.

Celui qui, le premier, appela tout égarement une *erreur*, créa une expression aussi belle qu'elle est juste. Oui, tout ce qui nous arrache au devoir est une *erreur ;* ce n'est que dans la vertu que nous pouvons trouver la vérité, la sûreté, le repos et le bonheur.

Il n'y a rien au monde de plus triste que de se trouver à la veille d'un grand voyage sans avoir eu le temps de s'y préparer ; il est cruel de laisser derrière soi des affaires importantes qu'on n'a pu mettre en ordre. Les vieillards sans religion sont dans une situation pire encore : le *voyage* qu'ils vont faire est inévitable et sûrement très-prochain ; il est sans retour, et les préparatifs négligés sont d'une si haute importance !... Tout vieillard impie, livré à lui-même, est accablé de tristesse, à moins qu'il ne soit tout à fait imbécile. J'entends vanter la gaieté de quelques vieux libertins : c'est qu'on ne les suit pas dans leur intérieur. Ils sont comme les aveugles, qui paraissent gais dans la société, parce que là tout les étourdit sur leur situation, que la conversation les distrait et les dissipe ; mais combien on les plaindrait si on les voyait dans la solitude en proie à leurs réflexions !... La piété seule rend la vieillesse vénérable, parce que seule elle est le gage d'une vie pure, ou du repentir qui expie les fautes. Je n'ai point connu de vieillard plus intéressant que le maréchal de Balincour, mort, il y a quelques années, à quatre-vingt-onze ans. Dans cette longue carrière, sa vie ne fut souillée d'aucune tache ; il fut toujours pieux, toujours heureux et calme : on contemplait en lui un siècle de bonheur, de gloire militaire et de vertu. Dans ce grand âge il avait conservé une santé robuste, toutes ses dents, une vue excellente, et la mémoire la plus sûre. J'ai passé à Balincour quatre mois, dans la dernière année de sa

vie, et je ne me lassais point de l'écouter, surtout lorsqu'il causait avec son ancien compagnon d'armes, le vieux marquis de Canillac. Ces deux respectables guerriers se rappelaient des anecdotes, des siéges, des batailles dont les dates faisaient tressaillir : on croyait entendre parler l'Histoire; leurs conversations ressemblaient aussi à ces dialogues des morts entre des personnages d'un autre siècle. Enfin j'admirais l'égalité d'humeur, la douce gaieté de ce vieillard; tous ses *préparatifs* étaient faits; rien ne l'inquiétait, et on voyait, à sa sérénité parfaite, qu'il avait terminé toutes ses affaires. Il jouissait des loisirs et du repos d'une vieillesse vertueuse. Que cet âge est intéressant et vénérable lorsqu'il a purifié la vie! Quel objet plus digne de nos respects qu'un vieillard religieux, instruit par l'expérience qui nous manque, dégagé des passions qui nous égarent, affranchi des soins qui nous consument, et détaché des faux biens qui nous séduisent! C'est en soupirant que l'on contemple l'innocence aimable de l'enfance. Hélas! la triste prévoyance mêle tant d'amertume à ce doux sentiment! En regardant un enfant plein de grâce et d'ingénuité, comment ne pas songer au cercle dangereux qu'il doit parcourir! comment ne pas s'attendrir sur les périls inévitables qui l'attendent! Qui pourrait ne pas s'émouvoir en voyant sa joie et sa sécurité? Jeune et touchante victime entourée de fleurs, il ne sait pas où l'entraîne le temps, il ignore la sentence irrévocable qui le condamne à souffrir tant de maux!... Je n'ai jamais vu jouer des enfants, je n'ai jamais vu ce délicieux tableau sans éprouver un profond sentiment de mélancolie, et mes yeux se reposent avec un attendrissement si doux et avec tant de plaisir sur le visage auguste d'un vieillard vertueux! Il connaît toute la beauté, toute l'utilité de la vertu, et le vice n'a plus de séduction pour lui. Je l'admire sans inquiétude; je sais qu'il ne peut plus se démentir. Libre d'ambition, n'ayant plus d'affaires, ne formant plus de projets, son âme, dégagée de presque tous les liens qui nous captivent, s'élève sans effort vers la Divinité. Il est le

moins matériel de tous les êtres, et, par la défaillance même de son corps et de ses sens, celui qui approche le plus de la nature divine, des intelligences célestes. Ne tenant plus à la terre, il semble qu'il ne daigne l'habiter encore que pour nous instruire. Ah ! sans doute, il serait le génie tutélaire de sa famille si l'on suivait toujours ses conseils!... Il est vrai que l'idée de la mort ne peut être séparée de celle de la vieillesse ; mais la mort n'est terrible que lorsqu'elle est prématurée, parce qu'alors seulement elle paraît agir avec violence et contre les lois de la nature : tout événement imprévu a quelque chose de frappant. Un vieillard pieux et résigné a terminé sa carrière ; la chaîne des événements est rompue pour lui ; sa destinée est pour ainsi dire suspendue ; le temps n'y produit rien de nouveau : il touche à l'éternité, tout son avenir est là !.. L'idée de sa fin prochaine n'inspire que de grandes pensées. Pourquoi m'étonnerais-je en songeant à la dissolution totale de ce corps languissant, déjà presque détruit ? Pourquoi regretterais-je pour lui des plaisirs et de vains amusements qu'il ne saurait goûter ? Pourquoi serais-je effrayée de la mort que je sais si près de lui ? Elle ne le surprendra pas : il l'attend chaque jour avec tant de tranquillité ! Ce n'est point un spectre menaçant ; sa faux n'a point à couper avec effort des liens nombreux et chéris, dénoués depuis longtemps ; elle n'a plus à trancher que le fil usé de la vie. Ah ! sans doute, la mort n'est pour le juste qu'un ange libérateur ! La religion défend de l'invoquer, mais la piété fidèle la voit paraître avec toute la joie d'une sublime espérance. C'est ainsi que j'ai vu mourir le maréchal de Balincour, et d'une mort affreuse et singulière : son gosier s'ossifia totalement ; il mourut uniquement faute de pouvoir prendre de la nourriture. Il souffrit pendant plus de quinze jours, et sa patience et sa douceur ne se démentirent jamais un seul instant. Dans un état inouï de faiblesse et d'inanition, il conserva toujours toutes ses facultés intellectuelles, et soutenu, consolé, exalté par une piété angélique, ses discours n'étaient

que des paroles de paix et de bonté, des prières touchantes, ou des exhortations religieuses à ses petits-neveux et à ses domestiques. On vit toujours sur son visage l'expression de la bienveillance et du calme le plus parfait. Trois jours avant sa mort, ne parlant déjà qu'avec une extrême difficulté, il aperçut au bout de sa chambre la comtesse de Balincour qui pleurait; il lui fit signe d'approcher et lui dit : « Ma chère nièce, si je « pouvais vous faire voir mon âme, vous seriez consolée ! » Le soir du même jour, tandis qu'il paraissait assoupi, sa garde se mit à manger auprès de son lit; un valet de chambre survint, qui la gronda tout bas d'avoir assez peu de délicatesse pour manger à côté d'un malade qui ne pouvait rien avaler et qui mourait de faim; le maréchal, qui ne dormait pas, ouvrit les yeux et dit en souriant : « Laisse-la donc souper; sois sûr que « je n'envie pas ceux qui peuvent manger. » Ce n'est pas ainsi que les esprits forts savent souffrir et mourir. J'ai souvent comparé dans ma pensée ce respectable vieillard au maréchal de Richelieu. J'ai peu rencontré ce dernier; mais j'ai tant vu madame d'Egmont, sa fille, à Sillery et à Braine, je l'ai tant questionnée sur ce sujet, ainsi que d'autres personnes qui ont connu son père, que je sais tous les détails de sa vie intérieure. Le maréchal de Richelieu, toujours libertin à quatre-vingts ans, est capricieux et violent; il ne peut supporter la solitude et moins encore les infirmités de la vieillesse; la moindre douleur physique lui cause de l'abattement ou une impatience inexprimable. Il est difficile à servir et plein de hauteur et d'humeur avec ses gens, ce qui est presque toujours la preuve d'une conscience agitée : les âmes pures et tranquilles répandent toujours dans l'intérieur de leur maison une partie du calme heureux dont elles jouissent. J'ai vu pourtant quelquefois d'excellents caractères dominés par une pétulance extrême; mais je n'ai jamais vu les inégalités choquantes avec les inférieurs, les accès d'humeur sombre, les caprices hautains, unis à la vertu.

Quand on est jeune, on n'emploie avec utilité ni son esprit ni son argent; on prodigue l'un et l'autre d'une manière déraisonnable ou frivole, parce qu'on ne cherche qu'à s'amuser, à briller, à plaire. La différence infinie qui se trouve entre une *personne de mérite* et celle qu'on appelle seulement une *personne spirituelle,* c'est que la première a fait un usage solide des dons de la nature, et que l'autre ne songe guère à se les rendre profitables. Nous avons tous, en général, une aversion très-naturelle pour tout ce qui demande une grande application ; il faut convenir qu'il n'est pas amusant de s'occuper avec constance des choses qu'on ne peut comprendre qu'avec difficulté. La fatigue de l'esprit est beaucoup plus pénible que celle du corps. Cette paresse d'esprit, qui peut nous tromper sur nos goûts et sur nos talents, nous fait souvent manquer notre véritable vocation. Que de poëtes et de romanciers médiocres, qui, mieux dirigés dans leurs études, eussent peut-être été des savants distingués!... L'ancienne éducation, qui exigeait des enfants une certaine contention d'esprit, avait cela d'excellent qu'elle accoutumait de bonne heure à s'occuper de choses abstraites. Je ne puis assurément pas décider s'il est absolument indispensable, pour bien écrire dans sa langue, de savoir le grec et le latin ; mais je conçois que rien n'est plus utile que d'avoir pris dès l'enfance l'habitude de s'appliquer sérieusement. A force de vouloir épargner de la peine aux enfants on les rend indolents, et souvent on les condamne à une éternelle frivolité. Il vaudrait mieux ne pas risquer de les tuer en les plongeant dans des bains glacés, et tâcher de rendre leur caractère moins indépendant et leur esprit moins paresseux. J'ai connu un père qui disait à son fils, âgé de huit ans : *Coupe-toi ;* et l'enfant, avec un canif, se faisait une entaille à la main ; et ce même père n'avait pas voulu que ce pauvre petit martyr apprît à lire, de peur, disait-il, *de le fatiguer.* Il attendait qu'il eût douze ans pour lui enseigner à connaître les lettres de l'alphabet.

Si l'on ne dirige pas avec autorité les lectures des jeunes gens, que liront-ils? de petits vers, des romans et des contes licencieux; et, après une telle éducation, qu'on les questionne sur leur goût : ils diront tous qu'ils n'en ont que pour la littérature, et quelle littérature! non celle qui peut élever l'âme et perfectionner la raison, mais celle qui déshonore les lettres. En supposant même que dans ce genre on n'eût lu que de bons ouvrages, il serait toujours à désirer qu'on eût acquis d'autres connaissances et l'heureuse, l'estimable faculté de s'appliquer à volonté à des choses ennuyeuses. Toutes ces réflexions me sont inspirées par ma situation actuelle. J'ai un procès de la plus grande importance pour moi, et tout ce que j'en sais, c'est que la cause de mon adversaire est odieuse; mais d'ailleurs je n'entends absolument rien aux détails de l'affaire, aux moyens de défense, etc., et depuis un an je suis excédée d'être obligée d'écouter toutes ces discussions que mon ignorance me fait paraître si fastidieuses. J'appris, dès mon enfance, à jouer de *huit instruments;* je voudrais bien aujourd'hui que tout le temps que j'ai consacré au *par-dessus de viole*, à la *musette,* au *tympanon* et à la *mandoline*, eût été employé à m'instruire un peu des affaires. La musique est un art charmant; mais j'ai bien peur que ma partie adverse, se moquant avec raison de moi, ne me dise un jour :

> Vous chantiez; j'en suis fort aise;
> Eh bien! dansez maintenant.

Il est triste, faute d'intelligence et de lumières, de se trouver tout à fait étrangère à ses propres intérêts. Mon procès m'ennuie tellement que j'oublie sans cesse que c'est mon procès; je murmure quand il faut écrire ce qu'on me dicte, et surtout quand on me fait sortir de chez moi pour aller chez des gens d'affaires. Il me semble que mon avocat doit être bien reconnaissant que j'aie la bonté de faire tout ce qu'il me prescrit; je suis tout étonnée qu'il ne se confonde pas en remercîments; je le trouve bien ingrat. C'est un véritable

supplice pour moi que les *conférences* avec les gens d'affaires ; je n'y porte qu'un mérite, celui de l'exactitude ; j'arrive toujours la première à ces rendez-vous, qui se donnent chez celui qui me guide, et dont l'esprit égale les talents et les lumières, M. Fournelle. Je le trouve seul ; en attendant les autres, nous ne parlons point du procès, et nous causons très-agréablement. Alors je fais des vœux contre moi-même, je désire vivement que personne ne vienne, et, quand les autres gens de loi arrivent pour s'occuper de mes affaires, ils me paraissent très-importuns ; je suis tentée de gronder M. Fournelle de n'avoir pas fait fermer sa porte. En effet, je ne joue pas un rôle brillant à ces conférences, aussitôt qu'elles commencent, je subis une espèce de métamorphose très-fâcheuse ; je me trouve tout à coup d'une imbécillité complète. Je ne puis ni blâmer, ni approuver, ni contredire ; je cherche en vain une objection à faire : il ne m'en vient point, et, si j'ose hasarder une question, je prouve évidemment que je n'ai pas écouté ou que je n'ai pas compris. Communément je prends le sage parti du silence ; on finit par m'oublier ; je tombe dans une profonde distraction. Quand tout est dit, on me réveille au bout de trois heures, et je m'en vais, très-glorieuse et très-satisfaite de la manière dont je sais suivre et conduire une importante affaire. Je me consolais de mon ignorance en me rappelant que toutes les femmes intelligentes en affaires, que j'avais rencontrées jusqu'alors, ressemblaient assez aux plaideuses de comédies ; elles étaient *criardes*, acariâtres, pédantes et ridicules. Je viens de perdre cette consolation. L'autre jour j'allai, un matin, chez M. Fournelle ; je le trouvai avec des personnes qui m'étaient inconnues, et qui parlaient d'une affaire qui m'est étrangère. Ma présence n'interrompit point cette discussion ; je m'assis auprès du feu pour attendre la fin. Je vis, de l'autre côté de la cheminée, une femme de la figure la plus noble et la plus intéressante, qui écoutait en silence. Je la plaignis d'avoir un procès, car elle avait si peu la tournure d'une plai-

deuse que je pensai qu'elle n'était pas plus habile que moi et qu'elle ne comprenait rien à tout ce qui se disait sur ses affaires. Au bout d'un quart d'heure elle prit la parole d'un ton modeste, et, avec le son de voix le plus doux et le plus harmonieux que j'aie jamais entendu, elle répondit à tout avec une clarté, une précision et une connaissance des affaires véritablement parfaites. Je l'écoutais avec un étonnement inexprimable; *mon génie étonné tremblait devant le sien.* C'était pour moi la chose la plus surprenante de voir une femme charmante, avec les manières les plus simples et les plus agréables, posséder un tel genre d'instruction, et d'entendre cette voix mélodieuse, qui donnerait tant de charme à une belle déclamation, ne parler que de procédures. J'avais envie de m'humilier devant elle, de rendre hommage à sa raison, à son mérite, et de lui dire : « Je suis sûre que vous êtes la personne la plus aimable de la société ; vos manières et votre maintien, la modestie de votre ton et de vos expressions ne laissent à cet égard aucun doute, et cependant vous avez toute la solidité que peut avoir un homme d'un mérite supérieur. Je vous remercie de prouver que cette réunion est possible ; j'en suis consternée par un retour fâcheux sur moi-même, mais je m'en enorgueillis pour mon sexe. »

Je voyageais, il y a environ douze ans ; après avoir traversé une partie de nos provinces méridionales, j'arrivai à cette grande chaîne de montagnes qui nous sépare de l'Espagne. Je m'arrêtai là dans une solitude charmante. J'y louai une jolie petite habitation, et je me décidai à y passer tout l'été. Ma maison, située sur le penchant d'une montagne couverte d'arbres, de plantes et de verdure, était entourée de rochers et de sources d'une eau pure et transparente ; je dominais sur une

vaste plaine entrecoupée de canaux formés par les torrents qui s'y précipitaient du sommet des montagnes. Je n'avais pour voisins que des cultivateurs et des bergers ; là mes rêveries n'étaient point troublées par ce fracas tumultueux des villes, ce bruit importun de chevaux, de voitures, de crieurs publics, qui ne rappelle que les vaines agitations produites par l'intérêt, par l'orgueil et l'activité turbulente de la frivolité, ou du vice et des passions. Dans ma paisible cabane je n'entendais que la voix majestueuse de la nature, la chute imposante et rapide des cascades et des torrents, le mugissement des troupeaux dispersés dans la prairie, les sons rustiques du flageolet, des cornemuses, et les airs champêtres que répétaient les jeunes pâtres assis sur la cime des rochers. Dans ces lieux où la campagne est si belle, je consacrais la plus grande partie du jour à la promenade. Je parcourus d'abord toutes les montagnes qui m'environnaient ; j'y rencontrai souvent des troupeaux ; les bergers qui les gardaient étaient tous des enfants ou des jeunes gens, dont les plus âgés avaient tout au plus quinze ans. Je remarquai que ces derniers occupaient les montagnes les plus élevées, tandis que les enfants, n'osant encore gravir les roches escarpées et glissantes, se tenaient dans les pâturages d'un accès moins difficile. A mesure que l'on descend ces montagnes, on voit les bergers diminuer de taille et d'années, et l'on ne trouve sur les collines qui bordent les plaines que de petits pâtres de huit ou neuf ans. Cette observation me fit imaginer d'abord que les troupeaux des vallées avaient des gardiens encore plus jeunes, ou du moins de l'âge de ceux des collines. Je questionnai un des enfants. « Conduisez-vous « quelquefois vos chèvres là-bas ? lui demandai-je. — J'irai « quelque jour, me répondit-il en souriant ; mais avant cela il « se passera bien du temps, et il faudra que je fasse bien du « chemin. — Comment donc ? — Il faudra d'abord que je « monte tout là-haut ; et puis, après cela, je travaillerai avec « mon père ; et puis, dans soixante ans, j'irai dans la vallée. —

« Quoi! les bergers des prairies sont donc des vieillards? —
« Mais vraiment oui; mes frères aînés sont sur les hauteurs,
« et nos grands-pères sont dans les plaines. » Comme il achevait ces mots je le quittai, et je descendis dans la fertile et délicieuse vallée de Campan. Je n'y distinguai d'abord que les nombreux troupeaux de bœufs et de brebis qui en occupaient presque tout l'espace; mais bientôt j'aperçus les vénérables pasteurs assis ou couchés sur les lisières de la prairie. J'éprouvai un sentiment pénible en voyant ces vieillards isolés, livrés à eux-mêmes dans cette solitude. Je venais de contempler le plus riant tableau, ces montagnes peuplées d'habitants si jeunes, si lestes, si bruyants, séjour heureux de l'innocence et de la gaieté, dont les échos ne répétèrent jamais que des chants joyeux, des rires ingénus et les doux refrains des musettes! Je quittais ce qu'il y a de plus aimable sur la terre, l'enfance et la première jeunesse, et je ne me trouvai qu'avec une sorte de saisissement au milieu de cette multitude de vieillards. Ce rapprochement des deux extrémités de la vie m'offrait un contraste d'autant plus frappant que ces bons vieillards, nonchalamment étendus sur l'herbe, paraissaient plongés dans une rêverie mélancolique et profonde. Leur morne tranquillité ressemblait à l'abattement, et leur méditation à la tristesse causée par un cruel abandon. Je les voyais seuls, loin de leurs enfants; je les plaignais, et je m'avançai lentement vers eux, avec un sentiment mêlé de compassion et de respect. En marchant ainsi, je me trouvai vis-à-vis un de ces vieillards qui fixa sur lui toute mon attention; il avait la figure la plus noble et la plus douce; des cheveux d'une blancheur éblouissante tombaient en ondes argentées sur ses larges épaules; la candeur et la bonté se peignaient dans ses traits, et la sérénité de son front et de ses regards exprimait l'inaltérable tranquillité de son âme. Il était assis au pied d'une montagne coupée à pic dans cet endroit, et tapissée de mousse et d'herbages; une énorme et prodigieuse masse de rochers, placée perpendiculairement au-dessus de

lui débordait le haut de la montagne, et formait, à plus de deux cents pieds d'élévation, une espèce de dais champêtre qui garantissait sa tête vénérable de l'ardeur du soleil. Ces roches étaient couvertes de guirlandes naturelles de lierre, de pervenche et de liseron couleur de rose, qui retombaient de tous côtés en gerbes touffues et en festons inégaux, distribués et groupés avec autant d'élégance que de profusion. A quelques pas du vieillard on voyait deux saules, inclinés l'un vers l'autre, mêler ensemble leurs branches flexibles en ombrageant une fontaine qui descendait des montagnes. L'onde, écumante à sa source, franchissait impétueusement, du haut des monts, tout ce qui semblait s'opposer à son passage; mais, paisible dans son cours, elle serpentait mollement parmi l'herbe et les fleurs, passait aux pieds du vieillard, et allait se perdre avec un doux murmure au fond de la vallée. Après avoir obtenu du vieillard la permission de m'asseoir à côté de lui, je lui contai ce que le petit berger des montagnes venait de me dire, et j'en demandai l'entière explication. « Dans tous les temps, me répondit le vieillard, les hommes de ces contrées ont consacré à la vie pastorale les deux âges qui semblent surtout faits pour elle, ces deux extrémités de la vie, l'enfance, qui sort des mains de la nature, et la vieillesse, prête à rentrer dans son sein. Les enfants, comme vous l'avez vu, conduisent les troupeaux sur les hauteurs; c'est là qu'ils acquièrent cette vigueur, cette agilité, cette hardiesse qui distinguent particulièrement l'habitant des montagnes; ils s'exercent à gravir les rochers, à franchir les torrents; ils s'accoutument à contempler sans effroi la profondeur des précipices, et souvent à courir sur le bord des abîmes pour atteindre et ramener une chèvre fugitive; mais à quinze ans ils quittent l'état de berger pour devenir cultivateurs; à cette époque, le jeune homme, fier de s'associer aux travaux de son père, abandonne sans regret ses montagnes; il remet avec joie sa houlette en de plus faibles mains; désormais la pioche et la bêche exerceront plus dignement ses bras nerveux. Ce-

pendant, avant de descendre dans la plaine, il jette un triste regard sur son troupeau, unique objet jusqu'alors de toutes ses sollicitudes, et il ne reçoit pas sans attendrissement les dernières caresses de son chien fidèle. Admis dans la classe des laboureurs, nous y restons jusqu'au déclin de nos forces ; mais, quand nous ne pouvons plus nous livrer aux travaux de l'agriculture, nous reprenons humblement la panetiere et la houlette, et nous venons dans ces prairies passer le reste de nos jours. » Le vieillard cessa de parler ; un léger nuage obscurcit un moment la sérénité de son front ; je vis qu'il se rappelait avec une sorte de peine l'instant où la vieillesse l'avait forcé de se consacrer sans retour à la vie pastorale. Il se taisait, et je n'osais plus l'interroger ; mais bientôt rompant le silence : « Au reste, reprit-il, notre vieillesse est parfaitement heureuse ; elle s'écoule dans une douce tranquillité... — Cependant, interrompis-je, une longue habitude du travail ne rend-elle pas ennuyeux ce repos éternel ? — Non, répondit-il, parce que ce repos est utile. L'ennui me consumerait si j'étais oisif dans nos cabanes : qui ne se rend pas utile aux autres est surtout à charge à soi-même ; mais, gardien de ces troupeaux, assis tout le jour sous ces rochers, je sers aussi bien ma famille que dans le temps où je pouvais labourer la terre et conduire une charrue. Cette pensée suffirait seule pour me faire aimer ma paisible condition. D'ailleurs, croyez que, lorsqu'on a, pendant plus de cinquante ans, exercé sans relâche et ses bras et sa force, il est doux de n'avoir plus d'autre devoir à remplir que celui de passer ses journées mollement couché sur le gazon des prairies. — Et dans cette inaction totale, jamais vous n'éprouvez d'ennui ? — Comment pourrais-je m'ennuyer au milieu des objets qui m'environnent et qui me retracent des souvenirs si chers ? Ces montagnes en amphithéâtre qui nous entourent, je les ai toutes parcourues dans ma première jeunesse ; je reconnais d'ici, par la disposition des groupes de sapins et des masses de rochers, les lieux où j'allais le plus souvent ; ma vue affaiblie ne me

permet pas de distinguer tout ce que vos yeux découvrent, mais ma mémoire sait y suppléer; elle me représente fidèlement ce que mon œil ne peut apercevoir. Cette espèce de rêverie demande une certaine application d'esprit qui en augmente l'intérêt. Mon imagination me transporte sur ces monts élevés qui se perdent dans les nuages; d'ineffaçables souvenirs me guident à travers ces routes tortueuses, ces sentiers escarpés et glissants qui les coupent et les unissent. Quelquefois, cependant, ma mémoire chancelante m'abandonne tout à coup, tantôt sur les bords d'un torrent, tantôt sur le penchant d'un précipice. Je m'arrête, je frémis... et si, dans cet instant, je puis me rappeler le chemin que j'ai perdu, mon cœur palpite encore de joie, comme au printemps de mes jours. C'est ainsi que, sans sortir de ma place, m'élançant sur ces montagnes, je les reconnais, je les parcours, et que je retrouve les vives émotions, les plaisirs de ma jeunesse. » Comme le vieillard achevait ces mots, nous entendîmes dans le lointain, et du sommet de la montagne derrière nous, les sons du flageolet. « Ah! dit le vieillard en souriant, voici Tobie qui vient sur le rocher; il répète l'air que j'aime tant; c'est la romance que je jouais si souvent à son âge! » En disant ces paroles, le bon vieillard marquait doucement la mesure avec sa tête, et la gaieté brillait dans ses yeux. « Qu'est-ce que Tobie? lui demandai-je. — C'est un berger dans sa quinzième année; il aime Lina, ma petite-fille; ils sont de même âge; puissé-je, avant de mourir, les voir unis ensemble! Voici l'heure où nos petites-filles viennent chaque matin nous voir et nous apporter des rafraîchissements. Tobie alors rapproche toujours ses chèvres du rocher sous lequel il sait que je repose. » Le vieillard parlait encore lorsque j'aperçus de loin, à l'autre bout de la vallée, une nombreuse troupe de jeunes filles qui s'avançait lestement, et qui bientôt se dispersa dans la plaine. Au même moment, tous les bergers placés sur les hauteurs accoururent à la fois, et parurent sur les bords escarpés des montagnes qui nous

environnaient. Les uns, le corps penché en avant sur l'extrémité des précipices, donnaient l'inquiétude de voir s'écrouler sous leurs pieds la terre qui les portait; les autres avaient grimpé au faîte des arbres, afin de découvrir de plus loin la troupe aimable et brillante, attendue tous les jours à la même heure. A cette époque de la journée, les troupeaux des montagnes, abandonnés un instant, pouvaient errer en liberté; tout était en mouvement sur les monts et dans la plaine; la curiosité, l'amour naissant, la tendresse paternelle produisaient une émotion générale parmi les jeunes bergers et les vieux pasteurs. Cependant les villageoises, se séparant les unes des autres, allaient dans la prairie chercher leurs grands-pères, pour leur porter, dans de jolis paniers d'osier, des fruits et des fromages; elles couraient avec empressement vers ces bons vieillards qui leur tendaient les bras. J'admirais la grâce et la démarche légère de ces jolies paysannes des Pyrénées, qui toutes sont remarquables par l'élégance et la beauté de leur taille; mais mon cœur s'intéressait surtout à Lina. Elle était encore à cent pas de nous lorsque son grand-père me la montra au milieu d'une groupe de jeunes filles, en me disant : *C'est la plus jolie;* et l'amour paternel ne l'abusait pas; en effet, Lina était charmante. Elle vint se jeter dans les bras du vieillard, qui la serra tendrement contre son sein; ensuite elle le quitta pour aller lui chercher son panier, que tenait une de ses compagnes. Dans ce mouvement Lina leva des yeux timides vers le sommet de la montagne, et Tobie, sur la pointe du rocher, recueillit ce regard, ce touchant regard impatiemment attendu depuis le lever de l'aurore, et douce récompense de tous les travaux du jour! Dans cet instant Tobie jette un bouquet de roses, qui tombe à quelques pas du groupe formé par Lina et ses compagnes. Lina rougit et n'ose ramasser le bouquet; le vieillard jouit de son trouble, et les autres jeunes filles, en riant avec un peu de malice et beaucoup de gaieté, s'écrient toutes à la fois : *C'est pour Lina, c'est pour Lina.*

Enfin Lina est condamnée à s'emparer du bouquet ; d'une main tremblante elle l'attache sur son cœur, et, pour cacher son embarras, elle vient se réfugier sous la roche de son grand-père et s'asseoir auprès de lui. Je les laissai goûter le charme d'un entretien plein de tendresse, de douceur, et, la tête remplie, et du respectable vieillard, et de Lina, et de Tobie, je regagnai ma petite habitation en disant : Si le bonheur existe sur la terre, voilà les mœurs, voilà les sentiments qui doivent en assurer la possession.

... On a vu que la vie d'un paysan des Pyrénées est divisée en trois époques très-remarquables : il est d'abord berger des montagnes, depuis l'âge de huit ans jusqu'à quinze ; ensuite il entre dans la classe des cultivateurs ; enfin, parvenu à la vieillesse, il devient pâtre des vallées. La plus brillante de ces époques est celle où le jeune homme est élevé au rang de laboureur ; aussi la célèbre-t-on avec solennité. Aussitôt que le berger des montagnes a quinze ans accomplis, son père va le chercher pour le conduire dans les champs ou dans la vigne qu'il doit désormais cultiver. Ce jour mémorable est un jour de fête pour la famille du jeune homme. Je voulus voir cette cérémonie champêtre. J'en parlai à mon bon vieillard, le grand-père de Lina, qui m'apprit que Tobie devait, dans un mois, quitter pour jamais les montagnes, et ce rocher sur lequel son amour pour Lina l'avait conduit si souvent. Une circonstance assez singulière ajoutait encore à l'intérêt de cette cérémonie : le père de Tobie, âgé de soixante-dix ans, devait, le même jour, renoncer à la classe des cultivateurs pour rentrer dans celle des bergers ; il rassemblait autour de lui quatre fils d'un premier mariage ; Tobie était enfant d'un second lit, et le plus jeune de ses frères avait au moins trente ans.

Le jour fixé pour la cérémonie arriva enfin. Je me rendis dans la plaine trois heures avant le coucher du soleil ; j'y trouvai tous les vieux pasteurs rassemblés au pied de la montagne

où Tobie gardait ses troupeaux. Bientôt après nous vîmes accourir une foule de paysans et de villageoises de tout âge, attirés par la curiosité. Lina, conduite par sa mère, vint se placer près de moi, et sans doute elle n'était pas celle qui prenait le moins d'intérêt à la fête. Cette troupe précédait le vieillard, père de Tobie, qui s'avança gravement, entouré de ses quatre fils; le vieillard portait une bêche, et marchait appuyé sur le bras de l'aîné de ses enfants. Arrivé au bas de la montagne, toute la multitude s'ouvrit pour lui laisser le passage libre; mais le vieillard s'arrêta, en regardant tristement la route escarpée qui conduisait au sommet de la montagne; il soupira, et, après un moment de silence : « Je devrais, dit-il, suivant l'usage, aller moi-même chercher mon fils; mais j'ai soixante-dix ans, et je ne puis que l'attendre !... — Eh bien ! mon père, s'écrièrent ses enfants, nous allons vous porter. Venez ! » La multitude applaudit à cette proposition, le vieillard sourit, et ses fils, formant avec leurs bras entrelacés une espèce de brancard, l'enlevèrent doucement et se mirent en marche aussitôt. Toute la troupe villageoise resta dans la plaine; pour moi je suivis le vieillard, car je voulais être témoin de son entrevue avec Tobie. Nous marchions lentement, et de temps en temps le vieillard faisait arrêter ses porteurs pour leur faire reprendre haleine, pour considérer les lieux que nous parcourions, et qui lui retraçaient le doux souvenir de sa jeunesse. Il tressaillait en entendant de toutes parts les sons argentins des clochettes suspendues au cou des brebis et des chèvres, et qu'on ne fait porter qu'aux troupeaux des montagnes; souvent il nous annonçait d'avance les objets que nous allions voir; mais souvent aussi le temps avait détruit ou changé ce qu'il nous avait dépeint. Il considérait tout ce qui s'offrait sur notre passage avec le double intérêt du sentiment et de la curiosité. A mesure que nous avancions dans notre route, l'expression de sa physionomie devenait plus vive et plus animée; la joie étincelait dans ses regards; il semblait reprendre une nouvelle vie

en respirant encore, pour la dernière fois, l'air actif et pur des montagnes. Enfin nous arrivons au terme de notre course ; on pose le vieillard sur un rocher ; il se lève, et, s'appuyant sur sa bêche, qu'il tenait toujours, il contemple avec ravissement le pays immense qu'il domine ! Dans cet instant Tobie, abandonnant son troupeau, vient se jeter aux pieds de son père, et le vieillard l'embrassant avec attendrissement : « Tiens, mon fils, lui dit-il, prends cette bêche qui m'a servi pendant plus d'un demi-siècle ; puisses-tu la garder aussi longtemps ! Pour la remettre moi-même en tes mains j'ai prolongé au delà du terme ordinaire des travaux pénibles à mon âge ; je quitte aujourd'hui, pour toujours, nos champs labourés et nos vignes ; mais tu vas m'y remplacer... » En disant ces paroles, le vieillard donna sa bêche à Tobie et lui demanda sa houlette en échange. « O mon père ! dit le jeune homme attendri, recevez encore ce chien fidèle qui m'obéit depuis sept ans ; qu'à l'avenir il vous suive et vous défende : il ne m'aura jamais plus utilement servi. » A ces mots le vieillard ne put retenir quelques larmes qui coulaient doucement sur ses joues vénérables ; il caresse le chien que son fils lui présente, et l'animal, se débattant dans les bras de Tobie, semble exprimer par ses gémissements la crainte de changer de maître. Cependant nous reprenons tous ensemble le chemin de la vallée ; nous y retrouvâmes tous les villageois, et la fête se termina par un bal champêtre, où j'eus le plaisir de voir danser Tobie avec Lina. Les jours suivants je retournai dans la prairie ; j'y trouvai toujours mes deux bons vieillards, assis l'un à côté de l'autre, sous l'abri du rocher, s'entretenant de leur jeunesse, et surtout de leurs enfants. Lina leur apportait exactement, à l'heure accoutumée, des fruits et du laitage. Tobie n'y était plus ; mais Lina jetait toujours les yeux sur le rocher, et voyait, avec un vif intérêt, l'amitié mutuelle des deux vieillards ; c'était pour elle un doux présage. En effet, j'ai su depuis que les vieillards avaient joui du bonheur de célébrer les noces de Lina et de Tobie, et que

Lina est aujourd'hui la plus tendre, la plus heureuse des épouses et des mères.

J'ai beaucoup vu, dans mon enfance et dans ma première jeunesse, la fameux Vaucanson, le plus grand mécanicien de son temps, qui avait fait un automate qui jouait de la flûte, et un canard artificiel qui mangeait et digérait. Lorsqu'il fut reçu à l'Académie des sciences, il s'aperçut que presque tous ses nouveaux confrères lui faisaient fort mauvaise mine. Il en demanda la raison à M. de Buffon, qui lui répondit, avec sa bonhomie ordinaire : « C'est que vous n'êtes pas plus fort que moi en géométrie, et qu'ici ils ne font cas que de cela. — Eh ! que ne me le disaient-ils ! s'écria Vaucanson ; je leur aurais fait un géomètre. » Il ne pensait pas que cela fût plus difficile que de faire un flûteur et un canard.

Voici un plaisant trait d'avarice. M. de C***, très-riche, et devenu aveugle d'une cataracte formée sur les deux yeux, vint du fond du Languedoc à Paris pour consulter Granjean, qui lui dit qu'il était temps de lui faire l'opération, et qu'il en répondait. M. de C*** demanda ce que lui coûterait l'opération. « Cinquante louis, » répondit Granjean. M. de C*** se récria douloureusement ; il voulut marchander. Granjean fut inflexible ; il fallut céder. Quelques jours après, Granjean se rendit chez M. de C***, et il commença l'opération. Lorsqu'il eut enlevé la cataracte de l'œil droit, M. de C***, transporté, s'écria qu'il voyait parfaitement. En effet, il distingua tous les objets et toutes les couleurs. « Allons, dit Granjean, passons à l'autre

œil. — Un moment! reprit M. de C***. Vous prenez cinquante louis pour l'opération entière, ce qui fait vingt-cinq louis pour chaque œil; moi, je vois tout autant qu'il m'en faut, je me contente d'un œil; faire opérer l'autre serait un luxe fort inutile. Voilà vingt-cinq louis; je veux bien rester borgne. »

J'ai une manière de juger du mérite et du génie des auteurs qui m'est tout à fait particulière : je cherche à connaître, en lisant leurs ouvrages, si, par l'élévation de leur âme, la justesse et l'étendue de leur esprit, la pureté de leurs principes, ils auraient pu être, avec éclat, autre chose que poëtes et auteurs. Dans cet examen le grand Corneille est incomparable : quel homme d'État, ou quel magistrat intègre, ou quel bon prince souverain, ou quel républicain incorruptible il eût été !..... La connaissance parfaite du cœur humain est utile, car elle prouve un esprit réfléchi, juste, pénétrant. Ainsi Racine aurait pu être avec gloire autre chose que poëte. Mais peut-on se figurer Voltaire occupant une grande place avec honneur, sagesse et dignité? Peut-on se le représenter sur un trône, maintenant l'ordre, la paix et les bonnes mœurs? Peut-on le supposer ministre, ambassadeur, ou magistrat, ou évêque? Il ne pouvait faire que des tragédies brillantes et des livres. Mais avec de la légèreté, de l'imprudence, de l'inconséquence, des passions vives, un orgueil immodéré, et le manque absolu de principes, on ne fait pas des livres immortels. Ainsi, par cette manière de juger les auteurs, on juge aussi très-solidement du mérite réel de leurs ouvrages. Si Voltaire n'eût pas écrit, il aurait toujours trouvé le moyen de faire du bruit; il eût de même passé pour un homme d'un esprit infini, mais brouillon et dangereux; on lui eût refusé le génie, parce qu'il n'y a point de génie sans profondeur d'esprit, sans grandes vues, sans pénétration supé-

rieure; il n'y a point non plus de mérite éminent sans principes de morale et sans empire sur soi-même. Tel est l'homme, tels sont les ouvrages : c'est une règle infaillible.

Je m'étais promis de conter une petite histoire, mais je veux parler aujourd'hui d'autre chose, et retracer ici une partie de ce que nous avons dit ce soir. J'avais à souper le comte de Schomberg, le marquis de Chastellux et cinq ou six autres personnes. On a parlé de la pièce nouvelle; quelqu'un a dit qu'il était singulier que l'on ne songeât pas à faire une tragédie de la mort de Lucrèce; que rien ne serait plus théâtral que le serment de Collatin et de Brutus, qui jurent sur le poignard teint du sang de Lucrèce de venger cette infortunée, etc. M. de Schomberg a dit, avec beaucoup de raison, selon moi, que la *délicatesse française* ne supporterait pas une *héroïne souillée*, alors même qu'elle ne serait déshonorée que par une violence. Lucrèce, reparaissant sur le théâtre après le crime du fils de Tarquin, inspirerait une sorte de dégoût invincible, et prêterait au ridicule aux yeux d'une certaine partie des spectateurs. Le marquis de Chastellux a remarqué que cette délicatesse de goût honore d'autant plus notre nation qu'elle n'appartient qu'à elle; les Allemands et les Anglais surtout ne la conçoivent pas. Pourrions-nous tolérer sur notre théâtre *the Fair Penitent* (la Belle Pénitente) de Rowe? J'ai vu jouer cette pièce en Angleterre, et je n'en connais point de plus absurde et de plus indécente. On ne s'intéresse à personne. Caliste, la belle pénitente (qui ne se repent point du tout), n'a ni noblesse, ni remords, ni vraie passion, et elle calomnie indignement Horatio, l'ami de son mari; Altamont est un sot mari; Lothario un scélérat de sang-froid; Sciolto, père de Caliste, un père dénaturé et un très-mauvais chrétien, puisqu'il prescrit, comme une belle

action, un suicide à sa fille, ce qui, dans nos mœurs, est aussi extravagant qu'atroce. La scène où l'on voit Caliste dans une chambre tendue de noir, à côté du cadavre de Lothario, ne fait nul effet; cela ressemble à une épreuve de franc-maçon, et il est de la dernière absurdité qu'un père ait la barbarie de condamner sa fille à cet horrible supplice et d'afficher ainsi son déshonneur. D'ailleurs Caliste considère fort tranquillement le corps de Lothario, et après quelques froides réflexions elle dit seulement :

Is this that haughty, gallant, gay Lothario?
« Est-ce là ce hautain, ce galant, ce gai Lothario? »

Amboina, pièce tragique et très-fameuse de Dryden, offre un inconcevable tissu d'horreurs. Les Anglais prétendent qu'elle est fondée sur un fait historique. Cette pièce est une sanglante satire des Hollandais, faite pour exciter les Anglais à leur déclarer la guerre. La scène est dans l'île d'Amboine, appartenant alors aux Hollandais; des Anglais y débarquent; l'Anglais Towerson a sauvé la vie à Harman, fils du gouverneur. Il est bien reçu ainsi que ses compagnons; mais les Hollandais veulent le faire assassiner. Leur complot manque. Towerson épouse Isabinda, une jeune et riche Indienne; Harman en est amoureux; il donne le repas de noces; le soir, il conduit à pied Isabinda chez son époux; il l'égare en chemin, il veut lui faire violence; elle se sauve, il court après elle; ce qui termine la scène. Dans la scène suivante, la toile se lève, et découvre Isabinda en pleurs, attachée à un arbre. Son mari survient; elle lui raconte qu'elle a reçu d'Harman le dernier des outrages. Towerson se bat contre Harman et le tue. Le gouverneur fait arrêter Towerson et tous les Anglais; on les accuse d'un complot imaginaire; on leur fait subir mille tortures, et on les met tous à mort. Les Hollandais sont peints dans cette pièce comme des monstres et de véritables bêtes féroces; on n'excepte aucun individu; on accuse la nation entière de la dépravation et de

la cruauté la plus monstrueuse. Cette pièce fut jouée à Londres avec un brillant succès, et il est inouï qu'une nation se permette de représenter un peuple voisin, et en temps de paix, sous des traits si vils et si abominables. On peut avec justice reprocher aux Anglais d'avoir toujours montré le mépris le plus ridicule pour les autres nations ; ce manque d'équité et de bienséance en est aussi un de grandeur et de goût. Avec quelle indignité les Anglais n'ont-ils pas parlé de l'un de nos plus grands rois, Louis XIV ?

On ne connaît guère en France que les pièces de Shakspeare, et on ne les connaît en général que sur des traductions qui en exagèrent les défauts et qui n'en font pas sentir les beautés ; car il n'existe pas une seule bonne traduction de Shakspeare. Trop souvent, parce que des traductions sont littérales, on accuse injustement les auteurs originaux d'avoir écrit des choses extravagantes et vides de sens. Il y a dans toutes les langues des manières de parler que l'usage a consacrées, mais qui par elles-mêmes sont extrêmement vicieuses, et qui même ne signifient rien ; par exemple, ces expressions, *une âme bien née*, ou *cela ne laisse pas d'être agréable*, ou *j'ai dans l'idée*, etc., ne paraîtraient dans une traduction anglaise qu'un galimatias ridicule, comme on ne pourrait traduire littéralement en français cette phrase anglaise : *je suis en hauts esprits* (1), c'est-à-dire de bonne humeur. Je crois que la langue la plus parfaite est celle qui a le moins de ces tournures vicieuses, qui sont infiniment plus multipliées en anglais et en allemand qu'en français. Il ne faut donc pas juger le style et les pensées de Shakspeare, dont le langage a vieilli, surtout sur des traductions très-imparfaites ; il faut encore moins le juger d'après les critiques de M. de La Harpe, qui ne savait pas l'anglais, et

(1) I am in high spirits.

d'après les moqueries de Voltaire, qui n'a pas été de meilleure foi en parlant du père de la tragédie anglaise qu'en commentant les chefs-d'œuvre du créateur de notre théâtre. Voltaire, uniquement pour tourner Shakspeare en ridicule, s'est amusé à dénaturer une scène de sa pièce intitulée *Jules César,* en traduisant littéralement les phrases et les mots; dans cette même scène il a omis cependant une traduction essentielle, ce qui produit un effet très-grotesque : il conserve à César le titre anglais de milord, que lui donne Calpurnie en lui parlant. Voltaire fait là-dessus beaucoup de plaisanteries, qui toutes tombent à faux; car *lord* signifie seigneur, et c'est le titre que nous donnons nous-mêmes, dans nos tragédies, aux personnages héroïques. Les Anglais, dans leurs prières, appellent aussi Dieu milord. Si M. de Voltaire eût lu des Heures, il n'aurait pas manqué de dire que les Anglais faisaient de la Divinité un Pair de la Grande-Bretagne.

Pour apprécier Shakspeare avec équité il faut songer qu'il n'avait fait aucune étude, qu'il n'avait pas la moindre idée du théâtre grec, et que de son temps il n'existait pas en Europe une tragédie moderne qui fût passable, ni une comédie qui eût le sens commun. Il faut songer encore que dans ce siècle, et même longtemps après, la bonne compagnie, les gens graves, et les femmes surtout, n'allaient point aux spectacles; ce fait explique une chose qui paraît incompréhensible quand on l'ignore : c'est la modestie des femmes anglaises, et la licence abominable des pièces de théâtre. Shakspeare travailla particulièrement pour la populace; mais tous ceux qui savent l'anglais conviendront qu'il eut une prodigieuse imagination, une profonde connaissance du cœur humain, et la diversité de talent la plus étonnante; il est, avec une égale supériorité, terrible, touchant, doux, gracieux, naïf (1) et comique. Outre ses tragédies, il a

(1) Il a placé plusieurs enfants dans ses pièces, et il les a fait parler avec une grâce et une ingénuité inimilables. (*Note de l'auteur.*)

fait des comédies très-plaisantes et de charmantes pastorales. Que lui manqua-t-il ? de l'instruction, une nation plus éclairée, et le goût qui résulte de ces deux choses pour ceux qui ont un esprit supérieur.

Shakspeare reçut de la nature des dons immenses, et, semblable à ces possesseurs d'une grande fortune qui font mauvais usage de leurs richesses, il a très-mal employé tous ses trésors. Convenons avec les Anglais qu'il eut un très-grand génie, et que ses tragédies sont les plus belles du théâtre anglais; mais disons, avec autant d'équité, que ces mêmes tragédies, quoique remplies de scènes et de traits admirables, sont des pièces horriblement défectueuses et de véritables monstres. Les autres auteurs tragiques de cette nation, bien moins excusables que Shakspeare, sont en général infiniment plus licencieux, et ils offrent dans leurs ouvrages des scènes beaucoup plus ridicules. Ce n'est pas Shakspeare qui a représenté dans une tragédie un vieux sénateur, amoureux d'une courtisane, faisant le *petit chien* et le *taureau* pour lui plaire (1). Shakspeare n'a rien imaginé d'aussi atroce (2) que le dénoûment de *Montezume*, tragédie de Dryden. On voit dans cette pièce, sur le théâtre, Montézume et Guyomar attachés tous les deux sur une roue, et Pizarre leur faisant donner la question pour les forcer d'avouer où sont leurs trésors ; Guyomar pousse des cris douloureux ; et Montézume lui dit ce mot si connu : *Et moi, suis-je sur un lit de roses?..* Shakspeare n'a pas fait l'éloge d'un lâche assassinat commis par l'ordre d'un prince chrétien, et c'est ce qu'a fait Dryden dans sa pièce intitulée *the Duke of Guise*. Shakspeare, dans

(1) Les scènes entre Antonio et Aquilina, dans *Venice preserved*, d'Ottway.

(*Note de l'auteur.*)

(2) En supposant, comme on le croit généralement, que l'extravagante pièce intitulée *Titus Andronicus* ne soit pas de lui.

(*Note de l'auteur.*)

ses tragédies, n'a ni calomnié ni injurié les nations, et beaucoup d'autres Anglais n'ont réussi sur le théâtre de Londres que parce que leurs pièces étaient des libelles; entre autres la mauvaise tragédie de *Dennis* qui a pour titre *Liberty asserted*, et qui est la plus sanglante satire contre la France. Le principal défaut de Shakspeare est de faire sans cesse un mélange bizarre du sérieux et du grotesque; mais toutes ses peintures sont d'une vérité parfaite. On croirait qu'il a étudié toutes les classes et tous les âges; qu'il a passé une partie de sa vie dans les palais des rois, et l'autre aux champs, dans les hameaux et dans les tavernes. Il semble qu'il ait connu tous les caractères qui peuvent exister, qu'il ait éprouvé tous les sentiments et toutes les passions du cœur humain; il est toujours observateur profond et peintre fidèle. On trouve dans les autres auteurs dramatiques anglais cette bigarrure intolérable que l'on reproche justement aux pièces de Shakspeare; mais en général tous leurs tableaux sont faibles ou faux, la vérité presque toujours y manque. Quant au très-petit nombre de tragédies anglaises d'un meilleur goût, elles ont si peu d'intérêt qu'elles sont à peine supportables à la lecture, et on ne les joue point, pas même la meilleure de toutes en ce genre, *la Mort de Caton*, d'Adisson. Cette pièce, qui contient un monologue célèbre et quelques belles scènes, est néanmoins si froide qu'il serait impossible d'en faire une traduction intéressante; elle est écrite en vers blancs, mais les derniers vers de chaque acte sont rimés. Ce petit morceau de poésie tient peu au sujet, et ressemble aux ariettes qui terminent les scènes des opéras italiens : cette bizarrerie dissipe toute illusion.

Les comédies anglaises, à l'exception d'un très-petit nombre, sont le véritable opprobre du théâtre anglais, et les pièces même que l'on veut bien dire qui ne le déshonorent pas sont telles néanmoins qu'on n'en permettrait certainement pas la représentation sur la scène française. Ainsi notre nation, qui passe pour être si légère et si frivole, est cependant celle qui

montre mieux le goût de la décence; notre public est le seul qui commande le respect, le seul qui se croie outragé lorsqu'on ose lui offrir des tableaux licencieux, le seul enfin qui soit austère dans ses amusements. Cette délicatesse, unie à tant de gaieté, forme le caractère national le plus aimable et le plus beau. Puissions-nous le conserver toujours! La nation dont on loue tant la raison est celle, au contraire, qui affiche le plus scandaleux mépris de toute bienséance, et qui regarde comme des chefs-d'œuvre les dégoûtantes peintures de la plus vile dépravation. Comme j'écris dans ce journal tout ce qui m'a frappée, soit dans la société, soit aux spectacles ou dans mes lectures, je vais parler avec un peu de détail des comédies anglaises, et je ne citerai que les auteurs comiques qui, parmi les Anglais, ont une grande réputation. *Congrève* : toutes ses pièces, sous le rapport des mœurs, sont généralement infâmes. Voici une scène du *Old Batchelor*. La femme d'un banquier est avec son amant, déguisé en vieil ecclésiastique; son mari, qu'elle n'attendait point, survient; il est accompagné d'un de ses amis. La femme n'a que le temps de faire cacher son amant dans sa chambre à coucher, qui est à côté du salon. Le mari entre en annonçant qu'il restera toute la soirée; un moment après, il va chercher un papier dans son cabinet, en disant qu'il va revenir. Son ami reste avec sa femme, qui par conséquent ne peut faire sortir l'amant caché dans sa chambre. Le mari revient; aussitôt la femme court au-devant de lui, et accuse l'ami de l'avoir voulu embrasser de force, etc. L'ami confondu veut en vain se justifier; le mari le chasse. La femme prie son mari de le suivre, afin de s'assurer de son départ; mais le mari n'en fait rien, et reste. Ensuite il dit qu'il veut aller prendre quelque chose dans la chambre à coucher; alors la femme lui conte qu'un pauvre vieil ecclésiastique, qu'elle voit souvent, a été saisi d'une violente colique, et qu'il est sur son lit; elle fait cet ingénieux récit à la porte de la chambre, et à tue tête, afin d'instruire

son amant. Le mari trouve cette histoire très-vraisemblable; il entre dans la chambre; il en revient en disant qu'il a été sur la pointe des pieds, afin de ne pas réveiller le pauvre malade, qui dort sur le ventre.

The Way of the World, du même, est encore plus licencieux. Les Anglais font le plus grand cas de cette pièce, qui n'offre pas un seul personnage intéressant, et dont le héros est un fourbe, et les femmes les plus viles créatures. *The Double Dealer* est la meilleure de ses pièces; l'intrigue en est excellente, mais les mœurs en sont tout aussi mauvaises. Les pièces de *Wicherley* sont de la même immoralité. *The Country Wife* est pillée de *l'École des Femmes* et de *l'École des Maris*, de Molière; mais Wicherley a gâté ces canevas en les rendant d'une licence inconcevable. M. Horner fait croire à tout le monde qu'il est devenu *eunuque*, ce qui le met à l'abri de la jalousie des maris et lui donne la facilité de corrompre plusieurs femmes. Voilà l'invention de Wicherley; l'intrigue est prise de Molière.

Farquhar, le plus gai des auteurs comiques anglais, n'est ni plus moral ni plus décent que les autres, et surtout sa pièce intitulée *a Trip to the Jubilee* offre les scènes les plus choquantes. M. Vizard, un hypocrite (*vizard* signifie *masque*), est amoureux d'une jeune personne qui le méprise; il jure de s'en venger. Un jeune homme revient de Paris, et demande à M. Vizard de lui procurer une jolie fille pour quelques jours; M. Vizard lui enseigne la jeune personne dont il a été maltraité, en lui disant que c'est une fille publique. Il lui donne une lettre cachetée pour la mère, à laquelle il mande que le jeune homme est riche, vertueux, et qu'il veut épouser sa fille. La mère le reçoit très-bien et le laisse seul avec sa fille. Le jeune homme est d'une telle insolence qu'il est impossible d'en citer les détails, et cette erreur, cette horrible indécence se prolongent pendant trois actes entiers. Le dénoûment est digne de la pièce : la jeune personne se passionne pour celui

qui la traite ainsi, et, après l'avoir désabusé, elle l'épouse. Les Anglais citent comme une pièce très-morale *the Careless Husband*, de Cibber. Ce mari négligent, lord Easy, devrait être appelé le mari libertin; il a deux maîtresses à la fois: l'une est lady Graveairs, mariée ainsi que lui, et l'autre, la femme de chambre de lady Easy, sa femme. Au dernier acte, la toile se lève, et l'on voit, au point du jour, lord Easy et la femme de chambre qui ont passé la nuit ensemble, tous les deux endormis à côté l'un de l'autre. Lady Easy survient; elle se contente de mettre son mouchoir de cou sur la tête de son mari, sans le réveiller. On la présente comme le modèle des femmes, parce que, dans ce moment, elle n'est occupée que du soin de préserver son mari d'un rhume de cerveau. Cette attention discrète convertit tout à coup le *mari négligent*, qui devient l'époux le plus tendre et le plus fidèle, ou, du moins, c'est ce qu'il promet dans la dernière scène. Il y a, dans sa pièce intitulée *the Double Gallant*, une scène assez plaisante, mais qui ne serait admise chez nous qu'entre un tuteur amoureux et sa pupille. Une femme mariée, seule avec sa femme de chambre, reçoit une lettre d'amour, y veut répondre, et, ayant écrit déjà quelques lignes, elle est surprise par son mari. Elle ne peut lui cacher la lettre; alors elle lui dit que la lettre est pour sa femme de chambre, qui ne sait pas écrire. Le mari propose à sa femme de faire lui-même cette lettre, et il la dicte fort tendre.

Le fameux *Fielding* a fait des comédies absurdes et infâmes. Dans *the Lottery*, il représente une femme qui quitte un amant qu'elle aimait afin de duper un fripon qui se donne pour un lord, et auquel elle fait croire qu'elle est très-riche, quoiqu'elle n'ait rien. Ces deux intrigants se trompent mutuellement et s'épousent; ensuite, après le mariage, ils s'avouent leurs fourberies. L'ancien amant, présent à cette scène, propose au mari de lui donner une somme d'argent s'il veut lui céder ses droits sur sa femme; le mari et la femme y consentent.

Dans la pièce de *Richard Steel* (1) *the Funeral*, on voit un entrepreneur d'enterrements auquel un fossoyeur vient dire qu'il n'a pas pu tirer du doigt du dernier grand seigneur qu'il doit enterrer une belle bague qu'il avait, mais qu'il lui apporte le doigt ; car il apporte le cercueil avec le cadavre dedans, etc. Il y a dans cette pièce beaucoup de plaisanteries de ce joli genre.

Dans la pièce de *Dryden*, qui a pour titre *the Spanish Friar*, pièce très-goûtée en Angleterre, l'auteur a représenté sur la scène un véritable prêtre qui, pour de l'argent qu'il reçoit d'un jeune homme, facilite des rendez-vous, et donne à une femme mariée, en la confessant, et des lettres d'amour et les plus infâmes conseils. Je ferai ici une remarque qui me paraît bonne, parce qu'elle est juste et qu'elle honore le caractère français : c'est que, parmi les protestants, les littérateurs étrangers, et surtout les Anglais, se permettent sans cesse des moqueries indécentes sur la religion catholique et les calomnies les plus atroces contre les ministres de notre culte ; tandis que nous, observateurs scrupuleux et fidèles des égards dus aux nations étrangères, nous croirions, en nous conduisant ainsi, manquer de goût et de bienséance. Nos théologiens ont combattu et dû combattre l'hérésie ; mais jamais nous n'avons tourné en ridicule les sectes religieuses ou leurs ministres sur nos théâtres, dans nos romans et dans nos voyages. Voilà donc encore la nation réputée si *légère*, si inconsidérée, qui se trouve sur ce point, comme sur tant d'autres, la nation la plus modérée, la plus circonspecte, et par conséquent la plus sensée.

Dryden, qu'on ne se lasse pas de citer, voulant peindre dans une de ses tragédies une femme ambitieuse qui vient d'acquérir un trône à force de crimes, la fait poignarder par un amant qu'elle a trahi et qui ensuite s'est tué lui-même.

(1) Qui a fait de jolis articles dans *le Spectateur*.
(*Note de l'auteur.*)

Alors l'ambitieuse, expirante, entourée de ses nouveaux sujets, et s'adressant au cadavre de son meurtrier, dit :

« Meurs pour nous deux ;... je n'ai pas maintenant le loisir. « Je viens d'acquérir une couronne qui ne doit point céder au « destin ;... et cependant je sens quelque chose de semblable « à la mort qui s'approche... Mes gardes ! mes gardes !... em- « pêchez ce vilain squelette de paraître. Sûrement la mort se « méprend ; cette mort n'est pas la mienne ; elle radote, et c'est « le fil d'une autre vie qu'elle veut couper. Dites-lui que je « suis une reine... Mais il est trop tard !... En expirant, j'ac- « cuse mon destin de rébellion... (*Aux Maures, ses sujets :*) « Inclinez-vous profondément, vous, esclaves ! prosternez- « vous promptement, montrez-moi votre soumission : avant « de mourir je veux goûter la douceur de régner (1). »

(*La Conquête de Grenade.*)

Ce n'est pas ainsi que Corneille a peint une ambitieuse dans *Rodogune;* Cléopâtre ne dit pas toutes ces belles choses, et elle meurt platement, sans accuser la mort de *radoter*. On nous répète tant que les Anglais ont plus de naturel que nous qu'il faut bien croire que les idées et les sentiments exprimés dans cette tirade sont d'une parfaite vérité. C'est encore Dryden qui, dans une pièce de vers, parlant des boutons de pe-

(1) Die for us both... I have no leisure now...
A crown is come and will not fate allow,
And yet I feel something like death is near...
My guards! my guards!...
Let not that ugly skeleton appear.
Sure destiny mistakes; this death's not mine,
She doats and meant to cut another line.
Tell her I am a queen... But 'tis too late!
Dying I charge rebellion on my fate.
Bow down, ye slaves!... (*to the Moors :*)
Bow quickly down and your submission show
I'm pleas'd to taste an empire eer I go.
(*The second part of the Conquest of Granada.*)

tite vérole de lord Hastings, les compare dès leur naissance à des boutons de rose, ensuite à des rubis, et enfin à des astres funestes et de mauvais présage. (Lord Hastings mourut de cette maladie.) C'est avec le même bons sens que Dryden, dans sa tragédie d'*Arthur*, fait parler Emmelina, l'héroïne de la pièce, qui est aveugle-née. On lui demande quelle idée elle se fait de la figure de son amant; elle répond, sans hésiter, qu'elle imagine qu'il a *un visage d'or noir*, parce que l'or est la chose la plus précieuse, et le noir la couleur la plus douce et la plus pure. Cependant Dryden avait de grands talents; mais que sont les talents littéraires sans le goût! Il y a de belles choses, et même du génie, dans sa tragédie d'*Antoine et Cléopâtre;* cette pièce est l'une des plus sages du théâtre anglais; c'est apparemment par cette raison qu'on ne la joue plus.

Avant de terminer cet article, je dois parler de deux jolies comédies justement estimées des Anglais, dont le ton est fort licencieux, mais qui d'ailleurs n'offrent rien contre les mœurs. L'une est intitulée *a Bold Stroke for a Wife* (un Coup hardi pour une femme). C'est une jeune personne qui, par la dernière volonté de son père, ayant quatre tuteurs différents, ne peut se marier avec sa dot sans le consentement de ces quatre personnes. Son amant, le colonel Fainwill, prend successivement les formes qui conviennent à chacun des tuteurs et obtient leur consentement. Cette pièce, quoique fort agréable, en a produit une française qui n'a point eu de succès : *les Tuteurs,* de M. Palissot; mais elle a fourni tout le fond du charmant roman intitulé *Cecilia*, de miss Burney. L'autre comédie, en cinq actes, aussi du même auteur, est une pièce de caractère; elle a pour titre *the Busy Body,* titre qu'il est impossible de traduire littéralement, et qui signifie *l'homme affairé.* Il y a deux intrigues d'amour que Marplot, l'homme affairé, traverse, sans le vouloir, par sa curiosité, son commérage et sa maladresse. Il est officieux, veut se mêler de tout et

brouille tout. L'auteur de ces pièces a fait encore une comédie assez amusante, mais beaucoup trop romanesque. Cet auteur, qui mérite un rang très-honorable parmi les auteurs dramatiques anglais, est une femme qui vivait sous le règne de la reine Anne. Elle avait un singulier nom; elle s'appelait Suzanne *Centlivres*. On assure qu'avant son mariage, possédée du désir de s'instruire, elle passa plusieurs mois, déguisée en homme, à l'université de Cambridge.

J'ai encore plusieurs petites réflexions à faire sur la *solidité anglaise* et sur la *frivolité française;* je les écrirai demain.

Qu'est-ce qu'une nation inconsidérée, légère et frivole? Ce serait une nation absolument hors d'état de concevoir et d'exécuter de grandes choses, parce qu'elle n'aurait ni la profondeur d'idées que peuvent donner la sagesse et la méditation, ni la suite, la prudence et la persévérance qui peuvent seules assurer le succès de ce qui est éminemment utile et bon, et par conséquent glorieux; enfin ce serait une nation turbulente, inconstante, ne pouvant conserver la même forme de gouvernement, et sans cesse bouleversée par des troubles intérieurs, des guerres civiles et des révolutions (1).

(1) Tel était jadis l'état de Gênes. Cette ville et son territoire, gouvernés d'abord par des comtes, s'érigea en république, et eut successivement pour chefs des *consuls*, des *capitaines du peuple*, des *abbés du peuple*, que l'on supprima pour reprendre un seul capitaine du peuple, et ensuite deux *capitaines*. On supprima encore les *capitaines*, et on créa un *podestat;* puis on reprit les *capitaines*, et enfin on établit les *doges;* et, durant plus de cinq cents ans, ce peuple inconstant et léger, ne pouvant s'arrêter à une forme de gouvernement, changea sans cesse de magistrats, de lois et de domination, se donnant tour à tour à la France et à divers princes d'Italie. Toujours turbulent et factieux, il ne parut faire la guerre civile et la guerre extérieure, chercher la liberté ou de-

D'après cette définition, que je crois très-juste, il n'existe point en Europe de nation inconsidérée, frivole et légère. Le siècle brillant et religieux de Louis XIV a tellement perfectionné la civilisation; les souverains, éclairés par tant d'instructions sublimes, savent si bien que leur autorité dépend de la justice; les sujets sont enfin si persuadés qu'il n'y a pour eux ni sûreté, ni bonheur, ni repos, sans la soumission à leurs lois et à leurs chefs, qu'à moins de rétrograder les nations européennes ne pourraient retomber dans l'anarchie et dans les horreurs des guerres civiles.

La nation française est la nation de l'Europe qui a conservé le plus longtemps sa forme de gouvernement, sa religion et ses lois; celle qui, depuis son établissement, a éprouvé le moins de révolutions et souffert le moins des troubles intérieurs; celle enfin qui a obéi à la race des rois la plus ancienne. Les Anglais lui reprochent sans cesse de supporter, de temps immémorial, dans son gouvernement, des abus intolérables; et comme assurément on ne peut pas accuser les Français de lâcheté, il faut donc attribuer à la seule constance cette tranquillité d'une nation si brave et si belliqueuse. Il est absurde de soutenir qu'elle est à la fois indolente et vive, persévérante et légère.

Les Anglais forment la nation dont l'histoire offre le plus de révolutions sanglantes. On pourrait accuser de légèreté un peuple inquiet et turbulent, que l'histoire représente continuellement, et surtout depuis deux siècles, toujours agité, toujours rompant le premier les traités de paix avec ses voisins; emprisonnant, détrônant ses rois, abolissant la royauté, s'érigeant en république; peu d'années après, rétablissant l'état monarchique, ensuite chassant et proscrivant la famille ré-

mander l'esclavage, que par un besoin irrésistible de mouvement et de changement. Voilà un peuple léger; il n'en existe plus de tel.

(*Note de l'auteur.*)

gnante, plaçant sur le trône un étranger (1); enfin, changeant de religion, et formant dans son sein des milliers de sectes différentes.

La France a produit plus de savants et de moralistes du premier ordre, plus de têtes véritablement pensantes, qu'aucune autre nation. Montaigne, Descartes, Malebranche, Pascal, Bossuet, Bourdaloue, Nicole, Massillon, Fénelon, La Bruyère, Montesquieu, Buffon, et tant d'autres que l'on pourrait placer encore au premier rang des penseurs, n'avaient pas, je crois, des têtes légères et des esprits superficiels. Que serait-ce si je donnais l'énorme liste des auteurs estimables et véritablement utiles qui consacrèrent leur vie entière à des recherches laborieuses, à des travaux qui demandaient surtout une infatigable persévérance !

Les Anglais ont aussi des savants de la plus haute réputation; leur littérature *sérieuse* est sans doute très-riche aussi; mais ce ne sera pas leur faire une injustice que de prétendre avec eux à l'égalité à cet égard : on pourrait si facilement la leur disputer ! Le peuple français peut dire, sur tous les points :

Je n'ai point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

Le théâtre anglais est déshonoré par une licence effrénée en tout genre, par des puérilités étranges, par des extravagances inconcevables.

Le théâtre français est, parmi les modernes, le plus décent, le plus raisonnable et le plus sage de tous les théâtres, et c'est un aveu que doivent faire même ceux qui ne le trouveraient pas le meilleur; ceux enfin qui auraient le malheur de préférer Shakspeare et Dryden à Corneille et à Racine seraient encore

(1) Et l'on peut dire qu'il n'y eut jamais une usurpation plus odieuse que celle du prince d'Orange, puisqu'elle outrageait la nature.

(*Note de l'auteur.*)

forcés de convenir que du moins on peut louer, dans nos plus grands poëtes dramatiques, la noble simplicité, la sagesse, la raison et les intentions morales. Les Français veulent en toute chose de la raison, et c'est pourquoi ils ont tant de goût. Sans raison rien ne leur plaît, du moins pendant longtemps; ils en exigent dans les vers, dans les romans, dans un conte, dans une allégorie; ils se lassent, ils se dégoûtent promptement de ce qui en manque.

Est-ce l'austérité des mœurs anglaises qui donne à cette nation une telle réputation de solidité? Les Français et les Italiens passent pour les hommes les plus sobres de l'Europe ; ils aiment mieux la conversation que le vin et la table : c'est bien là un genre de raison, et la tempérance est une vertu recommandable qui fait assurément une partie des bonnes mœurs. Les Anglais, au contraire, passent plus de la moitié de leurs journées à boire et à manger; la solidité de cette manière de vivre est un peu matérielle et ne prouve pas beaucoup la solidité de l'esprit. Les Anglais, et même les Anglaises, aiment le jeu avec une fureur qui n'a jamais été aussi générale en France, et non-seulement ils jouent dans leurs maisons, mais ils ont trouvé le secret de perdre ou de gagner des sommes immenses sur des tapis de verdure ainsi que sur des tapis de velours. Ils se ruinent en se reposant sur une chaise, ou en courant dans des plaines, ou même en soutenant leurs opinions. Les courses de chevaux et les paris nous viennent d'eux; la discussion, c'est-à-dire la conversation animée, est pour eux un trafic, un moyen de gagner de l'argent. On accuse quelques Français d'*anglomanie*, et l'on a raison de s'en moquer : il faut respecter toutes les nations, mais il faut s'honorer de la sienne : c'est s'honorer soi-même. Les Anglais disent beaucoup de mal de nous, même en temps de paix ; cependant ils prennent toutes nos modes; la cuisine des gens riches est à la française, tous les meubles des maisons élégantes sont faits en France. On nous reproche comme une

grande preuve d'inconstance d'avoir bouleversé nos jardins pour les refaire dans le goût anglais; mais les Anglais ont fait exactement la même chose il y a environ soixante-dix ans. Ce fut Adisson qui, dans *le Spectateur*, leur donna cette idée; il proposa de faire des jardins imitant la nature; il entre dans beaucoup de détails à cet égard, en produisant, dans son charmant journal, une prétendue lettre sur ce sujet, où l'on fait la description d'un jardin et d'une volière non fermés (1). On commença, comme nous, à faire des jardins excessivement surchargés. Il existe encore quelques-uns de ces premiers jardins, Lesowes et Stow, et deux ou trois autres. Ensuite ce genre se perfectionna, et l'on fit ces jardins simples et majestueux que nous n'avons pas encore imités.

Les Français aiment les arts parce qu'ils en ont le génie et qu'ils y excellent; néanmoins ils ne rendent point à des comédiens les honneurs qui ne sont dus qu'aux héros et aux grands hommes dont les talents sont utiles. On ne voit point à Saint-Denis, parmi les tombes de nos rois, des tombeaux d'acteurs et de comédiennes; et c'est ce qu'on voit à Westminster. L'austérité française ne souffre même pas que des comédiens soient admis dans nos sociétés savantes : Molière, l'inimitable Molière, ne fut pas de l'Académie française!...

Les arts les plus frivoles sont les mieux payés en Angleterre; les chanteurs et les danseurs ne font de véritables fortunes qu'à Londres. Le goût des romans et des contes de revenants est certainement beaucoup plus vif en Angleterre qu'en France; enfin le luxe des Anglais surpasse de beaucoup le nôtre. Est-ce donc la perfection de leur constitution politique qui leur donne cette haute réputation de sagesse? Ce gouvernement est-il donc en effet si digne d'admiration? C'est

(1) La description de cette volière a servi de modèle à J.-J. Rousseau pour la volière décrite dans son roman de *la Nouvelle Héloïse*.

(*Note de l'auteur*.)

assurément ce que je ne déciderai point; mais l'un des meilleurs auteurs anglais, Pope, répondra à cette question. *Laissons*, dit-il, *les sots disputer sur la forme des divers gouvernements; le meilleur est celui qui est le mieux administré*, c'est-à-dire celui sous lequel on est le plus paisible et le plus heureux. Les combats, les querelles, les séditions, parmi le peuple anglais, sont les événements de tous les jours, et notre peuple est le plus doux et le plus gai de l'Europe. On paye en Angleterre deux ou trois fois plus d'impôts qu'en France. Les voleurs en Angleterre attaquent et dépouillent tous les jours les passants et les voyageurs dans les rues, aux environs de Londres, et sur les grands chemins; nous parcourons nos villes, nous voyageons jour et nuit sans rencontrer de voleurs. Les Anglais meurent fréquemment du spleen, et le suicide est infiniment plus commun dans ce pays que dans aucun autre; nous avons la plus brillante humeur; notre gaieté a passé en proverbe : quand on veut s'amuser et voir des gens heureux on vient chez nous; on y vient même pour s'y guérir de la consomption, et souvent l'inclination y fixe les étrangers. Ainsi, d'après la définition de Pope, qui me paraît parfaite, je conclus que notre gouvernement vaut mieux que celui d'Angleterre : ce n'est heureusement pas moi, c'est un penseur anglais qui le décide. On juge les Anglais et les Français comme on juge communément les individus dans la société, sur l'extérieur, qui trompe si souvent. Les gens gais passent facilement pour des étourdis; les gens taciturnes se font, à peu de frais, une réputation de sagesse. « Souvenez-vous, m'a dit plus d'une fois madame de Puisieux, qu'avec des yeux noirs, une démarche leste et légère, un air animé et de la gaieté, il faut être beaucoup plus raisonnable qu'une autre... » Si les Français étaient moins aimables et moins brillants, et surtout s'ils avaient moins de désintéressement, s'ils s'occupaient davantage de spéculations financières, on ne les accuserait pas de manquer de raison. *Ne s'attacher qu'au solide* est une expression qui

signifie, pour tous les gens d'affaires, *ne s'occuper que de ses intérêts pécuniaires, ne songer qu'à gagner de l'argent.* Ne nous étonnons donc plus de notre réputation de frivolité et de légèreté. Puissions-nous conserver le noble caractère et les qualités aimables qui nous la procurent !

J'ai découvert deux jolies divinités de la Fable, et qui sont peu connues, *Abéone* et *Adéone.* La première présidait au départ, et la seconde au retour (1). J'en ai fait faire en miniature deux petits tableaux ; M. de La Harpe, qui a trouvé ces deux figures charmantes, a fait pour elles des vers que j'ai gravés sur les cadres. Voici ceux d'Abéone :

Ah ! dans un long adieu, dont la douleur s'irrite,
Le cœur s'échappe en vain vers l'objet que l'on quitte ;
On s'éloigne à pas lents, les bras en vain tendus,
Et l'œil le suit encor quand on ne le voit plus.

Voici les vers pour Adéone :

O bonheur ! il revient ! Le retour a des ailes !
Quel plaisir de conter les souvenirs fidèles !
Que de pleurs ! Ce moment va donc les essuyer !
Que d'ennuis ! Ce moment les fait tous oublier (2).

(1) Les anciens plaçaient toujours la statue de la Liberté entre ces deux figures, pour marquer, par une très-juste allégorie, que le droit le plus incontestable de la *liberté* est celui d'aller et de revenir à son gré. Les prétendus patriotes de la Révolution, si enthousiastes pour les païens, n'avaient pas fait, comme on voit, une étude très-approfondie de leur mythologie.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Ces vers ne se trouvent point dans la *Correspondance* de M. de La Harpe ; on les donne ici parce qu'ils n'ont jamais été imprimés.

(*Note de l'auteur.*)

Ces deux figures, avec ces jolis vers, pourraient fournir les sujets de deux gravures très-agréables.

J'ai entendu ces jours-ci la lecture d'un roman manuscrit, fait par un homme de beaucoup d'esprit et qui vit dans le plus grand monde, et dans cet ouvrage la peinture du monde n'a pas la moindre vérité. C'est que les gens du monde, du moins en général, lorsqu'ils ont de la littérature, sont plus frappés de ce qu'ils lisent que de ce qu'ils voient; il leur paraît plus commode de copier que de peindre d'après nature. Ils ne sont que de faibles imitateurs des auteurs de profession, plus exercés qu'eux dans l'art d'écrire. Ils pourraient avoir une originalité piquante s'ils se donnaient la peine d'observer ce qui se passe sans cesse sous leurs yeux, et, au lieu de piller sans grâce Crébillon et Marmontel, ils offriraient des tableaux vrais et nouveaux.

Il n'y a rien de *physique*, non dans les qualités naturelles, mais dans les vertus véritables. Il y a beaucoup de *physique* dans tous les vices.

Pourquoi la douleur et la joie sont-elles toujours au-dessous de ce que nous pouvons nous les représenter? Pourquoi notre imagination est-elle si au-dessus de nos facultés réelles? Cela prouve qu'une autre vie doit succéder à celle-ci. Cette imagination, que rien n'arrête et qui surpasse tout, est, pour l'homme de bien, le gage heureux des jouissances spirituelles

qui lui sont réservées ; mais, pour l'homme vicieux, c'est l'annonce terrible des souffrances qui doivent justifier toutes les terreurs du méchant.

Je trouve dans les *OEuvres de Lamothe* une anecdote très-remarquable, parce qu'elle fait voir combien, depuis ce temps, notre caractère national a changé. On aimait alors avec enthousiasme tous les traits de grandeur, et les succès éclatants de Corneille le prouvent ; mais en même temps on détestait tout ce qui peut ressembler à la férocité. Lamothe conte qu'à la Comédie-Française, avant Baron, l'acteur disait avec une extrême rudesse ce vers des *Horaces :*

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus ;

et que ce vers ne faisait sur le public qu'un effet désagréable. C'était cependant ainsi que l'auteur l'avait conçu. Mais Baron, le premier, continue Lamothe, prononça ce même vers avec un reste d'attendrissement ; de sorte que *je ne vous connais plus* signifiait seulement *je ne veux plus vous connaître ;* et le public applaudit avec transport. Baron dit à Lamothe que Corneille fut surpris de lui entendre dire ainsi ce vers et qu'il l'en félicita. Du temps de Lamothe, on suivait toujours cette manière de Baron ; aujourd'hui elle est oubliée ; plus l'acteur, en prononçant ce vers, met de férocité dans son accent, et plus notre parterre applaudit... Que de réflexions affligeantes pourraient résulter de ce seul fait !...

J'ai dîné, ces jours passés, chez M. de Buffon ; il y avait beaucoup de monde ; la société était toute composée de savants

et de littérateurs. J'étais, dans ce cercle imposant, la seule ignorante ; cependant le ton de la conversation était si naturel, on causait avec tant de bonhomie et si peu de prétention, que je me trouvais là parfaitement à mon aise. Je dîne tous les quinze jours chez M. de Buffon, et j'y trouve toujours cette aimable simplicité; c'est le maître de la maison qui l'inspire : il en a tant lui-même ! Personne, en sa présence, n'ose montrer de la pédanterie ou prendre un ton dogmatique et tranchant. Il n'aime ni les discussions, ni les entretiens scientifiques; il dit que la conversation doit être un délassement, et que pour être agréable il faut qu'elle soit un peu frivole. Comme je lui disais que j'étais charmée qu'il eût cette opinion qui me convient si bien, il me conta qu'une femme de province, nouvellement arrivée à Paris, et voulant voir une assemblée de beaux-esprits, vint dîner chez lui, imaginant qu'elle entendrait des choses merveilleuses. Elle écoutait avec la plus grande attention, et s'étonnait de ne rien recueillir de remarquable; mais elle pensa que l'on réservait les bons mots pour égayer le dîner. On se mit à table; alors son attention redoubla : on ne parla que de bonne chère, on ne disserta que sur la bonté des vins de Bourgogne et de Champagne; et, au second service, la dame étrangère, perdant patience, se pencha vers son voisin en lui disant tout bas : *Mais quand donc ces messieurs commenceront-ils?* J'ai entendu un autre jour, chez M. de Buffon, M. Hérault de Séchelles lire un parallèle de M. de Buffon et de J.-J. Rousseau. Je ne me souciais nullement de l'entendre, bien certaine d'avance que ce morceau ne contiendrait, d'un bout à l'autre, que les louanges de M. de Buffon. S'il m'était permis d'avoir une opinion et de porter un jugement dans ce genre, je placerais M. de Buffon au-dessus de tous les écrivains de ce siècle; mais je hais la flatterie et la partialité. Pendant la lecture, j'étais assise à l'autre extrémité de la chambre, très-loin du lecteur. M. Hérault a une grosse voix, qui pourrait être sonore; mais il parlait bas, je n'entendais qu'un

murmure de basse-taille très-grave, et je ne distinguais que les noms de *Buffon* et de *Rousseau*. Rien n'était plus comique que la manière dont il les prononçait; pour les deux noms il élevait la voix; mais toujours il articulait le premier d'un air triomphant et avec l'accent le plus emphatique, tandis que le nom de *Rousseau* ne s'échappait de sa bouche qu'avec une inflexion affaiblie et un ton négligé, quelquefois même dédaigneux. Sans entendre un mot du reste du discours, je jugeais facilement qu'on élevait aux nues M. de Buffon, et que le pauvre Rousseau lui était toujours sacrifié. Après la lecture, tout le monde successivement est sorti; je me suis trouvée seule avec M. de Buffon, qui m'a demandé ce que je pensais de ce parallèle. Je lui ai répondu très-sérieusement qu'il me paraissait qu'il y avait un peu de galimatias, un ton déclamatoire qui donnait à ce discours la tournure d'un panégyrique, et qu'enfin on y rabaissait trop Rousseau pour exalter le mérite de celui qu'on lui préférait justement, mais qu'on louait sans grâce et sans finesse. M. de Buffon, sans doute par reconnaissance, a d'abord un peu combattu ma critique; j'ai soutenu vivement mon opinion; il a fini par convenir que j'avais raison. Alors je lui ai avoué la vérité, c'est-à-dire que je n'avais réellement entendu que ces deux mots : *Buffon...*, *Rousseau ;* ce qui l'a fait rire aux éclats. Il a dit que dans le monde on décide souvent de la manière la plus tranchante avec beaucoup moins de connaissance. Il m'a conté ce jour-là le trait suivant. Un jeune prince étranger étant venu voir le cabinet d'histoire naturelle, M. de Buffon fut le recevoir, et, au moment où le prince allait partir, M. de Buffon lui offrit son histoire des oiseaux. Alors le prince lui répondit très-poliment : « Monsieur, vous êtes bien bon; je ne veux pas vous en priver; » et M. de Buffon, charmé de voir un prince si bien élevé, n'insista pas et garda son ouvrage.

Le chevalier de Monbarey était fort aimé du feu roi Louis XV ; un de ses amis, qui vivait depuis longtemps en province, persuadé qu'un homme qui est bien traité du roi peut tout obtenir, lui écrivit pour l'engager à lui faire donner une place qui eût fait sa fortune. Le chevalier de Monbarey lui répondit : « Si jamais le roi prend du crédit, je vous promets de lui demander ce que vous désirez. »

On confond trop souvent l'enthousiasme avec la flatterie ; il me semble qu'on ne devrait pas regarder comme des *flatteurs* ceux qui rendent d'éclatants hommages à un mérite éminent. Pourquoi ne se passionnerait-on pas pour un grand homme parce qu'il est roi ? Heureux qui peut se livrer à l'enthousiasme pour ses maîtres ! Lauzun et La Feuillade n'étaient point des flatteurs ou pouvaient n'en pas être. On doit porter le même jugement de Thomas Gresham, ce négociant anglais si célèbre par sa magnificence et par sa bienfaisance. La reine Élisabeth l'aima beaucoup ; elle l'honora de plusieurs visites. Un jour qu'elle alla coucher dans sa maison de campagne, elle critiqua une cour qu'elle trouva trop grande ; elle dit qu'elle aimerait mieux qu'elle fût coupée par un mur. Gresham fit venir secrètement de Londres des ouvriers qui bâtirent ce mur dans la nuit, de sorte qu'Élisabeth, à son réveil, le trouva fait. Ce n'est pas là l'action d'un vil flatteur ; car il était bien possible de se passionner pour une reine qui avait tant de talent et de génie. Mais M. Bouret, fermier général, n'approchant jamais de Louis XV, ne lui devant aucune reconnaissance, et s'enthousiasmant pour lui, dépensant des millions pour lui faire bâtir à Croix-Fontaine un pavillon de chasse, etc., M. Bouret n'était bien certainement qu'un flatteur.

Une chose qui paraît très-remarquable, c'est qu'on n'a jamais dit qu'Henri IV ait été *flatté;* cependant il fut, de tous les rois, le plus loué durant sa vie; on formerait une bibliothèque des vers, des éloges, des poëmes et des panégyriques composés pour lui, depuis l'époque heureuse où il monta sur le trône jusqu'à sa mort; enfin il eut les admirateurs et les amis les plus passionnés. On ne soupçonna jamais de flatterie dans toutes ces choses; pourquoi? C'est qu'à la gloire la plus brillante ce prince a réuni la suprême bonté. Louer Henri IV, c'était ne parler que du bonheur public.

J'ai été chez le chevalier de Durfort voir un homme qui fait des choses extraordinaires, quoique ce ne soit point son métier; il ne prend point d'argent, il fait tous ses tours pour son plaisir: c'est un charlatan *amateur*. Il n'est pas le seul de cette espèce. Il aime à causer, sinon de l'admiration, du moins de l'étonnement; beaucoup de gens encore, ainsi que lui, prennent cela pour de la gloire. Voici un de ces tours: on place à un bout de la chambre deux bougies allumées sur un guéridon, et, vis-à-vis, à l'autre extrémité de l'appartement On met deux lampes allumées. L'homme se tient auprès des bougies, il les éteint l'une après l'autre, et au même moment les lampes correspondantes s'éteignent, sans communication, sans que personne soit auprès de la table. Dans un autre tour, un grand bocal de verre a sauté en l'air et fut brisé en morceaux; nous avons couru tous un très-grand danger. J'étais à côté de madame la duchesse de Chartres, et mon premier mouvement a été de lui mettre mon manchon sur le visage. Tout le monde m'a fort louée de cette action; j'ignorais l'avoir faite. J'ai eu très-peur; ce mouvement a été absolument machinal et sans aucune réflexion.

On m'écrit de Lausanne que M. Gibbon, qui s'y est établi pour quelque temps, y a beaucoup de succès et y est extrêmement bien accueilli. Il est, me mande-t-on, très-engraissé, et d'une grosseur si prodigieuse qu'il a beaucoup de peine à marcher. Avec cette figure et ce visage étrange qu'on lui connaît, M. Gibbon est infiniment galant, et il est devenu amoureux d'une très-aimable personne, madame de Crouzas (1). Un jour, se trouvant tête à tête avec elle, pour la première fois, il voulut saisir un moment si favorable, et tout à coup il se jeta à ses genoux en lui déclarant son amour dans les termes les plus passionnés. Madame de Crouzas lui répondit de manière à lui ôter la tentation de renouveler cette jolie scène. M. Gibbon prit un air consterné, et cependant il restait à genoux, malgré l'invitation réitérée de se remettre sur sa chaise; il était immobile et gardait le silence. « Mais, Monsieur, répéta madame de Crouzas, relevez-vous donc... — Hélas! Madame, répondit enfin ce malheureux amant, *je ne peux pas...* » En effet, la grosseur de sa taille ne lui permettait pas de se relever sans aide. Madame de Crouzas sonna, et dit au domestique qui survint : *Relevez monsieur Gibbon*. Cette déclaration d'amour me rappelle celle d'un abbé Chauvelin, bossu par devant et par derrière, d'une petitesse extrême, mais spirituel, vif, effronté, et très-entreprenant avec les femmes, quand par hasard il trouvait l'occasion de l'être. Un soir, il alla chez madame de Nantouillet; elle était seule, un peu malade, et sur sa chaise longue. L'abbé passa subitement de la galanterie à l'amour, et devint si pressant et si impertinent que madame de Nantouillet se hâta de sonner de toutes ses forces. Un grand valet de chambre arrive. « Mettez monsieur l'abbé sur la cheminée, » lui dit-elle. La cheminée était haute, le valet de chambre robuste; il saisit le petit abbé qui se débat en vain;

(1) Depuis madame de Montolieu, auteur du charmant roman intitulé *Caroline* et de plusieurs traductions très-agréables.

(*Note de l'auteur.*)

on l'assied sur la cheminée... L'abbé frémit en se voyant placé à cette élévation prodigieuse pour lui : il n'aurait pu sauter sur le parquet sans risquer sa vie. Les éclats de rire de madame de Nantouillet augmentaient encore sa fureur, qui fut au comble lorsque, dans cette fâcheuse situation, il entendit annoncer une visite.

J'ai reçu, il y a quinze jours, une lettre qui m'annonçait que je suis nommée *commissaire du comité d'inspection* de la Société d'Émulation, à la place de madame de Senneterre, qui, dit-on dans la lettre, a passé son temps, et qui avait pour adjoint madame la duchesse de Villeroi. On a ajouté qu'au lieu d'une femme on me donne pour adjoint M. de La Rochefoucauld. Cette lettre m'a paru d'autant plus extraordinaire que je n'ai aucune relation particulière avec les membres de cette société, et que je n'ai été qu'une seule fois à une de ses séances publiques; et ce ne fut que pour y voir Franklin, que je n'avais jamais vu alors, et avec lequel j'ai dîné souvent, depuis, chez madame de Boulainvilliers. J'ai donc cru que cette lettre était une plaisanterie de M. Thiars, qui m'en a fait plusieurs de ce genre. Mais enfin, ayant acquis la certitude que j'ai très-véritablement l'honneur d'être *commissaire*, j'ai été à ce comité, et je m'y suis fort amusée.

Ce comité est composé de dix ou douze personnes. Il y a en outre plusieurs autres comités; mais celui-ci est le plus considérable. Élie de Beaumont en est le président, et il est risible de voir combien cet homme, blanchi dans les affaires, attache d'importance à sa charge de président. J'ai été tout de suite initiée dans les secrets de la société; j'ai vu qu'il y règne une grande désunion par la jalousie mutuelle des comités les uns contre les autres, qui veulent réciproquement s'arroger différents droits contraires aux premiers règlements. Nous avions,

ce jour-là, un député d'un autre comité qui était chargé de plusieurs demandes *ambitieuses*, et qui n'allaient à rien moins qu'à transporter toute l'autorité à son comité ; il y a eu là-dessus des disputes très-vives et très-aigres, et qui m'ont fort divertie. Notre président et nos autres chefs répétaient sans cesse les grands mots de *bien public*, d'*égalité*, de *désintéressement*, d'*amour de la paix*. On croyait entendre parler les chefs d'une république, et cela avec une gravité et une importance vraiment comiques.

Élie de Beaumont, en nous en allant, m'a donné le bras, et m'a dit tout bas sur l'escalier : « Ils auront beau faire, notre « comité est le maître de tous les autres, et nous ne souffri- « rons pas qu'on diminue rien de notre autorité. » J'ai souri en regardant l'homme qui me parlait ainsi, avec sa grosse perruque et ses cinquante-six ans. J'admire à quel point le désir de jouer un rôle et de dominer peut rapetisser les hommes ! Je sais qu'une grande ambition a fait des héros ; mais, quand elle se porte sur des petits objets, elle est, de toutes les passions, celle qui peut donner le plus de puérilité ; il faut qu'elle produise des choses éblouissantes, ou qu'elle rende ridicule. Au reste, après avoir rendu un devoir de politesse et satisfait ma curiosité, je suis très-décidée à renoncer à mes fonctions de *commissaire* et à ne plus retourner à ce comité d'inspection.

J'ai fait vœu de relire tous les ans, pendant deux ou trois mois, des Mémoires et des ouvrages du temps de Louis XIV. Il serait à désirer que tous les littérateurs eussent lu avec attention les excellentes *Réflexions sur la Critique*, de Lamothe ; cet ouvrage est parfait dans son genre ; il répond avec autant de goût, de finesse, que d'esprit et de charme, aux injures de madame Dacier. Avant leur brouillerie, il lui avait

rendu l'hommage le plus éclatant, en faisant une ode à sa louange, qu'il lut à une séance publique de l'Académie ; mais, depuis la dispute sur les anciens et sur les modernes, madame Dacier, indignée que Lamothe soutînt la cause des derniers, prit pour lui une haine violente, et l'injuria publiquement dans ses écrits avec une inconcevable grossièreté. Lamothe, en réponse, dans ses *Réflexions sur la Critique*, loin de rétracter ses louanges anciennes, les rappelle pour les confirmer et pour lui en donner de nouvelles. Madame Dacier l'avait accusé d'*envie*, de *malignité*, de *mauvaise foi ;* elle dit qu'il est *froid* et *plat,* qu'il est *plein d'orgueil,* qu'il *n'a pas le sens commun,* qu'il est *ridicule, impertinent*, d'une *ignorance honteuse,* etc. Cependant M. de Lamothe ne crut pas qu'un tel oubli de bienséance pût l'autoriser à manquer aux égards qu'un homme doit à une femme. Il répond à ce torrent d'injures avec le ton de l'estime pour son érudition et du respect pour sa personne ; il se plaît à reconnaître, à louer le mérite de celle qui rend si peu justice au sien ; il vante de bonne foi l'utilité de ses traductions ; il ne se permet que des épigrammes fines et douces, qui ne tombent que sur la manière dont elle le traite. Piquant seulement par l'esprit et par la grâce, il est toujours équitable et respectueux. Madame Dacier, dans un de ses écrits contre Lamothe, disait qu'Alcibiade donna un grand soufflet à un rhéteur qui n'avait lu aucun ouvrage d'Homère, et elle ajoute : « Que ferait-il aujourd'hui à celui qui lirait l'*Iliade* de M. de Lamothe? » A cela Lamothe se contente de répondre : *Heureusement, quand je récitai un de mes livres à madame Dacier, elle ne se souvint pas de ce trait d'histoire.* Combien cette douceur a de grâce! Mais pour écrire et se conduire ainsi il faut un aimable caractère, beaucoup d'esprit, de goût et d'usage du monde

De tout temps les princes ont aimé les nains, les fous et les enfants ; des individus sans art, sans éducation, bien simples, bien naïfs, sont toujours sûrs de leur plaire : ils forment un contraste amusant avec des courtisans. La vérité plaît toujours aux princes quand elle n'est bonne à rien ; ils ne la craignent communément que lorsqu'elle peut être utile, parce qu'elle est alors raisonneuse et sévère. D'ailleurs les princes, en général, sont timides, ce qui me paraît très-naturel quand on fixe sur soi tous les yeux ; c'est pourquoi ils montrent souvent tant d'embarras dans la conversation. On les écoute, on les cite ; ils osent à peine parler. Un enfant, un petit monstre, dans un salon, est une distraction, un sujet d'entretien ; c'est beaucoup.

Nous avons, au Palais-Royal, un petit nègre qui fait nos délices. Il succède à un autre qui, devenu grand, est relégué maintenant dans l'antichambre. *Narcisse* a treize ans, et n'est plus qu'un domestique ; *Scipion* a sept ans, et c'est le petit nègre des quatre parties du monde le plus caressé et le plus gâté. Il règne depuis quatre ans dans le salon du Palais-Royal, au milieu du plus beau cercle ; il marche à quatre pattes et fait la culbute sur le tapis ; il casse tous les éventails qu'il peut attraper ; il se glisse sous les chaises des dames, les déchausse très-adroitement, et s'enfuit en emportant leurs souliers. Il débite d'une manière très-bruyante tout ce qui lui passe par la tête. L'autre jour il s'approcha de madame la princesse de Conti et lui dit très-gravement : *Madame, pourquoi donc avez-vous un si grand nez ?* Cette question, faite à la princesse du monde la plus sérieuse, la plus imposante, qui a le plus grand nez, et devant quarante personnes, causa un étrange embarras. On voulut renvoyer Scipion ; il s'obstina à vouloir s'instruire, et répéta sa question en ajoutant : *Je veux savoir ça.* On fut obligé de l'emporter ; il se débattait en s'écriant : *C'est que je n'ai jamais vu un nez si long*... Il a fait, il y a quelque temps, une réponse très-spirituelle. Madame la duchesse de Chartres le prend souvent avec elle dans sa voi-

ture; un soir, elle lui dit qu'elle le mènerait à la comédie. En effet, il descendit avec nous, mais il se trouva que la voiture était remplie et qu'il n'y pouvait entrer. Comme il paraissait regretter beaucoup la comédie, madame la duchesse de Chartres lui proposa de monter derrière la voiture, en ordonnant aux valets de pied de le bien tenir. Scipion dit qu'il aimait mieux rester. « Pourquoi cela, lui demanda-t-on? — *Oh!* répondit-il, *c'est que, lorsqu'une fois j'aurai été derrière, on ne me prendra plus dedans.* » Il sait très-bien que *Narcisse* a joui de toute sa faveur; il faut qu'il ait profondément réfléchi là-dessus.

M. de Boulainvilliers, prévôt de Paris, a, par sa charge, le droit de porter le cordon rouge. Il chasse assez souvent avec le comte de la Marche (1). Un jour, à l'une de ces chasses, on s'égara, et l'on appela un paysan pour s'informer du chemin. Ce paysan, sans qu'on le sût, connaissait le prince et M. de Boulainvilliers; il répondait au prince avec un respect très-marqué. M. le comte de la Marche lui demanda en riant pourquoi il ne témoignait pas plus de considération pour M. de Boulainvilliers que pour lui : « Car, ajouta-t-il, tu vois bien que la plaque de son ordre est d'or, et que la mienne n'est que d'argent. — Oui, repartit le paysan, *mais la sienne est de faux or, et la vôtre d'argent fin.* »

La jolie réponse de ce paysan m'en rappelle une autre, qui fut faite aussi par un paysan à un homme de ma connaissance. Ce paysan se plaignait vivement d'un fermier, son voisin, qu'il accusait de friponnerie. « Il est plus fin que l'ambre, ajouta-t-il. — *Pourquoi,* lui demanda-t-on, *dis-tu qu'il est plus fin que l'ambre?* — C'est, répondit-il, que l'ambre n'enlève que la paille, et que lui enlève le grain. »

---

(1) Depuis prince de Conti. (*Note de l'auteur.*)

Le marquis de Genlis est, comme on le sait, le moins fidèle des maris ; sa femme, très-jeune encore, se conduit toujours bien. Un soir qu'il soupait avec elle au Palais-Royal, on remarqua la coiffure de sa femme, qui n'avait, dans ses cheveux, qu'une étoile et un croissant de fort beaux diamants. Le marquis de Genlis disait à madame de Serrant, qui admirait ces deux ornements, qu'il venait de donner l'étoile à sa femme, au moment où elle s'était assise dans sa voiture ; qu'il l'avait mise lui-même dans ses cheveux, au-dessus du croissant, sa parure ordinaire, et qu'elle ne l'avait pas encore vue ! « C'est un talisman, sans doute, repartit madame de Serrant ; car on peut croire que c'est votre étoile qui vous préserve du *croissant.* »

Madame de La Vaupalière n'est plus de la première jeunesse, mais elle a une physionomie agréable, de la douceur, de l'esprit, et une sorte d'ingénuité dans le caractère qui la rend très-piquante ; tout cela compose une fort aimable personne. Elle s'est trouvée, il y a quelque temps, dans un plaisant embarras, dont elle s'est tirée d'une manière singulière. Se promenant à cheval, elle rencontra la chasse du roi, et elle aperçut le roi, à cheval aussi, qui s'avançait vers elle. Alors ne sachant pas si une femme, en amazone, doit ou non ôter son chapeau au roi, lorsqu'il vient lui parler, elle fut dans une cruelle perplexité, craignant de manquer de respect ou de faire une chose ridicule. Cependant le roi s'approchait, il fallait prendre un parti. Dans cette extrémité, elle imagine d'ôter son chapeau, de le tenir un peu en l'air de la main droite, et de l'autre de se gratter doucement la tête. « Car, dit-elle en contant cette histoire, je raisonnais de cette manière : si je dois ôter mon chapeau, il est ôté ; si l'étiquette, pour une femme, est de le garder, le roi pourra croire que je ne le tiens que pour me gratter la tête, pour rajuster mes cheveux, etc. » Le roi s'arrêta

près d'elle quelques minutes; comme elle était dans une attitude très-gênante, elle trouva qu'il lui parlait bien longtemps, et elle fut extrêmement soulagée lorsqu'il la quitta.

M. de Pont, intendant de Moulins, était amoureux de madame de Montesson, ma tante, qui ne s'en doutait pas; il était son ami depuis plusieurs années, et il ne lui avait jamais laissé soupçonner ses sentiments. Un soir, se trouvant tête à tête avec elle, il lui fut impossible de se contraindre plus longtemps, et, sans aucune préparation, il se jeta à ses genoux en lui disant les choses du monde les plus passionnées. Cette brusque déclaration parut ridicule à madame de Montesson; elle aima mieux en rire que de se fâcher contre un ami qu'elle estimait. Elle tenait un écran, et en plaisantant elle en donna un petit coup sur le visage de M. de Pont; mais le petit clou d'épingle qui attachait le manche de l'écran au carton s'enfonça et s'accrocha au nez de M. de Pont, de manière que cet écran resta collé sur son visage, comme un masque; car madame de Montesson l'avait lâché en riant aux éclats. Dans cet instant quelqu'un entra; les rires de madame de Montesson redoublèrent, et M. de Pont, profitant de son malheur, sans être vu, se leva précipitamment avec l'écran sur son visage et prit la fuite en l'emportant; il ne le décrocha que dans l'antichambre. Le tiers qui avait interrompu le tête-à-tête, n'ayant pas vu le visage de M. de Pont, ne sut pas son nom ce jour-là; madame de Montesson ne voulut pas le dire; mais M. de Pont fut trahi par la profonde égratignure qu'il avait au nez, qu'il conserva plusieurs jour, et qui le fit reconnaître.

Deux hommes que je connaissais viennent de se tuer avec une réflexion qui fait horreur. L'un était un peintre en miniature, qui avait du talent ; il se nommait Melli. Il avait commencé mon portrait il y a trois mois, et, n'ayant pas le temps de lui donner des séances, je lui avais laissé cette ébauche, à laquelle je ne pensais plus, lorsqu'il m'écrivit qu'il allait faire *un grand voyage*, et pour me demander de finir mon portrait. Je lui donnai trois séances ; il n'en fallait plus qu'une ; je lui indiquai un jour assez éloigné. Il me dit qu'il voulait absolument partir avant ce jour-là, qu'il avait déjà retardé pour moi son départ, qu'il ne pouvait plus le différer. J'insistai vivement, et il céda après une longue résistance ; il finit mon portrait, qu'il me laissa, et le lendemain il se tua. L'autre était un homme de cinquante ans, très-instruit, qui avait beaucoup voyagé, qui était lié avec plusieurs gens de lettres, entre autres avec l'auteur des *Druides*, chez lequel il logeait, et avec Dorat, qui me l'avait fait connaître. Il s'appelait M. de l'Orme. Quoiqu'il eût quelquefois une conversation assez intéressante, lorsqu'il parlait de ses voyages, il ne me plaisait pas, parce qu'il était *philosophe*, et, à mon avis, il n'y a rien de si ennuyeux qu'un philosophe vieux et triste, qui n'a pas infiniment d'esprit. Les lieux communs philosophiques sont insoutenables ; on ne supporte pas des maximes qui sont à la fois fausses, dangereuses et triviales. Cependant je ne sais pourquoi ce pauvre M. de l'Orme avait une sorte d'amitié pour moi ; il m'en a donné une singulière preuve. Quelques jours avant sa mort, il vint me proposer de lui faire une rente viagère de quinze mille francs d'argent comptant qu'il voulait me remettre ; je le remerciai, et je lui offris de lui faire placer cette somme sur le Palais-Royal. Il me dit qu'il désirait ne la donner qu'à moi : je persistai dans mon refus. Le lendemain il m'écrivit pour me faire la même proposition pour mon frère ou pour ma mère. Cette offre fut encore rejetée ; je n'entendis plus parler de lui, et trois jours après il se tua On trouva dans

son secrétaire cette somme de quinze mille francs qu'il avait eu tant d'envie de me laisser.

On dit toujours que *la mémoire nuit à l'esprit ;* je ne connais rien de plus faux que cette maxime, car assurément on ne veut pas dire que la lecture méditée de tous les chefs-d'œuvre écrits dans les langues anciennes et modernes puisse gâter l'esprit. Mais il est vrai que, si ces belles choses ne laissaient qu'un souvenir vague et confus, que le germe des idées qu'on avait admirées, on parviendrait à prendre ces réminiscences pour ses propres conceptions; on travaillerait sur ce fonds d'emprunt, et, plagiaire de bonne foi, en s'enorgueillissant d'un mérite imaginaire, on affaiblirait ou l'on dénaturerait des idées originales et sublimes. Ce malheur si commun ne vient que du *défaut de mémoire ;* mais, quand on se rappelle nettement tout ce qu'on a lu d'important, l'esprit s'agrandit, parce qu'il ne s'attache qu'à recueillir ce qui a pu rester dans les champs déjà moissonnés ou à découvrir par tant de routes ouvertes de nouveaux points de vue. Le génie est un noble don de la nature; il ne s'enrichit d'aucune dépouille : rayon immortel de la suprême puissance, il n'est grand que parce qu'il est pur; il n'envahit rien : il est créateur.

Plus on a d'esprit et d'imagination, plus il est utile d'avoir de l'instruction et de la mémoire ; si l'on en manquait, on devinerait au lieu de créer, on n'épuiserait son génie que pour trouver des choses déjà connues ; on inventerait sans gloire, on paraîtrait commun à proportion de la facilité qu'on aurait de se rencontrer avec les auteurs distingués par la justesse de leur esprit. Ainsi il est donc bien faux que *la mémoire nuise à l'esprit.*

Il me semble que, lorsqu'on veut devenir auteur, il faudrait savoir tout ce qu'on a dit d'intéressant, de bien ou mal, pour

ne pas répéter, ou pour tâcher de développer mieux, et afin de connaître aussi ce qui reste à dire de nouveau, et pour tout cela il est nécessaire d'avoir une très-belle mémoire. J'ai remarqué que tous les auteurs véritablement profonds et originaux avaient une vaste érudition, c'est-à-dire une grande mémoire, tels que Montaigne, Bossuet, Pascal, Montesquieu, Buffon, etc.; tandis qu'au contraire ceux qu'on accuse d'avoir peu d'idées originales ont fort peu lu, et n'ont lu que très-superficiellement. On pourrait là-dessus citer quelques exceptions, mais elles sont rares.

Voici un trait d'enfant qui m'a paru plaisant. M. le duc de Montpensier (1), qui n'a pas quatre ans, est d'une si grande faiblesse qu'il tette encore et qu'il n'a jamais marché sans être tenu par ses lisières; ce qui me paraît d'autant plus singulier qu'il est dans un appartement matelassé, où il pourrait se heurter et tomber sans se faire le moindre mal. Aujourd'hui, à ma prière, sa gouvernante a bien voulu le mettre debout au milieu de sa chambre et l'y laisser tout seul. L'enfant, accoutumé à être tenu par les lisières par deux femmes de chambre, est resté stupéfait et immobile en se trouvant dans cet effrayant isolement. Nous l'avons invité à s'avancer vers nous. Alors il a mis ses mains derrière lui pour chercher ses lisières, et, les saisissant, il les a ramassées en avant en étendant les bras, et les tenant avec force, dans l'intention de se conduire lui-même, et, rassuré par cette prudente précaution, il s'est approché de nous d'un pas assez ferme. La première éducation de ces jeunes princes est si molle qu'elle prépare beaucoup de peine à ceux qui seront chargés de l'achever.

---

(1) Frère du Roi Louis-Philippe, et mort bien des années avant lui.

Je ne connais point de femme plus intéressante et plus estimable, sous tous les rapports, que madame de Boulainvilliers ; elle est épouse irréprochable, bonne mère, bonne amie. Toutes ces qualités sont solides, parce qu'elles ont pour base une piété sincère. Elle a de l'esprit, de la finesse et un cœur excellent. Je rencontrai chez elle un jour une jeune personne qui, sans être jolie, avait une tournure agréable ; elle parlait à madame de Boulainvilliers avec une expression de respect qui me fit connaître que madame de Boulainvilliers était sa bienfaitrice. Quand cette jeune personne fut partie, comme je me trouvais seule avec madame de Boulainvilliers, je la questionnai à ce sujet ; elle me conta l'histoire suivante. Un soir qu'elle se promenait près de sa maison de Passy, elle aperçut un petit garçon de dix ans, bien déguenillé, qui portait sur son dos une petite fille de six ou sept, qui paraissait être fort malade. Ces enfants demandaient l'aumône. Madame de Boulainvilliers, touchée de ce spectacle, les interroge ; elle apprend qu'ils sont orphelins, n'ont point d'asile, et que leur père venait de mourir à l'Hôtel-Dieu. « Et que faisait votre père? demanda-t-elle. — Oh! rien, car il était gentilhomme. — Gentilhomme? — Oh! oui : il nous l'a dit trois jours avant de mourir. — Et qui prend soin de vous? — Personne, depuis la mort de notre père. — Eh bien! suivez-moi. » Les enfants ne demandèrent pas mieux. Madame de Boulainvilliers les emmène chez elle, les fait habiller et les garde trois semaines. Durant ce temps, d'après les renseignements qu'elle reçoit d'eux, elle fait faire à l'Hôtel-Dieu des informations sur leur père ; elle apprend avec surprise qu'il avait la croix de Saint-Louis, et elle voit avec plus d'étonnement encore, sur son extrait mortuaire, qu'il s'appelait *Valois*. Cependant elle met les deux enfants en pension ; elle fait des informations sur leur famille pendant deux ou trois ans, sans succès. Au bout de ce temps, elle acquiert quelques lumières, et finit par découvrir avec certitude, me dit-elle, que ces deux enfants sont les descendants d'un bâtard

de Charles IX. Elle avait mis la petite fille en apprentissage, elle la retire à cette époque et la place dans un couvent (c'est cette même jeune personne que j'avais vue chez elle); elle donne des maîtres au petit garçon, qu'elle fait appeler le chevalier de Valois. Ce jeune homme a aujourd'hui dix-sept ans. Madame de Boulainvilliers, voulant le faire entrer dans la marine, me demanda de faire quelques démarches en faveur de ce jeune homme, qui est un très-bon sujet. Nous avons réussi; il vient d'être placé (1). Ce qui me frappe le plus dans cette étonnante histoire, c'est la discrétion de madame de Boulainvilliers, qui a conduit si mystérieusement toute cette bonne action pendant sept ou huit ans, sans en dire un seul mot à ses amis les plus intimes; et elle ne m'en a parlé que parce qu'elle a cru que je pouvais, dans cette occasion, concourir à compléter sa bonne œuvre. Voilà comme les vraies dévotes font le bien, et madame de Boulainvilliers, femme d'un homme très-riche, mais qui ne prodigue point du tout l'argent, n'a qu'une pension de quatre mille francs pour son entretien; elle vit dans le grand monde; elle est mise convenablement; et, avec une pension si modique, elle trouve le moyen de faire de telles actions! Que l'économie de la charité est ingénieuse! combien elle donne de ressources!

J'ai connu dans le monde deux saintes dont je me rappellerai toujours le souvenir avec une profonde vénération : l'une était mademoiselle de Montesson, belle-sœur de ma tante; elle est morte à soixante-quinze ans, et n'a vécu que pour Dieu et pour les pauvres. Elle avait trente mille livres de rente, ne

(1) La sœur du jeune homme a été, depuis, cette madame de Lamothe, si fameuse par l'étrange et malheureuse histoire du collier.

(*Note de l'auteur.*)

s'en réservait pas six, et donnait tout le reste aux infortunés. Prier Dieu, soigner des malades, délivrer des prisonniers, faire élever des orphelins, donner aux pauvres, voilà toute sa vie. On ne fait pas un roman de cela; mais quelle belle histoire! Je ne l'ai jamais vue qu'à la mort de son frère. Elle n'allait point dans le monde, elle ne cultivait pas les gens heureux ou qui paraissaient l'être; la compassion seule pouvait lui donner de l'activité. Le malheur fut un aimant pour elle; il l'attirait et la fixait!... Je tiens ces détails de ma tante, qui ne parle d'elle qu'avec admiration.

Mon autre sainte fut mademoiselle de Sillery; j'ai beaucoup vécu avec celle-là, parce qu'elle logeait chez son frère, M. de Puisieux. C'était un ange sous tous les rapports ; elle était, par son esprit et son caractère, extrêmement aimable. Elle avait trente-six mille livres de rente; logeant chez son frère, et passant huit mois de l'année à Sillery, elle n'en dépensait pas dix : le reste appartenait aux pauvres. Elle revenait de Sillery tous les ans avec deux ou trois petits orphelins qu'elle emportait dans sa voiture et qu'elle mettait en apprentissage, et l'on n'a découvert que dans sa dernière maladie, et après sa mort, que, sans compter ses aumônes journalières, elle donnait par an environ douze mille francs de pensions réglées à des vieillards, des infirmes, etc. Elle avait le plus tendre attachement pour son frère; elle le veilla jusqu'à son dernier soupir, et le saisissement et la douleur la conduisirent elle-même au tombeau peu de jours après.

Il faut convenir, à la gloire des lettres, que ceux qui les cultivent avec application et succès sont, en général, moins vindicatifs et moins haineux que les autres hommes. Ils disputent entre eux trop souvent avec la grossièreté, tout l'emportement de la colère, de l'orgueil blessé; mais il n'est pas rare de

les voir ensuite se réconcilier avec sincérité. Leur amour-propre est très-délicat et très-irritable ; néanmoins il semble qu'il n'ait qu'un premier feu, et que la réflexion, ou, pour mieux dire, le charme de l'étude, en amortisse tous les ressentiments. La haine personnelle envenime le cœur : il y a toujours de l'atrocité dans ses desseins ou dans ses désirs ; les haines littéraires n'ont point cette véhémence et cette férocité, et, à moins de noirceurs particulières dont on a vu peu d'exemples, elles ne détruisent ni l'humanité ni l'estime. Un bon écrivain est piqué plutôt qu'irrité d'une critique injuste ; quand il a répondu, il se croit vengé, il n'y pense plus ; et si son ouvrage est accueilli du public, le pardon des injures ne lui coûte guère.

On a remarqué que, dans le parlement d'Angleterre, ce sont les mauvais orateurs qui conservent une véritable rancune contre leurs adversaires ; il en est de même parmi les auteurs : ceux qui sont dépourvus de talents sont quelquefois implacables ; tous les traits lancés contre eux ont porté. Dans la carrière littéraire on n'opprime point un mérite supérieur ; on n'y peut immoler que les sots : ceux-là sont donc très-excusables lorsqu'ils se montrent vindicatifs ; le grand *tribunal d'appel* n'existe pas pour eux ; ils savent que le public ne cassera point les arrêts dont ils sont les victimes, alors même que la sentence est injuste.

Ce n'est point le génie qui attire des persécutions ; mais il faut admirer la Providence, qui a réglé que celui qui fait un pernicieux usage de ses talents aura toujours lieu de s'en repentir. La véritable gloire fut souvent funeste aux héros ; elle ne l'est jamais aux écrivains ; elle ne leur suscite que de petites contradictions qui ne sont, au vrai, que des tracasseries puériles (1).

(1) L'auteur écrivait ceci avant la Révolution, et tout ce qu'on a vu depuis ne prouve rien contre ces réflexions. On ne peut juger sainement les hommes que dans les temps calmes et dans le cours ordinaire de la vie.

Si J.-B. Rousseau n'eût jamais profané ses talents par d'infâmes épigrammes, on ne l'aurait point accusé d'avoir composé les couplets qui causèrent sa perte ; mais M. de Voltaire, avec tout son crédit, ses nombreux partisans et ses intrigues, n'a pu, dans aucun moment, affaiblir la gloire de ce grand poëte ; il eut beau calomnier Fréron, ce dernier, dans ce temps même, passa toujours pour être un excellent critique. Si M. de Pompignan eût eu plus de goût et plus de grâce dans l'esprit, Voltaire n'aurait pu le tourner en ridicule. Au reste, toutes ces moqueries ne tombaient, en général, que sur la personne de M. de Pompignan ; elles n'attaquaient point ses écrits.

Jamais la seule flatterie n'a fait naître un véritable attachement, et les critiques littéraires ne peuvent inspirer qu'une haine superficielle et momentanée : ce qui n'affecte point l'âme ne peut inspirer une haine profonde. Il résulte de tout ceci que le cœur est délicat et plus sensible que l'amour-propre : c'est une vérité qui honore la nature humaine ; malheur à ceux qui ont employé tout leur esprit à la combattre ! Je trouve à l'appui de cette opinion beaucoup de traits frappants dans l'histoire des littérateurs anglais ; en voici quelques-uns.

Blackmore fut l'auteur d'un poëme intitulé *le Prince Arthur*, qui eut un grand succès dans ce temps Dennis, célèbre critique, fit une satire sanglante de cet ouvrage, ce qui n'empêcha pas Blackmore de devenir par la suite son ami, et d'écrire que Dennis était égal à Boileau pour la poésie et supérieur à lui pour la critique.

Spence fit une critique écrite avec politesse, mais très-détaillée, contre l'*Odyssée* de Pope. Ce dernier trouva cet ouvrage si bien fait qu'il désira en connaître l'auteur ; il se lia avec lui de la plus intime amitié, et, dans la suite, par son crédit et par ses amis, il contribua infiniment à l'avancement de sa fortune.

Antony Collins, qui fit un si mauvais usage de ses talents, possédait une fort belle bibliothèque ; on réfuta tous ses ouvrages, en prouvant qu'il faisait de fausses citations : stratagème

si souvent employé par nos philosophes irréligieux. Non-seulement Collins n'était point irrité de ces critiques, mais il ne refusait jamais de prêter ses livres à ceux qui ne désiraient les avoir que pour réfuter ses ouvrages.

L'histoire dit que le fils de Crésus, né muet (sans surdité), prit subitement l'usage de la parole en voyant son père près d'être frappé par un soldat ennemi, et qu'un puissant effort de la nature déliant tout à coup ses organes il s'écria : *Soldat, ne tue point Crésus!...* J'ai été témoin dans mon enfance d'une chose à peu près semblable, et qui m'a tellement frappée, quoique je n'eusse alors que sept ans, qu'elle est restée parfaitement présente à ma mémoire.

La comtesse de Sercey, ma tante, conduisit aux eaux de Bourbon-Lancy son mari, tombé en apoplexie et paralytique de la moitié du corps. Il était depuis deux mois aux eaux, et toujours dans le même état, dans son lit, privé de la parole, ne donnant aucun signe de connaissance, ne pouvant faire le moindre mouvement de son bras droit, ni même soulever la main de ce côté, lorsque ma tante reçut une lettre de M. de Chézac, commandant de la marine (nous étions alors en guerre avec l'Angleterre), qui lui faisait le détail d'une action extrêmement brillante du jeune Sercey, âgé de seize ans, qui servait dans la marine (1). Dans un combat, il s'élança le premier à l'abordage, et, malgré plusieurs blessures, il fit des prodiges de valeur. Le vaisseau ennemi fut pris, et, le combat fini, on

(1) Ce jeune homme, qui donnait de si belles espérances, mourut deux ans après. L'un de ses frères, engagé dans la même carrière dès l'âge de dix ans, a montré le même courage et le mérite et les vertus que les années peuvent seules développer.

(*Note de l'auteur.*)

questionna le jeune Sercey pour le panser, parce qu'il était couvert de sang. *Je crois*, dit-il, *que c'est le sang des Anglais, car je n'ai rien senti.* C'était bien le sien : il avait trois blessures, mais qui n'étaient pas dangereuses. Sa mère reçut, avec la lettre de M. de Chézac, un billet écrit de la main de son fils.

Madame de Sercey, pensant qu'il n'était pas impossible que son mari eût conservé une sorte de connaissance intérieure, résolut de lui lire ce détail. Il y avait dans la chambre sept ou huit personnes ; j'étais dans ce nombre. On ouvre tous les rideaux, on entoure le lit. Je me mis à genoux sur un tabouret, au pied du lit, les yeux attachés sur le malade, qui parut ne faire aucune attention à tout ce mouvement. Mais quand ma tante, se plaçant à son chevet, eut prononcé le nom de son fils, en lui disant que cet enfant (qu'il chérissait particulièrement) s'était couvert de gloire, une émotion très-marquée se peignit sur son visage ; il regarda fixement madame de Sercey, qui lut alors à haute voix, et en prononçant doucement, la lettre de M. de Chézac. Lorsqu'elle eut fini, on vit deux larmes couler sur les joues du malade, et, au même instant, soulevant ce bras immobile et glacé depuis trois mois, il joint ses deux mains, les élève vers le ciel en s'écriant distinctement : *O mon Dieu!*... Tout le monde fondit en pleurs. On crut le malade guéri ; mais ce miracle de la sensibilité ne fut produit que pour donner à ce tendre père une dernière jouissance paternelle ; sa dernière lueur d'intelligence fut un mouvement passionné de joie et de gratitude pour l'Être suprême. Il recouvra toute son existence durant quelques minutes, il ne la reprit plus, et il mourut peu de mois après. J'ai décrit cette scène à un peintre, il y a deux ou trois ans, et on en a fait un tableau qui la représente assez fidèlement (1).

(1) Ce petit tableau est entre les mains de madame de Valence, ma fille. *Note de l'auteur.*)

Mademoiselle Bagarotti, l'amie de madame la princesse de Conti, vient de mourir; elle a laissé beaucoup de dettes; son bien et son mobilier n'ayant pu suffire pour les acquitter, il restait quarante mille francs dont les créanciers se trouvaient frustrés. Madame la princesse de Conti, ne voulant point que la mémoire d'une personne qu'elle a aimée soit souillée d'une telle tache, s'est engagée avec les créanciers à payer cette somme entière de quarante mille francs, et, pour en acquitter sur-le-champ une partie, elle a vendu quelques diamants. Cette action est d'autant plus belle que madame la princesse de Conti est la moins riche de toutes les princesses; on peut même dire qu'elle est très-pauvre pour l'état que son rang l'oblige à tenir. Ceci me rappelle un mot touchant. M. *** était au lit de la mort; son ami intime, l'abbé de Lescar, le vit très-agité, et, le pressant de lui confier ce qui l'inquiétait, M. *** lui avoua qu'il avait beaucoup de dettes et qu'il croyait que son bien ne suffisait pas pour les acquitter. « Eh quoi! lui répondit l'abbé de Lescar, peut-on craindre de mourir insolvable quand on laisse après soi un ami qui a de la fortune?.. » En effet, après la mort de M. ***, l'abbé de Lescar paya toutes les dettes, qui montaient à cinquante mille francs.

Que signifie cette phrase : *Il est dans sa destinée d'être ou d'éprouver telle chose?* Cela s'explique tout naturellement : notre caractère fait notre destinée. Les personnes communes n'ont point, par cette raison, de destinée; elles appartiennent au hasard. Une femme jolie, spirituelle, et qui a de l'originalité dans les idées, doit avoir une vie remplie d'événements extraordinaires. Si elle joint à cela de la souplesse, si elle peut se résoudre à cultiver les gens qui l'ennuient ou qu'elle méprise, si elle ne préfère pas ceux qui lui plaisent à ceux qui lui peuvent

être utiles, sa *destinée* sera aussi brillante que singulière. Un homme qui a du génie, du courage, une volonté ferme et de la persévérance, doit toujours réussir; on peut dire : il est dans sa destinée de triompher de tout.

Le comte de Chabot, depuis duc et frère de M. de Jarnac, a le plus grand succès auprès des femmes. On répète qu'il est impossible d'avoir plus d'esprit, plus de grâce et plus de séduction. Il n'est pas beau, il bégaie, il est toujours distrait ou silencieux dans un cercle; il ne parle jamais que tout bas, et presque tout ce qu'on dit ainsi aux femmes leur paraît fin et délicat, car alors on ne leur parle que d'elles. Dans la conversation générale, le comte de Chabot est absolument nul : il se chauffe, il baguenaude, il n'écoute pas; mais il finit par aller s'établir auprès d'une femme, dont il s'empare pour toute la soirée. Il se met à table à côté d'elle, il ne voit qu'elle, et communément il a l'art de fixer sur lui toute son attention; il faut en effet de l'application pour l'entendre et pour le comprendre : il dit à l'oreille de petites phrases coupées dont le sens n'est jamais clairement exprimé; on veut deviner, on veut répondre dans le même langage. Ces dialogues énigmatiques ressemblent à ces conversations de bal dans lesquelles le masque réputé le plus aimable est toujours celui qui sait le mieux tourmenter et dérouter les gens qu'il attaque. Cette espèce de galanterie n'est, dans le comte de Chabot, qu'un simple jeu de coquetterie; il la prodigue tour à tour à toutes les femmes à la mode; elle est à tous les yeux sans conséquence, quoiqu'elle ait tourné beaucoup de têtes. Une jeune femme, après avoir causé tout bas deux heures avec le comte de Chabot, dit bonnement à son mari, sans lui donner d'ombrage, que le comte de Chabot a été charmant. Il est singulier d'établir de la sorte un tête-à-tête

au milieu d'un cercle, sans que personne le trouve mauvais, et il n'est pas maladroit de se faire ainsi, à la sourdine, une réputation d'esprit et d'agrément, sans faire de frais dans la société et même en paraissant la compter pour rien. Mais le comte de Chabot n'efface personne, il ne brille jamais au grand jour, il ne plaît qu'à l'écart, et, dans le monde, les choses qui ont de l'éclat sont presque les seules qu'on envie.

Madame de *** n'a jamais d'elle-même porté un seul jugement; ce n'est point par modestie, mais c'est par une incapacité si absolue qu'elle ne peut se faire illusion à cet égard, quoiqu'elle ait l'espoir de le cacher aux autres. Elle a un ton sentencieux et tranchant; elle répète affirmativement ce qu'elle entend dire aux gens qui passent pour avoir de l'esprit. Sa confiance n'est jamais fondée que sur la réputation; nul être au monde ne pourrait l'obtenir personnellement. Il en est ainsi de son amitié : elle n'aime point, ne s'attache point; elle ne recherche que ceux qui sont le plus recherchés dans la société. Sa politesse pourrait donner à un étranger l'idée la plus exacte de la considération des individus qui composent le cercle où elle se trouve. Elle est cérémonieuse avec les personnes d'un rang élevé, elle applaudit les beaux-esprits, elle fait des avances aux femmes à la mode; quant aux gens simples et réservés, qui n'ont ni éclat, ni renommée, elle ne les écoute pas, ne les regarde pas; elle ne daigne pas les entrevoir. Enfin elle est toujours éblouie du mérite faux ou vrai, lorsqu'il est reconnu ou prôné, et jamais elle n'aura la gloire et le plaisir si doux de le découvrir quand il est timide et sans prétention. Ce caractère-là est bien commun dans le grand monde, et j'avouerai que je n'en connais point de plus haïssable.

Combien on a fait de tort à la société, combien on a gâté de caractères, en se moquant de tant de qualités précieuses, si utiles dans le commerce de la vie! J'entends répéter universellement que *les gens méthodiques sont insupportables*. Et pourquoi? parce qu'ils poussent jusqu'au scrupule l'ordre et l'exactitude; qu'ils répondent avec précision quand on leur écrit; qu'ils ne manquent jamais un rendez-vous et y arrivent toujours à l'heure indiquée; qu'ils ne perdent rien de ce qu'on leur confie, qu'ils n'oublient rien de ce qu'ils ont promis, et que l'on peut compter fermement sur leur parole. Pour moi, j'aurai toujours l'*indulgence de supporter* ces gens-là, et j'avoue qu'au contraire je ne m'accommode point du tout de ces gens occupés, affairés et distraits, qui ne portent dans les affaires et la société que de la négligence, de l'inexactitude et de l'oubli. Je veux bien croire que de tels défauts sont des preuves incontestables de génie et qu'ils n'appartiennent qu'aux esprits supérieurs; mais j'ai la petitesse d'aimer la probité délicate et minutieuse, l'ordre et la sûreté jusque dans les détails journaliers de la vie.

Hier au soir, le comte d'Osmond, entrant dans le salon du Palais-Royal en sortant de l'Opéra, voulut conter une histoire; mais, par l'effet de sa distraction ordinaire, il s'arrêta tout court, parce qu'il ne put jamais se rappeler le nom du principal personnage. « C'est, disait-il, un homme que nous connaissons tous; c'est le mari de madame de Canillac. Il est inouï que j'aie oublié son nom. Aidez-moi donc. Vous riez!... Vous savez, j'en suis sûr, de qui je veux parler... » Au lieu de lui répondre on éclatait de rire. Après l'avoir bien impatienté, on lui apprit enfin que *le mari de madame de Canillac* s'appelle M. de Canillac. Alors il conta l'histoire que voici.

17.

M. de Canillac, voulant venir souper au Palais-Royal, traversait le théâtre de l'Opéra, et s'étant accroché, je ne sais comment, à une coulisse, il a été totalement décoiffé. Il s'est écrié que cet accident le désolait, parce qu'il n'osait se présenter en cet état chez madame la duchesse de Chartres. Làdessus Larrivée, qui était encore en habit d'Agamemnon, s'est avancé en disant qu'ayant jadis été perruquier il n'avait point oublié son premier métier, et qu'il allait raccommoder cette coiffure en désordre. En effet il l'a retapé, repoudré à blanc, et coiffé à ravir, sans se donner le temps de quitter son superbe costume. M. de Canillac, ainsi frisé de la main *du roi des rois* de la Grèce, est arrivé triomphant; tout le monde l'a entouré; on ne regardait que ses cheveux, et jamais les plus belles coiffures de Gardanne (1) n'ont reçu autant d'éloges.

Aujourd'hui, à trente ans, je suis entrée dans un couvent cloîtré (Belle-Chasse), pour y passer quatorze ou quinze ans, consacrée à des devoirs qui occuperont toutes les heures de mes journées; de sorte qu'il faudra prendre sur mon sommeil pour me livrer à mon goût pour écrire. Quant à la musique, je la cultiverai en l'enseignant. Du moins j'ai fait quelques beaux voyages avant de m'ensevelir ici; j'ai été dans quelques parties de l'Allemagne, dans toutes les provinces de la France, en Suisse, en Hollande, en Italie. Je regrette bien de n'avoir pu aller en Espagne, en Portugal, en Angleterre; mais je trouverai le moyen de faire ce dernier voyage. Je n'ai point parlé de mes voyages dans ce livre de *Souvenirs*, parce que j'en ai fait des journaux particuliers.

---

(1) Perruquier alors à la mode.

(*Note de l'auteur.*)

Je connais un homme (M. Gillier) qui a reçu trois soufflets, et qui a tué les trois hommes qui, à différentes époques, les lui avaient donnés. M. Gillier était militaire ; il a servi longtemps, et vaillamment, dans l'Inde. Il a une taille d'Hercule, et il n'est pas querelleur.

On dit que les *lieux communs*, les maximes, les opinions proverbiales, etc., ne sont devenus des *lieux communs* que parce que ces espèces de sentences sont remplies de bon sens, de justesse, et souvent de profondeur. Cela est vrai pour un très-grand nombre de proverbes et d'adages vulgaires; cela est faux pour une partie des *lieux communs* les plus répandus, et surtout pour ceux qui ont été créés dans des temps d'orage et de corruption. Les temps de la Ligue, de la Fronde et de la dernière Régence ont dû produire de pernicieux *lieux communs*. Les factieux et les scélérats s'autorisent par des discours et des sophismes plus ou moins séduisants ; on en retient quelques phrases spécieuses; ces phrases sont citées, elles passent de bouche en bouche, elles deviennent proverbes, et malheureusement elles restent. De mauvais ouvrages sont réfutés et tombent dans l'oubli en perdant leur réputation; des proverbes peuvent vivre toujours sans honneur : la gloire n'est pas nécessaire à leur immortalité; la seule habitude les éternise. Cependant, ce sont les *lieux communs* qui gouvernent les trois quarts de la société; ils font toute l'instruction des ignorants, toute la morale des gens sans principes, tout l'esprit des sots et d'un grand nombre d'auteurs, de journalistes, etc. Ils se glissent avec une égale facilité dans les palais et dans les chaumières; ils ont une autorité sans éclat, mais soutenue et puissante. Attaquer cette puissance sourde et populaire, ce code clandestin qui se trouve si souvent en contra-

diction avec les vues saines et profondes des grands législateurs, ce serait certainement un utile emploi de la raison.

Le lieu commun le plus reçu est celui-ci : que *nul n'est responsable de ce qu'il écrit dans une lettre, parce que le secret des lettres est sacré.*

Toutes les fois que l'on voudra établir égalité de procédés entre les chefs et les sujets d'un État, on tombera dans des erreurs absurdes. Le secret des lettres est sacré entre particuliers ; on commet une insigne bassesse quand on viole ce secret pour satisfaire sa curiosité ou ses passions particulières ; mais, dans les chefs qui nous répondent de la sûreté publique, cette même action n'est qu'une surveillance nécessaire, et d'autant moins susceptible d'être censurée que tout le monde sait qu'elle s'exerce. Celui qui s'expose à ce danger ne doit être surpris ni de la découverte de son délit, s'il a écrit des choses coupables, ni de sa punition ; il savait qu'on intercepte des lettres, qu'on les ouvre à la poste, et qu'on arrête des courriers particuliers, pour peu qu'ils paraissent suspects.

Il y a environ six mois que l'on vola ici la valeur de dix mille francs d'argenterie, pendant que nous étions au Raincy, où nous ne passâmes qu'une journée. Il m'a été impossible de découvrir l'auteur de ce vol, ni même de pouvoir former un soupçon à cet égard. Hier, M. le curé de Saint-Eustache me fit demander à me parler en particulier : c'était pour m'annoncer qu'il me rapportait la restitution du vol. Nous sommes à la fin du carême, et le voleur a voulu faire ses pâques. Si, au lieu d'avoir été élevé dans la religion catholique, il n'eût connu que la religion des philosophes, il aurait pensé, comme Figaro, que ce qui est bon à prendre est bon à garder. Deux hommes ont apporté dans ma chambre la caisse qui contenait

l'argenterie. M. le curé de Saint-Eustache a désiré que la restitution fût vérifiée en sa présence. On avait effacé toutes les armes, rompu quelques cuillères et ployé en deux trois plats ; mais tout s'y trouvait, il n'y manquait pas une seule pièce.

J'ai fait aujourd'hui une visite à madame Necker, et j'ai trouvé chez elle M. Vatelet et madame Le Comte. Il me paraissait plaisant de voir chez une femme très-austère ces deux vieux amants qui logent ensemble et qui sont toujours inséparables. Il faut avoir tout le courage philosophique pour oser produire ainsi sa vieille maîtresse de cinquante-cinq ans, très-ennuyeuse, très-bornée, qu'on a jadis enlevée à son mari pour vivre avec elle sans aucun mystère. Le pauvre M. Le Comte se consola en faisant du vinaigre et de la moutarde ; mais il est inconcevable qu'un tel scandale soit toléré dans le monde. Si madame Le Comte était bien spirituelle et bien brillante, on serait indigné de l'effronterie de ce commerce, on verrait un motif de passion qui rappellerait l'idée de ce désordre ; mais rien n'y fait penser ; le vice bien froid, dénué de passion et d'agréments, ne frappe personne ; au grand jour même il reste obscur ; il n'est vivement censuré que lorsqu'il excite l'envie par l'éclat des talents.

J'ai été aujourd'hui à la Comédie-Française voir jouer *Zaïre*. Les jugements littéraires d'une femme très-ignorante sont sans conséquence ; ainsi je dirai sans détour que cette pièce me paraît extravagante d'un bout à l'autre, et que le premier acte est bien mal écrit. La scène deuxième du premier acte, entre Orosmane et Zaïre, ne peut paraître belle que par l'illusion produite par l'admirable déclamation de Le Kain. Dans la pre-

mière scène, Zaïre a dit qu'elle aime, qu'elle est aimée, qu'Orosmane veut l'épouser, et dans la scène suivante Orosmane fait sa déclaration et demande s'il est aimé. D'ailleurs, dans une tirade énormément longue adressée à sa maîtresse, qui a quinze ans, il parle de politique, et des califes, et de Mahomet, et de Bouillon, et de Saladin, etc. Que signifient ces vers?

J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir *en musulman* vous parler sans détour.

Les *musulmans* n'ont jamais eu la réputation d'être plus sincères que les autres hommes, et, comme je viens de le remarquer, il lui a déjà parlé *sans détour* sur tout cela, puisque Zaïre vient de confier à Fatime qu'il l'aime et veut l'épouser.

Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple.

Peut-on dire que l'on ne prend point des *usages* et des *droits* pour exemple?

Il dit que l'univers est à genoux devant les soudans, il est sur ce trône, et il ajoute qu'il est

Maitre encore incertain d'un trône qui chancelle.

L'univers n'est point à genoux devant un tel trône.

Voici des vers bien indignes de la décence et de la majesté de la tragédie, et par l'idée et par l'expression :

Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs;
Que je puis, à mon gré prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maitresses;
Et, tranquille au sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés;
Mais la mollesse est douce et sa suite est cruelle.

Dans ce dernier vers, le *mais* est mal placé; il fallait pour le sens : *la mollesse est douce*, *mais sa suite est cruelle.*

Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

Ce vers n'est pas français.

> Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.

Il a voulu dire : *Je veux vous aimer et vous plaire à l'excès.* Il est assez ridicule de déclarer que l'on veut *plaire* avec excès

> Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
> Me rend infortuné *s'il* ne vous rend heureuse.

L'étreinte dangereuse n'est pas une heureuse expression, et le dernier vers renferme la plus lourde faute de langage ; il faudrait : *me rend infortuné si* elle *ne vous rend heureuse.* M. de Voltaire a fait la même faute dans *Nanine :*

> De votre esprit la naïve justesse
> Me rend surpris autant qu'*il* m'intéresse.

Il s'agit de la *naïve justesse;* il fallait donc : *autant qu'*elle *m'intéresse.*

Dans la scène troisième du premier acte de *Zaïre*, Nérestan dit :

> J'arrache des chrétiens à leur prison funeste ;
> Je remplis mes serments, mon honneur, mon devoir ;
> Il me suffit...

A-t-on jamais dit : Je remplis mes serments, je remplis mon honneur?

Si l'on fait jamais des commentaires sur les pièces de Voltaire, le grand Corneille sera bien vengé. Cependant le second acte de *Zaïre* est bien beau, et, malgré beaucoup d'invraisemblances, il y a un grand intérêt dans le reste de la pièce. En dépit des critiques les mieux fondées, *Mérope, Alzire, Sémiramis*, *Mahomet* paraîtront toujours des pièces très-théâtrales et très-brillantes, et *Brutus*, à mon gré la meilleure de toutes, est un admirable ouvrage.

Le duc de Guines a eu beaucoup de succès auprès des femmes, quoiqu'il ne soit ni beau, ni bien fait. Il n'a précisément que l'esprit nécessaire pour saisir les petits ridicules qui viennent du manque d'usage du monde, et pour s'en moquer d'une manière assez plaisante, quoique peu variée. Il conte avec une brièveté et une certaine originalité qui font rire; mais ses contes ne sont jamais que des moqueries des provinciaux et des gens de mauvais ton. Il ne peut être aimable qu'aux yeux des personnes du grand monde; dans toute autre classe il serait sans esprit, il serait nul. Voilà des agréments bien frivoles et un bien petit mérite; mais aujourd'hui on parvient à tout avec cela : on est comblé des grâces de la cour, on est ambassadeur, on a le cordon bleu, etc.

Il y a parmi les gens de la cour une réputation d'un grand genre, bien plus extraordinaire encore, celle de l'archevêque de Sens (1). C'est un homme qui a une tournure froide, noble et polie, un air décidé, un ton tranchant, mais de la manière la plus laconique; il ne s'engage jamais dans une discussion; il décide impérieusement d'un mot, puis il se tait. Cette décision est si ferme, elle a je ne sais quelle simplicité d'assurance si naturelle, que souvent elle en impose : il semble qu'un homme qui affirme si froidement et si positivement ne saurait se tromper. Mais veut-on essayer de le combattre : il sourit et garde un silence obstiné; insistez-vous : il brise l'entretien, parle d'autre chose ou vous quitte. Cette arrogance muette, ou, pour mieux dire, cette impuissance déguisée de répondre passe pour une supériorité transcendante, qui dédaigne de réfuter des objections vulgaires. Ainsi le refus du combat ou la retraite sont toujours pour lui des victoires. Sans qu'on ait jamais pu recueillir de lui un bon mot ou une phrase spirituelle, il passe pour l'homme du monde qui a le plus d'esprit et de génie. Il serait, dit-on, un grand surintendant des finances, et un premier ministre par-

(1) M. de Brienne.

fait. Sur quels fondements repose cette éclatante réputation? Qu'a-t-il fait? Les mandements les plus communs et les plus médiocres. Est-il un éloquent orateur? A-t-il rappelé dans la chaire chrétienne les talents d'un Bossuet? Nullement : il ne prêche point. A-t-il fait quelque opération de finance? Aucune : avec plus de deux cent mille livres de rentes, sans magnificence et sans libéralité, il a fort dérangé ses affaires, il est abîmé de dettes. Mais il a connu que la charlatanerie vaut mieux aujourd'hui que le mérite, et la profondeur de son mépris pour la cour a mieux servi son ambition que ne l'eussent pu faire les talents qu'on lui attribue. Il a soigneusement cultivé les femmes ambitieuses et intrigantes. Dans un salon, au milieu de trente personnes, il en emmène deux ou trois l'une après l'autre dans l'embrasure des fenêtres; là il parle, il écoute, il répond, il promet surtout... Tout le monde envie la femme heureuse qui jouit d'une telle distinction, et cette femme revient de là avec un air qui semble dire :

Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains (1).

Elle dit du moins l'équivalent à ses amis, et elle déclare qu'il est impossible d'avoir plus d'esprit et de plus *grandes vues*. En outre l'archevêque de ******* s'est fait de zélés partisans parmi les beaux-esprits philosophes qui ont le plus d'influence sur l'opinion publique : il a pu les gagner si facilement! Ses mœurs et sa conduite annoncent tant de philosophie!... Enfin il a remarqué que la cour, toujours incertaine dans ses choix et plus inconstante encore dans sa faveur, finit toujours par élever au ministère ceux que le public a désignés, et depuis longtemps, dès qu'il est question du renvoi d'un ministre, on parle de l'archevêque de *******. Il atteindra son but, et ce sera son écueil. On peut bien parvenir par l'intrigue; mais dans des

(1) Racine.

temps orageux et difficiles on ne peut se maintenir dans une place éminente que par les talents et les lumières (1).

M. Vatelet vient de mourir en frustrant ses héritiers et ses créanciers pour laisser tout à sa maîtresse. Voilà les philosophes !... L'amour illégitime, ancien ou nouveau, est hideux dans un testament. Je voudrais que l'on flétrît la mémoire de ceux qui font des testaments de ce genre.

Un homme qui mérite toute confiance me citait aujourd'hui un mot admirable d'un paysan. C'était à la campagne : un militaire d'un grade supérieur exigeait d'un fermier un travail qu'il n'avait pas le droit de lui prescrire ; le fermier refusant, le militaire lui dit : « Il faut faire ce que je désire, ou je vous donnerai vingt coups de bâton. — Monsieur, répondit le fermier d'un ton calme, je ne vous le conseille pas ; vous n'auriez pas le temps de les compter. » Que d'esprit, que de finesse et que de fierté dans cette réponse ! Le militaire ne répondit rien, et la vexation n'eut pas lieu.

On m'a conté que madame de Biron (2) se trouvait à la comédie hier, où le parterre était fort tumultueux. On jeta deux oranges dans sa loge ; et, comme dans ce moment M. de La Fayette entrait dans sa loge, elle lui présenta les oranges en lui

(1) Cette prédiction a été accomplie ; il a été depuis premier ministre, et, par son incapacité et sa présomption, il a beaucoup contribué à la Révolution. (*Note de l'auteur.*)

(2) Duchesse de Lauzun.

disant : « Monsieur le marquis, voilà des *fruits* de la Révolution. »

Avec un bon cœur on peut bien naturellement s'attendrir sur les malheurs de ses ennemis; mais il faudrait une grande perfection de caractère pour ne pas se divertir de leurs ridicules et de leurs sottises... Hélas! j'en suis bien loin; car j'avoue que j'ai été charmée du *Prospectus* que M. de Rivarol vient de publier de son *Dictionnaire de la langue française* (1), et de son *Épître à sa maîtresse,* mauvaise imitation de la jolie *Épître à Fanchon,* de M. de Tressan. Voici quelques vers de l'Épître de M. de Rivarol. Après avoir loué sa maîtresse sur son aimable ignorance, il ajoute :

> Vous qui ne connaissez de plumes qu'aux oiseaux,
> Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
> Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
> Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos;
> Etc., etc.

Le poëte termine ainsi cette jolie pièce de vers :

> Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit.

Et c'est ce même auteur qui dit modestement : « Je sais qu'on me trouve très-sévère en fait d'admiration; mais à qui la faute? J'ai devancé mon siècle. »

Je crois que c'est Bacon qui a dit qu'avec un peu de philosophie on est incrédule, qu'avec beaucoup de philosophie on

(1) Détestable ouvrage que les Allemands reçurent si mal que l'auteur, qui le donnait par souscription, n'acheva pas le premier volume. (*Note de l'auteur.*)

croit tout ce que la religion nous enseigne. Il est certain que les impies n'ont jamais eu ni véritable élévation d'âme, ni profondeur d'esprit. Ils sont très-inconséquents, irréfléchis et superficiels. Nous serons toujours religieux quand nous sonderons bien notre cœur, quand nous nous rappellerons nos actions passées et leurs résultats, et quand nous saurons observer ce qui se passe sous nos yeux.

Que cette parole de la sagesse divine est admirable : *Jugez-vous, et vous ne serez point jugés!* C'est qu'indépendamment du repentir que doivent nous inspirer nos fautes nous ne pouvons nous juger équitablement sans être indulgents pour les autres, et en même temps sans reconnaître que tout ce que Dieu nous prescrit est éminemment juste et sage, et que tout ce qu'il nous défend n'est qu'imprudence et vanité. Ainsi donc la foi naîtra toujours de l'équité de nos jugements sur notre conduite et sur nos mœurs. Tous nos malheurs viennent de nos défauts, de nos vices et de nos passions. L'homme parfaitement vertueux sera toujours sage, aux yeux même de ceux qui ne jugent que d'après des vues humaines. La vertu seule donne la véritable prudence. La prudence du vice est sans plan ; elle s'applique à quelques actions isolées et se dément dans mille occasions. La prudence du sage s'étend sur toute la vie ; elle est produite par des principes invariables.

Que demande l'incrédule pour croire à la Providence ?... qu'elle soit, dans tous les temps, constatée par des faits certains et frappants. Chacun de nous pourrait la reconnaître, cette Providence divine, en réfléchissant seulement aux suites de ses actions bonnes et mauvaises. Et de nos jours les faits éclatants ne manquent pas !... En voici un que j'ai recueilli ici, et dont les circonstances sont bien remarquables. La loi oblige dans ce lieu (1) toute fille séduite, près de devenir mère, à faire sa déclaration en justice ; cette formalité remplie, on con-

(1) Bremgarten, en Suisse.

duit la fille dans un hospice, où elle est soignée avec la plus grande humanité ; elle ne quitte cet asile que six semaines après ses couches, et alors elle subit la plus étrange ignominie. Le bourreau vient la prendre en plein jour, la couronne de paille, et lui fait traverser toute la ville au milieu d'une troupe de polissons qui se rassemblent autour de cette infortunée, et qui la poursuivent en lui jetant de la boue. Les huées, les insultes de tout genre l'accompagnent jusqu'aux portes de la ville ; là le bourreau lui donne *trois coups de pied dans le derrière* (tels sont les termes de la loi), et la met ainsi hors des portes de la ville. Il est vrai qu'elle est maîtresse d'y rentrer le lendemain ; mais, après un tel traitement, on ne profite guère de cette permission. Ces malheureuses deviennent presque toutes des filles publiques, ou bien elles sont forcées de mendier leur pain. Dans les commencements de mon séjour à Bremgarten je fus témoin de cette scène odieuse, et je pensai que le crime le plus affreux, l'infanticide, devait être là plus commun qu'ailleurs. Environ six mois après, le premier magistrat de Bremgarten (M. Honeggre), qui venait souvent nous voir, nous conta le fait suivant. La veille au matin, un riche fermier des environs, côtoyant la Reuss, vit sur les bords de cette rivière une boîte de sapin retenue et fixée par une touffe de roseaux. Il s'approche, saisit la boîte, l'ouvre, et y trouve un enfant nouveau-né et mort ; il porte cette boîte chez le magistrat, où l'on inscrit la déclaration de ce fait. Une loi non moins étrange que celle dont j'ai rendu compte prescrit dans ce cas, au moment même, *une visite de matrones* chez toutes les jeunes filles de la ville, afin de découvrir, par un examen auquel chacune doit se soumettre, quelle est la coupable. Le bruit de cette visite se répand promptement dans une petite ville ; il parvient jusqu'à la coupable, qui, sans perdre un moment, quoiqu'elle fût accouchée le matin à six heures, s'échappe de la ville, au mois de février, et va se cacher dans les environs, du moins à ce que l'on supposait. Le récit de M. Honeggre finit

là; en voici la suite. Cette malheureuse créature se réfugia sur des montagnes couvertes de neige, à six lieues de Bremgarten. La loi ordonnait de la poursuivre; on la trouva mourante, on la ramena à Bremgarten. Tous les secours qui lui furent prodigués la rendirent à la vie ; mais elle resta paralytique des deux jambes. On la mit en prison dans une tour hors de la ville, que nous pouvions apercevoir de nos fenêtres. A son premier interrogatoire elle avoua tout : elle conta que, dix mois auparavant, se trouvant seule au point du jour dans les champs, avec un homme qu'elle n'avait jamais vu, elle s'était laissé séduire par cet inconnu ; qu'elle n'avait appris que le lendemain que cet homme était marié ; qu'alors elle avait eu horreur de sa faute, et que depuis ce moment fatal elle n'avait jamais revu son séducteur. Malgré son crime, cette infortunée intéressa tous ses juges par sa jeunesse (elle n'avait pas dix-sept ans) et par sa candeur. Sur la fin de l'interrogatoire, on fit paraître l'homme qui, sans la connaître, avait fait la dénonciation, afin de le confronter avec elle. Aussitôt que le dénonciateur et la coupable furent en présence l'un de l'autre, ils témoignèrent une extrême surprise; la jeune fille s'évanouit : elle venait de reconnaître son séducteur et le père de son malheureux enfant dans cet homme qui avait dénoncé son crime. Les juges firent ce qu'ils purent pour sauver cette malheureuse fille ; on lui insinua que si, à l'audience publique, elle niait tout, on ne pourrait la condamner; mais elle persista dans ses aveux, elle demanda un confesseur et ne s'occupa plus que de la mort. On lui signifia sa sentence suivant l'usage de ce lieu, non par un discours, mais d'une manière symbolique, en brisant devant elle une baguette argentée et la jetant à ses pieds. Cette action, faite avec un morne silence, par un magistrat en long habit de deuil, est une irrévocable sentence de mort. M. Honeggre vint, le jour même de sa condamnation, nous conter ces détails. Il nous dit que cette infortunée victime d'un instant de faiblesse aurait la tête tranchée le lende-

main. Il ajouta qu'on ne faisait jamais d'exécution dans la ville, et qu'il n'y avait même point de place consacrée à cet usage dans les environs; mais que, suivant la coutume du pays, on tirerait au sort, au point du jour, pour savoir sur quel champ de propriétaire de ce canton se ferait l'exécution. Nous fîmes toutes la remarque que ce serait une chose bien frappante que le sort désignât le champ du séducteur. Ce fut en effet ce qui arriva, et ce que M. Honeggre nous fit dire le lendemain à midi; et la manière publique et solennelle dont se fait le scrutin en cette occasion ne permet pas le moindre soupçon de supercherie. Ainsi la Providence conduisit cet homme sur les bords de la Reuss, afin de lui faire dénoncer un crime dont il était la funeste cause; le Ciel voulut encore que le champ du séducteur fût arrosé du sang de sa victime, et qu'il ne fût plus possible désormais au séducteur de l'innocence de recueillir les fruits de son travail sans se rappeler son crime et cette affreuse catastrophe. Le peuple se plaît partout à remarquer les coups de la Providence, parce que, dans la simplicité de sa vie, il a moins d'intérêt que nous à ne les pas reconnaître. Il fut, à Bremgarten, si frappé de toutes les circonstances merveilleuses de cet événement qu'il voulut aller ravager les possessions du suborneur; on eut beaucoup de peine à contenir l'impétuosité de ce premier mouvement. Le coupable se cacha, et, par le conseil même des magistrats, il fut obligé de vendre sans délai, c'est-à-dire à vil prix, sa propriété, et de s'expatrier pour jamais.

Un Allemand de ma connaissance, qui cultive la littérature française, a fait l'éloge d'une de ses amies qui vient de mourir. Il parle mal le français ; mais il a remarqué, dit-il, qu'il n'est pas absolument nécessaire de le bien savoir pour écrire des éloges avec succès. D'ailleurs il est nourri de la lecture de nos

fameux auteurs modernes; on s'en aperçoit dans son eloge : il a beaucoup pillé nos grands maîtres. Cependant, j'ai trouve cet éloge si agréable que je veux le placer dans mes *Souvenirs;* le voici fidèlement copié :

ELOGE

De Mme la baronne de Klopskrakerstock,

née Pflekalkreuken.

Je laisse aux chercheurs de dates et aux compilateurs le soin de faire naître et mourir (1) madame la baronne de Klopskrakerstock, née Pflekalkreuken; je ne chercherai dans une vie si intéressante que les traits frappants faits pour immortaliser sa mémoire et pour passer à la postérité.

Ce n'est point dans une enceinte environnée de murs que je veux tracer l'éloge de cet *être céleste, de cette fille du soleil* (2). Ce n'est point à la clarté brillante de l'astre radieux du jour que j'écrirai ces lignes que mes pleurs effaceront tant de fois!... J'ai besoin d'être écouté de la nature entière, de la nature en deuil de cette femme incomparable, qui fut son plus sublime ouvrage!... Oui, c'est ici, sur le bord de ce torrent, dont l'onde écumeuse parcourt en gémissant cette plaine solitaire, c'est dans les ombres tutélaires de la nuit que j'exhalerai des regrets immortels comme leur objet!....

O toi, sombre génie de la douleur! étends tes ailes funèbres sur le cyprès qui m'ombrage; jette un voile de crêpe sur le front argenté de la lune, et sur ce ciel étoilé, dont mes yeux fatigués de larmes ne peuvent soutenir la douce et faible lumière! Tendre mélancolie! viens t'asseoir à mes côtés et me recevoir dans tes bras; viens tempérer la violence de mon

(1) D'Alembert, *Éloge de Bernouilli.*

(2) M. Guibert, *Éloge de mademoiselle de Lespinasse.*

(*Notes de l'auteur.*)

désespoir, et donner à ma voix le charme de tes accents!

Madame de Klopskrakerstock *eut trois nourrices* (1); elle n'était pas belle, ses traits et même sa taille avaient quelque chose d'irrégulier; mais quelle âme! quel esprit! quelle sensibilité brûlante!... Un fameux écrivain a dit : *Si j'avais à peindre d'un seul mot la gaieté, la raison et la volupté réunies, je les appellerais* PHILOSOPHIE (2); et moi je les appellerais KLOPSKRAKERSTOCK. Telle était cette créature angélique qui eût *animé le marbre et fait penser la matière* (3)! Qui jamais sut allier comme elle le génie le plus profond au goût le plus exquis! *Elle était toujours mise uniment; tout ce qu'elle portait était frais et bien assorti* (4); *elle savait que les filles brunes, qui sont sages, et qui cependant aiment à plaire, ne portent ni les blondes, ni le linge, ni les habits d'un beau blanc, parce qu'ils les feraient paraître d'un incarnat noir et terne, et que les femmes coquettes portent les couleurs qui jurent avec le doux incarnat de la pudeur; en un mot, qu'elles mettent sur toute leur figure des enseignes qui appellent à grands cris les passions* (5). Aussi madame la baronne de Klopskrakerstock eut-elle la sagesse de se vouer au gris de perle; elle ne porta jamais que cette modeste couleur. Lorsqu'elle parut à la cour, elle y produisit une grande sensation, par la supériorité de son génie et par le charme de sa conversation! *Partout sa personne était en quelque sorte frappée d'une réquisition flatteuse* (6). Mais elle ne fut point enivrée de l'encens qu'on lui prodigua : *dotée d'un esprit observateur, elle savait apprécier le morcelé de l'âme des cour-*

(1) *Éloge de M. Bonnard*, par M. Garat.
(2) Diderot, *Encyclop.*, mot *Gaieté*.
(3) M. Guibert, *Éloge de mademoiselle de Lespinasse*.
(4) Même Éloge.
(5) *Encyclop.*, mot *Carnation*.
(6) *Éloge de M. de Rivarol*, par M. Sulpice de la Platière.

(*Notes de l'auteur.*)

tisans, et en les hantant elle ne s'était point laissé contagier du souffle impur de leur morgue puérile (1).

Passionnée pour tous les arts, elle ne dédaigna point ceux que Minerve elle-même enseigne et prescrit aux femmes. Personne, à Berlin, ne tricotait comme elle. Malgré son goût pour la littérature, elle n'a point laissé d'ouvrages; mais ses amis conservent des lettres d'elle, écrites en français, et qui surpassent de beaucoup celles de madame de Sévigné. Elle eût fait avec le même succès des romances et des comédies. Et, avec la sensibilité profonde et l'élévation d'âme qui la caractérisaient, qui peut douter que, si elle eût entrepris de faire une tragédie, elle n'eût excellé dans ce genre? Quand on songe à cette facilité prodigieuse et à cette inconcevable diversité de talents supérieurs, on regrette avec amertume que *son dédain magnanime des louanges* (2) nous ait privés de tant de chefs-d'œuvre (3).

Telle fut l'amie que j'ai perdue!... Je la voyais deux fois par jour; *je n'ai plus de matin, je n'ai plus de soir* (4)... Comment puis-je me rappeler sans mourir les plaisirs champêtres que j'ai goûtés près d'elle dans les environs délicieux de Dietrichsdorf!... « Comme nous aimions à trouver la terre « jonchée de prunes bigarrées, à écarter du pied la pomme et « la poire, et à contester la cerise aux loriots! Les contrastes « sont la coquetterie de la nature. Comme nos cœurs s'épa- « nouissaient à la vue d'une humble cabane remplie d'heureux « de notre façon! Comme nous nous plaisions à voir la pâque- « rette entourer le pied des arbres, et la jacinthe expirer sur « le sein entr'ouvert de Narcisse, tandis que le chardonneret

(1) Même Éloge. On a seulement mis au féminin ce qui, dans l'Éloge de M. de Rivarol, est au masculin.

(2) *Eloge de madame Necker.*

(3) Toutes ces suppositions ne sont qu'une imitation de l'*Éloge de M. Turgot,* dans la vie de ce ministre, par M. de Condorcet.

(4) D'Alembert. (*Notes de l'auteur.*)

« chantait sur la flèche d'un arbre, comme un bouquet harmonieux (1)! »

O souvenirs immortels et désolants!... O Klopskrakerstock! du haut des régions éthérées jette un regard de compassion sur ton malheureux Wolfschaffenbourg!... Mânes sacrés, venez errer sur ce tombeau champêtre! Vous y verrez *un sentier toujours vert* (2), *et, dans tous les temps de l'année, le marbre du monument récemment mouillé de mes larmes* (3).

La jeunesse ne réfléchit point parce que tout lui est nouveau; elle jouit de tout. Il faut une sorte de sang-froid pour réfléchir. On rend mieux compte de ce qu'on a senti que de ce qu'on sent. Par les mêmes raisons, la jeunesse est trop occupée du présent pour songer à l'avenir; à peine même en a-t-elle l'idée : c'est l'expérience du passé qui porte nos idées sur l'avenir. La jeunesse d'ailleurs envisage une telle étendue dans l'avenir qu'elle ne le regarde qu'avec une espèce d'indifférence. Ce qui peut ou doit arriver dans trente ans nous est presque étranger; et puis on n'aime pas à fixer sa pensée sur un temps où les brillantes années de la vie seront écoulées. A mesure qu'on avance en âge, l'avenir devient précieux; on est naturellement porté, ne pouvant prolonger une courte carrière, à chercher du moins tous les moyens de la rendre agréable.

Voici un joli passage sur l'absence, que j'ai tiré d'une lettre d'une de mes amies (4) :

(1) *Encyclop.*, mot *Bosquet*.
(2) *Éloge de mademoiselle de Lespinasse,* par M. Guibert.
(3) Même Éloge.
(4) Madame la baronne de Lascours. (*Notes de l'auteur.*)

« Étrangère à tout, j'éprouve plus vivement le besoin de te-
« nir par l'affection à ceux qui m'entourent. Je regrette avec
« plus d'amertume ce qui est loin de moi ; et maintenant qu'il
« faut que je me supporte tout entière je me trouve d'un poids
« accablant. Oh ! comme l'amitié vous soulage ! combien elle
« vous cache vos propres imperfections en les supportant
« avec indulgence ! Il faut se voir loin d'elle pour savoir com-
« bien peu l'on vaut. »

Il y a des déclamations bien vaines, par exemple, celle de l'espionnage exercé par les gouvernements. Comment veut-on que, sans espionnage, les chefs des nations et leurs ministres répondent de la sûreté publique? Un père de famille doit savoir tout ce qui se passe dans sa maison ; il ne remplit son devoir qu'à force d'espionnage. Il fait très-bien d'*écouter aux portes* de ses jeunes enfants, d'interroger les domestiques, de renvoyer ceux qui ne l'instruisent pas de tout, etc. Dans tous les gouvernements fermes, l'espionnage est fait avec soin. Celui du cardinal de Richelieu fut aussi ingénieux qu'actif. On voit dans les Mémoires du comte de Rochefort que ce Rochefort, dans sa jeunesse, étant page du cardinal, fut envoyé par lui à Bruxelles, et que, par son ordre, pour épier certaines manœuvres, il resta un an dans un couvent de religieux, déguisé en frère convers. Dans une autre occasion, ce même page, pour épier ce qui se passait dans une maison, resta, déguisé en mendiant, deux ou trois jours, sur un tas de fumier dans une rue. Voilà comme on servait ce fameux cardinal, qui savait également se faire aimer et se faire craindre. L'espionnage dirigé par lui était du dévouement ; on s'en glorifiait. Ce comte de Rochefort se battit en duel pour son maître. Le cardinal ne fit point sa fortune ; le zèle qu'il inspirait était au-dessus de tout

intérêt. Les grands seigneurs du siècle suivant possédèrent aussi cet art utile de se faire des partisans passionnés : c'est ainsi que l'on aimait et que l'on servait le grand Condé, comme on peut le voir dans les Mémoires du temps, et surtout dans ceux de Gourville. Notre siècle, le *siècle des lumières*, n'a rien produit de semblable; on est trop *raisonnable* pour se passionner dans ce genre, et trop prudent pour se dévouer ainsi.

Quant à l'espionnage ordinaire exercé dans les cours et dans les villes, il demande, de la part de ceux qui le dirigent, un grand discernement; car il est impossible de se fier entièrement aux gens assez vils pour faire un tel métier. L'espionnage n'est dangereux qu'avec un souverain et des ministres sans esprit. Il faut savoir choisir les espions. Il y a des hommes qui, sans être dénués de bon sens et d'une certaine probité, ont une telle grossièreté d'esprit et de caractère qu'il leur est impossible de concevoir une idée délicate ou un sentiment généreux; ils ne manquent pas absolument de principes, car ils sont incapables de voler et de calomnier; mais, faute de lumières et d'élévation d'âme, ils ne voient dans tout ce qui tient à la délicatesse que duperie et préjugé. On pourrait dire d'eux qu'ils font innocemment des bassesses : ils ne les sentent pas. Quand ces gens-là aiment l'argent, on peut en faire d'excellents espions. Ils pourront quelquefois mal voir, mais ils n'interpréteront pas avec finesse et malignité, ils inventeront encore moins; tandis qu'un homme de beaucoup d'esprit, un homme véritablement éclairé, qui fait le métier d'espion, est nécessairement le plus corrompu de tous les êtres. Comment alors se fier à ses rapports? Non-seulement la passion et la méchanceté le feront mentir, mais il mentira de gaieté de cœur pour faire briller sa pénétration et sa sagacité.

Le bon sens est utile en toutes choses; mais l'esprit est dangereux partout où il n'est pas nécessaire. C'est pourquoi je ne crois pas qu'il fût bon (en supposant que cela fût possible) d'éclairer et de perfectionner l'esprit des gens du peuple. Un

tailleur de pierre et un savetier seraient fort malheureux s'ils avaient supérieurement d'esprit, et leurs métiers n'en iraient pas mieux, au contraire. De tous les subalternes que j'ai eus sous mes ordres, je n'ai été contente que de ceux qui n'étaient pas *au-dessus de leur état*; ceux-là seuls se consacraient entièrement à leur devoir et le remplissaient bien. Ce n'est pas ici le cas de dire que *qui fait le plus fait le moins* : on se rabaisse avec peine au-dessous de ses facultés, et l'on fait mal ce que l'on fait avec dédain. On verrait sur la terre une étrange confusion et de terribles soulèvements si l'on pouvait établir parmi les hommes une parfaite égalité de lumières; heureusement que ce souhait de la philanthropie philosophique ne sera jamais exaucé.

Depuis quelques années on parle beaucoup sur le *despotisme;* mais il me semble qu'on ne s'entend guère, et pour moi je ne comprends rien à tout ce qui se dit là-dessus. Qu'est-ce que le despotisme? Est-ce le droit de commettre impunément des crimes, de dépouiller le faible, de persécuter, d'immoler l'innocent? Comment ce droit monstrueux pourrait-il être donné par des chrétiens? Comment pourrait-il s'exercer avec une religion qui réprouve toute violence et toute injustice? Ce despotisme pouvait exister chez les païens; ils respectaient, ils adoraient des dieux infâmes; ils pouvaient tolérer dans leurs souverains les vices les plus odieux. Cette belle maxime, qu'*un roi doit être sur la terre l'image de la Divinité,* n'avait certainement pas pour eux le sens qu'elle a pour nous. Ce despotisme, insensé autant qu'atroce, se trouve encore chez quelques nations barbares, privées des lumières de la religion; mais il est impossible chez les peuples policés qui sont éclairés par le christianisme. Quand ces peuples confèrent un pouvoir absolu, il est toujours convenu qu'ils ne se soumettent aux lois

du chef qu'ils élisent qu'autant que ce chef se soumettra lui-même aux lois divines. Ainsi la religion, le plus sûr garant parmi nous de l'obéissance, l'est aussi d'une autorité sage. Le despotisme, en Europe, ne peut se montrer que sous des formes adoucies. Souvent même les législateurs ont cru devoir entourer le chef absolu, sinon d'obstacles à la puissance, du moins d'entraves à l'ardeur des premiers mouvements. Quand on parle du despotisme d'un État chrétien, il ne peut donc jamais être question d'un despotisme spoliateur et sanguinaire.

Le roi de Danemark est plus absolu que le grand-turc. La fameuse charte royale de ce pays lui donne un droit illimité sur la vie et les fortunes de ses sujets, et il est expressément dit dans cette charte que quiconque, même par insinuation, engagerait Sa Majesté à céder quelque chose de sa prérogative royale serait coupable du crime de lèse-majesté. Cependant il n'est point de gouvernement plus doux.

Dans toute société qui va bien, le despotisme est quelque part. Chez les Romains, si fiers de leur liberté, il était dans les familles; les pères avaient droit de vie et de mort sur leurs enfants, et l'exercèrent souvent. Chez certains peuples (comme, par exemple, chez les Lacédémoniens), il fut dans des lois de la plus excessive dureté, et jadis en France dans la chevalerie. C'était une puissance généreuse, mais une puissance usurpatrice, arbitraire, et fondée sur la seule force.

Le despotisme, dans les petits cantons suisses, se trouve parmi le peuple. Le despotisme est comme l'air que nous respirons, tantôt bon et salutaire, tantôt mauvais; mais il est partout, il est inévitable. Quand on entend par despotisme une puissance souveraine, absolue, qui peut souffrir des représentations, des retardements dans l'exercice de sa force, et non des empêchements réels, ce despotisme est la vie de toute association considérable, dans l'intérieur d'une famille bien réglée, dans l'humble communauté religieuse, dans les classes de collége,

dans les ateliers d'artisans, dans les armées et dans l'enceinte des grandes villes. Sous les noms divers de police, d'obéissance filiale et domestique, et de subordination, on le trouve dans tous les lieux où règne l'ordre. Les philosophes de tous les temps l'ont voulu dans les seules lois; ils n'ont pas senti qu'il ne peut exister ainsi que par un code d'une telle austérité que ce code ne pourrait être suivi que par un peuple naissant et pauvre. Tout ce qu'on nous conte des républiques anciennes ne prouve que cette vérité. Quand les lois seules commandent, il faut non-seulement qu'elles soient très-sévères, mais excessivement détaillées; telles étaient les lois de Lacédémone. Par exemple, elles prescrivaient le travail, et, ne se contentant pas de punir la paresse, elles imposaient une amende pour l'embonpoint qui passait une certaine mesure : il est pourtant très-possible qu'un homme fort laborieux devienne trop gras; mais ces lois sévères, pour atteindre sûrement les coupables, risquent sans cesse de frapper les innocents. Ce despotisme, avec nos richesses et nos arts, n'est plus possible. Je ne suis pas assez philosophe pour trouver regrettable et pour envier cette étrange *liberté* lacédémonienne, si vantée, avec laquelle chaque citoyen était tyrannisé dans l'intérieur de sa maison, ne pouvant fixer son travail sur ses forces, ni régler sa dépense et sa table à son gré, ni élever ou même conserver ses enfants, dont la loi le privait au moment de leur naissance. J'avoue que j'aime mieux dépendre d'un homme que tous ses vrais intérêts doivent rendre équitable, et dont la volonté peut changer ou s'adoucir, que de dépendre d'une puissance immuable, invisible, muette, insensible aux murmures, sourde aux prières, et que rien ne peut fléchir. Telle est l'autorité de la loi, lorsqu'elle règne seule, comme dans ces anciennes républiques. Dans l'origine, le despotisme à Venise fut dans les lois; mais, quand le commerce eut enrichi la république, les lois s'adoucirent, et le despotisme se réfugia dans le sénat Dans toutes les révolutions des empires il n'a jamais fait que changer de place.

Quant aux chefs qui gouvernent les nations, il me semble qu'il est prouvé aujourd'hui que, plus ils ont de puissance, plus la tranquillité publique est assurée.

Il est plus probable qu'on abusera d'un pouvoir royal borné à certains égards que du même pouvoir illimité, parce qu'en général l'esprit du prince sera tendu à empiéter, à quelque prix que ce soit, et que souvent la fierté blessée lui fera mettre de la passion, de la violence ou de la mauvaise foi dans ses démarches et dans sa conduite. Tous les souverains qui n'ont pas un pouvoir absolu sont artificieux et dissimulés, ou violents et emportés; ils ont *leur fortune à faire.* Ils intriguent s'ils sont faibles, et s'ils ont du courage, ils conspirent, ils usurpent. La puissance souveraine est adorable quand celui qui la possède en connaît toute la dignité. Il faut pour cela des lumières et de l'élévation d'âme. Les despotes orientaux n'ont jamais eu l'idée de la véritable puissance, dont le plus haut degré est d'imprimer à certaines choses un caractère ineffaçable. Ces despotes sont comme les enfants qui font avec facilité des châteaux de cartes, et qui s'enorgueillissent de pouvoir les détruire d'un souffle. Par exemple, en Turquie, le grand-seigneur fait des nobles, mais aussi il fait ce qu'on appelle la *mazul*, c'est-à-dire qu'il ôte la noblesse à celui auquel il l'a donnée, et qu'il le remet à volonté dans la dernière classe du peuple. Ainsi, croyant exercer pleinement la puissance suprême, il la ravale; il ne se reconnaît pas le noble droit, le droit divin, de faire une création que rien ne peut anéantir. Il est assurément plus grand de pouvoir conférer une noblesse que le temps même, qui détruit tout, ne pourra qu'illustrer. Celui qui peut donner le plus est certainement le plus puissant. Enfin, chez les nations chrétiennes, la morale de l'Évangile préserve à jamais des Néron et des Caligula; et si, contre toute vraisemblance, il en survenait un, il serait facile de le détrôner, car il faudrait qu'il fût imbécile. Mais où me conduit tout le verbiage politique devenu presque universel! Il faut assurément

qu'on ait bien déraisonné là-dessus pour que j'aie pu me laisser entraîner à *raisonner* sur de pareils sujets. Les philosophes et les législateurs modernes, à force de folies, ont donné aux femmes mêmes le droit de les réfuter. Ils ont fait disparaître ou du moins suspendu la prééminence de leur sexe. Tant que la philosophie dissertera, déclamera, les femmelettes les plus superficielles qui la combattront pourront parler sans scrupule; car il ne leur faudra, pour bien raisonner, que des intentions pures et du bon sens. Nous devons nous taire, mais c'est quand les hommes instruits et raisonnables parlent. Depuis longtemps nous sommes dispensées du silence. Au reste, il est étrange d'être obligé de faire de la politique pour savoir si l'on doit pardonner, à ceux auxquels le Ciel a remis l'autorité souveraine, de l'exercer au profit de la tranquillité publique, et de la sienne en particulier.

Ce qu'il faut le plus exiger des hommes, c'est qu'ils soient conséquents, que leurs actions s'accordent avec leurs discours, leurs opinions; ceux-là seuls ont de la suite et du caractère. L'inconséquence de conduite prouve de l'hypocrisie ou de la sottise.

Les gens qui n'ont jamais eu d'orgueil, qui sont naturellement réfléchis, qui ont eu de grands succès et ont éprouvé de grands malheurs, n'ont plus du tout de vanité.

La vanité des bons esprits s'use avec le temps; la fatuité ne s'use jamais.

Il faut se méfier de certaines fiertés; par exemple, de celle qui paraît croire que c'est se rabaisser que prendre toutes les précautions possibles pour éviter d'être accusé d'une friponnerie, et qui prétend être tellement au-dessus du soupçon que ce serait une humiliation que de donner à cet égard toutes les

clartés nécessaires. La marche de la vraie probité n'est jamais celle-là.

Dans une cour gouvernée par un prince supérieur, il doit y avoir au bout de quelques années très-peu d'intrigues. L'ambition vise *à mériter*, et non *à tromper* : voilà l'avantage incalculable de l'opinion universelle que le souverain est éclairé et en état de juger par lui-même.

J'ai passé ma jeunesse à voir des intrigues et des intrigants ; je m'amusais à les étudier ; ne prétendant à rien qu'à me divertir et à m'instruire, je partageais mon temps entre l'étude et le grand monde, qui était pour moi un tableau instructif ou un délassement. En général, alors, j'étais aimée. C'est une chose étonnante que la quantité de confidences que j'ai reçues dès l'âge de dix-sept ans. On me contait tout, je savais tout. Il y avait souvent bien des mensonges de fatuité dans ces confidences, mais cela m'apprenait à connaître les hommes J'ai vu qu'il fallait plus d'esprit, de finesse, et même de sens, qu'on ne le croit, pour bien intriguer. Un intrigant a souvent des vues lumineuses. Souvent des gens très-médiocres à d'autres égards m'ont paru étonnants dans ce genre par leur pénétration et leur prévoyance ; il me semblait que ces gens-là auraient fait d'habiles négociateurs, mais dans de certains cas seulement. La droiture les déjouait totalement. Leur grand défaut est de préférer toujours, sans nécessité, le *compliqué* au *simple*, et de supposer souvent des mystères et des finesses où il n'y en a point. Ils ont le discernement de la tromperie, ils n'ont que celui-là : c'est un rétrécissement d'esprit et un vice de caractère. Ce qui me frappait aussi beaucoup, c'était le profond ennui qu'il fallait dévorer et l'abaissement continuel auquel il faut se soumettre pour exceller dans ce rôle.

J'ai entendu tant de musique aujourd'hui que je ne parlerai pas d'autre chose ce soir. Il est bien juste que la harpe trouve une petite place dans mes *Souvenirs*.

Un écrivain suédois remarque ingénieusement que, de tous les plaisirs terrestres, la musique est le seul qu'on ait osé placer dans le ciel (1). Il aurait pu ajouter que, de tous les instruments, la harpe est le seul que l'on ait osé mettre entre les mains des anges. Cet instrument est à la fois si doux, si mélodieux et si brillant, qu'il réunit tout ce qui peut faire le charme de la musique. Sa forme a tant d'élégance, l'attitude qu'il donne a tant de grâce, qu'il semble ne convenir à une femme que lorsqu'elle est jeune et belle.

Quelques voyageurs prétendent que c'est en Finlande que l'on trouve l'origine de la harpe. Le peuple de ce pays, de temps immémorial, joue en effet d'un instrument qu'il appelle le *harpu*. Cet instrument, sans manche, n'a que cinq cordes de métal, ne formant que cinq tons. Il se monte en *la* mineur, ton favori des peuples du Nord.

Il paraît que, depuis le roi prophète, la harpe sans pédales, et sous diverses formes, a passé dans les pays du Nord et s'y est fixée longtemps. Les poésies d'Ossian prouvent son antiquité dans les îles de l'Écosse. Elle était connue en Angleterre avant l'invasion des Danois. L'histoire rapporte qu'Alfred le Grand, à peine âgé de quinze ans, dépouillé de la royauté, caché dans une chaumière et voulant observer le camp des Danois, se déguisa en pâtre, et, portant une harpe, fut admis dans la tente de Guthrum, chef des Danois, et y joua de la harpe durant quelques heures.

Aujourd'hui encore les pâtres de la principauté de Galles jouent de la harpe dans les champs et sur les montagnes. L'élégance de cet instrument et l'éclat de son harmonie donnent à ces pâtres quelque chose de romanesque qui les fait ressem-

(1) Le chancelier d'Oxenstiern.

bler à des bergers d'églogues. En parcourant cette province, j'ai regretté que le plus noble, le plus parfait de nos paysagistes, le Poussin, n'eût pas vu ces sites majestueux et pittoresques dignement ornés par ces pâtres jouant de la harpe sur les rochers ou sur le bord des torrents (1).

Cet instrument a toujours été cultivé aussi par le peuple en Irlande. J'ignore pourquoi l'Irlande a pris pour armes une harpe. Deux lyres posées à côté l'une de l'autre étaient, chez les Grecs, le symbole de la douceur et de la bienfaisance. Dans le Nord, les chants guerriers des bardes ont peut-être fait regarder la harpe comme l'emblème le plus naturel du courage et de la victoire.

La petite harpe sans pédales, avec des cordes à boyaux, est, depuis des siècles, d'un usage populaire en Allemagne. Il est bien extraordinaire que, dans un pays où l'on aime autant la musique, on n'ait pas songé plus tôt à perfectionner un instrument si agréable. Apparemment que, profané si longtemps dans les rues et dans les guinguettes, il a été dédaigné parce qu'il était avili; mais c'est cependant un Allemand qui l'a relevé de cet abaissement, et qui, le retirant des tavernes d'Allemagne, l'a fait subitement passer dans les palais des rois. Cette révolution est due à Gaiffre, inventeur des pédales.

L'affectation, qui s'est mêlée à tous les arts, a corrompu aussi le goût en musique; beaucoup d'artistes, et surtout d'amateurs à prétentions, pour avoir de la *grâce* et de l'*expression*, affectent dans leur jeu une mollesse outrée qui dégénère en niaiserie.

De grands clavecinistes ont établi, de nos jours, qu'il y avait du charme, non-seulement à ralentir la mesure, mais à jouer hors d'ensemble, à faire marcher régulièrement la basse et à *rainer le dessus*. Les joueurs médiocres prodiguent, exagèrent cette manière essentiellement vicieuse, qui ne serait bonne que

(1) Ces harpes ont des cordes de laiton, et deux rangs de cordes. (*Note de l'auteur.*

dans les effets imitatifs, comme, par exemple, pour peindre le sommeil, ou l'épuisement qui suit souvent un grand mouvement de l'âme, tel que la colère, la fureur, etc. ; mais cette manière, employée vaguement, ne plaira jamais aux *vieilles oreilles,* accoutumées à désirer avant tout la précision et l'aplomb. La véritable expression est de faire ressortir les notes qui doivent être touchées avec fermeté et d'adoucir celles qui doivent être adoucies ; ceci indépendamment des piano, forté, indiqués par le compositeur. Voilà ce que nul maître ne peut enseigner, et ce qui tient au goût et à l'âme, et non les ralentissements et les manques d'ensemble devenus si communs, et tellement applaudis que je suis toujours étonnée qu'on n'y joigne pas la grâce de *jouer un peu faux ;* car alors rien ne manquerait à cette aimable négligence, et beaucoup d'amateurs, sur le violon, ne laissent rien à désirer à cet égard. Ces mêmes amateurs font aussi un usage immodéré des sons coulés ou doublés par une petite note qui précède et qui s'unit au son principal ; ces sons ont une grande expression quand on les emploie à propos, mais rien ne rend le violon et le chant plus fades quand on les prodigue. Ce n'est pas ainsi que Viotti joue du violon. C'est à l'école de cet artiste admirable que tous les amateurs peuvent apprendre que la gentillesse et la sensibilité ne sont jamais de l'afféterie, et que la force, la noblesse et l'exécution la plus brillante peuvent s'allier parfaitement avec la grâce et la douceur.

Des broderies conviennent beaucoup mieux à la musique instrumentale qu'à la musique vocale, parce que l'expression de la première est toujours beaucoup plus vague, tandis que les paroles déterminent positivement l'expression du chant. Il faut d'ailleurs tout le pouvoir de l'habitude pour ne pas trouver extrêmement ridicules les roulades et les broderies qui suspendent si souvent, pendant plusieurs mesures, la dernière syllabe d'un mot. Une ariette de bravoure n'est jamais qu'une extravagance musicale ; mais cette même ariette, jouée sur un

violon ou sur un hautbois, ne choquerait en rien la raison. Quand les broderies ne dénaturent point le chant, qu'elles ne sont ni communes ni bizarres, elles sont excellentes; mais en général elles se ressemblent toutes; pour peu qu'on ait l'habitude de la musique, on les prévoit, on les devine aisément: il en existe un recueil de tradition que tous les maîtres apprennent à leurs écoliers. Il est bien rare que les chanteurs et les joueurs d'instruments sortent de ce cercle si connu; il résulte de ceci un grave inconvénient, celui de mêler à de bonne musique une grande quantité de phrases communes, qui ôtent souvent aux productions nouvelles l'air d'originalité. Pour bien broder il faut avoir du goût et de l'imagination, et par conséquent du talent pour la composition.

Au reste, je le répète, la musique instrumentale demande particulièrement à être ornée. Il faut absolument, pour charmer, qu'elle soit variée, animée, expressive et brillante. Depuis quelque temps on commence à se lasser des niaiseries sentimentales en musique et de l'abus des broderies; on a raison, mais on aurait tort d'en conclure que l'expression n'est pas une partie essentielle de la musique et que les broderies doivent être prohibées. Il faut que l'expression soit vraie, que les règles musicales soient toujours observées, et que les broderies soient bonnes et bien placées. On loue beaucoup la musique et le *jeu sage;* mais la *sagesse* en musique peut facilement paraître insipide, ou ne montrer qu'une prudente timidité. Il faut ne rien hasarder, mais seulement parce qu'il faut être sûr de ce que l'on fait; ce qui ne dispense nullement de faire des choses extraordinaires. Il faut n'être jamais extravagant ou bizarre, mais étonner toujours. La sagesse n'est point ambitieuse, et dans les arts le talent sublime ne s'acquiert que par l'ambition.

Les instruments qui ont, comme la voix, l'avantage de soutenir et de filer des sons, tels que la flûte et le violon, etc., doivent être joués avec plus de simplicité que le piano et la harpe,

surtout lorsqu'ils exécutent des adagio et des morceaux d'expression. L'adagio, constamment nu sur la harpe, serait excessivement ennuyeux ; il ne peut être joué avec une grande simplicité sur cet instrument qu'en y mettant beaucoup de sons harmoniques, dont la douceur convient si bien aux morceaux d'expression.

Plusieurs amateurs, qui n'ont ni cultivé la musique, ni réfléchi sur cet art, affectent de dénigrer les artistes qui s'appliquent à jouer de grandes difficultés : comme si jouer toute espèce de musique, ou n'en jouer qu'une simple et facile, formaient deux genres, dont le dernier dût avoir la préférence sur l'autre ! Il n'en est pas de la musique instrumentale comme de la littérature, où l'on peut, en excellant dans un petit genre, se faire justement un nom célèbre ; la raison en est simple : c'est que, dans les opérations de l'esprit, il n'y a rien de mécanique, et que tout le travail du monde ne fera jamais faire, en dépit de la nature, ni une bonne tragédie, ni seulement une jolie chanson. Tout n'est assurément pas mécanique dans le talent d'un grand joueur d'instrument, puisqu'il faut, pour qu'il atteigne la supériorité, que la nature lui ait donné du goût, l'oreille la plus délicate, un certain genre de sensibilité et l'imagination musicale ; mais il y a du mécanisme, et beaucoup, dans ce talent. Le travail seul peut donner à tous l'exécution, du moins jusqu'à un certain point ; car il est une certaine exécution rapide si rare qu'il est prouvé qu'elle dépend d'une disposition particulière ; le seul travail peut mettre en état de vaincre les difficultés les plus extraordinaires, et avec toutes les dispositions possibles on ne les surmontera jamais sans travail. On a donc le droit d'exiger de l'artiste qui veut s'élever au premier rang qu'il ait tout ce que la nature et le travail peuvent donner, sans quoi il est condammé à la médiocrité par un arrêt très-équitable. Il doit jouer également bien les petits airs, les variations et les sonates, malgré le mot insignifiant tant répété de Fontenelle : *Sonate, que veux-tu de moi?* Mot qui prouve seulement que

Fontenelle n'aimait pas la musique ou que la sonate qu'il écoutait était mauvaise.

Si un artiste est assez maladroit pour ne faire qu'un usage ennuyeux du talent de jouer facilement les plus grandes difficultés, il est dépourvu de goût et de sens commun, et par conséquent il n'est point un artiste supérieur. Mais il est bien aisé de faire un heureux emploi du fruit d'un travail si utile ; et c'est ce que l'on sent quand les grands maîtres jouent dans le genre simple et gracieux. On peut alors leur appliquer ce vers :

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

Leur jeu est plein d'aisance et de facilité, et ils peuvent à volonté l'orner de passages brillants et extraordinaires. Au reste, n'être arrêté par aucune difficulté, c'est posséder l'exercice facile de tous les mouvements, de toutes les positions des doigts qui peuvent s'exécuter sur un instrument, et quand on ne possède pas cela on n'en joue pas parfaitement.

Observons encore que les artistes, en s'exerçant à jouer toutes les difficultés possibles, étendent l'art de la composition en donnant de grandes facilités de plus aux compositeurs, qui si souvent se refusent de beaux passages dans la crainte qu'on ne puisse les exécuter.

J'ose dire que la paresse des nombreux amateurs, et même celle des artistes, restreint prodigieusement aujourd'hui le talent des compositeurs ; les plus beaux morceaux de musique concertante ne se vendent point s'ils sont d'une exécution difficile. Tout le monde chante, et si peu de personnes prennent la peine d'exercer leur voix que l'on n'ose plus faire de romances que pour le médium de la voix. Toutes les anciennes romances vont fréquemment au *sol* et au *la ;* aujourd'hui il est rare qu'elles aillent jusqu'au *fa ;* communément elles ne passent pas le *mi*.

Pour donner à la musique, à cet art charmant et consolateur, tout l'éclat délicat désirable, il ne suffirait pas d'applaudir

les grands artistes ; il faudrait décourager les petits talents, parce qu'ils forment aujourd'hui un nombre si effrayant que c'est malheureusement pour eux que l'on est obligé de composer.

Je suis auteur, j'ai toute ma vie cultivé les arts, et je n'ai jamais loué faiblement un bon ouvrage ou un grand talent. J'ai pu mal juger, mais en *exaltant* trop, et jamais en *rabaissant*. Nul intérêt, nulle considération n'a pu me faire modérer une louange équitable ou exagérer une critique. Pour dire la vérité, ou ce que j'ai cru l'être, je n'ai songé ni à mes amis ni à mes ennemis. J'ai pu me taire quelquefois, mais en portant un jugement j'ai toujours exprimé sans détour et sans ménagement ma pensée la plus intime.

J'ai, par étourderie, fait un nombre infini de maladresses. En voici une assez plaisante. Le comte de Schomberg voulait absolument que j'aimasse d'Alembert, chose à laquelle je n'avais pas la moindre disposition (je n'étais pas encore auteur), et, malgré les soins du comte de Schomberg, cette liaison a toujours été fort superficielle. D'Alembert m'envoyait ses discours à mesure qu'il les faisait imprimer. Un jour il m'en envoya un qui n'avait point de nom d'auteur : c'était l'éloge de La Condamine. Je le lus rapidement, il me fit plaisir, et, le croyant de d'Alembert, je lui écrivis que j'en étais charmée, et que *je l'aimois infiniment mieux que tous les précédents*. Cet éloge était de M. Condorcet. M. de Schomberg me gronda beaucoup de cette balourdise, qui jeta un grand refroidissement dans mon commerce épistolaire avec d'Alembert.

SOUVENIRS ET PORTRAITS

PAR

M. LE DUC DE LÉVIS.

AVANT-PROPOS

Lorsque j'eus l'honneur de me trouver deux fois avec M. le duc de Lévis, il pouvait avoir déjà plus de soixante ans. Sa naissance et son nom , son grade dans l'armée, sa position à la cour (c'était sous la Restauration), la considération méritée qui l'entourait, et surtout ses écrits, attiraient naturellement vers lui les regards. Son maintien avait plus de gravité que de noblesse. On demandait à sa physionomie de révéler plus heureusement son intelligence, et l'on ne retrouvait pas dans ses entretiens, il faut bien l'avouer, tout ce qui brillait d'esprit dans ses ouvrages : comme on le savait riche , on eût voulu le voir moins économe. Ses *Maximes et Pensées* avaient, dès qu'elles parurent, avant 1808, marqué sa place dans le petit nombre d'hommes que distinguaient surtout alors l'habitude de la réflexion, la sagacité des aperçus et le talent du style. Il préludait en quelque sorte par ce premier écrit à l'écrit très-piquant qu'on va lire. Il commença d'abord l'étude de l'homme dans le domaine des facultés et des passions; il chercha dans les penchants l'origine des caractères, et, devant écrire des *portraits,* il se fit, par la psychologie, moraliste avant d'être peintre. Nous devons donc ici dire un mot de son premier ouvrage.

Il était difficile assurément d'écrire des pensées après Pascal et des maximes après La Rochefoucauld ; aussi

M. de Lévis prit-il, avec trop de modestie, pour devise : *Si non nova, nove*. Dieu soit loué du moins qu'il n'ait pas toujours cherché, comme un de ses devanciers illustres, à voir le mauvais côté du cœur humain ; il prend à tâche, au contraire, d'en seconder les penchants généreux . « On « ne peut convenir des défauts de ses amis, dit-il, qu'avec « ceux qui partagent nos sentiments pour eux. » Il a malheureusement l'expérience pour lui quand il ajoute : « L'ingratitude ne décourage pas la bienfaisance, mais « elle sert de prétexte à l'égoïsme. » Il dit avec finesse : « Quand par hasard la flatterie ne réussit pas, ce n'est pas « sa faute ; c'est celle du flatteur. » Sa pénétration le force d'ajouter : « La flatterie n'a tant de charmes que parce « qu'elle nous paraît confirmer le jugement de notre amour-« propre. » Mais quand plus bas je lis : « On n'aime plus « lorsque les sacrifices coûtent ; on aime peu lorsqu'on « s'aperçoit qu'on en fait ; » je voudrais que l'auteur eût effacé cette remarque : elle touche à des cœurs trop peu dignes de son attention.

Écrire comme à la page 123 : « Les conteurs d'histoire « ressemblent aux gens qui vivent d'emprunt : leur crédit « ne dure pas longtemps ; » c'est rendre assurément une observation juste par une expression spirituelle ; mais, sur le même sujet, une femme précisément du même temps que le noble duc, Mme Necker, me paraît avoir mieux rencontré dans ces paroles : « Les grandes mémoires qui re-« tiennent tout indifféremment sont des maîtresses d'au-« berge et non des maîtresses de maison. »

On se demande comment M. le duc de Lévis, né à la cour, pour ainsi dire, qui, jeune, la vit sous Louis XVI et qui, sous Louis XVIII et Charles X, y tenait le haut rang, la

décrit pourtant sous des traits peu flatteurs; comment il dit dans ses *Pensées :* « A Venise, où l'on était habituelle-« ment masqué, ce n'était plus un déguisement : chacun « se reconnaissait; il en est de même à la cour, excepté « pour les novices. » Puis, page 14, il dit : « Quelque idée « que l'on ait de la crédulité du peuple et de la bassesse « des courtisans, on est toujours au-dessous de la vérité. » Nous espérons qu'il exagérait.

On conçoit qu'un descendant des preux qui étaient *maréchaux de la foi* parle de la noblesse; mais il en parle toutefois avec trop d'aigreur contre ceux qui n'ont pas l'air d'en comprendre, d'en apprécier assez les avantages. « J'ai connu (page 88) des partisans outrés de l'égalité, « à qui il ne manquait qu'une généalogie pour être les « plus vains de tous les nobles. » Il ajoute : « L'orgueil « de la naissance serait le plus sot et le plus insupportable « de tous sans l'orgueil des parvenus, toujours empressés « de regagner le temps perdu. » Enfin il dit : « La no-« blesse est fille de l'histoire; toutes deux sont immor-« telles. » Les idées nobiliaires étaient portées loin avant 89; ceux qui les partageaient les croyaient même très-sérieusement appuyées sur des supériorités physiologiques.

Dans une séance de l'Assemblée constituante, les membres du côté droit avaient longtemps vanté l'ancienneté de leur origine, la noblesse et la pureté de leur sang. « Serait-il possible, disait M. Frochot, qui revenait de la « séance dans la voiture de Mirabeau, serait-il bien pos-« sible que ces messieurs se crussent en effet, à part toute « expression figurée, d'un autre sang que le reste des « hommes? — N'en doutez pas, reprit vivement Mira-« beau! » Puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

« Et, croyez-moi, c'est une erreur dont on se guérit bien « plus mal aisément que vous ne pensez ! » C'est de M. Frochot que je tiens ce fais.

On ne saurait dire si M. de Lévis eut à se guérir de quelque *erreur*, mais on le voit agir et penser comme s'il n'en avait aucune. Député de la noblesse de Bourgogne aux états généraux, il s'y montra partisan de toutes les sages réformes. Quand la limite de l'utile et du bien lui parut dépassée, il émigra, et, petit-fils de tant de hauts barons, servit, *simple soldat*, dans l'armée de Condé. — La Révolution tout entière était là : M. de Lévis la faisait, si l'on peut ainsi dire, en son particulier, au profit de ses affections monarchiques. De retour en France après le 18 brumaire, il n'y donna ses loisirs qu'aux lettres.

M. de Lévis avait vingt-cinq ans lorsque la première révolution éclata ; elle mit obstacle aux premiers pas de sa carrière, mais par le fait il n'en atteignit pas moins honorablement le but. Il fut, sous la Restauration, lieutenant général, duc et pair de France. L'ancienneté de son nom, l'élévation de ses sentiments, la dignité de sa conduite ne méritaient pas moins. Ses ouvrages lui ouvrirent comme écrivain les portes de l'Académie française. Il est juste d'ajouter encore, à la louange de M. de Lévis, qu'il fut, des seigneurs nés sous Louis XV, un de ceux qui se rallièrent le plus sincèrement au gouvernement parlementaire ; les discours qu'il prononça comme directeur de l'Académie française, en 1817, en font foi.

La prose de ces discours est élégante, mais un peu froide. Qui le croirait ? j'ai pu penser un moment qu'orateur et moraliste il avait été poëte ! La maison d'éducation dirigée par madame Le Duc Housset était, en 1825, et continue

d'être encore aujourd'hui une des meilleures institutions destinées aux jeunes personnes. Or, *la France littéraire*, tome V, p. 282, attribue à M. de Lévis un discours en vers prononcé le 23 août 1825 à la distribution des prix de cette maison. C'est une erreur : une extrême obligeance nous a permis de la constater. Ce discours, en vers assez aisément tournés, était d'un professeur, et non de M. le duc de Lévis.

Il ne pardonne point aux femmes, on le verra, l'influence qu'elles exerçaient, avant 89, dans les choix qui tenaient soit à la politique, soit à la guerre ; peut-être même ne voit-il pas avec assez d'équité, de reconnaissance, leur délicate et douce intervention dans les difficultés qu'offre le monde. Oh ! que madame Necker en rend bien mieux compte dans la gracieuse image qui suit : « Les femmes remplissent les « intervalles de la conversation et de la vie, comme ces « duvets qu'on introduit dans des caisses de porcelaine : « on les compte pour rien, et tout se briserait sans elles. » Quoique peu disposée en faveur de madame Necker, madame de Genlis, j'en suis sûr, eût accueilli cette définition.

Félicie, pour ne pas répéter toujours le nom de madame de Genlis, Félicie et M. de Lévis ont vu le même temps et peignent les mêmes mœurs ; mais ils diffèrent entre eux d'école et de manière. Dans le style de la première il y a plus de clarté, plus de naturel; le langage du second tient plus de l'art et de la réflexion. Elle excelle à peindre les femmes : elle a leur secret ; les hommes ont, sous la plume de M. de Lévis, plus de décision dans les traits et dans le caractère. Madame de Genlis met plus d'harmonie dans ses couleurs ; M. de Lévis donne plus de relief à ses figures. Le bon sens et le goût faisaient le fond de son talent,

comme la sagesse et l'élévation des sentiments servaient de règle à sa conduite. Il brillait moins par la vivacité que par la politesse du langage ; mais, quand des hommes d'un grand nom posent pour lui, dans ses *portraits*, comme le comte de Maurepas, le duc de Richelieu, le marquis de Conflans, le duc de Nassau, le duc de Biron, sa parole s'anime et le grand seigneur passionne l'écrivain. Si jamais il avait composé des vers pour une distribution de prix, assurément il ne les eût prononcés que dans une école de gentilshommes : après la religion et la vertu, la naissance semblait tout pour lui.

Au moment où je le vis pour la seconde fois, les mémoires inédits de Brienne venaient de paraître ; il voulut bien m'en dire quelques mots, puis il ajouta presque à l'instant : « Vous savez que ces messieurs ne sont pas Brienne; ils sont Loménie. » Dans un ouvrage curieux sur Louis XIV et sa cour, ce qui l'avait le plus frappé, c'était le nom de l'auteur, et l'absence, à côté de ce nom, d'une généalogie chevaleresque.

F. Barrière.

PRÉFACE.

On convient généralement qu'il est impossible d'écrire l'histoire du temps où l'on vit ; il n'en est pas de même des Mémoires. Ces matériaux de l'histoire doivent être l'ouvrage de ceux qui ont vu de très-près les événements qu'il s'agit de raconter. Mais la curiosité des contemporains n'y gagne rien ; car ces Mémoires, qui pour être intéressants ne doivent rien taire d'important, ne sauraient être publiés qu'après un long espace de temps. Et, en effet, puisqu'il est malheureusement impossible de parler de la conduite des affaires sans avoir plus ou moins à blâmer, les égards que l'on doit aux vivants, et même aux familles des morts, font de ce délai une loi de bienséance et de délicatesse. L'on peut ajouter que les écrivains tentés de l'enfreindre seraient contenus par les gouvernements, qui, même dans les temps de tranquillité et de calme, ne tolèrent point la publication de pareils écrits. Ils craignent, avec raison, que des révélations prématurées ne compromettent les intérêts politiques de la nation, ou du moins qu'elles ne portent atteinte à la considération que les principaux personnages de l'État ne sauraient perdre sans que le peuple lui-même en souffre.

Il n'est pas aisé de déterminer l'époque précise où ces raisons cessent d'exister, le moment où l'on peut, sans inconvénient, dévoiler les causes secrètes des événements,

et montrer au grand jour les véritables motifs, souvent si différents de l'apparence, qui ont fait agir les personnages les plus influents. Cependant l'on peut établir pour règle que l'histoire de chaque individu devient d'autant plus vite une propriété publique que le rôle qu'il a joué sur la scène du monde a été plus important; et, à l'appui de cette opinion, l'on remarquera que la presse remplace aujourd'hui, dans toute l'Europe, ce tribunal égyptien chargé de juger les rois aussitôt après leur mort: institution presque semblable à celle qui est encore en vigueur dans un grand empire à l'extrémité de l'Asie. Si la mémoire des souverains n'est point exempte de cette juridiction populaire, à quel titre leurs ministres prétendraient-ils s'y soustraire? En s'exposant volontairement aux regards du public ils lui ont donné le droit de les juger. L'on a vu de tout temps les spectateurs décider, sans ménagement et sans contrôle, du mérite des pièces et du talent des acteurs ; et, suivant le poëte :

« C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant. »

Nous payons bien plus cher les fautes des hommes en place ; il paraît donc juste que nous puissions nous plaindre librement de leurs vices ou de leurs faiblesses lorsque la mort nous en a délivrés. Cette vengeance ne nuit point à l'ordre, et peut d'ailleurs servir de frein à leurs successeurs. Au reste, dans la dispensation du blâme comme de la louange, la curiosité des lecteurs ne se contente point du simple récit des actions; ils veulent encore connaître le caractère, le tour particulier d'esprit, et jusqu'aux manières et à la figure de ceux dont on leur parle. Aussi les

portraits tracés par les bons écrivains ne sont pas moins estimés que ceux des grands peintres. Si même l'on était réduit à opter, je crois que l'on renoncerait plutôt à la ressemblance physique qu'à celle qui serait l'ouvrage d'un auteur habile et véridique. Qui n'aime mieux lire la vie des grands hommes dans Plutarque que de voir leurs effigies dans un médailler? Mais on ne saurait donner une idée claire et satisfaisante des événements mémorables sans faire connaître la plupart des personnes qui y ont concouru, et cela devient surtout nécessaire lorsque l'on se propose de peindre les mœurs. On se trouve alors obligé de parler de personnages secondaires, à qui la nature n'avait destiné aucune prééminence, et qui ne doivent une espèce de célébrité qu'aux hasard de la naissance, à ceux de la faveur, ou à quelque autre caprice de la fortune. Ceux-ci étant d'une condition privée, et ne s'étant point présentés d'eux-mêmes sur la scène, semblent avoir droit à de plus grands ménagements.

C'est en me conformant à ces principes que j'ai écrit ce livre ; j'ai fait avec liberté des remarques sur la conduite et le caractère des principaux ministres qui se sont succédés depuis mon entrée dans le monde jusqu'à la Révolution, et j'en ai agi de même avec quelques députés que j'ai connus à l'Assemblée nationale, et qui, à ce titre, étaient des hommes publics. J'ai traité avec bien plus d'égards les personnes qui eurent, pendant cette même époque, une influence remarquable sur la société, l'esprit ou les manières du jour, dont j'ai cru pouvoir parler sans inconvénient. Le titre de cet ouvrage m'impose l'obligation la plus précise de dire la vérité, et certes je la remplirai ; mais il me laisse une grande latitude dont je profiterai pour ne

donner souvent que des notices incomplètes ou de simples fragments. Si j'avais pris une autre forme, de telles réticences pourraient passer pour des faussetés ; mais assez d'autres s'empresseront de remplir les lacunes que je laisse. Au reste, j'essaie la solution d'un problème que bien des gens croient impossible à résoudre : « composer un ouvrage, sur les personnes, qui soit sans malignité, et qui « cependant ne paraisse pas insipide. » Si je réussis, je partagerai l'honneur du succès avec la nature humaine, qui aura été calomniée. Je sais qu'en n'admettant point d'anecdotes scandaleuses dans ce recueil je me suis privé d'une grande ressource ; et encore comment l'ai-je remplacée ? Par des observations sur les mœurs et des réflexions sur les événements mémorables qui se sont passés devant moi : bien faible équivalent aux yeux de ceux qui, poussés par une curiosité aussi vaine que répréhensible, s'embarrassent moins de la vérité et de l'importance des faits que du nombre et de la malignité des détails licencieux. Cette manie anecdotique doit être insatiable, puisqu'elle n'est point satisfaite par les immenses collections d'*anas* publiées si indiscrètement depuis quelques années. Celle connue sous le nom de Bachaumont ne compte pas moins de trente-six volumes ; il y en a encore dix de Mémoires secrets, et je ne sais combien d'autres compilations plus obscures et non moins fautives. Là, le vrai est entassé avec le faux, sans choix, sans pudeur et sans critique ; souvent le vrai même est déguisé sous des circonstances qui le rendent méconnaissable. Je n'écris point pour les lecteurs avides de pareilles productions ; le but que je me propose est de donner des notions précises sur quelques personnes qui ont joué un rôle important, afin que désor-

mais l'ignorance ou la mauvaise foi ne puisse plus les représenter sous des couleurs mensongères. J'essaie, en même temps, de peindre l'esprit de la cour et de la haute société au moment de la Révolution. Dans les temps ordinaires, les changements que les mœurs éprouvent sont presque insensibles, et ce n'est qu'après de longs intervalles qu'ils valent la peine d'être notés, au lieu qu'une révolution aussi brusque, aussi entière que la nôtre, produit sur les opinions, sur le ton et les manières, plus de différences qu'une suite de siècles paisibles n'en eût causées. Mais de tels souvenirs, fugitifs de leur nature, ne sauraient être transmis à la postérité par les monuments et les documents historiques comme la mémoire des grands événements. C'était jusqu'ici la tradition qui seule faisait passer d'âge en âge ce frêle dépôt; aujourd'hui elle est presque interrompue; encore quelques années, et la mort aura moissonné et ceux qui pourraient instruire la génération nouvelle et les témoins qui pourraient confirmer ou redresser leurs jugements. Le temps est donc venu, pour ceux que les circonstances ont mis à portée d'avoir des renseignements exacts, d'écrire sur un sujet qui a toujours excité une curiosité raisonnable; et cela est d'autant plus indispensable que les publications nouvelles, où l'on traite des événements et des personnes de l'ancienne cour, pèchent encore plus par le défaut de couleur locale que par l'inexactitude des faits. Le ton vrai et naturel, qui fait le charme des tableaux de tous les genres, manque essentiellement à ceux-ci. Aussi les personnages que l'on prétend nous représenter sont-ils méconnaissables pour ceux qui les ont vus; et quant à ceux qui, par leur jeunesse ou leur position, ne peuvent pas juger par eux-mêmes de la

ressemblance, il suffit qu'ils aient du goût pour s'apercevoir de ce défaut de vérité avec d'autant plus de chagrin qu'il leur est impossible d'y remédier par la mémoire.

C'est ici le lieu de dire quelque chose sur l'authenticité des fragments que je présente au public.

L'on sait assez que le principal mérite de toute composition historique est la vérité ; mais dans les ouvrages préparatoires, tels que celui-ci, comme la plupart des faits doivent être nouveaux, ou du moins présentés avec des circonstances nouvelles, il est clair que l'on ne saurait remonter aux sources. Ainsi la seule garantie que le lecteur puisse avoir est la confiance que l'auteur lui inspire. Il s'informe donc moins de son talent que de son caractère, de son rang dans le monde, et surtout de la facilité qu'il a eue de connaître les événements qu'il raconte. Cette sorte de confiance ressemble à celle qui est la base des effets de commerce ; une lettre de change est-elle souscrite par un homme obscur et sans crédit : elle est de nulle valeur ; revêtue d'un nom connu et considéré, c'est de l'or, et elle a cours dans tout l'univers. Sans le bouleversement révolutionnaire, on ne serait pas forcé d'indiquer ici les droits à la créance publique de celui qui a composé ce livre : sa signature suffirait ; mais l'époque de ce changement étant déjà ancienne, il devient nécessaire de dire qu'élevé à la cour il n'y était point inférieur aux personnes du rang le plus élevé ; excellente position pour observer de tels hommes, dont on ne fera jamais de portraits ressemblants en les regardant de bas en haut, ainsi que les ont vus la plupart de ceux qui ont essayé de les peindre. Il serait pénible d'avoir à rappeler le souvenir de ces avantages de rang lorsqu'ils n'existent plus, si ce revers était causé par

notre faute; mais, lorsqu'il est purement accidentel, et que l'on a de la modération et quelque dignité dans le caractère, on parle de ces vicissitudes avec aussi peu d'émotion que de celles des temps passés; car le sort, maître absolu des conditions, ne peut rien sur l'homme; il le fait déchoir sans le dégrader, le fait tomber sans l'avilir. Mais revenons à des considérations plus générales.

On ne saurait nier que, dans le genre dont il s'agit (et dans ce genre seulement, je m'empresse de le dire de peur du *genus irritabile vatum*), le degré de mérite a presque toujours été en raison de la qualité des auteurs. Le plus habile faiseur de Mémoires fut l'un des maîtres du monde, César. Le second, Frédéric le Grand, fut encore un héros. On voit à leur suite le naïf sire de Joinville, le judicieux Brantôme; ce cardinal de Retz, aussi consommé dans la connaissance du cœur humain que dans l'art d'écrire; le duc de La Rochefoucauld, celui dont les *Maximes* choquent tous les amours-propres et commandent pourtant l'admiration; enfin le duc de Saint-Simon, vertueux sous la Régence, et dont le pinceau habile et énergique a si bien retracé les désordres d'une cour corrompue. De nos jours, le prince de Ligne, l'un des plus aimables grands seigneurs de l'Europe, nous a donné des détails infiniment précieux sur Catherine II et sur l'empereur Joseph. C'était assez de son esprit original et piquant pour les faire lire avec intérêt; mais son rang et la loyauté de son caractère, en leur imprimant le sceau de l'authenticité, les ont rendus historiques. Mon livre partage avec le sien un avantage que n'ont point eu la plupart des ouvrages du même genre, celui d'être publié par l'auteur lui-même, en pré-

sence de contemporains dont il ne craint point d'invoquer le témoignage.

Malgré les soins que j'ai apportés à la composition de cet ouvrage, que j'aurais voulu rendre moins incomplet, je ne serais point étonné qu'il eût le sort de ces productions éphémères qui, au contraire de celles de la nature, naissent en hiver pour mourir au printemps. S'il en était autrement, s'il excitait une attention soutenue, je m'attends que la critique me reprocherait une grande inégalité de style. J'avoue que cette accusation me toucherait peu, et que je serais même tenté de la prendre pour un éloge. Je pense qu'excepté les discours académiques et les harangues sacrées, dont le style doit être soutenu à une hauteur uniforme, celui de toutes les compositions littéraires doit s'élever et s'abaisser avec le sujet, tel que ces chemins tracés par un ingénieur habile, qui suivent, en les adoucissant, les inégalités du terrain; ou, si l'on veut encore, je le comparerai à une eau limpide qui laisse voir la couleur du fond sur lequel elle coule; plus elle est transparente et pure, moins elle se fait remarquer.

Mais aujourd'hui l'on attache une importance excessive aux formes du style; l'on voudrait même faire passer en axiome cette maxime de Buffon : « Le style fait tout « l'homme. » Je crois que rien n'est moins exact. Le style n'est qu'un instrument : l'ouvrier habile s'en sert pour façonner, pour embellir la matière ; mais de rien on ne saurait produire quelque chose, et jamais le plus excellent lapidaire ne parviendra à donner au stras l'éclat du diamant. Cependant cette fausse doctrine exerce la plus funeste influence sur notre littérature. On s'occupe bien moins de la justesse des idées, de leur enchaînement et de la vérité

des sentiments, que du choix et de l'arrangement des mots. Contents s'ils réussissent à former une suite de sons harmonieux, la plupart des écrivains cherchent plus à plaire à l'oreille qu'à contenter la raison. Il en résulte que presque tous les livres nouveaux, la prose comme les vers, semblent composés pour l'Opéra. Ce n'était pas ainsi que travaillaient les anciens ; chez eux, la pensée l'emportait sur la diction, le fond sur la parure ; on méditait alors avant d'écrire, on attendait l'inspiration ; ne venait-elle point : on se taisait. Mais voilà ce que l'on ne persuadera jamais à tous ces auteurs sans verve et sans mission qui ont fait de l'art d'écrire une espèce de métier, où l'on réussit comme dans les autres avec un peu d'adresse et beaucoup de patience. Les plus orgueilleux cherchent pourtant à cacher leur stérilité sous un amas de termes pompeux, de grandes phrases sonores, mais vides de sens ; ils croient monter bien haut parce qu'ils se perdent dans les nuages ; ils ne savent pas que le génie plane, au-dessus de cette région de brouillards, dans une atmosphère toujours claire et sereine.

Dans tous les arts, la simplicité et la franchise sont les inséparables compagnes du talent supérieur : les grands peintres et les grands sculpteurs sont avares de draperies. Il en est de même dans les ouvrages d'esprit. Quoi de plus clair, de plus naïf que les pensées et les sentiments des grands poëtes et des grands historiens de l'antiquité ! Lisez et relisez Homère, Plutarque, Virgile ; vous ne trouverez nulle part la moindre trace d'enflure ou de recherche. L'homme se montre tout entier ; il dédaigne les vains déguisements, et se présente avec une noble confiance, comme Hercule, qui n'avait pour vêtement que la peau d'un

lion. Vous pourrez remarquer dans ces immortels ouvrages des erreurs et des fautes, suites inévitables de l'imperfection humaine; mais on les pardonne aisément en faveur du naturel, et l'on ne se ressouvient que des beautés qui laissent une impression profonde, parce qu'elles partent du cœur.

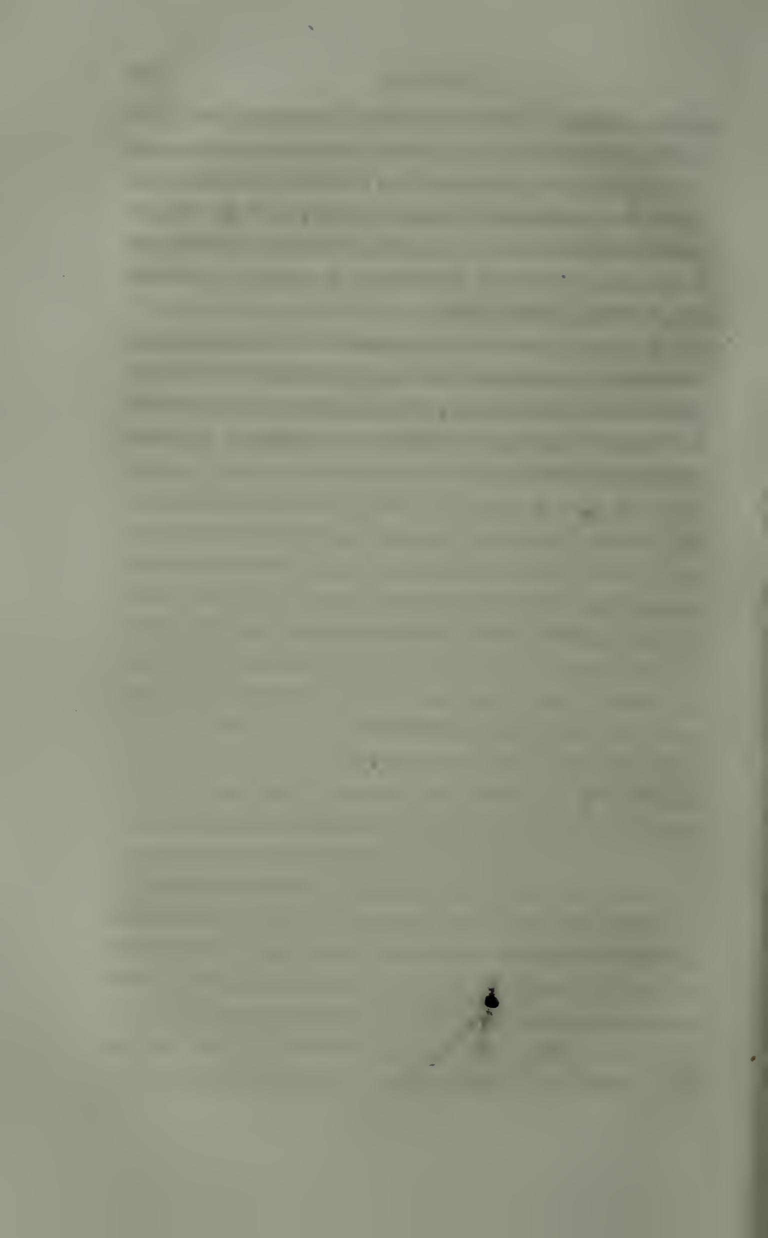
Ces vérités sont de tous les temps; nos grands écrivains modernes les ont connues, et ils ont profité de ces exemples. Je ne citerai que J.-J. Rousseau, peut-être le plus éloquent de tous. Le charme, la magie de son style vraiment enchanteur tiennent moins à la richesse de son imagination qu'à sa constante franchise; toujours intimement persuadé de ce qu'il dit, il s'efforce de vous faire partager son sentiment, de vous inculquer son opinion: c'est là son unique but; il veut convaincre, et non briller; aussi toutes les figures, toutes les expressions lui sont bonnes, pourvu qu'elles soient énergiques, même celles qui sont triviales et surannées; il ne fuit que les termes vagues, les locutions obscures, car il veut paraître tel qu'il est, tel que l'a fait la nature. Vous reconnaîtrez plus tard le sophisme et le paradoxe qui se glissent trop souvent dans ses écrits, mais non pas tant qu'il vous parle; vous êtes trop ému, et vous cédez à la puissance d'un cœur vrai, le plus fort levier qui soit dans la nature.

Vous qui courez la carrière des lettres, croyez-moi, montrez-vous tel que vous êtes: c'est le seul moyen d'avoir de la grâce; je sais bien que cela ne donne pas de la force; mais, si vous en manquez, tous les déguisements, au lieu de cacher votre faiblesse, ne feront que plus ressortir votre impuissance. Il vaudrait mieux vous retirer; car on n'entre point par ruse dans le temple de Mémoire; ses

portes, toujours fermées, roulent péniblement sur leurs gonds et ne cèdent qu'aux efforts d'une main vigoureuse.

J'aurais encore plusieurs observations à faire sur l'état actuel de la littérature, mais ce n'est pas ici le lieu, et d'ailleurs il faudrait avoir dans les lettres une autorité que je n'ai pas. Je me suis donc borné à exposer des vérités que je crois incontestables.

Si ce livre est favorablement accueilli, il sera incessamment suivi d'une seconde partie, qui contiendra des observations sur les principaux personnages que j'ai eu occasion de connaître dans mes voyages en Angleterre, en Allemagne et en Russie.



SOUVENIRS
ET PORTRAITS.

LE COMTE DE MAUREPAS.

Lorsque M. de Maurepas fut nommé premier ministre, il avait conservé, à près de quatre-vingts ans, cette même frivolité qui l'avait fait renvoyer du ministère sous le règne précédent. On sait que ce fut un couplet de mauvais goût sur madame de Pompadour qui causa alors sa disgrâce. Son élévation à la première place de l'État ne fut point le fruit d'une intrigue. L'embarras où se trouva le jeune monarque (Louis XVI) à son avénement au trône en fut la principale cause. Il ne voulait point prendre de conseiller dans le parti d'Aiguillon, que ses liaisons avec madame du Barry avaient rendu méprisable à ses yeux, et il voulait encore moins appeler à la tête de l'administration le duc de Choiseul, ennemi déclaré du Dauphin son père, et que d'atroces calomnies lui faisaient regarder comme un monstre. La reine n'avait point encore sur lui cet ascendant irrésistible qu'elle acquit dans la suite, et il craignit de la consulter dans cette circonstance, de peur qu'elle ne lui indiquât une créature des Choiseul, pour lesquels toute sa maison, qui leur devait la fameuse alliance de 1756, était favorablement disposée. Dans cette perplexité, il crut ne pouvoir mieux faire que de s'adresser à ses tantes, princesses qui lui avaient toujours montré beaucoup d'affection. Elles venaient

de donner un bel exemple de piété filiale, en prodiguant les soins les plus assidus au roi leur père, attaqué d'une horrible maladie contagieuse ; elles avaient failli en être les victimes, et la considération dont elles jouissaient s'en était accrue.

Mesdames, c'était leur titre, étaient au nombre de trois, depuis que madame Louise s'était faite carmélite au monastère de Saint-Denis ; elles vivaient dans une union touchante, et que l'on rencontre rarement dans le monde. Ce fut l'aînée, madame Adélaïde, qui avait plus d'esprit et un caractère plus décidé que les deux autres, qui fixa sur M. de Maurepas le choix incertain du monarque. On avait d'abord pensé à M. de Machault, homme à grandes vues, intègre et expérimenté. Malheureusement on se ressouvint que, pendant son administration (car il avait déjà été ministre), il avait eu des démêlés sérieux avec le clergé, qu'il voulait faire contribuer aux charges de l'État en proportion de ses biens. Cela donna quelques inquiétudes. Une personne en qui la princesse avait une extrême confiance proposa, sur ces entrefaites, M. de Maurepas, qui, disait-elle, était bien vu de tout le monde. Il était d'ailleurs connu pour un homme de beaucoup d'esprit et d'un commerce très-agréable. M. de Machault, au contraire, était un grave magistrat, dont les formes étaient un peu austères (1). L'homme aimable fut préféré, et, toutes les fois que l'on consultera les femmes, on sera en danger de voir les grâces et la légèreté l'emporter sur les qualités essentielles.

Au reste, M. de Maurepas, sans avoir un génie supérieur, était réellement un homme d'esprit et de sens; il avait en outre de l'habileté dans les affaires, de l'expérience et du discernement. Ce qui lui manquait dépendait plutôt du caractère et du cœur que des talents ou des moyens. D'abord il avait si peu d'énergie qu'il était absolument soumis aux volontés de sa femme, personne très-médiocre, et cette faiblesse était d'au-

(1) On lui avait donné à la cour le nom d'*acier poli*.

tant moins excusable que, si l'on en croit le bruit public, il n'y avait jamais eu et même il n'y avait jamais pu y avoir entre eux d'autres liens que ceux de l'habitude et de l'intimité. Mais le plus grand de ses défauts était une indifférence pour le bien public qui tenait moins à l'âge qu'à l'égoïsme. Pourvu que son crédit ne souffrît point d'atteintes, et que sa place, à laquelle il était aussi attaché qu'à la vie, lui fût conservée, le reste était pour lui d'un intérêt secondaire. Enfin il était sur le vaisseau de l'État plutôt passager que pilote, laissant aller sa course incertaine au gré de l'opinion et des événements, qu'il aurait dû maîtriser. Cependant, quels que soient les talents que la nature ait départis aux hommes qui remplissent ces fonctions aussi importantes que difficiles, ils n'en ont jamais trop pour surmonter tous les obstacles qui les entourent. En vain travaillent-ils de toutes leurs forces à faire le bonheur des peuples qui leur sont confiés, en vain se donnent-ils toutes les peines possibles pour découvrir le meilleur parti à prendre; ils sont encore exposés à commettre des fautes graves. Celle que fit M. de Maurepas au commencement de son administration, en rétablissant les parlements, eut des suites bien funestes pour l'autorité royale.

Il y avait déjà quatre ans que le chancelier Maupeou avait renversé le colosse parlementaire, si redouté des rois et qui paraissait si cher à leurs sujets, avec une facilité qui prouve, malgré l'opinion contraire, trop généralement répandue, combien la monarchie avait encore d'énergie, et, si j'ose le dire, de vitalité. La nouvelle magistrature était loin, il est vrai, d'avoir acquis cette considération personnelle qu'un corps nouveau ne saurait obtenir : trop de causes s'étaient réunies pour circonscrire les choix. Il n'y avait donc plus dans les tribunaux autant de probité et de lumières que par le passé. Cependant la machine marchait, elle se perfectionnait même tous les jours; et d'ailleurs les procès des Calas, des Sirvens, et tant d'autres moins célèbres, prouvaient que les anciens juges n'étaient

point infaillibles. La haute robe s'était exclue elle-même de ses fonctions devenues presque héréditaires : l'esprit de corps exalté lui en avait fait un devoir ; elle vivait donc retirée dans ses terres, et dans une inaction qui paraissait bien dure à des hommes que l'habitude avait rendus laborieux. Une disgrâce éclatante et non méritée donne de la considération ; le temps la mine sourdement, et l'oubli ne la remplace que trop vite chez une nation aussi légère. Ce qui avait soutenu les membres des parlements dans leur détermination de ne point accepter d'emplois dans les nouveaux corps était principalement l'espérance d'un nouveau règne, que la vieillesse du monarque présentait dans un avenir peu éloigné. Si son successeur eût déclaré la ferme résolution de maintenir l'ouvrage de son aïeul, cette résolution seule eût suffi pour le consolider. Ajoutez-y quelques vaines prérogatives, surtout quelques distinctions flatteuses, auxquelles les Français ne savent point résister, et bientôt les anciennes familles de la magistrature eussent transigé avec leurs prétendus principes. Que si quelques individus plus fermes, ou plus opiniâtres, avaient prolongé leur résistance, leurs enfants, peut-être même à l'instigation des pères, auraient suivi l'exemple et l'impulsion générale. Les tribunaux se seraient donc épurés ; ils auraient repris leur ancien lustre ; la nation leur aurait rendu sa confiance entière, et le gouvernement se serait trouvé dégagé à jamais de cet obstacle renaissant qui aggravait ses fautes sans les corriger, et qui finit par l'entraîner dans sa chute.

La justesse de l'opinion que j'énonce aujourd'hui est devenue évidente par la suite des événements ; mais elle était dès lors celle des personnes les plus sensées de la cour. A mon entrée dans le monde, en 1780, le regret était général, et les moins clairvoyants s'apercevaient de la faute du ministre. Un véritable homme d'État n'y fût point tombé. Quels furent en effet les motifs qu'on lui présenta pour le déterminer à cette opération funeste ? On s'attacha à lui faire envisager toutes les mesures du

dernier règne comme le produit d'un système d'immoralité et de corruption ; mais les désordres de la vie privée du monarque n'avaient rien de commun avec les déterminations énergiques de son conseil. On lui disait encore « que l'avénement au trône « d'un jeune prince vertueux devait être l'époque d'une régé- « nération complète dans toutes les parties de l'administration ; « qu'il était donc indispensable de rappeler au plus vite ces « magistrats amis du peuple, défenseurs de la couronne, et « dont la désobéissance avait été non-seulement légitime, mais « honorable. En effet, s'ils s'étaient opposés avec force à l'en- « registrement de divers édits bursaux, c'était uniquement « parce qu'ils émanaient de ministres vils et corrompus, qui « abusaient de l'autorité du prince pour ruiner l'État. Une pa- « reille opposition ne pouvait plus se renouveler. Le roi actuel, « tout occupé du bonheur de ses peuples, s'était entouré de « conseillers probes et éclairés; il haïssait le faste et les dé- « penses inutiles ; ainsi les finances devaient s'améliorer suc- « cessivement, et de nouveaux impôts ne seraient plus néces- « saires. Enfin, si les besoins de l'État l'exigeaient, la nation « et le parlement, son organe, s'empresseraient d'offrir à son « chef des subsides dont la destination ne pourrait plus exciter « de soupçons. » Tels étaient les arguments en faveur du ré- tablissement de l'ancienne magistrature. M. de Maurepas était d'une famille de robe, petit-fils d'un chancelier ; ses habitudes, ses liaisons, ses préjugés, l'ascendant de sa femme, qui était Phelippeaux comme lui, tout le disposait favorablement pour l'aristocratie parlementaire, et donnait du poids, dans son esprit, à des raisonnements frivoles que, sans ces considéra- tions personnelles, il eût sans doute mieux appréciés.

Il ne fallait pas une grande sagacité pour reconnaître dans le parlement un esprit permanent d'ambition et d'envahissement, un désir perpétuel de sortir des fonctions judiciaires pour les- quelles il avait été institué, d'usurper le pouvoir législatif, ou même de s'immiscer dans les détails de l'administration. Cher-

chant à se prévaloir de son association avec les Pairs pour imposer par d'antiques souvenirs, ce corps altier s'opposait indistinctement aux demandes des ministres, moins par intérêt pour le bien public que pour tirer un plus grand parti de son consentement, ou pour renverser ceux qui auraient cru pouvoir s'en passer. Il y avait, surtout dans les chambres des enquêtes, des hommes aussi turbulents et aussi emportés que du temps de la Fronde ; car l'esprit d'insubordinatoin et d'intrigue semblait être devenu héréditaire avec les charges. M. de Maurepas ne l'ignorait point, il avait même eu souvent à s'en plaindre, et cependant il se contenta, pour toute précaution, d'insérer, dans l'édit par lequel le roi rétablissait son parlement, l'injonction d'être à l'avenir plus circonspect et plus soumis. La réponse fut arrogante, et bientôt les arrêts furent plus factieux que jamais.

Je n'ai encore considéré cette opération mémorable que sous le rapport de l'autorité royale, à qui elle fut certainement funeste ; mais était-elle avantageuse au sujet ? Sans le parlement, disaient quelques-uns de ses partisans, et ceux-ci du moins présentaient des raisons nobles et des motifs généreux, quelle serait la sauve-garde des citoyens ? Depuis que les états généraux ne s'assemblent plus, tous les pouvoirs sont concentrés dans les mains du monarque ; il augmente à son gré les impôts, sans terme ni mesure ; il modifie sans cesse les lois politiques, civiles et religieuses ; enfin la propriété, la liberté, l'existence des Français n'ont point de garantie. Oui, sans l'intervention énergique de ces magistrats intègres et considérés, on serait, comme en Orient, soumis sans réserve aux caprices des favoris et des maîtresses

Cette objection spécieuse tombait devant un examen réfléchi. D'abord il y avait en France plusieurs provinces vastes et populeuses qui avaient conservé leurs priviléges et des états qui les faisaient respecter. Là les trois ordres de la nation étaient représentés ; l'impôt était librement consenti et égale-

ment réparti ; on n'y connaissait point, on n'y aurait point souffert l'odieuse gabelle et les vexations des traitants. Si la capitale et les provinces du centre ne jouissaient pas de ces avantages, la présence de la cour et des grands propriétaires était une compensation ; et, quant à la liberté individuelle, elle était presque aussi assurée en France, grâce à la douceur des mœurs, que par les institutions politiques des États républicains. Le plus grand abus, celui qui pesait réellement sur la nation, c'était la répartition inégale de l'impôt, et surtout le détestable système de finances au moyen duquel la moitié de l'argent payé par le peuple était intercepté en route et n'arrivait point au trésor public. Le parlement, dans son opposition si vantée, avait toujours cherché à maintenir cette inégalité dont il jouissait avec les autres privilégiés, et constamment il refusa cet impôt du timbre, d'une perception si facile et si peu dispendieuse. Enfin on pourrait accumuler une foule de raisonnements et d'exemples pour prouver que l'influence du parlement, nulle sous un prince fort, pouvait devenir désastreuse sous un prince faible. Avec un roi juste et économe, un ministre habile et des assemblées provinciales au défaut d'états particuliers, la monarchie eût été indestructible, et la prospérité de l'État se serait accrue indéfiniment. Je ne vois point que le parlement fût un des éléments nécessaires de cette combinaison.

M. de Maurepas ne conduisit pas avec plus de sagesse la politique extérieure lorsqu'il s'engagea dans une guerre maritime pour soutenir l'indépendance des États-Unis. En secourant ces colonies insurgées il suivit l'adage politique qui prescrit de chercher à faire du mal à son ennemi ; mais on tombe dans l'absurde lorsqu'on se ruine pour nuire, et voilà précisément ce qui est arrivé à la France. La guerre d'Amérique lui coûta douze cents millions ; il fallut les emprunter, puisque, loin d'avoir un trésor, l'on avait des dettes qu'il n'etait pas possible d'acquitter. Les intérêts onéreux de cette nouvelle

charge amenèrent ou accrurent le fameux déficit; le déficit fut cause de la convocation des états généraux. On sait le reste. Il est singulier et certain que M. Necker, en relevant momentanément le crédit, fit le plus grand tort au royaume; sans lui on n'aurait pas trouvé à emprunter; donc on ne se serait pas ruiné. Mais il était dans la destinée de ce Genevois que ses talents ne seraient pas moins funestes à la France que ses fautes. Si M. de Maurepas eût été plus habile, il eût fait passer aux Américains des secours abondants et secrets, mais il n'en fût jamais venu à une rupture que les Anglais eux-mêmes cherchaient à éviter; de cette manière il aurait prolongé une guerre ruineuse entre la métropole et les colonies; en ménageant les ressources de la France il eût épuisé celles de son éternelle rivale. Dira-t-on que l'Amérique réduite à ses propres forces eût été promptement soumise? La réponse est aisée; il y avait déjà plusieurs années qu'elle se soutenait avec des succès balancés, il est vrai; mais ses troupes s'étaient aguerries, le Congrès acquérait de jour en jour plus de consistance; enfin il paraît impossible que l'on puisse soumettre une nation brave avec des troupes qu'il faut transporter de deux mille lieues. Mais je veux que les Américains eussent été remis sous le joug. N'aurait-il pas fallu, pendant un long espace de temps, des forces considérables pour les contenir? ce qui donnait à la France le moyen d'accroître les siennes sans contrôle et sans inquiétude. D'autres pourraient ajouter que les officiers français qui firent la guerre d'Amérique en rapportèrent des principes d'indépendance et de républicanisme qui hâtèrent la Révolution. Pour moi, je ne crois pas que l'opinion de quelques jeunes gens d'un esprit médiocre, et dont l'ambition était toute militaire, ait pu avoir quelque influence sur ce grand événement; on ne saurait l'attribuer qu'aux fautes consécutives du gouvernement. La monarchie était aussi forte sous Louis XVI que sous son aïeul. L'horrible bouleversement des finances, pendant la Régence, n'avait diminué en rien l'attachement que la nation lui portait :

elle n'avait à redouter qu'une assemblée factieuse sous un prince faible; malheureux concours de circonstances sans lequel la France aurait pu jouir de plusieurs siècles de bonheur et de tranquillité.

En admettant même que M. de Maurepas n'ait point agi impolitiquement en secourant ouvertement les Américains, on sera toujours en droit de lui reprocher la faiblesse et le peu d'habileté qu'il montra dans la conduite de cette guerre. Il a manqué l'occasion la plus favorable de procurer à la France de magnifiques établissements dans l'ancien et le nouveau continent. Au lieu d'envoyer dans les Antilles une expédition mesquine, dont les exploits devaient nécessairement se borner à la prise d'une petite île à sucre, vraie conquête de gazette, que ne faisait-il partir pour le Canada un corps d'armée de dix ou douze mille hommes? Cette colonie, encore toute française, se serait soulevée en notre faveur, et nous la posséderions aujourd'hui. D'un autre côté, deux ou trois vaisseaux de ligne et quelques milliers de soldats de plus dans l'Inde nous y auraient donné une supériorité décisive et sauvé l'empire du Mysore.

J'ai lieu de croire que ce qui décida M. de Maurepas à la guerre fut une raison de courtisan : il y trouvait une occasion de flatter le goût que le roi montrait pour la marine. Ce prince avait une prédilection singulière pour tout ce qui tient à la navigation; il en avait étudié la théorie, et tous les termes de l'art lui étaient familiers. On en eut la preuve pendant le voyage qu'il fit à Cherbourg. Mais un ministre sage aurait profité de l'embarras des Anglais pour accroître notre flotte sans la compromettre, et Louis XVI, dont le caractère était pacifique, fût entré aisément dans ses vues; il eût attendu avec patience le développement d'une grande force maritime, capable de faire respecter sa puissance dans les deux mondes. Ce système de prudence était combattu par l'influence que Beaumarchais exerçait sur M. de Maurepas. Cet homme, plus fameux en littérature qu'en politique, eut cependant une part assez grande à

la guerre de l'Indépendance. Il avait acheté à vil prix, en Hollande, une immense quantité de fusils, pas moins de 60,000 ; il les avait vendus, à crédit, aux agents des Américains ; s'ils succombaient, sa créance était perdue avec leur liberté. L'adroit auteur des Figaros, qui avait trouvé accès auprès de M. de Maurepas et qui l'amusait par ses saillies, parvint à le décider aux premières hostilités. Le vieux ministre n'avait que trop de faible pour les gens d'esprit ; il leur croyait beaucoup trop légèrement une capacité qui exige toujours un jugement sain et de la réflexion. Malheureusement, toutes ces qualités sont indépendantes et se trouvent rarement réunies dans le même individu ; mais l'on prise plus que de raison les agréments que l'on possède soi-même, et M. de Maurepas avait le don assez rare de la bonne plaisanterie. La gravité de ses fonctions ne le retenait pas, lorsque l'occasion se présentait. Il n'y avait pas longtemps qu'il était premier ministre quand un gentilhomme gascon, avec qui il avait eu quelques rapports éloignés pendant son exil, parut à son audience ; et, voulant se donner un air de connaissance, « Monsieur le Comte, lui dit-il en s'approchant « et parlant haut, oserais-je vous demander ce que vous avez « fait de ce petit cheval blanc que vous montiez, il y a une « dixaine d'années, lorsque nous étions à la campagne en- « semble ? — Monsieur, lui répondit gravement M. de Mau- « repas, qui s'aperçut que l'habit du Gascon était retourné, « je l'ai fait retourner, et je lui ai fait mettre des boutons « neufs. » Cette plaisanterie peut être déplacée, mais en soi elle n'a rien de condamnable. Il n'en est pas de même de cette histoire bouffonne qu'il avait composée, ou du moins ornée de circonstances ridicules sur la mort du chat angola de madame de Maurepas. Cet animal chéri avait été tué par le roi, qui, dans ses fréquentes promenades sur les immenses toits en terrasse du château de Versailles, se plaisait, par un enfantillage un peu prolongé, à cette espèce de chasse. M. de Maurepas racontait en petit comité cette historiette, dans la-

quelle ce qui me frappa le plus fut le regret que témoigna le bon prince d'avoir causé ce chagrin à madame de Maurepas, et le soin qu'il prit de remplacer le défunt. Cette anecdote rappelle le couplet licencieux sur madame de Pompadour que le même ministre composa trente ans auparavant, et prouve que l'âge n'avait point diminué son inconséquence et sa légèreté. Cette fois il était bien plus répréhensible, puisque ses moqueries portaient sur la personne du souverain.

M. de Maurepas était d'une taille un peu au-dessous de la médiocre; sa figure était assez commune et peu expressive; ses manières étaient simples; mais son extérieur froid, joint à la haute dignité dont il était revêtu, rendait son abord imposant. Cependant on s'apercevait bien vite que sa gravité ne dépassait point son maintien, et je crois même qu'il n'affectait tant de sérieux que pour rendre ses plaisanteries plus piquantes.

Il montra du désintéressement dans une place où il est si aisé d'accumuler des millions sans que le public puisse distinguer ce qui provient des largesses du prince et des déprédations du ministre. Ennemi de la magnificence et du faste, il ne déploya jamais l'appareil de la puissance; jamais il ne se laissa entourer par la foule des courtisans, moins pour se conformer aux goûts simples du monarque qu'il servait que pour suivre les siens. Toute sa représentation se bornait à un médiocre souper qu'il donnait tous les soirs au petit nombre de personnes qui faisaient la partie de loto de madame de Maurepas.

Si on compare M. de Maurepas aux fameux personnages qui ont occupé avant lui ce poste si important pour la France et pour l'Europe entière, on trouvera qu'il n'avait ni la profondeur énergique de Richelieu, ni la grande habileté de Mazarin, ni la sagesse de Fleury; mais aussi il ne fut ni immoral comme Dubois, ni follement présomptueux comme le cardinal de Loménie.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

Le voyageur qui contemple les ruines des monuments fameux éprouve un sentiment mêlé d'admiration et de regrets ; en vain son imagination se plaît à leur rendre l'éclat de leur grandeur passée en cherchant à réparer les dégradations causées par le temps ; il ne saurait se défendre d'un retour affligeant sur la fragilité des choses humaines. Il en est de même lorsque l'on voit un homme célèbre accablé sous le poids des ans ; cette ruine vivante attriste l'âme en même temps qu'elle l'élève, en présentant à la fois le spectacle de notre grandeur et celui de notre misère. Cependant, comme la sagesse et la science sont nécessairement le fruit de l'étude, des recherches et d'une longue expérience, et que la vieillesse du philosophe n'est que sa maturité, elle ne présente point à l'esprit ces signes fâcheux de décadence, ou plutôt les cheveux blancs et les rides d'un sage ne font qu'exciter davantage notre vénération et nos respects. Mais celui qui n'a dû ses succès et un nom fameux qu'à la valeur guerrière, à la force ou aux agréments du corps, devient, dans la caducité, un objet moins d'intérêt que de pitié. Qui se serait soucié de voir Pâris ou même Achille âgés de quatre-vingts ans ? Le modèle de la beauté, le héros de la force, ne pouvaient exciter qu'une curiosité des yeux, au lieu que la considération du prudent Nestor, l'âme du conseil de rois, s'accroissait avec l'âge, et que chacun désirait le voir et l'entendre.

Ce n'est que de loin à loin qu'il s'est rencontré des êtres privilégiés par la nature qui réunirent les talents aux charmes de la figure, et les dons de la pensée aux grâces de l'esprit. Séduisants dans la jeunesse, brillants dans l'âge mûr, supérieurs

dans la société comme dans les affaires, leur commerce fut à toutes les époques de leur vie aussi agréable que recherché. Tels furent Alcibiade chez les Grecs, et chez les Français le maréchal de Richelieu.

Lorsque je l'ai connu, il avait plus de quatre-vingts ans. Il n'était pas possible de retrouver dans sa personne le héros de tant d'aventures galantes, car il n'avait point de ces traits nobles que le temps flétrit sans les effacer; des rides profondes sillonnaient en tous sens son visage, et il cherchait en vain à cacher la diminution de sa taille, qui n'était, dans sa jeunesse, que de grandeur ordinaire, par des talons d'une hauteur excessive. Son esprit n'avait pas éprouvé le même dépérissement; il n'avait plus sans doute la vivacité et l'enjouement du jeune âge, mais sa mémoire était excellente; il prenait intérêt aux affaires du jour, et racontait avec autant de simplicité que de grâce celles du temps passé. Il jugeait avec un discernement admirable les hommes et les choses, et ses plaisanteries étaient piquantes sans méchanceté.

Comme il se sentait la force nécessaire pour faire le service de premier gentilhomme de la chambre, il alla s'établir à Versailles le 1er janvier 1781. Mais la reine n'aimait point les vieillards; elle écouta avec complaisance ceux qui, uniquement pour lui plaire, prétendirent que le maréchal radotait; en général, elle favorisait beaucoup trop ce ton moqueur sans esprit qui s'introduisit vers ce temps-là à la cour. Le fait est que le maréchal de Richelieu était plus sensé et plus aimable que les railleurs. Il n'en fut pas moins délaissé. Pour moi, je mis à profit cet abandon général, et je passais souvent des soirées presque solitaires avec lui; j'y recueillais des renseignements précieux sur les dernières années de Louis XIV, et je les préférais aux plaisirs bruyants des réunions les plus brillantes de la cour. Je me plais encore aujourd'hui, en 1812, à transmettre ces détails sur ce qui se passait, il y a précisément cent ans, à la cour de Louis le Grand, détails que je tiens d'un témoin de

cette importance; car le maréchal de Richelieu n'était pas seulement contemporain de ce prince; madame de Maintenon, amie intime de son père, et qui lui avait fait épouser une de ses parentes, l'avait admis dans sa société intime. Le roi, qui conserva toute sa vie une grande reconnaissance pour le cardinal de Richelieu, qu'il regardait, avec raison, comme le restaurateur de l'autorité royale, était favorablement disposé pour toute sa famille; ajoutez que l'esprit et les grâces du jeune Fronsac (c'était le titre que portait alors M. de Richelieu) plaisaient au vieux monarque, qui lui donnait des marques d'une faveur très-enviée.

J'étais surtout frappé de ce qu'il me disait sur les respects, ou plutôt sur le culte qu'on rendait à ce prince, et qui semblait, au contraire de ce qui a lieu pour la plupart des rois, augmenter plus on approchait de sa personne ; mais aussi la nature et la fortune avaient réuni en lui tout ce qui impose aux hommes. Son extérieur répondait parfaitement à l'élévation de son rang; à la noblesse des traits, à une haute taille, au plus grand air, il avait joint, autant par goût que par politique, la dignité des manières et des discours, et jamais sa bonté ne descendait jusqu'à la familiarité. Un seul de ses regards suffisait pour réprimer une saillie inconsidérée, et, lorsqu'il avait fait aux demandes des plus grands personnages de l'État cette réponse aussi singulière que laconique : « C'est un « cas, » il n'en fallait pas davantage pour mettre un terme à leurs sollicitations les plus pressantes. Cependant il tempérait habituellement la gravité espagnole, qu'il tenait de sa mère, et dont la reine sa femme offrait aussi un parfait modèle, par cette grâce qui semble appartenir plus particulièrement aux Français. Naturellement sérieux, il aimait pourtant la gaieté dans les autres, applaudissant les pièces de Molière et souriant aux bons mots de madame de Montespan. Les plus anciens courtisans se rappelaient lui avoir entendu faire une plaisanterie, mais on ne pouvait en citer une autre. C'était quel-

que temps après avoir fait construire la ménagerie à l'extrémité d'une des branches du canal de Versailles. Il y faisait élever des dindons, et allait assez souvent les visiter dans ses promenades. Un jour qu'il ne les trouva pas en bon état, il fit appeler l'inspecteur, qui avait le titre de capitaine, et lui dit du ton le plus imposant : « Capitaine, si vos dindons ne profitent pas « mieux, je vous casserai, et je vous mettrai à la queue de la « compagnie. » La vérité de cette anecdote, curieuse parce qu'elle est unique, m'a été confirmée par l'un des descendants de ce prince. Jamais on n'a mieux joué que lui son rôle de roi; il était toujours en représentation, et tout, jusqu'à son costume, était sous ce rapport l'objet de ses soins les plus recherchés. On connaît l'ampleur de ses perruques, mais on sait moins qu'il ne se montrait jamais, devant qui que ce soit, tête nue. Lorsqu'il se mettait au lit et que ses rideaux étaient tirés, il ôtait lui-même sa perruque et la remettait à un page, qui la lui rapportait avant son lever. Il y avait un grand cabinet qui leur était consacré, et qui avait encore, de mon temps, conservé ce nom. Ce genre de soin pourra paraître minutieux ou même ridicule; cependant il n'est point sans excuse. Chez toutes les nations européennes, cette espèce de parure de tête n'a pas cessé d'être réservée aux magistrats, et généralement à tous ceux dont les fonctions ont de la gravité. On peut même, jusqu'à un certain point, juger la différence des grades par l'amplitude des perruques. Chez le peuple le plus ennemi du faste et dont les vêtements sont d'une propreté remarquable, mais sans élégance ni richesse, en Angleterre, celles du lord chancelier et de l'orateur des Communes sont immenses et leur couvrent la moitié du corps; elles vont ensuite en diminuant pour les grands-juges et les autres magistrats inférieurs; celles des ecclésiastiques, quoique d'une autre forme, sont aussi fort vastes; et généralement, dans tous les pays protestants et luthériens, elles sont une partie nécessaire de l'habillement du clergé. On pourrait aller plus loin, et dire que, dans toutes les

professions civiles, religieuses et militaires, et jusque chez les sauvages, on a cherché à augmenter, dans le costume des chefs, le volume apparent de la tête par des cheveux d'emprunt, des plumes, des fourrures, des bonnets, etc.; comme si cet accroissement de la plus noble portion du corps, de celle qui contient l'organe de la pensée, devait inspirer le respect que réclament les dignités et le rang. Peut-être trouvera-t-on dans cet usage général, fondé sur une notion antique et confuse, mais que des observations récentes, base d'un système ingénieux, tendent à confirmer, une preuve nouvelle que l'enveloppe spacieuse indique un esprit supérieur.

Après cette digression sur les perruques, à laquelle la réflexion qui la termine ôte un peu de sa frivolité, revenons à Louis XIV. Il paraît qu'il voulait éviter, par cette précaution, que la vue de sa tête chauve et ridée, indice de décadence, ne tendît à affaiblir cette autorité dont il se montra toujours si jaloux. La dépendance dans laquelle il tenait ses courtisans, et l'assiduité qu'il exigeait d'eux, contrastaient singulièrement avec la liberté ou plutôt la licence qui régnait, dans ce genre, à la cour de Louis XVI; le service y était, par la volonté du roi, réduit au plus strict nécessaire, et encore s'en dispensait qui voulait. Le maréchal de Richelieu n'augurait rien de bon de ce nouvel état de choses, et disait que, dans une monarchie, la haute noblesse devait donner à la nation l'exemple du respect et du dévouement au prince; que non-seulement sa maison, mais tous les grands seigneurs devaient être son cortége habituel, ajoutant qu'un despote oriental pouvait vivre seul et retiré au fond de son palais, mais qu'en France, où la puissance royale est fondée sur l'amour et l'opinion, un monarque isolé serait bientôt sans force et sans pouvoir. Ces raisonnements me touchaient peu alors, parce que j'étais fort jeune et que je jouissais moi-même de cette indépendance; mais ils me sont souvent revenus dans la mémoire, ainsi que les détails de l'assujettissement où se trouvait le maréchal dans sa jeunesse.

« Mon père, me disait-il, exigeait de moi que je me trouvasse « tous les matins, en hiver comme en été, à sept heures pré- « cises, au bas du petit escalier de la chapelle, uniquement « pour donner la main à madame de Maintenon, qui partait « alors pour Saint-Cyr. Cependant, ajoutait-il, ma famille était « comblée de grâces, et nous n'avions rien à demander. Deux « duchés-pairies et l'immense substitution du cardinal nous « étaient irrévocablement assurés. La soirée était plus de mon « goût ; je passais quelques heures chez madame de Mainte- « non, où madame la duchesse de Bourgogne égayait, par ses « saillies spirituelles et son aimable naïveté, l'ennui d'un roi « grave et dévot. Tout lui était permis, et elle se permettait « tout; par exemple, appuyée sur un écran, elle prenait des « lavements en présence du roi, qui fut longtemps sans s'en « douter, et qui s'en amusa beaucoup quand il le sut (1). »

Lorsqu'on parlait au maréchal de Richelieu de ses amours avec cette jeune princesse, amours qui avaient fait tant de bruit dans le monde et causé même du scandale à la cour, il répondait que ce n'était qu'un enfantillage, qu'il était alors bien étourdi, et elle un peu légère. Je suis porté à croire que cette aventure ne fut point en effet sérieuse; mais, l'eût-elle été, sa réponse n'eût pas varié. Jamais homme à bonnes fortunes ne fut moins prompt à s'en vanter, et, quoiqu'il estimât peu les femmes en général, il ne parlait qu'avec un ménagement convenable de celles avec qui il avait eu des liaisons. Une seule était exceptée : c'était sa première femme, de qui il racontait des histoires étonnantes. Je ne sais pourquoi il l'avait prise en aversion; ce qui est certain, c'est que ce fut uniquement parce qu'il vivait mal avec elle, ou plutôt parce qu'il n'y vivait pas du tout, qu'il fut mis à la Bastille; il n'y a pas d'autre exemple, en France ou ailleurs, qu'une prison d'État ait servi à re-

(1) J'ai retrouvé depuis cette anecdote dans les *Mémoires* de Saint-Simon; mais à cette époque ils n'étaient pas encore publiés.

dresser de semblables torts, et il est inconcevable qu'un aussi grand prince que Louis XIV n'ait pas dédaigné d'interposer son autorité dans des querelles de ménage. Les circonstances de cette détention sont amusantes. On amenait madame de Richelieu une fois par semaine à la Bastille, et le gouverneur avait ordre de n'accorder quelque adoucissement à son prisonnier qu'autant que sa femme se montrait satisfaite de l'accueil conjugal qu'elle recevait de lui.

Cette réunion forcée n'eut pas d'heureuses suites; car, dès qu'il fut libre, il la délaissa pour de nouvelles amours, et, pour elle, sa conduite ne fut guère meilleure; du moins son mari prétendait qu'étant entré chez elle sans être attendu il l'avait trouvée dans un tête-à-tête fort vif avec son écuyer, et que, sans s'émouvoir, il lui avait dit : « Songez, Madame, à « l'embarras où vous vous seriez trouvée si tout autre que « moi fût entré chez vous. » Quelques années après (c'est toujours de lui que je tiens ces anecdotes), il devint veuf, et il songeait à épouser mademoiselle de Guise; mais la chose était encore secrète, lorsqu'il vit entrer ce même écuyer qui, ne sachant où donner de la tête, et espérant que son ancien maître avait oublié une rencontre qui avait paru lui faire si peu d'impression, venait lui demander de rentrer à son service. Le maréchal lui répondit avec un grand sang-froid : « D'où « savez-vous donc déjà que je me remarie? »

Je m'étendrai peu sur les aventures galantes du maréchal de Richelieu; elles furent très-nombreuses, et, comme cela arrive toujours, on s'est plu à les augmenter. Cela était d'autant plus aisé que la cour, la ville et les faubourgs en furent longtemps le théâtre. Les princesses et les bourgeoises, les femmes de qualité et celles du Marais reçurent tour à tour, ou plutôt en même temps, ses hommages; le nombre flattait sa vanité, et la variété plaisait à son inconstance. Enfin il menait à Paris ce même train de vie que le fameux comte de Rochester avait mené à Londres sous le règne de Charles II; il avait comme

lui des inventions originales, telles que la cheminée tournante, qu'il imagina pour s'introduire chez une de ses maîtresses. D'autres fois il saisissait sans réflexion les premiers moyens qui se présentaient, quelque hasardeux qu'ils fussent ; c'est ainsi qu'il loua une maison qui donnait sur une ruelle assez étroite, derrière un hôtel dont il n'avait pu gagner le portier. La femme de chambre, qui était dans ses intérêts, ouvre une lucarne de grenier ; il s'en sert pour appuyer une planche légère, et passe hardiment sur ce pont tremblant ; mais à la pointe du jour, lorsqu'il faut reprendre le même chemin, le maréchal le trouve trop périlleux ; il lui semble que la planche s'est considérablement rétrécie. En vain la femme de chambre le presse de s'éloigner, lui représente les inconvénients de sa situation, de celle de sa maîtresse ; il résiste. « Enfin, lui dit-elle, vous y avez déjà « passé. — Oui, répondit-il, mais c'était *avant*, et alors on pas- « serait dans le feu ; mais *après*, c'est bien différent. » Rien ne put le déterminer. Il fallut l'enfermer dans une armoire et le faire sortir sous un déguisement.

Ce qu'il y a de plus répréhensible dans la conduite de M. de Richelieu, c'est qu'il ne se borna pas à la séduction de ces beautés faciles, conquérantes autant que conquises, veuves du vivant de leurs époux ; car ils leur laissaient une entière liberté, comme un dédommagement de leurs propres torts. S'il s'en était tenu là, on pourrait dire pour son excuse que, en faisant abstraction des principes religieux, la chasteté, chez les hommes, n'est pas un plus grand mérite que la sobriété ou tout autre genre d'abstinence, qu'elle ne devient une vertu sociale qu'autant qu'elle fait respecter la foi du mariage et qu'elle empêche de porter le trouble dans les familles. Mais il arrive presque toujours, dans le relâchement des mœurs, que l'intempérance n'est point contenue par les étroites limites que prescrivent la justice et l'honnêteté. L'homme à bonnes fortunes ne s'informe guère s'il fera le malheur de l'époux dont il convoite la moitié, ou plutôt cette circonstance rare donne du pi-

quant à l'aventure et excite son activité ; d'ailleurs il n'a point à redouter, comme en Angleterre, ces lois peu commodes qui répriment sévèrement de pareils délits, qui assignent aux époux outragés des sommes souvent énormes, suffisantes, si c'était une compensation, pour acheter tout un sérail. En France, au contraire, les torts de cette espèce ont toujours plus occupé les mauvais plaisants que les jurisconsultes. Le mari ne reçoit que des condoléances équivoques. On dirait que c'est à cette occasion que l'on a fait le proverbe. *Les battus payent l'amende.* Au reste, quand le législateur en accorderait une, l'opinion, plus forte que la loi, la ferait rejeter comme le prix de l'infamie. Cependant la morale est indépendante des préjugés nationaux ; le vol d'une femme est aussi condamnable que celui de tout autre objet précieux ; la probité réclamera toujours contre l'usage qui l'absout, et il est imprudent de se fier à la délicatesse de celui qui s'en est rendu coupable. En pensant que M. de Richelieu le fut si souvent, on s'étonne moins des bruits qui coururent contre lui, pendant sa campagne de Hanovre, au sujet des contributions levées, par ses ordres, dans le pays occupé par l'armée qu'il commandait. On prétendit que leur produit n'avait pas été employé en entier, comme cela avait été annoncé, à l'entretien des troupes, mais que le général en avait détourné une partie pour des objets d'un luxe personnel.

Au reste, cette accusation, qui n'était peut-être que l'effet de l'envie, ne fut jamais prouvée ; mais elle était d'autant plus fâcheuse que des reproches de ce genre furent toujours très-rares en France. Sous le règne de Louis XIV, le grand Condé, Turenne, Catinat, enfin tous ses généraux furent des modèles de désintéressement et de générosité. Le seul Villars ne fut peut-être pas, sous ce rapport, exempt de tout reproche, et, comme il était fanfaron de vices et de vertus, de défauts et de qualités, il ne s'en cachait point. On connaît sa réponse aux municipaux d'une ville qui venait de se soumettre à ses armes. Ils lui présentaient les clefs d'argent, en lui disant humblement

que M. de Turenne, dans une pareille occasion, les leur avait rendues. « Messieurs, leur répondit gravement le maréchal, « M. de Turenne est un homme inimitable. » Et il prit les clefs. Dans la guerre qui suivit celle de Sept-Ans, et dont le but était de soutenir l'indépendance américaine, les exemples du plus pur désintéressement furent très-communs. On se ressouvient, entre autres, de celui du marquis de Bouillé, qui poussa la délicatesse jusqu'à refuser une épée que lui offraient les négociants hollandais de Saint-Eustache, dont il avait sauvé les propriétés, parce qu'elle était garnie de diamants ; il déclara qu'il n'en accepterait qu'une d'acier. Mais la reconnaissance trompa, en quelque sorte, ses nobles scrupules par un ingénieux subterfuge ; l'acier devint, entre les mains des plus habiles artistes anglais, bien plus précieux que l'or. Je n'ai pas dissimulé ce que l'on pouvait reprocher à M. de Richelieu, sous le rapport des femmes et de l'argent ; mais il faut aussi rendre justice à sa valeur héroïque et à son esprit judicieux et brillant. Il rendit de grands services à Fontenoy, et peut-être que, sans lui, les belles dispositions du maréchal de Saxe auraient été déjouées par le hasard, qui forma cette épaisse colonne que l'artillerie seule pouvait écraser. Jamais général ne connut mieux l'esprit du soldat français et ne sut mieux en tirer parti. Il en donna la preuve à Minorque, en faisant mettre à l'ordre que les ivrognes (et ils étaient très-nombreux) ne monteraient point à l'assaut. Cette ingénieuse menace les corrigea. Si l'on avait cité cette anecdote authentique et récente au triste comte de Saint-Germain, lorsqu'il rédigeait sa fameuse ordonnance des coups de plat de sabre, il est permis de croire qu'il y eût renoncé, et qu'il eût préféré d'employer le ressort de l'honneur, si puissant chez de tels hommes, à la crainte d'un châtiment servile, et qui les dégradait à leurs propres yeux. Au reste, le trait est connu, mais j'ai du plaisir à le consigner ici. J'ajouterai ce que je tiens d'un officier qui servait dans cette armée. Lorsque l'on donna l'assaut aux ouvrages extérieurs, les échelles étaient trop

courtes; mais les soldats, en grimpant sur les épaules les uns des autres, parvinrent à se hisser jusqu'aux embrasures et s'y logèrent malgré le feu le plus vif. Le gouverneur s'étant rendu, le duc de Richelieu voulut constater cette circonstance honorable; dans une fête militaire, il proposa à ses troupes de donner, avec les mêmes échelles, la représentation de l'assaut; elles faisaient d'inutiles efforts, et il leur reprochait de ne plus être si lestes que le jour du combat. « Général, répondit un grenadier, ne voyez-vous pas qu'il nous manque la même musique. »

M. de Richelieu, appelé à recueillir les fruits de la victoire du maréchal d'Estrées, poussa vigoureusement le duc de Cumberland et l'accula sur les bords de l'Elbe; il était prêt de venger la honte de Minden lorsqu'on le vit, contre toute attente, conclure la fameuse convention de Closter-Seven. Si elle eût été exécutée, elle eût privé le roi de Prusse des Anglais et des Allemands qu'ils soudoyaient, et rendu notre armée de Hanovre disponible contre lui; grand résultat, sans doute, et qu'il eût été beau d'acquérir en épargnant le sang des Français. Mais n'y avait-il pas une excessive légèreté à conclure un pareil arrangement avec un général qui, traitant sans pouvoirs spéciaux, pouvait être désavoué par sa cour, sans même qu'elle encourût le reproche de perfidie? Il n'est pas aisé, ou plutôt il n'est pas possible de déterminer, d'une manière invariable, le degré de confiance que l'on peut s'accorder réciproquement à la guerre, dans des transactions de cette nature; mais il semble que plus l'avantage qui doit en résulter est grand, et plus l'on doit lier les troupes ennemies par la remise de places ou d'artillerie, de telle sorte que le souverain auquel elles appartiennent soit forcé à la ratification, et qu'il ne puisse pas impunément profiter du délai nécessaire à leur sûreté. Dans la circonstance présente, cette précaution était d'autant plus indiquée que les Anglais, au commencement de cette même guerre, s'étaient rendus coupables d'une terrible infraction au droit des gens en sai-

sissant, sans déclaration préalable, quatre cents de nos vaisseaux navigant sous la foi des traités. Quoi qu'il en soit, la cour de France, toujours trop indulgente pour ses généraux, aima mieux accuser l'Angleterre dans un manifeste que de punir l'imprudence de M. de Richelieu. Cette convention de Closter-Seven me conduit naturellement à parler de ses négociations à Vienne, où il avait été en ambassade pendant le ministère du cardinal de Fleury ; il s'y montra, comme à Paris et à l'armée, brillant, spirituel et magnifique ; toujours empressé auprès des dames, et bien traité par elles, il fit, cette fois, servir la galanterie à sa politique. Mal reçu dans les commencements du prince Eugène, qui gouvernait la monarchie autrichienne après l'avoir si vaillamment défendue, il s'adressa à sa maîtresse, la séduisit, et sut par elle le secret de l'État. L'austère cardinal de Fleury était le confident de ses amours diplomatiques. Il soutint aussi avec fermeté les droits de la couronne de France contre les prétentions de l'ambassadeur d'Espagne, qui quitta Vienne de dépit. Cependant cette ambassade, où il avait déployé une capacité au-dessus de son âge, car il n'avait pas vingt-neuf ans, finit par une aventure désagréable. Il y avait alors dans la capitale de l'Autriche un de ces charlatans sans patrie et sans nom, alchimiste, astrologue, médecin ; spéculant sur l'avidité des uns, sur la curiosité des autres, abusant de la crédulité de tous, il attrapait quelque argent en promettant de faire de l'or. Il fit bien une autre promesse à M. de Richelieu, qui eut la folie d'y croire : il s'engagea à lui montrer le diable en personne. La scène devait se passer dans une carrière près de la ville ; quelques gens de marque, au nombre desquels on s'étonne de trouver l'abbé de Sintzendorf, fils du grand-chancelier, s'y rendirent avec le maréchal. Duclos, dans ses Mémoires secrets, prétend qu'il eut la barbarie d'assassiner le prétendu magicien ; mais Duclos, qui a copié si souvent le duc de Saint-Simon, croyait, ainsi que lui, beaucoup trop légèrement aux accusations les plus atroces. Pour moi, je me suis assuré

que tout ce qu'on avait reproché dans le temps au duc de Richelieu était d'avoir été assez extravagant pour faire le sacrifice d'un cheval blanc à la lune. Cette version est bien plus probable, et, dans le doute, il vaut mieux croire au meurtre d'un cheval qu'à celui d'un sorcier. Ce dont je suis positivement certain, c'est que cet homme si spirituel était superstitieux, et qu'il croyait aux prédictions des astrologues et autres sottises de cette espèce. Je l'ai vu refusant à Versailles d'aller faire sa cour au fils aîné de Louis XVI, en disant sérieusement *qu'il savait* que cet enfant n'était point destiné au trône. Cette crédulité superstitieuse, générale pendant la Ligue, était encore très-commune sous la Régence, lorsque le duc de Richelieu entra dans le monde ; par la plus bizarre des inconséquences, elle s'alliait très-bien avec la plus grande impiété, et la plupart des matérialistes croyaient aux *esprits*. Aujourd'hui, ce genre de folie est très-rare ; mais beaucoup de gens, qui se moquent des astrologues, croient à des prédictions d'une autre espèce. Les médecins ont observé que, lorsqu'une maladie s'éteignait, elle était bientôt après remplacée par une autre ; il semble qu'il en est de même des infirmités de l'esprit.

Revenons au personnage qui nous occupe. L'aventure de Vienne n'eut point de suites désagréables pour lui. Et comment en aurait-elle eu, puisque l'abbé de Sintzendorf, l'un de ses compagnons ou de ses complices, n'en eut pas moins le chapeau de cardinal ? A son retour, Louis XV, qui avait de l'esprit, trouva le jeune duc fort aimable, et commença dès lors à le traiter avec une bonté familière qui ne s'est jamais démentie. Il aimait à le plaisanter, et supportait très-bien ses réparties, qui étaient quelquefois assez vives. En sortant d'un de ces sermons de l'évêque de Senez, où ce prélat, avec un zèle apostolique bien rare dans une telle chaire, avait tonné contre le débordement des vices et le scandale de la cour, le roi dit au maréchal, qui l'y avait accompagné : « M. de Richelieu, le pré-« dicateur a jeté bien des pierres dans votre jardin. — Sire,

« répondit-il, n'en serait-il pas tombé quelques-unes dans le « parc de Votre Majesté ? »

Je raconte avec d'autant plus de plaisir ce trait d'une liberté spirituelle, auquel on pourrait joindre la réponse si connue de M. de Narbonne-Pelet au même roi, qu'il servira, j'espère, à détromper un grand nombre de personnes qui n'ont point été à portée de connaître les cours, et qui s'imaginent que les palais des souverains ne sont peuplés que d'âmes basses et serviles, et que *courtisan* et *flatteur* sont des mots synonymes. Il serait aussi trop affligeant pour l'humanité que la forme du gouvernement monarchique, reconnue pour la plus favorable à la prospérité des grandes nations, entraînât par une suite nécessaire l'avilissement des personnes les plus illustres de l'État ; mais il n'en est rien. L'on rencontre assurément, dans toutes les cours, de bas intrigants et de vils flatteurs, et il est encore vrai que ces vices y sont les plus communs de tous, comme la cupidité est le défaut ordinaire de ceux qui se livrent au négoce ; mais on trouve dans ces mêmes palais des hommes qui ont de l'élévation et de la dignité dans les sentiments aussi bien que dans les manières, enfin des grands seigneurs nobles de cœur comme de naissance. Je dirai, de plus, avec quelque orgueil, qu'ayant visité les principales cours de l'Europe je n'ai vu nulle part plus qu'en France de la soumission sans bassesse, de la déférence sans abjection, et cette heureuse alliance du respect et de la fierté qui rehausse l'éclat du trône sans ravaler le sujet. J'ajouterai que les princes paraissent mettre plus de prix à de tels hommages, et que, sous une monarchie presque absolue, la tradition de l'égalité chevaleresque était si loin d'être perdue qu'ils la reconnaissaient eux-mêmes, au besoin, en accordant, par le duel, la réparation de l'offense. Il y en eut un exemple de nos jours en France ; peu d'années après, un des fils du roi d'Angleterre se battit avec le colonel Lennox, frère du duc de Richmond.

Le maréchal de Richelieu avait avec les particuliers de la

dignite sans hauteur ; ses manières et ses discours avaient une grâce particulière ; mais il ne se familiarisait point avec les subalternes, et, sans les humilier, il les tenait à une distance respectueuse. Voltaire, si gâté par les grands, et qui avait été le compagnon des plaisirs de sa jeunesse, n'osa jamais franchir cette barrière ; ses nombreuses lettres ont un air de soumission qui forme un singulier contraste avec la liberté de celles qu'il écrivit à tant de princes et de princesses de maisons souveraines. M. de Richelieu, dans son gouvernement de Guienne, tenait un très-grand état, et déployait cette magnificence qui ne se trouve plus en France que dans l'histoire. On lui a cependant avec raison reproché de permettre chez lui un jeu ruineux ; chose répréhensible partout, mais surtout dans une grande place de commerce, dont l'économie doit être la divinité tutélaire. On se ressouvient encore à Bordeaux de ses ingénieuses reparties. Je ne citerai que sa réponse à un jeune étourdi de la garnison, qui, dans une querelle très-vive, au spectacle, s'approche inconsidérément de la loge du maréchal et se plaint qu'on lui a craché au visage « Fi donc ! Monsieur, s'écrie-« t-il ; allez vite vous laver. » Pour sentir toute la finesse de ce mot à double entente, il faut se rappeler que les maréchaux de France étaient juges du point d'honneur, c'est-à-dire qu'ils étaient obligés d'empêcher et de punir les duels ; et cependant ils professaient, avec toute l'armée, des opinions contraires aux devoirs de leurs charges ; tous s'étaient battus plutôt deux fois qu'une, et M. de Richelieu avait même tué le prince de Lixen, parent de mademoiselle de Guise, sa seconde femme, sur ce qu'il lui avait exprimé en termes peu mesurés son mécontentement de ce mariage. On peut même ajouter que le militaire qui, pour se conformer aux ordonnances et aux décrets du tribunal des maréchaux, aurait refusé un duel, ne serait jamais parvenu à cette éminente dignité.

Le maréchal de Richelieu exerça, pendant les dernières années de sa vie, les fonctions de président du tribunal, qui ap-

partenaient aux doyens des maréchaux ; ils avaient cette partie des attributions du connétable, depuis que cette grande charge était supprimée. Il ne s'y conduisit point comme un de ses prédécesseurs, dont la parcimonie fut telle que les plaisants l'appelèrent le maréchal de la diète. M. de Richelieu eut, au contraire, une grande représentation; mais sa maison était peu fréquentée par les jeunes gens, et la société ordinaire était composée de ses contemporains. Il y avait, entre autres siècles, une duchesse de Phalaris, personnage passivement historique; c'était dans ses bras que le régent avait expiré quelque soixante ans auparavant. Il fallait qu'elle fût belle alors; mais quand je la vis elle était hideuse ; sa peau livide et ridée était recouverte d'une épaisse couche de blanc rehaussée de deux placards d'un gros rouge; une perruque blonde couvrait mal ses tempes chauves, et faisait un contraste marquant avec ses sourcils peints en noir. Par une réminiscence de ses anciens goûts, elle se plaisait à embrasser les jeunes gens, et, sous le prétexte de je ne sais quelle parenté, elle me fit cette faveur, dont on peut croire que je me serais bien passé. On l'appelait la mère Jézabel, et ce nom lui allait à merveille. On voyait aussi à l'hôtel de Richelieu le maréchal de Biron, noble de caractère, de naissance et de figure, dont je parlerai plus au long dans la suite de cet ouvrage, et ce comte d'Argental, dont il est si souvent question dans la correspondance de Voltaire, qui, pendant quarante années, l'appela son ange, finissant toutes ses lettres par se mettre à l'ombre de ses ailes. Cette longue plaisanterie allait mal avec l'extérieur d'un personnage de la plus épaisse construction, et dont la conversation n'était pas plus légère. Parmi les vieillards qui fréquentaient cette maison, il y en avait un dont l'aspect et le caractère étaient également vénérables : c'était le président de Nicolay ; ce digne magistrat avait une taille élevée; de longs cheveux blancs flottaient sur ses épaules; son air était grave et serein, et tous ses traits portaient l'empreinte de la vertu héréditaire dans sa famille.

Le maréchal de Richelieu poussa jusqu'à quatre-vingt-douze ans sa longue carrière, moins extraordinaire encore par ce grand nombre d'années, auquel l'espèce humaine atteint cependant si rarement, que par la manière dont la fortune se plut à la remplir, et, pour ainsi dire, à la prolonger. Il était déja marié, amoureux d'une grande princesse et prisonnier d'État, lorsque les adolescents de son âge étaient encore au collége, et, quand il eut passé au delà de soixante ans dans les plus grandes places qu'un sujet puisse occuper, après avoir été ambassadeur, général d'armée, gouverneur de province, à l'âge pour les autres hommes des infirmités et des apoplexies, il se remaria et sembla commencer une nouvelle vie.

Il ne déploya point un génie supérieur et il ne fit point de ces grandes actions qui commandent l'admiration de la postérité; cependant son esprit, sa bravoure et sa galanterie lui assurent une place distinguée dans notre histoire. A la guerre, plus brillant qu'habile; en amour, plus séduisant que passionné, dans le monde, plus aimable qu'estimé, l'éclat de ses succès en tout genre le garantit du blâme que son immoralité méritait, et fit rejeter sur la corruption du siècle des vices que, dans un autre, on eût méprisés.

FRANKLIN.

J'étais bien jeune lorsque je vis l'illustre Franklin ; mais sa figure pleine de candeur et de noblesse, ainsi que ses beaux cheveux blancs, ne sortiront jamais de ma mémoire. Je ne puis rien citer de remarquable que j'aie entendu de sa bouche, mais je raconterai un trait que je tiens du célèbre docteur Priestley, qui avait été fort lié avec lui. « Nous étions, me dit-il, ensem-
« ble à une réunion où se trouvaient plusieurs membres de
« la Société royale de Londres ; la conversation s'établit sur le
« progrès des arts et sur les découvertes utiles à l'humanité
« qui restaient à faire. Franklin regrettait que l'on n'eût pas
« encore trouvé le moyen de filer deux fils de coton ou de
« laine à la fois. Chacun de nous se récria, regardant ce projet
« ou plutôt ce désir comme inexécutable ; mais Franklin in-
« sista, et dit que non-seulement la chose était possible, mais
« qu'elle se ferait incessamment. Il a vécu assez longtemps,
« ajouta Priestley, non-seulement pour voir réaliser cette es-
« pérance, mais il a pu voir filer jusqu'à quarante fils à la fois. »
Aujourd'hui une femme aidée d'un enfant en file jusqu'à cent.

En se rappelant tout ce que Franklin a fait dans les sciences, dans les arts et dans la politique, on demeure convaincu qu'il n'a jamais existé un génie plus universel, plus capable de grandes conceptions et d'applications ingénieuses. Il descendait de ces hautes pensées, qui lui avaient soumis la foudre, pour s'occuper des détails de l'économie domestique et pour perfectionner les cheminées, comme il passait de la conduite de son imprimerie à celle des négociations avec la France et l'Espagne, qui devaient assurer la liberté de sa patrie.

Quel homme que celui qui a mérité ce beau vers (1) :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

(1) Turgot, dit-on, en est l'auteur.

LA MARQUISE DU DEFFAND.

Je me rappelle très-bien d'avoir été mené par la maréchale de Mirepoix chez madame du Deffand, dont les lettres viennent de rajeunir la célébrité. J'étais d'un âge à être plus frappé du tonneau qu'elle habitait que de l'agrément de son esprit ; mais l'on m'a conté d'elle un trait qui n'est peut-être pas indigne d'être conservé. Elle n'aimait pas l'exagération, comme on en a la preuve dans sa correspondance, et pourtant elle était condamnée à voir sans cesse des personnes engouées, enthousiastes, et des prôneurs éternels encore plus fatigants que tout le reste. Un jour, excédée des éloges excessifs que M. de *** faisait d'un homme très-médiocre, en ajoutant, par forme de refrain, que tout le monde pensait comme lui, elle répondit : « Je fais, Monsieur, assez peu de cas du *monde* depuis que je « me suis aperçue qu'on pouvait le diviser en trois parts : les « trompeurs, les trompés et les trompettes. » M. de *** était évidemment dans cette dernière classe, et je ne le rencontre guère sans penser à cette saillie.

LA MARÉCHALE DE LUXEMBOURG.

Lorque j'ai connu la maréchale de Luxembourg elle était très-vieille ; il n'était plus possible de s'apercevoir qu'elle avait été jolie, et les traces de son amabilité étaient presque entièrement disparues. Tout ce qui était resté d'elle, c'était un esprit encore piquant et un goût toujours sûr. A l'aide d'un grand nom, de beaucoup d'audace, et surtout d'une bonne maison, elle était parvenue à faire oublier une conduite plus que légère, et à s'établir arbitre souveraine des bienséances, du bon ton, et de ces formes qui composent le fonds de la politesse. Son empire sur la jeunesse des deux sexes était absolu ; elle contenait l'étourderie des jeunes femmes, les forçait à une coquetterie générale, obligeait les jeunes gens à la retenue et aux égards ; enfin elle entretenait le feu sacré de l'urbanité française ; c'était chez elle que se conservait intacte la tradition des manières nobles et aisées que l'Europe entière venait admirer à Paris et tâchait en vain d'imiter. Jamais censeur romain n'a été plus utile aux mœurs de la république que la maréchale de Luxembourg l'a été à l'agrément de la société pendant les dernières années qui ont précédé la Révolution. On avait d'autant plus besoin alors d'une pareille censure que l'anglomanie, avec ses clubs, ses fracs et sa rudesse, envahissait déjà la bonne compagnie. La licence en détruisait le charme, en ôtant ce que nous avions de mieux, les dehors agréables. S'il fallait absolument opter, il vaudrait mieux, sans doute, être vertueux qu'aimable ; mais la grossièreté ne donne pas des principes, et le cynisme ajouté à la corruption rend le vice hideux.

La sévérité caustique de la maréchale de Luxembourg était d'autant plus remarquée qu'elle était presque toujours accom-

pagnée de la duchesse de Biron, sa petite-fille, dont la douceur était vraiment angélique. Elle, au contraire, ne ménageait personne; et ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que ses réparties étaient des épigrammes que l'on retenait.

Convenons cependant que la malice de la maréchale de Luxembourg s'exhalait en saillies; le cœur n'y était pour rien; elle était incapable de faire une méchanceté, pas même une tracasserie. Ses formes étaient plus cassantes que sèches, plus décidées qu'impérieuses; elle avait des boutades sans humeur, toujours prête à vous rendre service au moment même où elle vous faisait une scène. Enfin elle était franche et naturelle, qualités qui font pardonner bien des défauts.

Sa dévotion, qui était sincère sans être fervente, se manifestait plus en bonnes œuvres qu'en prières, quoiqu'elle fréquentât assez régulièrement les églises. Elle se promenait presque tous les jours, et c'était pour elle une occasion d'exercer la charité; car, pour ne pas être prise au dépourvu, elle avait imaginé de remplir la pomme de sa longue canne de pièces de monnaie. De cette manière, elle retirait de la promenade deux effets très-salutaires : l'exercice du corps et la satisfaction de faire du bien, Mais elle ne se bornait point à ces gratifications manuelles; elle distribuait de nombreux secours avec autant de bonté que de discernement, et elle savait les proportionner aux besoins et à la condition de ceux qu'elle assistait.

Un trait fera mieux connaître que tout ce que je pourrais dire sa disposition bienfaisante et le caractère de sa dévotion. Madame de Monconseil, son amie intime, était à toute extrémité; la maréchale de Luxembourg alla à sa paroisse, et fit vœu, si la malade réchappait, de délivrer dix prisonniers pour dettes.

La maréchale de Luxembourg aimait les inventions singulières. Un jour qu'elle avait une fluxion, elle imagina de faire monter sa chaise à porteurs dans son salon, et elle s'y trouva si bien qu'elle y resta tout l'hiver. Peut-être que le tonneau de son amie, madame du Deffand, lui en avait donné l'idée;

mais la chaise à porteurs était bien préférable, puisque les glaces, en interceptant mieux l'air et le froid, lui permettaient de jouir de la lumière. Cependant elle ne recommença pas l'année suivante; ce qui n'est pas étonnant lorsque l'on songe à la gêne que l'on doit éprouver, à la longue, dans cette espèce de boîte; mais il est assez singulier qu'elle, ou une autre, n'ait pas perfectionné cette invention ; il suffisait de donner des dimensions un peu plus grandes, assez pour y placer une petite table, et d'y adapter des roulettes. J'ai vu quelque chose de semblable, mais de plus grossier, dans des fermes en Angleterre; cela se nomme (*bee-hive chairs*) chaises en ruches; on les destine aux personnes infirmes ou délicates; elles sont habituellement placées au coin de la cheminée, et les enfants les traînent dans la chambre. Rien n'est plus commode, et pourtant j'ai appris qu'elles étaient bien plus communes autrefois. Il en est de même en France pour toutes les précautions contre les intempéries des saisons qui ne s'accordent pas avec les formes élégantes que nous préférons à tout. Pour moi, je regrette sincèrement les bons vieux fauteuils à oreilles qui garnissaient les antiques châteaux de nos aïeux. Je regrette également les doubles châssis, seuls préservatifs efficaces contre l'excès de la chaleur et du froid. Le seul inconvénient qu'ils eussent jadis, celui de diminuer la clarté, n'existerait plus aujourd'hui que l'on a de si grands carreaux et que le luxe a rendu les glaces communes. Nous avons bien les belles expériences du comte de Rumford, qui prouvent qu'une couche d'air tranquille et renfermée est la substance qui laisse le moins perdre de chaleur ; mais personne n'en profite, et l'on se borne à observer que les rhumatismes et les rhumes sont bien plus fréquents qu'autrefois.

Après cette épisode de frileux, je reviens à madame de Luxembourg.

Elle joignait à un jugement sain cette promptitude d'esprit que l'on nomme coup d'œil chez les hommes, sans laquelle il

n'y aurait ni grands peintres, ni habiles médecins, ni grands généraux; qualité heureuse qui dispense de la réflexion, de tous les partis indique le meilleur, et qui, suivant les circonstances où l'on est placé, inspire de la confiance ou donne de l'autorité; mais, dans quelque situation que se trouve l'individu qui en est doué, elle se fait reconnaître par des réponses simples, concises, et d'une admirable justesse.

Parmi plusieurs mots de ce genre dont les amis de la maréchale de Luxembourg ont conservé le souvenir, je citerai celui que me rappelait dernièrement M. le chevalier de Boufflers, son neveu.

La duchesse de Biron, alors madame de Lauzun, lui avait donné pour ses étrennes les portraits de La Fontaine et de Molière, deux de ses auteurs favoris. « Quel est le plus grand des « deux? lui demanda-t-on. — Celui-ci, répondit-elle sans balancer en montrant La Fontaine, est plus parfait dans un « genre moins parfait. » Académiciens, écrivains consommés, évertuez-vous à faire des parallèles, à découvrir des nuances, des traits distinctifs, à assigner la mesure comparative des talents et de l'esprit; une femme sans lettres vous efface en se jouant.

LA MARÉCHALE DE MIREPOIX.

La maréchale de Mirepoix, sœur du prince de Beauvau, était veuve du prince de Lixen, de la maison de Lorraine, lorsqu'elle épousa le duc de Lévis-Mirepoix. Sans avoir jamais passé pour une beauté régulière, elle avait eu, dans sa jeunesse, une taille charmante et le plus beau teint du monde, et elle avait conservé tant de fraîcheur dans un âge très-avancé que, quand elle se cassa la jambe, chacun disait, en la voyant sur sa chaise longue, qu'elle avait plutôt l'air d'une femme en couches que d'une vieille de soixante-dix-huit ans. Cependant il y avait déjà longtemps qu'elle branlait la tête. Je me ressouviens que l'on attribuait alors cette incommodité à l'usage du thé, dont elle prenait plusieurs tasses par jour; habitude qu'elle avait contractée en Angleterre, où son mari avait été ambassadeur, et où tout le monde, depuis les lords jusqu'aux servantes, prend du thé, sans que personne branle la tête, du moins plus qu'en France. L'on est aujourd'hui revenu de ce préjugé; mais l'on a cru longtemps dans toute l'Europe que le thé et le café étaient des poisons lents. J'ai même entendu raconter à un médecin homme d'esprit que l'on voulut s'assurer, dans je ne sais quel pays du Nord, de la violence relative de ces deux poisons, et que l'on imagina d'en donner trois fois par jour à deux criminels, à qui l'on fit grâce de la vie pour les soumettre à cette terrible expérience. Le résultat fut que celui qui prenait le thé mourut à soixante-dix-neuf ans, et l'autre à quatre-vingts. Le conte est assez gai. Mais revenons à la maréchale de Mirepoix. Son esprit était aussi jeune que sa figure; cependant il était plus agréable qu'étendu. Ce qui la distinguait particulièrement, c'était une grâce infinie et

un ton parfait ; aussi ses décisions en matière de goût et de convenance étaient généralement respectées. Si, dans la société, la maréchale de Luxembourg régnait par la terreur, madame de Mirepoix exerçait un empire plus doux, et, si l'on redoutait les sarcasmes de l'une, on craignait encore plus de déplaire à l'autre. Sa politesse était aisée, son humeur égale, et, sans être exigeante, elle savait maintenir son rang. Elle avait de la chaleur sans enthousiasme, du calme sans insipidité, de la bienveillance sans fadeur ; jamais ni aigreur, ni malignité ; enfin on pouvait être plus piquante, il était impossible d'être plus aimable ; elle l'était dans toute l'étendue qu'on devrait donner à ce mot, c'est-à-dire qu'on l'aimait et qu'on se plaisait avec elle. Le roi Louis XV avait pour elle une véritable amitié ; il lui en donna plusieurs fois des preuves en payant des dettes que le goût du jeu et des dépenses immodérées lui firent contracter. On blâma la complaisance qu'elle eut de se montrer en public avec madame du Barry ; mais ce fut bien plus par reconnaissance pour le roi que par intérêt qu'elle prit ce parti peu conforme à la bienséance, et du moins sut-elle, dans cette situation même, conserver toujours des manières nobles et convenables.

Ce qui étonnait le plus, c'était que, montrant autant de jugement dans la conversation, elle en eût aussi peu dans la conduite de ses affaires. Jamais on n'a tant aimé le changement dans les choses, avec autant de fidélité pour les personnes. A peine était-elle établie à grands frais dans une maison qu'elle voulait en changer. Il en était de même de tout le reste, et toujours elle a conservé les mêmes amis ; sa constance s'étendait jusqu'aux animaux ; elle était fort attachée à ses chats : il est vrai qu'ils étaient les plus jolis du monde ; c'était une race célèbre d'angolas gris, tellement sociables qu'ils s'établissaient au milieu de la grande table de loto, poussant de la patte, avec leur grâce ordinaire, les jetons qui passaient à leur portée. J'ai souvent eu l'avantage de faire leur partie,

sans avoir jamais eu à m'en plaindre, soit que cette singulière douceur dépendît, suivant le système d'Helvétius, de leur excellente éducation, soit que, conformément à l'opinion de quelques autres philosophes, elle tînt à une modification particulière de leur organisation. A propos de chats, j'ai entendu raconter à la maréchale de Mirepoix que le fameux lord Bolingbroke avait une aversion insurmontable pour ces animaux. Il venait la voir souvent, et attendait dans l'antichambre qu'on eût emporté les chats. Un jour, après avoir bien cherché, le valet de chambre crut qu'ils étaient sortis; mais lord Bolingbroke en entrant fit un grand cri et s'enfuit. On ne découvrit que le lendemain qu'un des chats s'était laissé enfermer dans une armoire.

Il est certain que la plupart de ces antipathies, que l'on trouve plus commode d'attribuer à des préjugés ou à de mauvaises habitudes, sont naturelles, et si l'on m'objectait que cela est inexplicable, je demanderais qu'est-ce que l'on explique dans la nature. La princesse de Lamballe se trouvait mal dans un appartement où il y avait un bouquet de violettes. J'ai vu en Flandre quelque chose de plus extraordinaire : un conseiller du parlement de Douai, avec qui je dînais, se leva tout à coup de table et eut à peine la force de gagner la porte, parce que l'un des convives avait cassé une pomme; si elle eût été coupée avec un couteau, il n'en eût ressenti aucune impression fâcheuse.

M. DE BOUGAINVILLE.

Je voudrais rassurer les vieillards dont la tête est branlante par un autre exemple de longévité. Le célèbre navigateur Bougainville, que les sciences et les lettres ont perdu l'année dernière, à l'âge de quatre-vingt-six ans, était depuis bien des années sujet à cette incommodité ; sa santé n'en était pas moins bonne, et son esprit aussi aimable qu'étendu n'en avait pas souffert. Personne n'était d'une société plus douce ; cependant il était vif, et dans sa jeunesse il avait été colère. J'ai entendu raconter au maréchal de Lévis, dont il avait été aide de camp pendant la guerre du Canada, qu'à l'attaque très-vive du fort de Ticonderago, auquel les Anglais donnèrent inutilement plusieurs assauts, M. de Bougainville reçut, au plus fort de l'action, une balle au front qui le renversa. Un officier qui le vit tomber s'écria, en s'adressant à M. de Lévis, qui était peu éloigné : « Ah ! mon Dieu ! ce pauvre Bougainville vient d'être « tué. — Eh bien, on l'enterrera demain avec beaucoup d'au- « tres, » répondit froidement le général, qui lui était cependant fort attaché, mais qui, dans un pareil moment, craignait, en paraissant sensible à cette perte, de décourager les soldats. M. de Bougainville n'était qu'étourdi du coup ; la colère lui rendit la parole ; il se relève en disant : « Général, il me sem- « ble que vous vous consolez bien aisément de ma mort ; « pourtant vous ne me ferez pas encore enterrer cette fois-ci. »

M. de Bougainville m'a dit qu'un des usages qui l'avait le plus étonné dans ses longs voyages c'était la coutume établie à Otaïti, et dans les autres îles de cet archipel, de saluer ceux qui éternuent, en leur disant : *Dieu vous bénisse !* ou quelque chose d'équivalent. Il lui fut impossible de découvrir l'origine

de cet usage, que l'on attribue généralement en Europe à une maladie pestilentielle dont l'éternuement était le symptôme.

M. de Bougainville avait dès sa jeunesse le goût des grands voyages. Pendant qu'il était en Canada, il avait formé le projet de traverser le continent de l'Amérique jusqu'aux bords de la mer Pacifique ; malheureusement la guerre l'en empêcha ; son journal eût été d'un tout autre intérêt que celui du sec Mackenzie.

LE MARÉCHAL DE LÉVIS.

Le maréchal de Lévis, dont il est parlé dans l'article précédent, était un cadet de Gascogne, et par conséquent très-pauvre en entrant dans le monde. Il servit d'abord comme aide de camp du maréchal de Mirepoix, l'aîné de sa famille, et fut ensuite capitaine d'infanterie pendant très-longtemps quoiqu'il eût obtenu par ses services le brevet de colonel ; mais, dans ce temps-là, on ne donnait de régiments qu'aux aînés des bonnes maisons, parce qu'il était d'usage que les colonels dépensassent beaucoup au delà de leurs appointements à traiter les officiers, et même à les aider dans l'occasion ; ils acquéraient par ce moyen une considération et un respect indépendant de leur grade. Il en était de même des capitaines chargés du recrutement et de l'entretien de leurs compagnies ; on ne les choisissait que parmi les gentilshommes riches, et ils levaient les soldats dans leurs terres ; leur autorité sur eux étant aussi paternelle que militaire ; il en résultait un dévouement semblable à celui que les Écossais ont pour les chefs de leurs clans. Cette institution n'est pas sans inconvénients sous le rapport de la comptabilité, mais elle a aussi ses avantages ; l'on peut même croire que, si elle eût subsisté jusqu'à l'époque de la Révolution, elle l'eût empêchée ; les troupes, dévouées à leurs officiers, ne les eussent pas abandonnés, et la monarchie eût été sauvée. Mais laissons les conjectures, et remarquons, comme un exemple unique, que la même promotion éleva MM. de Mailly et de Lévis à la dignité de maréchaux de France, et que cependant le premier était déjà lieutenant général que le second n'était encore que capitaine. Au reste, s'il n'y avait que cette singularité dans sa vie militaire, son nom

ne se trouverait pas dans ce recueil ; mais j'ai à raconter deux traits qui ne seraient pas indignes de l'histoire. Étant encore fort jeune, il fit, seul avec le maréchal de Mirepoix, deux bataillons prisonniers. C'était auprès de Montalban. Ne sachant pas l'ennemi si près, ils s'étaient avancés tous deux à un quart de lieue de leurs troupes, et gravissaient en causant la montagne, lorsque, parvenus sur le plateau, ils se trouvent à cent pas de deux bataillons qui venaient d'arriver. Au lieu de chercher à s'échapper, ce que la difficulté des chemins rendait impossible, les deux officiers français courent à l'ennemi en criant : « Bas les armes ! vous êtes entourés. » On les crut sans discussion et l'on se rendit. Quelques années après, la fortune fit payer bien cher à M. de Lévis cette singulière faveur, en déjouant, par le contre-temps le moins vraisemblable, une expédition concertée avec autant de hardiesse que de prudence. Après la mort du brave, mais malheureux Moncalm, il avait pris le commandement en chef de l'armée du Canada. La perte de Québec, conséquence de la bataille où M. de Moncalm fut tué, l'avait obligé de se retirer à Montréal, capitale du haut Canada, où il établit son quartier d'hiver. Ayant appris, au commencement du printemps, que les Anglais se gardaient fort mal dans Québec, il résolut de les surprendre. Ses préparatifs se font dans le plus grand secret ; il embarque son artillerie sur le fleuve Saint-Laurent dès que le dégel le lui permet, et côtoie la rivière avec l'élite de ses troupes ; il arrive ainsi, sans être découvert, à quelques lieues de Québec. Là, un des glaçons que le fleuve charriait encore choque et fait chavirer un des bateaux d'artillerie ; tout l'équipage se noie, à l'exception d'un sergent qui s'accroche au glaçon et arrive ainsi mourant de froid sous les murs de la place. La sentinelle du quai, voyant avec étonnement un Français, appelle du secours ; on va à lui, on lui demande qui il est et d'où il vient ; il ne peut répondre. On le réchauffe ; il se ranime un peu, et retrouve assez de force pour dire qu'il appartient à l'armée du

chevalier de Lévis, que l'on croyait tranquillement dans ses quartiers d'hiver, et qui n'est plus qu'à quelques lieues. A peine a-t-il proféré ces mots qu'il expire. Le gouverneur envoie à la découverte, renforce ses postes, se met en défense; l'expédition du chevalier de Lévis est manquée. Mais le sort lui réservait d'autres tribulations; ses troupes venaient de s'emparer de deux navires marchands; ils étaient malheureusement chargés de rhum et d'eau-de-vie, et le soldat, qui venait de faire une marche forcée de plusieurs jours, ne put être contenu; les tonneaux furent défoncés, et en moins d'une heure cette petite armée était ivre, mais ivre morte; elle était perdue si l'ennemi eût su cet accident. Le général français, dans cette terrible position, fait prendre les armes à tous les officiers, leur ordonne de faire des patrouilles autour du camp pour empêcher les communications; il écrit en même temps au gouverneur de Québec que, se voyant découvert, il va se retirer, mais qu'il recommande à son humanité deux cents malades qu'il ne peut emmener, et qu'il laisse à l'hôpital que les Anglais avaient établi hors de la ville et dont il s'était emparé. Le gouverneur, croyant le chevalier de Lévis sur ses gardes, ne songe point à l'attaquer, et les Français dégrisés se retirent sans perte, grâces aux sages précautions de leur général. Il réussit à défendre encore longtemps l'importante colonie qui lui était confiée; il eut même des succès éclatants, et remporta sur les Anglais une victoire dont les trophées furent un grand nombre de drapeaux, de canons et de prisonniers. Cet événement glorieux ne sauva point le Canada; le dénuement total de munitions, toujours interceptées, tandis que celles de l'ennemi lui arrivaient en sûreté, ainsi que de nombreux renforts, força enfin M. de Lévis à se rendre aux vaincus. Il partit, emportant les regrets des colons et même des tribus sauvages, l'amour de l'officier et du soldat, et l'estime des ennemis. De retour en Europe il fut employé à l'armée d'Allemagne en qualité de lieutenant général, se signala en plusieurs occa-

sions, et ce fut lui qui enleva au prince héréditaire de Brunswick les canons que l'on voyait à Chantilly avant la Révolution. La paix de Versailles termina sa carrière militaire, mais non pas ses services; promu au gouvernement de la province d'Artois, il sut se concilier l'affection des troupes et celle des citoyens, toujours juste, toujours affable, il eut la première qualité de l'homme public, partout il se fit aimer. Sans être doué de ces qualités brillantes de l'esprit qui séduisent ou étonnent, mais qui sont trop souvent déparées par les écarts d'une imagination déréglée ou par des prétentions choquantes, il avait toute la capacité nécessaire pour les emplois les plus importants; son jugement était sain, son coup d'œil sûr; dans la société il plaisait par cette gaieté languedocienne, à la fois naïve et piquante, et qui donne aux moindres choses de la grâce et de l'originalité. A la guerre, sa bravoure froide contrastait avec sa vivacité ordinaire; mais le trait distinctif de son caractère était la bonté; il y joignait l'activité, sans laquelle cette qualité est presque inutile. Il suffisait d'avoir avec lui les relations les plus éloignées pour acquérir des droits sur son cœur. Ainsi, tout ce qui était Languedocien, Canadien, Artésien, tous ceux qui avaient servi sous ses ordres, depuis le tambour jusqu'au colonel, pouvaient s'adresser à lui avec confiance. Bien plus, élevé aux premières dignités de l'État, duc et maréchal de France, il ne croyait point déroger à son rang en allant solliciter lui-même dans les bureaux en faveur de la veuve et de l'orphelin; ni l'âge, ni les infirmités ne ralentirent jamais son zèle.

L'extrême attachement qu'il eut toujours pour ses devoirs avança l'époque de sa mort. Il partit, malgré les instances des médecins, pour aller tenir les états d'Artois de 1787; le voyage augmenta son mal, et il mourut le jour même indiqué pour l'ouverture. L'assemblée, organe fidèle de la province, lui décerna de magnifiques obsèques et lui fit ériger un monument dans la cathédrale d'Arras. Sept ans s'étaient à peine écoulés

qu'il n'existait déjà plus ce temple superbe où reposaient ses cendres ; elles furent dispersées. Ses biens, ses titres ont péri ; il n'est resté de lui qu'une réputation sans tache et de glorieux souvenirs; substitution d'honneur qu'avec l'aide de Dieu, leur antique devise, ses descendants s'efforceront de conserver.

M. DE CALONNE.

M. de Calonne, intendant de Flandre et d'Artois avant d'être contrôleur général, est un de ces personnages historiques dont la mémoire est liée aux grands évenements qui ont amené la Révolution. Je l'ai connu aux différentes époques de sa vie, ministre tout-puissant et proscrit; je l'ai toujours vu spirituel, léger, brillant, rempli de grâces et de goût; aimable dans toute la force du terme, parce qu'il ne l'était jamais aux dépens de personne; sans fiel, sans malignité, parlant avec impartialité de ses innombrables ennemis. Sa figure était agréable, sa taille bien prise; sa politesse était noble et aisée; il n'avait ni hauteur ni importance, et c'est le seul homme de robe que j'aie vu sans cette espèce de gravité empesée qui ne choque point dans les magistrats en fonctions, mais qui déplaît dans la société, dont le naturel fait tout le charme. Il avait de l'élégance dans les manières, de la galanterie, et personne ne s'entendait mieux que lui à la décoration d'un appartement et à l'ordonnance d'une fête. Je m'aperçois, en relisant ce que je viens d'écrire, que j'ai tracé le portrait d'un homme du monde fort aimable, et c'est déjà la critique d'un homme d'État; car il n'est pas dans notre nature bornée de réunir, à tant d'agréments, l'attention et la patience que demandent les affaires publiques. Peut-être ne trouvera-t-on dans l'histoire que César qui fasse exception à cette règle tirée de l'imperfection humaine. M. de Calonne avait un esprit vif, étendu, et une extrême facilité pour le travail; mais il s'y fiait trop, et donnait aux plaisirs des heures précieuses, qui formaient, au bout de la semaine, un *déficit* de temps aussi dificile à combler que celui du trésor et qui contribuait à l'augmenter (1). Il s'exprimait avec

(1) Pendant l'Assemblée des Notables, il usa d'un singulier expédient

autant d'aisance que de grâce, et connaissait toutes les ressources de la dialectique. Dans une conférence générale où tous les bureaux des Notables étaient réunis, seul et sans appui, il répondit à toutes les objections de ses nombreux adversaires. Cette idée d'assembler les Notables, d'en faire au roi un appui contre les parlements, pour remédier aux désordres des finances, avait de la grandeur et n'était point chimérique. Henri IV s'en était bien trouvé; mais Louis XVI, qui avait sa bonté, n'avait pas son énergie.

Au reste, ce furent les propositions de l'impôt territorial et du timbre qui excitèrent les plus vives clameurs contre M. de Calonne et qui lui firent perdre sa place ; mais comme ces deux taxes se payent depuis plusieurs années sans difficulté, et qu'elles rapportent beaucoup, il est permis de croire qu'il n'était pas si déraisonnable de les proposer alors (1).

Aujourd'hui que les haines sont calmées, ou plutôt que le combat a fini par la mort des combattants, on peut juger avec plus d'impartialité ces deux contrôleurs généraux dont la rivalité a si longtemps occupé la France et divisé les esprits. Pour moi, il me paraît évident que M. Necker était bien supérieur à M. de Calonne sous le rapport des finances. Je trouve dans leur conduite privée la preuve irrécusable de cette assertion : le Genevois avait acquis, par des spéculations habilement combinées, une immense fortune; le Français avait toujours dépensé au delà de son revenu, et même, en entrant au ministère, il était obéré de dettes. Ce n'était pas seulement

pour se dispenser de donner un travail promis à jour fixe : il fit mettre le feu au contrôle général de Versailles, afin d'avoir une excuse pour ce retard causé par sa négligence. Cette anecdote est authentique.

(1) Il est pourtant nécessaire d'observer que M. de Calonne, en proposant son impôt territorial *en nature* (projet renouvelé de la dîme royale de Vauban), demandait une chose inadmissible; mais son but réel était d'établir une imposition générale sur les terres en abolissant toutes les exemptions. Ce point gagné, il eût modifié l'impôt.

le goût de la dépense qui avait dérangé ses affaires; son esprit léger, son imagination vive répugnaient au travail des chiffres; il avait une insurmontable aversion pour cette sèche arithmétique, qui est pourtant la base de la prospérité des États comme elle l'est de l'aisance des familles. C'était au contraire la partie forte de M. Necker; il joignait à l'économie, à l'ordre indispensable dans une grande comptabilité, la connaissance de toutes les ressources de la banque, des astuces de l'agiotage, de la magie du crédit. Il était lui-même maître passé dans cet art de prestiges; mais des charges sans augmentation de revenu, des emprunts sans moyens d'amortissement sont des mesures ruineuses dont les nations ne tardent pas à se ressentir. Si maintenant nous considérons ces deux ministres sous le rapport politique, nous trouverons que M. de Calonne, avec des vues aussi grandes, n'était point systématique comme son rival; qu'il connaissait mieux les Français, leurs qualités et leurs défauts; qu'il savait combien leur légèreté a besoin d'être contenue, et que chez eux les discussions sérieuses, dégénérant bientôt en sanglantes disputes, doivent être soigneusement évitées. Au reste, ces personnages célèbres avaient tous deux beaucoup d'esprit, et, dans un genre différent, des talents très-distingués; mais il leur manquait aussi des qualités essentielles pour être à la tête d'un grand État. Quelle différence pour la France, pour l'Europe entière, si M. Necker eût été seulement directeur des finances, chargé de l'assiette et de la perception de l'impôt, des opérations du trésor et des revirements de partie; si M. de Calonne eût été en même temps ministre des affaires étrangères, poste où un esprit juste et étendu comme le sien, aidé des manières les plus séduisantes, aurait pu rendre de grands services; si surtout un homme grave et fort, possédant la confiance exclusive du monarque, et chargé par lui de la direction suprême du gouvernement, eût contenu dans les bornes de leurs départements ces deux agents de l'autorité; si........ Mais le destin en avait autrement ordonné.

M. NECKER.

M. Necker était un gros homme, dont la physionomie était plus singulière que spirituelle. Je n'ai jamais vu personne qui lui ressemblât, et sa coiffure était également unique en son genre ; elle était composée d'un toupet fort relevé et de deux grosses boucles qui se dirigeaient de bas en haut comme tous les traits de sa figure. J'ignore s'il avait l'organe de la hauteur dont parle le docteur Gall, j'ignore même si Gall a raison ; mais il est certain que tous les symptômes de l'orgueil étaient rassemblés en lui, et ses discours ne les démentaient pas. Ses manières étaient plus graves que nobles, et plutôt magistrales qu'imposantes ; il parlait facilement, mais avec une certaine emphase que l'on retrouve dans ses volumineux écrits. Son style, correct et pur, est quelquefois éloquent, mais il manque en général de nerf et de chaleur ; sa phrase, bien arrondie, est trop longue ; ses comparaisons sont justes sans être assez variées ; enfin, de nos bons écrivains, celui à qui il ressemble le plus, sans jamais l'atteindre, est l'immortel Buffon.

M. Necker avait un esprit très-étendu et une ambition encore plus vaste ; il prétendait à la fois gouverner la France, la réformer et l'éclairer par ses ouvrages ; et, comme il arrive souvent, ce n'était pas ses talents en finance (où il excellait) qu'il prisait le plus. Homme honnête et moral dans ses relations privées, c'était une partie de son adresse que de vanter à tout propos la vertu. Les établissements de charité que sa femme avait fondés, et qu'elle soignait avec autant d'intelligence que de zèle, les liaisons même qu'elle entretenait avec des gens de lettres, qui, plus par mode que par sentiment, exaltaient, à cette époque, la philanthropie et l'humanité, ser-

vaient merveilleusement son crédit et concouraient au succès de ses opérations de finances; car, tandis qu'il tentait les capitalistes de tous les pays par des placements de fonds avantageux, les Français, persuadés de sa moralité, venaient en foule lui apporter leur argent.

Mais si l'on peut, avec de l'ordre, de la probité et de l'intelligence, régir les revenus d'un grand État, ces qualités ne suffisent pas pour diriger toutes les parties d'une administration si compliquée, et dont tous les éléments étaient alors si hétérogènes. Les hommes ne se manient pas aussi aisément que les écus. M. Necker avait dirigé le trésor public avec succès parce qu'il le conduisait sur les mêmes principes que sa maison de banque; malheureusement il continua à suivre des exemples domestiques; et, parce que l'agitation qui régnait continuellement à Genève, petite république où l'on avait, de temps immémorial, autant de goût pour la controverse que d'aversion pour les voies de fait, n'avait point de suites fâcheuses, il ne craignit pas de fomenter en France des querelles dont il croyait qu'il serait l'arbitre. Il perdit le royaume, lui-même et sa patrie (1).

Les opinions politiques de M. Necker furent toujours méconnues pendant la Révolution; lorsque, dans les commencements, on le vit renverser le fondement de la constitution monarchique par le funeste doublement du Tiers, on crut généralement qu'il favorisait le peuple et qu'il voulait établir la liberté Rien n'était plus faux; il voulait, suivant la maxime si connue de Machiavel, opposer à la noblesse, qu'il croyait trop puissante, un contre-poids utile à la royauté, dont il était le principal agent. Plus tard, le peuple crut que le ministre dont il avait exigé si

(1) Dans un voyage que je fis à Genève en 1782, on me montra la rue où, dans une de leurs nombreuses *révolutions*, on s'était battu pendant deux heures avec des seringues chargée d'eau bouillante. Plût à Dieu que cette ridicule artillerie eût été la seule arme employée dans nos discordes civiles!

impérieusement le rappel trahissait ses intérêts et qu'il était vendu à la faction opposée, tandis que M. Necker avait reconnu, dès les premiers instants de son retour, que la cour ne lui pardonnait pas cette popularité peu loyalement acquise, et que, si elle reprenait le dessus, sa disgrâce était infaillible. Il chercha donc à se ménager un appui dans l'Assemblée nationale, afin de se maintenir ministre du roi malgré lui ; l'exemple de l'Angleterre, où cela s'est vu quelquefois, lui fit croire la chose possible. Il se trompa. Les chefs révolutionnaires le trouvaient trop modéré ; d'ailleurs il leur fallait des agents dociles et soumis, et qui n'eussent pas de considération personnelle. M. Necker fut obligé de se retirer, et l'on vit quelle immense distance il y a entre un habile financier et un grand homme d'État.

MADAME NECKER.

Madame Necker était une grande femme, qui avait eu de la beauté, mais qui n'en conservait point de traces lorsque je l'ai connue en 1789. Elle était alors très-maigre, et elle avait les nerfs en si mauvais état qu'elle ne pouvait rester longtemps dans la même position. Aussi la voyait-on avec étonnement assister au spectacle, debout au fond de sa loge, se balançant d'une jambe sur l'autre. Ses manières étaient plutôt réservées que nobles; elle avait beaucoup de littérature et d'esprit, et, ce qui vaut bien mieux, de la vertu et de la bienfaisance, employant en bonnes œuvres une partie de ce que son mari gagnait par le commerce et la banque. On prétend que dans la société intime elle était aimable et gaie; pour moi, qui ne l'ai vue que dans le grand monde, elle m'a toujours paru si préoccupée d'une seule idée, les succès de M. Necker, que toutes ses facultés en étaient absorbées.

On a cherché à nous persuader que madame Necker était une femme d'un esprit supérieur; pour accréditer cette opinion il ne fallait pas publier le recueil de ses Pensées. Elle cite quelques bons mots, mais on ne trouve dans ce qui lui appartient que des idées communes ou fausses, exprimées dans un style obscur et entortillé; enfin ce sont des énigmes qui ne valent pas la peine d'être devinées. On reconnaît aisément dans ce livre le mauvais goût de l'école de Thomas, rhéteur boursouflé, qui, suivant une épigramme du temps, ouvrait, pour ne rien dire, une bouche immense. Madame Necker, dont il était l'ami, le regardait comme un auteur sublime. Or il est certain que rendre un hommage exclusif aux grands génies ne prouve pas qu'on les égale; mais celui qui admire la médiocrité est

à coup sûr médiocre lui-même. Quant à son extrême attachement pour son mari et aux soins qu'elle se donnait pour lui procurer des succès en tout genre, ils étaient sincères et désintéressés; le goût y avait pourtant moins de part que l'opinion. Elle avait une si haute idée de ses talents et de ses qualités qu'elle lui rendait un véritable culte; elle avait même transformé sa maison en un temple dont elle était la prêtresse, et les amis, quel que fût leur rang, étaient réduits à l'humble condition d'adorateurs.

Madame Necker avait la tête plus vive que le cœur tendre; elle était plus exaltée que passionnée, plus enthousiaste que sensible, et, avec beaucoup d'esprit, cette disposition à l'engouement nuisait à son discernement et gâtait son goût.

MADAME D'ANGIVILLIERS.

Il existait alors à Versailles une femme qui ne se mêlait point de politique, et qui ne cherchait que son agrément dans la conversation des gens d'esprit qu'elle réunissait chez elle : c'était madame d'Angivilliers, femme du surintendant des bâtiments. Elle était déjà avancée en âge et sa mise était grotesque ; elle n'avait jamais eu de beau que ses cheveux, qui descendaient jusqu'à terre ; il est vrai qu'ils n'avaient pas grande peine, car elle était excessivement petite ; elle les ornait toujours de fleurs et de panaches qui ne faisaient que mieux ressortir les rides de son visage. Ses manières, au premier abord, étaient aussi recherchées que sa parure ; elle était complimenteuse à l'excès, et, quoiqu'elle reçût depuis longtemps la meilleure compagnie de la cour, sa politesse avec les grands seigneurs avait encore quelque chose de subalterne. Elle avait été la femme d'un des premiers valets de chambre du roi.

Sous cette écorce ridicule on trouvait un esprit supérieur, un jugement aussi sain que prompt, de la chaleur sans enthousiasme, du piquant sans aigreur, du savoir sans pédanterie, enfin une amabilité égale et soutenue. Dès que le sujet de la conversation devenait intéressant, elle s'animait, parlait avec élégance, justesse, clarté ; on ne se lassait point de l'entendre. Elle n'avait pas besoin pour plaire de se servir de l'esprit des autres, mais sa mémoire lui fournissait à propos des anecdotes qu'elle racontait avec une grâce particulière. Elles perdraient trop sous ma plume, et je n'en donnerai qu'un échantillon. Elle nous conta un jour qu'elle avait beaucoup vu jadis un certain M. Saint-Germain, bien connu parmi les illuminés, Rose-Croix et autres gens de cette sorte ; qu'il paraissait fort

raisonnable, ne parlant jamais qu'aux adeptes des mystères de la secte ; seulement il était convenu avec elle que, sans savoir précisément l'époque de sa naissance, il pouvait bien être âgé de quelques trois mille ans. « Je ne pensais plus, ajouta-t-elle, « à cette folie, lorsque, l'entendant jouer sur mon piano un « morceau de musique fort agréable, je lui demandai le nom « de l'auteur. — Je l'ignore, me répondit-il le plus sérieuse- « ment du monde ; tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai « entendu jouer cette marche lors de l'entrée d'Alexandre le « Grand dans Babylone. »

Presque toutes les personnes qui formaient la société de madame d'Angivilliers étaient des gens d'un esprit très-distingué : c'étaient M. Ducis, dont le talent et le caractère sont également estimés ; M. de la Clos, l'ingénieux auteur des *Liaisons dangereuses*, homme froid, spirituel sans être aimable ; le chevalier de Chatelux, moins remarquable comme académicien que pour l'agrément de sa conversation ; on pouvait cependant lui reprocher la manie des calembourgs, qu'il tenait du fameux marquis de Bièvre. Celui-ci, le héros du genre, passait sa vie chez madame d'Angivilliers, qui prisait ses qualités, et qui avait su démêler, à travers ses bouffonneries, beaucoup d'esprit et d'instruction ; mais le public ne commença à lui rendre justice que lorsqu'il eut fait *le Séducteur*. A propos de cette pièce (car il est impossible de ne pas citer un calembourg lorsqu'on parle de M. de Bièvre), le comédien Molé lui dit, la veille de la première représentation, qu'il craignait fort de ne pouvoir jouer le rôle du Séducteur, parce qu'il était enroué. « C'est précisément *en roué* qu'il faut le jouer, » répondit l'auteur. C'est en entrant chez madame d'Angivilliers, à qui l'on venait de donner un serin, qu'il mit son chapeau sur sa tête, en disant : « Je vous demande pardon, Madame ; je crains le *serein*. » Je sais le peu de cas que l'on doit faire en général de semblables jeux de mots ; ils sont même pitoyables lorsqu'ils reviennent trop souvent, et surtout lorsqu'ils sont étudiés ;

mais je sais aussi que, quand ces plaisanteries sont inattendues et inspirées par l'occasion, elles n'ont pas été dédaignées par les plus grands hommes de tous les âges et de tous les pays. L'histoire nous a conservé plusieurs *pointes* de Cicéron et de César. C'était un heureux à-propos, dans ce genre, que la réponse de M. de Bièvre à Louis XV qui lui demandait un calembourg. « Sur quel sujet, Sire? — N'importe; sur moi, si vous vou-« lez. — Votre Majesté n'est pas un sujet. »

On rencontrait souvent aussi, chez madame d'Angivilliers, le marquis de Créquy. Il passait avec raison pour un homme d'esprit, mais il était médisant et caustique. Je ne veux point m'attirer le même reproche en citant ses épigrammes; j'aime mieux parler de son oncle, connu sous le nom de *Créquy à la grande barbe.* Celui-là était bien un des plus grands originaux qui aient existé de nos jours. Depuis plus de trente ans il ne se faisait plus raser, parce qu'il ne voyait, disait-il, aucune bonne raison pour se couper la barbe plutôt que les cheveux. Il portait toujours un grand sabre pendu à un vieux baudrier; mais, par amour pour la justice distributive, tous les dix ans il le changeait de côté. Le détail de ses folies serait trop long.

LA MARÉCHALE DE BEAUVAU.

La maréchale de Beauvau avait autant d'esprit que madame d'Angivilliers, sans aucun de ses travers. Ses manières étaient aussi nobles que sa conversation était agréable, et elle n'avait pas moins que la maréchale de Mirepoix, sa belle-sœur, cette fleur de politesse qui faisait regarder, par la bonne compagnie de tous les pays, Paris comme la capitale de l'Europe. Elle prenait un vif intérêt aux affaires publiques et au gouvernement de l'État, mais ce n'était ni par ambition, ni par esprit d'intrigue; fidèle et même généreuse en amitié, elle louait, exaltait, portait aux grandes places, dans toute la pureté de son cœur et par la conviction de leur mérite, ceux de ses amis qu'elle en croyait capables. Jamais elle ne les abandonnait. C'est ainsi qu'elle avait voulu partager la disgrâce du duc de Choiseul et qu'elle soutint constamment M. Necker au milieu des variations de son crédit. Elle fut aussi liée avec l'archevêque de Sens et contribua à donner une trop haute idée de ses talents; mais, si son influence a pu être funeste, ce n'est point elle qu'il faut en accuser, mais ce fatal ascendant que l'on avait laissé prendre en France aux femmes, et qui remonte, comme je l'ai prouvé dans un autre ouvrage, jusqu'à l'époque de madame de Maintenon.

La maréchale de Beauvau avait beaucoup d'élévation dans l'âme et une chaleur qui allait quelquefois jusqu'à l'enthousiasme; mais, si elle se manifestait dans sa conduite, jamais ses discours ne s'en ressentaient. Elle avait de la vivacité sans emportement; toujours l'expression propre, point d'exagération, rien d'affecté. Raisonnant avec autant de force et de justesse qu'un bon logicien, elle y joignait la délicatesse de son

sexe, à laquelle il n'est pas donné au nôtre d'atteindre, et l'on ne savait, en se rangeant à son opinion, si l'on était séduit ou convaincu. Enfin, esprit, sentiments, principes, tout en elle était recommandable et distingué. Je dirais volontiers que c'était une personne parfaite, si, par une singulière inconséquence qui n'est peut-être au fond qu'un mouvement d'envie, on n'attachait une certaine idée d'insipidité à cet éloge qui devrait les comprendre tous.

Née Rohan-Chabot et veuve d'un Clermont, elle avait épousé, en secondes noces, le prince de Beauvau, avec qui elle vécut longtemps dans une union aussi inaltérable que bien assortie. Tout était noble comme son origine dans ce vrai modèle d'un chevalier français, sa valeur, ses opinions, sa taille, sa figure. Il avait le goût des lettres, et, membre zélé de l'Académie française, l'étude de la langue était son occupation favorite. Personne à la cour ne parlait plus purement que lui; mais, s'il n'y avait jamais rien à reprendre dans son langage, celui de madame de Beauvau ne laissait rien à désirer. Ses amis ne l'oublieront jamais, et quant à ceux qui ne l'ont point connue, ils ne peuvent se faire une idée de ses manières nobles et gracieuses qu'en voyant sa belle-fille, à qui elle semble avoir laissé ce précieux héritage.

LE CARDINAL DE LOMÉNIE.

M. de Brienne, d'abord archevêque de Toulouse, ensuite principal ministre et archevêque de Sens, et enfin cardinal de Loménie, eut, sous ces divers noms, des réputations bien différentes. En Languedoc, province sagement administrée, où les taxes étaient également réparties, le peuple ménagé, les chemins bien entretenus, il suffisait au prélat, à qui son siége donnait la direction des affaires, et qui voulait acquérir les suffrages du public, de ne rien innover, de ne point contrarier les ingénieurs et les principaux employés, hommes probes et instruits, et d'appuyer à la cour les demandes des particuliers. L'archevêque de Toulouse eut ce talent négatif, qui du moins annonçait du discernement. Il fit plus, il parut prendre intérêt aux affaires de la province, et composa quelques Mémoires assez bien faits sur des objets d'utilité publique. Il acquit ainsi, à peu de frais, la réputation de bon administrateur, et ce fut surtout à Paris que ses nombreux amis la lui donnèrent; mais la capitale est comme les princes, qui ne savent guère s'arrêter dans leurs générosités. M. de Brienne s'y fit aisément passer pour un habile financier : c'était alors le moyen de parvenir aux grandes places.

Les comptes fastueux de M. Necker, tous ses emprunts perpétuels et viagers, sujets continuels de tentation pour la cupidité, ses discussions avec son successeur dans le ministère, si imprudemment autorisées par le gouvernement, les querelles sur le déficit, les débats des Notables, la résistance opiniâtre et motivée des parlements aux taxes nouvelles, résistance toujours plus forte en raison de la faiblesse du chef de l'État; toutes ces choses avaient attiré l'attention générale sur les fi-

nances. Le reste était devenu indifférent ; elles étaient tombées dans un profond oubli ces querelles religieuses qui, pendant près d'un siècle, avaient divisé les corps et les familles. On ne songeait guère à Jansénius ou à ses antagonistes, et le fameux diacre Pâris était déjà aussi loin de nous que Nostradamus ; même le goût de la philosophie moderne, dont Voltaire et ses partisans avaient, tout en prêchant la tolérance, fait une secte fanatique, semblait s'être amorti ; les questions métaphysiques n'étaient plus en honneur. Cependant la dissolution des mœurs et la licence des opinions avaient relâché tous les liens de la civilisation ; l'édifice social était miné dans ses fondements, et les observateurs à la vue longue s'en apercevaient aux lézardes qui se manifestaient dans les parties supérieures : il devait tomber à la première secousse. Pour parler sans figure, les droits et les devoirs, la morale, l'autorité souveraine, la religion, tout avait été mis en question, et permettre le doute, c'est lâcher la bride aux passions. Toutes les têtes étaient donc bouleversées en France, et si l'on ne trouvait pas ridicule le spectacle qu'elle présentait alors, c'est que, la folie étant générale, il ne pouvait y avoir de rieurs. Les militaires s'occupaient d'administration, les magistrats abandonnaient les procès et rêvaient politique, les gens de lettres voulaient faire des lois, les abbés parlaient finances, et les femmes de tout. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est qu'elles décidaient en dernier ressort du mérite des hommes, non pas seulement, comme autrefois, pour leur accorder la palme des grâces et de la politesse, mais pour les élever au gouvernement de l'État. Leur influence, qui remonte à une époque déjà éloignée, était bien moins dangereuse lorsque tout n'était pas ainsi confondu. Si l'on se trompait alors sur les lumières de ceux à qui l'on confiait des places importantes, du moins n'étaient-ils pas dépourvus d'expérience ; car on ne choisissait, pour les différents départements, et surtout pour celui des finances, que des hommes versés dans ces sortes d'affaires ; mais de notre temps on pré-

tendait à tout, on se croyait propre à tout, précisément parce qu'on ne savait rien et que l'on était également novice dans tous les genres ; étrange vanité ! qui faisait cependant de nombreuses dupes. Il suffisait de réussir auprès des femmes, puisqu'elles dirigeaient l'opinion, et l'on sait à quoi tiennent les succès de cette espèce. L'on s'accorde à dire qu'il faut plus d'adresse que de génie et plus d'assurance que de mérite. Tel était M. de Brienne ; il avait en outre l'esprit agréable et les formes insinuantes ; son grand art consistait à parler à chacun des choses qu'il croyait que l'on ignorait ; dogmatique avec les ignorants, il était réservé et même silencieux avec les gens instruits ; mais son silence n'avait rien de dédaigneux ; il prenait alors l'air distrait d'un homme occupé de grands intérêts. Doux par caractère et par principes, il ne blessait jamais personne, et, ménageant tous les amours-propres, il se faisait accorder dans l'estime publique une place supérieure à celle qu'il méritait. Souple et même tortueux avec les gens en crédit, il parvenait à son but par des chemins détournés ; c'est ainsi que, pour se concilier les bonnes grâces des femmes, il se soumettait à leurs caprices, flattait leurs préjugés et gagnait bientôt de l'ascendant sur leur esprit ; frivole lui-même, s'il cherchait à plaire à celles qui pouvaient le servir, c'était autant par goût que par ambition. Cette galanterie, toujours si choquante dans un homme de son état, le paraissait moins aux gens du monde lorsqu'ils songeaient que les deux cardinaux célèbres qui gouvernèrent la France avec gloire pendant la moitié du dix-septième siècle avaient dû leur élévation à des femmes ; mais s'ils avaient commencé par les séduire, ils les avaient bientôt subjuguées, et cela n'appartient qu'à des hommes forts. Quant à M. de Brienne, ses partisans auraient pu nous persuader qu'il avait les talents du cardinal Mazarin, avec qui ses manières et la tournure de son esprit lui donnaient quelque ressemblance, s'il n'eût pas été ministre ; mais un poste éminent produit sur un homme l'effet du piédestal sur une statue :

c'est en place seulement qu'on peut la juger ; posez-la à terre, vous ne sauriez reconnaître ses beautés ou ses défauts. L'archevêque de Toulouse n'était pas depuis dix jours à la tête du gouvernement que son incapacité était dévoilée. Il serait injurieux à la mémoire du cardinal de Richelieu de chercher à établir une comparaison entre ce génie puissant et un personnage à vues bornées et à petits moyens ; leurs défauts même étaient opposés. Le premier était impérieux, vindicatif, hautain ; l'autre faible, sans dignité, et supportant par pusillanimité les outrages faits à la nation. Il y avait encore cette dissemblance en faveur du ministre de Louis XIII : c'est que, malgré sa conduite peu chrétienne envers ses ennemis et ses mœurs scandaleuses, il n'a jamais cessé de respecter la religion : il lui a même rendu hommage en composant, dans sa retraite d'Avignon, des ouvrages de controverse et de théologie, au lieu que le cardinal de Loménie poussa l'indifférence sur les moyens de parvenir jusqu'à favoriser la philosophie moderne, cherchant à capter la faveur des chefs de ce parti ; la correspondance de Voltaire en fait foi, et l'opinion en était si répandue que l'on cita, dans le temps, la réponse du roi à la demande que l'on fit pour lui de l'archevêché de Paris. « Il faut, « dit-il avec un mouvement d'impatience qui lui fait honneur, « que, du moins, l'archevêque de Paris croie en Dieu. » Et il nomma M. de Juigné, prélat respectable, dont les lumières n'égalaient peut-être pas la piété, mais dont les mœurs étaient exemplaires et la doctrine sans reproches. Plût au Ciel que le monarque eût persisté avec autant de fermeté dans la résolution, qu'il avait manifestée étant Dauphin, de ne jamais placer un ecclésiastique à la tête des affaires ! Mais lorsque sa conscience n'y était pas intéressée, il ne savait pas résister à une influence trop puissante.

M. de Brienne fut donc principal ministre, et aussitôt cette réputation factice s'écroula. Les capitalistes avec lesquels il eut d'abord à traiter, étonnés de son ignorance et prévoyant sa

chute prochaine, ne lui prêtèrent point leur appui et la hâtèrent. Au lieu du crédit qu'avaient, au moins dans les commencements, les nouveaux ministres, un mois s'était à peine écoulé qu'il ne restait plus que cent mille écus dans le trésor public, chose inconcevable dans un temps où il entrait déjà plus de six cents millions par an dans ce même trésor. Tout allait manquer; les plus indispensables dépenses, la solde même des troupes, n'étaient pas assurées, lorsqu'un de ses collègues aux états de Languedoc lui fit connaître un certain B. de B., agioteur heureux et habile, qui, en vingt-quatre heures, lui trouva douze millions. Cette ressource fut promptement épuisée. Des opérations de finance mal combinées n'eurent aucun succès; le parlement, depuis longtemps en effervescence, et à qui une telle impéritie donnait de nouveaux moyens de résistance, s'opposait énergiquement à toutes ses mesures et rejetait toutes ses propositions. Dans des circonstances aussi difficiles, il fallait louvoyer et chercher à gagner les chefs de la finance et de la magistrature; et cependant l'archevêque, sortant mal à propos de son caractère de circonspection, prit le parti désespéré de recommencer le chancelier Maupeou; il cassa donc les parlements, établit des grands bailliages, qui furent en naissant des objets de mépris et de dérision (1), et, pour donner quelque chose de nouveau, il imagina sa fameuse cour plénière; projet chimérique, et innovation telle que Louis XIV, dans ses jours de gloire, aurait eu de la peine à l'établir. Jugez si elle pouvait réussir sous les auspices d'un ministre sans

(1) On pourra se faire une idée de la liberté de parler qui régnait alors à la cour lorsqu'on saura qu'à cette époque il y eut un voyage à Saint-Cloud, où peu de personnes étaient admises, et où l'on ne s'amusait pas. Quelqu'un dit dans le salon que l'on avait eu tort de ne point ériger Saint-Cloud en *grand bailliage*. Cette mauvaise plaisanterie, qui portait à la fois sur les mesures du gouvernement et sur la société du souverain, ayant fait rire, la reine s'approcha pour connaître le sujet de notre gaieté, et l'on était si sûr de son indulgence qu'on le lui dit.

argent, sans crédit, et qui n'avait su se procurer dans aucun genre d'habiles collaborateurs : c'est que de tels hommes sont attirés par le génie, tandis que la médiocrité les repousse.

Pendant que la France était ainsi agitée, la Hollande n'était pas plus tranquille ; elle touchait à une crise qui devait avoir pour elle et pour nous les suites les plus funestes. Le parti des patriotes l'avait emporté, après des troubles assez longs, sur les adhérents des princes d'Orange. L'influence du roi de Prusse, dont la princesse d'Orange était sœur, celle de l'Angleterre ne furent point en état de balancer la force et la richesse des ennemis du stathoudérat, à qui la France avait promis son appui. Le marquis de Vérac avait habilement conduit cette négociation : une alliance intime avec la Hollande nous assurait la prépondérance, en cas de guerre maritime, sur le continent ; elle relevait notre considération si diminuée par les revers de la guerre de Sept-Ans, et peut-être plus encore par le partage de la Pologne. Que pouvait-on craindre de la Prusse? N'était-elle pas contenue par la maison d'Autriche, son éternelle rivale? L'empereur nous livrait volontiers le passage à travers ses provinces belgiques, dont il avait assez imprudemment démantelé les places. Il ne s'agissait pas de combattre ; il ne fallait que quelques démonstrations, et un camp de trente mille hommes sur l'extrême frontière suffisait. Il est certain que le gouvernement prussien, avant de se décider à mettre ses troupes en mouvement, envoya des officiers déguisés à Givet et à Valenciennes pour s'assurer de notre inaction ; elle était vraie contre toute vraisemblance. Enfin la princesse d'Orange obtint que le duc de Brunswick marcherait ; mais ses instructions portaient de rebrousser chemin s'il était prévenu par les Français. Il ne le fut pas, au grand étonnement de l'Europe, à la honte du cabinet de Versailles. On abandonna lâchement le parti que l'on avait encouragé, que l'on avait promis de défendre, et que l'intérêt autant que l'honneur ordonnaient de secourir. On compromit le caractère et même la

sûreté de notre ambassadeur, que les patriotes, au désespoir, voulaient rendre responsable de cette défection, dont il gémissait lui-même. Il n'y eut pas même d'excuses; car on ne pouvait pas donner pour prétexte de cette pusillanimité l'embarras des finances, puisqu'il n'y avait ni magasins à former, ni munitions à acheter. En quatre marches l'on était sur le territoire qu'il s'agissait de défendre, chez un allié qui s'engageait à entretenir et à défrayer les troupes. Je dis plus, c'était une excellente spéculation; les capitalistes hollandais auraient prêté, au taux le plus modique, une somme considérable (plus de cent millions, qu'ils avaient dans les fonds anglais), dès qu'ils auraient vu leur patrie liée au sort de la France. Il y avait donc à gagner à la fois deux choses bien précieuses, qui ne se trouvent guère ensemble, de la gloire et de l'argent. Mais la peur calcule mal; nous n'étions plus au temps de ces ecclésiastiques belliqueux, de ce cardinal de la Valette, que l'on vit si souvent à la tête des armées; de ce Richelieu, généralissime en Italie, et qui fit en personne le siége difficile de la Rochelle, qu'il prit malgré trois rois, ainsi qu'il le disait lui-même (1). Les cardinaux du dix-huitième siècle n'étaient peut-être pas plus attachés aux devoirs de leur état et n'avaient certainement pas la fermeté nécessaire pour gouverner un grand empire. Le trop pacifique Fleury avait laissé dépérir la marine par une indigne condescendance pour l'Angleterre, et c'est à lui que l'on doit reprocher la perte de nos vaisseaux et de nos colonies pendant la guerre désastreuse de 1756. Le cardinal de Loménie, par une pusillanimité perfide, imprima à l'honneur national une tache qui ne put être lavée que par des flots de sang. Cette conduite honteuse consterna les militaires et indigna tous les Français; elle ne me surprit point; je connaissais les opinions politiques de ce ministre, depuis une audience qu'il m'avait donnée, à l'occasion de la mort de mon père, où

(1) Le roi de France était un des trois.

je le priai de ne pas demander pour moi la pension qu'il était d'usage d'accorder aux fils des maréchaux de France lorsqu'ils n'avaient pas d'autres grâces, pension dont je pouvais alors me passer. Il aimait les petites économies. Il me reçut donc fort bien, et, au lieu de me congédier, il se mit à se promener avec moi dans son grand cabinet, me faisant des questions sur mes voyages dans le Nord, et sur l'accueil que l'on faisait aux Français en Prusse, en Russie et en Autriche. Je lui répondis que l'on nous recevait avec une grande politesse, mais qu'il était impossible de ne pas éprouver un sentiment pénible en voyant combien peu d'estime tous ces étrangers avaient pour les Français, sous le rapport militaire. A l'exception de la bravoure personnelle, qu'il était en effet impossible de leur contester, toutes les autres qualités du soldat leur étaient refusées. C'était en vain qu'on rappelait les victoires des généraux de Louis XIV et celles plus récentes du maréchal de Saxe; ils prétendaient que l'art de la guerre était à cette époque dans l'enfance, mais que, depuis les progrès de la tactique et l'invention de nouvelles manœuvres, on ne verrait plus de pareils événements se renouveler; enfin, qu'à l'exception de l'artillerie et du génie, corps qui avaient de l'instruction, nos troupes étaient pitoyables. Le cardinal-ministre écouta ce récit avec beaucoup trop de sang-froid; mais, lorsque j'ajoutai que je voyais avec plaisir approcher le moment de rabaisser tant d'orgueil, que ce qui se passait en Hollande devait bientôt nous donner la guerre, ou du moins nous placer dans une attitude qui montrerait que nous ne la craignions pas, le cardinal m'interrompit avec vivacité pour me dire que c'était fort bien fait aux jeunes gens comme moi de montrer du zèle, mais que la France n'était point en état de se mêler des querelles de ses voisins; que la Hollande avait ses inondations pour la défendre, comme nous avions nos places fortes. Cette ignorance des intérêts réels de l'État et cette prudence ruineuse firent une impression profonde sur moi, et je me

retirai en pensant qu'il en était de notre temps comme de celui du chancelier d'Oxenstiern, lorsqu'il disait à son fils, qu'il envoyait visiter les principales cours de l'Europe : « Allez voir « avec combien peu de sagesse le monde est gouverné.

— —

GUSTAVE III, ROI DE SUÈDE.

Tandis que la France était gouvernée par des ministres frivoles et par un étranger, qui, sans avoir autant d'agréments qu'eux, n'avait pas plus de solidité dans l'esprit, il régnait dans le Nord un prince qui à des qualités brillantes unissait la fermeté et le jugement. Gustave III était monté sur le trône de Suède à un âge où nos anciennes lois donnaient à peine aux particuliers le droit de gouverner leur fortune privée ; mais, au lieu d'hériter du pouvoir suprême, il se trouva placé sous la plus dure tutelle ; la noblesse s'était prévalue des folies brillantes et ruineuses de Charles XII et de la faiblesse de ses successeurs pour mettre de telles entraves à l'autorité des monarques qu'elle régnait en effet à leur place. Cette aristocratie, ou plutôt cette oligarchie, divisée d'abord par l'ambition, s'était laissée honteusement corrompre par l'étranger. Les Russes, les plus dangereux de leurs voisins, soudoyaient un parti connu sous le nom *des bonnets*, et, pour balancer leur funeste influence, la France, cette ancienne alliée de la Suède, et qui doit veiller à son indépendance comme à celle de la Porte Ottomane, parce que ces deux puissances sont les ennemies naturelles de ses rivaux, la France, dis-je, s'était unie aux patriotes suédois ; ceux-ci, par opposition à leurs antagonistes, se nommaient *les chapeaux*. Au milieu de ces dissensions, les finances étaient dilapidées, l'armée nulle, la flotte délabrée, et la Suède, après avoir, dans le dernier siècle, fait trembler l'Allemagne, vaincu la Russie et soumis la Pologne, était au moment d'être anéantie.

Le jeune prince qui montait sur ce trône sans honneur devait donc, autant pour la nation que pour lui-même, s'efforcer

de briser le joug odieux qui pesait sur sa tête. Cette fois le ministère français n'eut pas de ces économies mal entendues, bien plus fâcheuses pour les grands États que des largesses accordées trop facilement à quelques courtisans. On envoya à l'ambassadeur Vergennes l'argent que le jeune roi demanda, et dans peu d'heures, aidé de ces mêmes Dalécarliens qui avaient délivré leur patrie sous Gustave Vasa, il chassa le sénat, et changea, sans coup férir, la forme du gouvernement. Toute la nation se déclara pour lui. Ce fut pour la seconde fois que l'on vit dans le Nord un peuple se réunir à son monarque pour se délivrer de l'oppression des grands. Ces hommes simples suivirent les lumières du bon sens, et pensèrent que, ne pouvant s'accorder entre eux, il valait mieux n'avoir qu'un maître que d'en avoir cent. Dix ans après, les sophismes de la philosophie moderne, et plus encore la vanité, nous ont amenés à un résultat contraire, et l'on sait comme nous nous en sommes trouvés.

L'habileté courageuse que le roi de Suède déploya dans cette entreprise hardie ne lui fit pas plus d'honneur que la modération avec laquelle il jouit de sa victoire. Elle ne fut point souillée par la vengeance; les priviléges des quatre ordres du royaume furent conservés, et le pouvoir royal fut contenu dans de sages limites. Depuis, lorsque les besoins de l'État l'exigèrent, Gustave rassembla des diètes, et vint à bout, par son adresse et son éloquence, de se concilier les esprits, tandis que par sa fermeté il contenait les factieux. Tant que dura la paix ils n'osèrent remuer; mais, lorsque la guerre fut commencée avec la Russie, que le Danemark menaça d'envahir la Scanie et Gothembourg, ces mauvais citoyens se liguèrent avec l'ennemi de leur patrie; un grand nombre d'officiers entrèrent dans une négociation coupable avec Cathérine II et empêchèrent leur roi de profiter de ses premiers succès. Il menaçait déjà Pétersbourg, la capitale de son orgueilleuse rivale, et prouvait ainsi à l'Europe étonnée combien Pierre Ier,

qui n'a point été grand en tout, avait agi légèrement lorsqu'il avait établi la résidence des czars aux extrémités de son vaste empire, dans une province nouvellement conquise et dans une position si vulnérable. Cependant la conspiration qui arracha au roi de Suède une victoire qui paraissait assurée, lui donna une nouvelle occasion de montrer son énergie; il rassembla les officiers fidèles, raffermit le courage des soldats ébranlés par la défection de leurs chefs, fit arrêter les principaux séditieux, et parvint par des efforts inouïs à reprendre l'offensive; mais il eut encore à lutter sur mer et sur terre, pendant deux campagnes, contre les forces de l'empire russe. Enfin, en 1791, après avoir détruit presque entièrement la flottille ennemie dans un combat où il commandait en personne, il conclut une paix honorable et utile avec cette même impératrice qui faisait trembler le sultan au fond de son harem, et qui avait donné le royaume de Pologne à un de ses amants.

La révolution française était alors commencée; Gustave y prenait un double intérêt, comme roi et comme allié d'une maison à qui il avait de grandes obligations; il voulait rétablir son pouvoir, mais ses moyens étaient bien faibles pour une telle entreprise; il négocia donc avec toutes les grandes puissances, la Russie, la Prusse, l'Angleterre et l'Autriche ; celle-ci donnait le passage et les subsistances dans la Belgique; on devait débarquer une armée combinée de Russes et de Suédois: Ostende était le port désigné. Le roi de Suède avait sous ses ordres vingt mille Russes et douze mille de ses sujets, et l'Angleterre, qui ne s'était pas encore déclarée, aurait fourni secrètement des subsides. Ici le champ est libre aux conjectures : de quel poids cette diversion eût-elle été? eût-elle changé le cours des événements? On peut en douter. Ce qui est certain, c'est que ce prince, à la fois chevaleresque et éclairé, n'eût pas été séduit par les insinuations illusoires de Dumouriez, comme le fut Frédéric-Guillaume au camp de la Lune. L'intérêt n'eût pas corrompu Gustave, et il n'eût pas été dupe

d'une intrigue. On pouvait le vaincre sans doute, et dans le temps où nous vivons il paraît absurde de mettre ce résultat en question, mais ceux qui ont vu l'armée française à cette époque savent dans quel pitoyable état elle était sous tous les rapports, et que les chances étaient alors aussi défavorables pour elle qu'elles le sont peu aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, la fortune mit tout d'un coup un terme à ses vastes projets. Parmi les factieux de l'ordre de la noblesse à qui il avait fait grâce de la vie et à qui il avait eu l'imprudence de laisser la liberté, il se trouva des scélérats qui le firent lâchement périr. Il eut cela de commun avec notre Henri, à qui il ressemblait encore par l'esprit et la valeur, de mourir victime de sa clémence.

Le roi de Suède aimait passionnément la France et les Français, et ce nous est un grand honneur que, malgré les rivalités et les préjugés nationaux, tous les héros du Nord aient eu de l'estime et du goût pour nous. Il vint deux fois à Paris. Ce fut pendant son second voyage que j'eus l'honneur de le connaître ; il accompagnait souvent le roi Louis XVI à Rambouillet, où il y avait peu de monde ; il m'y témoigna beaucoup de bonté, et daigna même m'y raconter les détails de la révolution de 1772. Son récit fut simple, modeste et animé. Il est évident que, s'il n'eût pas réuni l'éloquence à la fermeté, tout était perdu. On n'avait pas osé essayer de gagner les troupes qui gardaient le sénat ; le roi, plutôt que de se servir de celles qui lui étaient dévouées pour livrer un combat dont l'issue était douteuse, et dont le succès même, payé de trop de sang, eût affligé son cœur, se rendit au grand corps de garde, harangua les soldats, et leur exposa avec tant de force les maux qui pesaient autant sur la patrie que sur lui-même que ses discours persuasifs les déterminèrent à le suivre et à chasser leurs communs oppresseurs. Ce dévouement généreux distingue la révolution de Suède de tous les événements du même genre que présente l'histoire moderne ; il lui donne un caractère de no-

blesse et de grandeur comparable à tout ce que l'antiquité nous a transmis de plus imposant. Quelle différence entre de pareils moyens et des intrigues subalternes et souterraines qui n'ont rien de grand que le résultat, ou des agitations populaires dont les instruments sont aussi vils que les chefs en sont criminels!

Gustave III était d'une taille ordinaire; ses traits étaient irréguliers, mais sa physionomie ouverte était très-expressive pour une figure du Nord. Ses yeux avaient autant de vivacité que peuvent en avoir des yeux bleus. Ses manières étaient aisées et gracieuses; il avait plus de noblesse que de dignité. Aucun prince n'était plus affable; on lui reprochait même de l'être trop, et d'être quelquefois un peu verbeux. Au reste, on convenait que sa conversation était vive, aimable et spirituelle. Il recherchait les gens d'esprit, mais plutôt les hommes du monde que les gens de lettres, ne se plaisait que dans la meilleure compagnie, et savait bien apprécier le charme que présentait alors la société de Paris. Il avait avec les dames une galanterie de bon goût; cependant ses formes avec elles étaient plus polies qu'empressées; même il s'était répandu sur son compte des bruits qui, je ne sais pourquoi, prêtent au ridicule, de ces bruits que les femmes apprécient avec une rapidité qui tient de l'instinct.

Il paraît qu'ils étaient fondés, et les personnes instruites croient à la réalité d'un événement bien singulier qui les confirme; mais de telles révélations n'appartiennent à l'histoire que dans les siècles suivants. Avec une grande élévation d'âme et un courage brillant, on remarquait, non sans étonnement, dans sa parure et dans celle de ses favoris, une certaine mollesse efféminée qui avait accrédité des soupçons peu favorables à ses mœurs; peut-être étaient-ils injustes, peut-être cette intimité suspecte tenait-elle à des associations mystiques plus communes dans le Nord que parmi nous. C'est dans de telles sociétés que les peuples septentrionaux se livrent à un enthou-

siasme qui contraste d'une manière étrange avec leur calme habituel. Là, tandis que ceux dont l'imagination exaltée se porte vers les idées religieuses s'égarent dans de folles élucubrations, ceux dont le cœur est sensible forment les nœuds d'une amitié qui, par sa vivacité, prend le caractère d'une véritable passion. Que Gustave III ait été membre d'une de ces associations (chose plus excusable dans un pays où l'illuminé Schvedemborg avait de si nombreux partisans), c'est ce dont il n'est pas permis de douter, puisque nous en avons la preuve dans ses lettres (1). Cette correspondance, imprimée depuis sa mort à Stockholm, sous les yeux et par les ordres du gouvernement, est un des monuments littéraires les plus curieux de ce siècle. Il fait plus d'honneur à ce prince que ne pourraient le faire toutes les oraisons funèbres. On y voit sa belle âme à découvert; on voit qu'il jouissait avec modération de la prospérité, qu'il soutenait le malheur avec une inébranlable fermeté, et, ce qui est bien plus admirable, c'est que, continuellement entouré d'ennemis et d'ingrats, il ne se livrait point à des passions haineuses, ou plutôt il n'éprouvait jamais ni haine, ni désir de vengeance. Toujours prêt à sacrifier sa tranquillité et à exposer ses jours pour le bonheur et la défense de ses sujets, Gustave ne pouvait pas être taxé d'égoïsme lorsqu'il montrait tant de

(1) Il écrivait au comte d'Oxenstiern, en date de Spa, du 24 juillet 1780 : « Je me flatte que vous vous portez bien, et que vous n'avez pas quitté les « hautes spéculations qui nous ont occupés depuis le mois de mars; elles ne « peuvent qu'intéresser tout homme d'esprit et sensible; mais il faut « éviter la susperstition, et ne point négliger les devoirs de ce monde en « cherchant *à faire la connaissance de l'autre*.... Malgré la dissipation de « Spa, les objets en question ne me sortent pas de la tête, et je meurs de « ne pouvoir en parler à personne. »

Dans une autre lettre il parle d'un billet par lequel on lui propose de se rendre dans un lieu indiqué pour y apprendre des choses inconnues, invitation qu'il accepte. Une note explicative dit que ce rendez-vous était en effet donné par une assemblée de visionnaires, mais que l'on parvint à empêcher le roi de s'y trouver.

chaleur pour les intérêts de la Suède ; il ne considérait point son royaume comme un patrimoine, une propriété que l'on doit chercher à améliorer et à agrandir, mais comme un noble dépôt que la Providence lui avait confié pour veiller en son nom sur plusieurs millions de ses semblables.

Les lettres du roi de Suède sont d'autant plus intéressantes qu'elles sont adressées à un grand nombre de personnes et qu'elles comprennent tout l'espace entre son adolescence et sa mort. La première, qu'il écrivit à l'âge de treize ans, renferme la preuve de sa bienfaisance, qui ne s'est jamais démentie. On le voit bientôt prendre une part active aux affaires ; il se distingue par son éloquence et sa fermeté dans les séances orageuses de la diète de 1768, et le sénat, cédant aux vœux de la nation, lui offre une voix délibérative dans ses assemblées. La lettre qui contient les motifs de son refus est remarquable ; elle prouve avec combien de discernement et de délicatesse il savait concilier ses devoirs envers sa patrie et ce qu'il devait à son père, qui était encore sur le trône ; on y reconnaît un cœur honnête et un esprit juste et raisonnable. Dès l'origine il désapprouva la révolution française connaissant bien le caractère de notre nation, il prévoyait que de grands changements amèneraient de grands malheurs. Voici ce qu'il écrivait en 1788 : « Pauvre « France ! on lui a donné la fièvre des notables, et bientôt les « états généraux vont lui donner le transport au cerveau. » Je trouve encore dans ce recueil une prédiction sur Rome qui s'est accomplie ; mais il a fallu tant d'événements improbables pour qu'elle le fût qu'elle me semble avoir l'air plutôt d'une prophétie que d'une conjecture raisonnée ; le lecteur en jugera : « Dans trente ans, la puissance des papes n'existera plus, « et Rome connaîtra encore de nouveaux maîtres. »

Les sentiments généreux que Gustave ne cessa jamais de manifester dans le commerce le plus intime, ses sollicitudes paternelles pour son peuple, épanchées dans le sein de l'amitié, donnent un caractère d'authenticité aux discours patriotiques

qu'il prononça dans différentes occasions et que l'on trouve dans la collection de ses œuvres. Les assurances qu'il donne à ses sujets de sa bienveillance et de son amour ne paraissent point une vaine formule, un protocole d'usage, et l'on y ajoute une foi entière quand elles viennent d'un prince dont on connaît le cœur et dont les actions prouvent les sentiments. Une éloquence vraiment royale distingue ces discours; l'on y admire de la dignité sans hauteur, de la grandeur sans enflure; c'est le langage d'un monarque qui gouverne un peuple fier, et qui veut le guider dans la route de la gloire et du bonheur en respectant ses droits.

Je crois que l'on me saura gré de citer les belles paroles qu'il adressa au comte de Bonde en le recevant dans l'ordre des Séraphins. Ce seigneur comptait des rois de Suède parmi ses aïeux. « Chevalier, lui dit Gustave, je vous confère « aujourd'hui une dignité que vos ancêtres, il y a cinq cents « ans, auraient pu conférer aux miens. Si les vicissitudes de la « fortune ont changé nos destinées, l'honneur que vous re- « cevez aujourd'hui prouve que vous n'avez pas dégénéré; car « c'est l'amour de la patrie qui constitue la véritable no- « blesse. »

Certes il y a de la grandeur à lever ainsi le voile dont les princes cherchent d'ordinaire à couvrir l'origine de leur pouvoir; cet aveu d'une ancienne infériorité, loin de dégrader le souverain, ajoute la considération personnelle au respect dû à son rang. Cette noble franchise est donc parfaitement d'accord avec la politique, et c'est placer la modestie à de gros intérêts, puisque l'on prouve par ce feint abaissement combien la fortune a eu raison de nous élever. Mais voilà de ces calculs que l'esprit seul n'indiquerait pas; ils partent du cœur.

Gustave III, en remplissant avec la plus scrupuleuse exactitude ses devoirs de souverain, trouvait encore le temps de cultiver les lettres. Il a composé un assez grand nombre de pièces de théâtre, représentées dans son palais avec tout le succès

que devait en attendre un auteur-roi. Sans partager l'enthousiasme de spectateurs courtisans, on lit avec intérêt la plupart de ses drames, dont le style et la conduite sont bien plus raisonnables que les pièces allemandes et anglaises ; on y reconnaît une véritable connaissance du cœur humain ; la morale en est pure, les images sont nobles et les sentiments élevés. Je ne connais dans aucun théâtre de mot plus sublime que cette réponse de l'opéra de Gustave Vasa : « Quelle consolation me restera-t-il ? « dit une princesse au désespoir. — Celle des grandes âmes, « de souffrir pour la vertu. » Cet opéra, joué avec le plus grand appareil et des décorations magnifiques, était un des plus beaux spectacles que l'on pût voir. Le lecture en est intéressante, et notre sévérité française n'y trouve à reprendre que l'apparition de plusieurs ombres et des songes mis en action. Cette imitation de Shakspeare, que le bon goût réprouve dans la tragédie, est plus excusable à l'opéra, où l'on cherche à émouvoir par les yeux. On dira peut-être que les ombres ne sont admissibles que dans les pièces dont les sujets sont tirés de la mythologie ; mais la doctrine des ombres et des évocations est de tous les temps ; elle est reçue chez tous les peuples et par toutes les religions ; païens, juifs, sauvages, déistes mêmes ont cru et croient encore aux apparitions. Au reste, il est juste d'ajouter que Gustave, en faisant paraître les ombres des victimes immolées par Christiern pour troubler le repos de ce tyran, ne les a placées que comme un accessoire qu'il est très-facile de retrancher, ce que l'on ne saurait dire de l'ombre de Ninus, qui, dans la *Sémiramis* de Voltaire, est essentielle à l'action.

Le roi de Suède écrivait presque toujours en français ; il était nourri de la lecture de nos bons auteurs, et notre littérature lui était si familière que, dans une de ses lettres, il donne le compte des vers d'une tragédie de Corneille. Son style est correct, clair et soutenu ; s'il est dénué d'élégance, il est en revanche rempli d'images brillantes et d'expressions énergiques. Il n'eut point, comme le grand Frédéric, son oncle, la

manie de faire des vers français; il savait que dans ce genre difficile le génie ne remplace pas la première éducation.

Au reste, il est bien digne de remarque que les seuls souverains des temps modernes qui ont fait des pièces de théâtre ont régné au fond du Nord, en Suède et en Russie. C'est que, dans ces contrées hyperboréennes, qu'il nous plaît d'appeler barbares, l'imagination est, en dépit d'un soleil horizontal, aussi riche et aussi brillante que dans le Midi; les productions de l'esprit y sont originales et grandes, c'est-à-dire marquées de l'empreinte du génie; j'oserais même dire, dût-on crier à l'anathème, que nos zones tempérées ne me semblent pas aussi favorisées par la nature, et, dans cette discussion orageuse, je ne voudrais répondre que par des faits aux raisonnements dont on ne manquerait pas de m'accabler. Je commencerais par établir une balance entre le Nord et le Midi; j'opposerais aux compositions d'Homère, de Virgile, du Tasse, du Camoëns, le sublime Ossian, les poésies erses et le fameux *Edda;* je leur opposerais surtout ce grand Milton. Archimède, par la plus hardie des suppositions, prétendait que, s'il avait un point fixe hors du monde, il pourrait le mouvoir; le poëte a réalisé la fiction du géomètre; il est sorti de l'univers, et son puissant génie a remué le ciel, l'enfer et la terre. Que pourrait-on trouver en France à mettre à côté de ces fortes conceptions? Des écrits élégants, spirituels, remplis de grâce et de goût, des imitations agréables, qui même surpassent quelquefois les modèles; enfin des ouvrages ingénieux et brillants, mais qui manquent toujours d'énergie et d'originalité. C'est encore pis chez les Allemands nos voisins; s'ils ont, avec autant d'esprit que nous, plus d'érudition et de mémoire, leurs froides rêveries, leur chimérique philosophie, leurs ténébreuses découvertes en *psychologie* n'ont rien de commun avec le génie, que l'on pourrait définir le sublime de la raison.

Il est donc prouvé par les faits que l'éloignement des pôles n'a pas plus d'influence sur la chaleur de l'esprit que sur l'in-

tensité du feu physique. Au milieu de l'Islande, l'Hécla brûle sous ses glaces éternelles comme le Vésuve sous le ciel ardent de Naples. Mais je ne veux pas insister plus longtemps, dans un morceau historique, sur une opinion qui pourrait paraître paradoxale ; je craindrais que cela ne diminuât la confiance que méritent mes récits.

LE COMTE DE FERSEN.

Le comte de Fersen, qui a péri en 1811 d'une manière si tragique à Stockholm, était un grand seigneur suédois dont la taille était haute et la figure régulière sans être expressive. Ses manières étaient nobles et simples. Sa conversation était peu animée, et il montrait plus de jugement que d'esprit. Il était circonspect avec les hommes et réservé avec les femmes, sérieux sans être triste. Sa figure et son air convenaient parfaitement à un héros de roman, mais non pas d'un roman français ; il n'en avait ni le brillant, ni la légèreté.

Le comte de Fersen, en grande faveur pendant plusieurs années à la cour de France, était assez avant dans la confiance du roi et de la reine pour avoir eu, dès l'origine, le secret du mémorable voyage de Varennes. Ce fut lui qui en dirigea les apprêts, ce fut son cocher qui conduisit la voiture de place dans laquelle Louis XVI et sa famille quittèrent Paris. Le comte les accompagna à cheval jusqu'à la première poste, d'où il regagna la route de Flandres par un chemin de traverse. Il était inconvenant, sous plus d'un rapport, que M. de Fersen occupât, dans cette occasion périlleuse, un poste qui devait appartenir à un grand seigneur français ; du moins fallait-il, puisque les choses étaient ainsi arrangées, qu'il conduisît le roi tout le voyage, au lieu de le laisser avec deux gardes du corps, hommes dévoués et courageux, sans doute, mais d'un grade tellement inférieur qu'ils ne pouvaient avoir aucune influence sur les déterminations du roi, qui ne les connaissait pas même de vue, tandis qu'une personne accoutumée à lui parler librement aurait pu lui faire prendre telle décision qui l'eût sauvé.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

La duchesse de Polignac était devenue favorite de la reine Marie-Antoinette d'Autriche par un singulier hasard. Cette anecdote tiendrait bien sa place dans des Mémoires, mais je ne veux pas la raconter ici. Au reste, cette grande faveur ne dura que peu d'années ; elle n'existait même plus lorsque la reine lui fit donner la place de gouvernante des enfants de France, quoique l'opinion publique, d'accord avec le désir du roi, désignât la duchesse de D**, dame respectable avant l'âge, depuis le modèle de toutes les vertus, et qui, à tous égards, devait l'emporter sur madame de Polignac. Celle-ci avait la plus céleste figure que l'on pût voir ; son regard, son sourire, tous ses traits étaient angéliques ; je ne dis point qu'elle ressemblât à ces anges que les Anglais représentent avec des cheveux blonds et des yeux d'un bleu clair, beautés un peu fades, comme presque toutes celles de leur pays ; elle avait une de ces têtes où Raphaël savait joindre une expression spirituelle à une douceur infinie. D'autres pouvaient exciter plus de surprise et plus d'admiration, mais on ne se lassait point de la regarder. Son caractère ne démentait point sa figure ; toujours égale, sereine, elle semblait contente de sa situation aussi bien que de ceux avec qui elle se trouvait. Sa conversation n'était point remarquable par des saillies, mais elle était raisonnable et enjouée ; jamais la malignité n'en faisait les frais ; enfin elle était calme sans être insipide, et aimable sans être piquante. On lui reprochait dans le monde d'être excessivement froide, peut-être même de ne pas montrer assez d'égards aux personnes qui venaient le dimanche lui rendre leurs devoirs. Ce n'était point l'effet d'un orgueil dédaigneux ; mais elle ne cachait

point assez l'ennui que lui causaient ces visites d'étiquette, auxquelles l'amitié n'avait aucune part. Tout le reste de la semaine elle menait une véritable vie de château ; une douzaine de personnes formaient, avec sa famille, sa société ; il y régnait une aimable liberté. On se rassemblait dans une grande salle de bois construite à l'extrémité de cette aile du palais qui regarde l'orangerie ; au fond il y avait un billard, à droite un piano, à gauche une table de quinze. On y jouait ou faisait de la musique, on causait ; jamais il n'était question d'intrigues ou de tracasseries, pas plus que si l'on eût été à deux cents lieues de la capitale et de la cour. Je me rappelle, avec un plaisir mêlé de regrets, les agréables soirées que j'y ai passées pendant les deux hivers qui ont précédé la Révolution.

Tout fut plus singulier qu'heureux dans la vie de la duchesse de Polignac. Sa faveur auprès de la reine tint à une circonstance bizarre, et, tant qu'elle dura, lui donna plus de sujétion que de jouissance. Sa nomination à la place de gouvernante des enfants de France fut encore plus extraordinaire, puisque la reine ne l'aimait plus à cette époque ; mais le baron de Besenval sut lui persuader qu'un autre choix ferait croire qu'elle n'avait pas assez de crédit pour faire donner cette grande place à celle que l'on regardait comme son amie. Madame de Polignac jouissait d'une grande fortune, il est vrai, mais elle était retenue contre son gré à Versailles, et elle aurait fait volontiers le sacrifice de ses richesses pour vivre libre et dans l'aisance à Paris. Enfin, ce qu'il y eut de plus triste pour elle, c'est qu'elle partagea l'animadversion presque générale dont, à l'époque de la Révolution, la reine devint malheureusement l'objet. Le public, ou plutôt le peuple, mal instruit, la croyait encore sa favorite, et attribuait à ses conseils et à ses déprédations les maux qui pesaient sur la France, au lieu d'en accuser l'impéritie des ministres, bien plus funeste que la prodigalité des princes, qui d'ailleurs sous ce règne fut bien moindre que sous les précé-

dents. On allait même jusqu'à la comparer à cette fameuse Italienne (1), confidente artificieuse et intéressée de Marie de Médicis, elle dont le cœur était noble et doux comme la figure. Elle fut donc obligée de se soustraire par la fuite à la fureur populaire, plus de deux ans avant la proscription générale, et mourut dans un exil prématuré.

(1) Éléonore Galigaï, maréchale d'Ancre.

LE BARON DE BESENVAL.

Le baron de Besenval était un officier suisse qui avait servi avec distinction pendant la guerre de Sept-Ans ; il joignait à l'intrépidité qui de tous temps a caractérisé sa nation ce feu de valeur qui paraît appartenir à la nôtre ; il avait une belle taille, une figure agréable, de l'esprit, de l'audace : que faut-il de plus pour réussir ? Aussi avait-il eu beaucoup de succès auprès des femmes. Cependant ses manières avec elles étaient trop libres, et sa galanterie était de mauvais ton ; même entre hommes sa conversation était plus cynique que piquante, et sa gaieté plus railleuse qu'enjouée. Le hasard l'avait très-bien servi pour son avancement. Lorsque le comte d'Artois fut nommé colonel général des Suisses, M. de Besenval profita de son grade dans le régiment des gardes, qui le mettait en rapport avec ce jeune prince, pour s'insinuer dans ses bonnes grâces. Il parvint bientôt à se faire admettre dans la société intime de la reine. Mêlant alors la flatterie à des maximes pernicieuses qu'il débitait avec une assurance faite pour imposer à une princesse sans expérience, il acquit sur elle un ascendant funeste, et que je regarde même, ainsi que plusieurs personnes à portée d'en juger, comme une des principales causes de sa perte. En effet, la reine, avec un très-bon cœur, avait un malheureux penchant pour la moquerie. Il applaudit à ce défaut, que l'on pourrait presque appeler vice dans un tel rang. La conséquence fut l'éloignement de tout ce qu'il y avait à la cour de femmes respectables, dont la raison et les conseils eussent été si nécessaires. Dans l'âge des plaisirs et de la frivolité, dans l'ivresse du pouvoir suprême, la reine n'aimait point à se contraindre ; l'étiquette et les cérémonies lui causaient de l'impatience et de-

l'ennui. On lui prouva qu'il y avait de la duperie à ne pas rendre sa condition aussi heureuse que celle de ses premiers sujets, dont la société faisait les délices; que, dans un siècle aussi éclairé, où l'on faisait justice de tous les préjugés, les souverains devaient s'affranchir de ces entraves gênantes que la coutume leur imposait; enfin, qu'il était ridicule de penser que l'obéissance des peuples tînt au plus ou moins d'heures que la famille royale passait dans un cercle de courtisans ennuyeux et ennuyés. Des maximes aussi commodes dans la bouche d'un homme qui avait de l'expérience et de l'esprit étaient faites pour séduire ; elles bannirent tous les scrupules. Malheureusement le roi, à qui ses goûts simples et sa timidité naturelle donnaient de l'éloignement pour la représentation, ne s'opposa point à ces changements, qu'on lui présenta même comme favorables à l'économie. Plusieurs charges furent supprimées, et l'on n'exigea plus ou plutôt l'on ne permit plus le service de presque toutes les autres. Excepté quelques favoris, que le caprice ou l'intrigue désigna, tout le monde fut exclu ; le rang, les services, la considération, la haute naissance ne furent plus des titres pour être admis dans l'intimité de la famille royale ; seulement, le dimanche, les personnes présentées pouvaient pendant quelques instants voir les princes. Mais elles se dégoûtèrent, pour la plupart, de cette inutile corvée, dont on ne leur savait aucun gré ; elles reconnurent, à leur tour, qu'il y avait de la duperie à venir de si loin pour n'être pas mieux accueillies, et s'en dispensèrent ou ne vinrent que de loin à loin. L'ambition et la cupidité n'en furent pas moins actives ; mais on chercha à se faire des protecteurs parmi les personnes en crédit, et les grâces s'obtinrent de la seconde main. Ainsi Versailles, ce théâtre de la magnificence de Louis XIV, où l'on venait avec tant d'empressement, de toute l'Europe, prendre des leçons de bon goût et de politesse, n'était plus qu'une petite ville de province où l'on n'allait qu'avec répugnance et dont on s'enfuyait le plus vite possible. Mais tout se tient dans une monarchie ;

la cour, naturellement composée de ce qu'il y a de plus considérable dans la nation, est le lien nécessaire entre le peuple et le trône. Lorsque cet intermédiaire fut détruit, le roi et sa famille se trouvèrent isolés et privés de leur appui naturel ; car le devoir de sujet, la fidélité, l'intérêt même ont bien moins d'influence sur la plupart des hommes qu'un attachement personnel dont le dévouement ne connaît point de bornes. Enfin un tyran a des ennemis, mais il ne manque pas de partisans, au lieu qu'un monarque sans cour est un grand arbre déraciné que le moindre coup de vent renverse.

Il est d'autant plus fâcheux que la reine ait suivi des conseils funestes, qui lui aliénèrent une nation dont elle avait été l'idole dans les commencements, qu'elle semblait destinée par la nature à tenir la première cour du monde. Jamais princesse ne joignit autant de grâce à la dignité qui convient à un rang si élevé ; ses manières étaient aussi nobles qu'affables, et, sans avoir un esprit très-étendu, elle avait cette mémoire obligeante dont on sait un gré infini aux princes et qui leur gagne plus de cœurs que les bienfaits.

Le roi, son époux, n'avait pas été aussi favorisé par la nature ; mais l'expérience a prouvé que la dignité dans les souverains suffit pour contenir leurs sujets dans la subordination convenable, et qu'elle remplace, jusqu'à un certain point, les qualités qui d'elles-mêmes inspirent le respect. Je ne parlerai pas de Louis XIV, de ce prince si longtemps l'arbitre de l'Europe, beau, aimable et magnifique, admiré des deux sexes, et dont tout l'extérieur était si noble et si imposant qu'il semblait destiné, entre tous les autres hommes, à l'honneur du commandement : un tel roi ne pouvait manquer d'être respecté. Mais Louis XV n'avait qu'une partie des avantages de son aïeul ; il eut pourtant aussi une époque d'éclat et de gloire ; les victoires du maréchal de Saxe, remportées en sa présence et sous ses auspices, la modération généreuse, peut-être même excessive, qu'il montra lors de la paix d'Aix-la-Chapelle, l'a-

vaient rendu l'idole de ses sujets; ils lui avaient même décerné le doux nom de *Bien-aimé,* titre le plus flatteur dont l'histoire fasse mention. Mais ces sentiments changèrent totalement pendant les quinze dernières années de son règne. La dépendance servile où madame de Pompadour sut le retenir, les revers de la guerre de Sept-Ans, qu'on attribua, avec raison, à cet assujettissement, les impôts exorbitants, les querelles du parlement, que le fanatisme envenima encore, enfin ses débauches effrénées, lui firent perdre l'estime et l'affection de ses peuples. Et cependant le soin qu'il eut de maintenir sa dignité l'empêcha de tomber dans l'avilissement. Par là il remplit du moins le devoir le plus important d'un monarque, celui de faire respecter la royauté. Et ne croyez pas que, pour parvenir à ce but, il ait eu besoin d'employer des mesures tyranniques ou même sévères; l'observation exacte des bienséances de cour, le maintien strict des formes antiques et de l'appareil qui entourait le trône lui suffirent. Si parfois (et bien rarement) quelqu'un s'écarta en sa présence du respect qu'il lui devait, le ridicule fut l'arme dont il se servit pour réprimer cet indiscret, sachant qu'elle est plus redoutable aux Français que la plus forte réprimande, peut-être qu'un exil momentané. Je ne rappellerai point ici sa réponse si piquante au comte de L*** qui revenait de Londres entiché d'anglomanie : elle est connue; celle qu'il fit au peintre La Tour l'est moins, et, ce qu'il y a d'assez singulier, c'est aussi un jeu de mots. Le roi se faisait peindre par lui; pour se désennuyer, il lui demanda ce que l'on disait de nouveau à Paris. C'était vers 1760, époque de nos plus grands désastres sur terre et sur mer; La Tour dit que l'on était mécontent, que les affaires publiques allaient mal. « Elles peuvent se rétablir, répondit le roi un peu ému. — Comment voulez-vous? reprit La Tour sans s'en apercevoir, nous n'avons plus de marine. — Vous oubliez celles de Vernet, » repartit le monarque en lui lançant un regard

qui remit le peintre à sa place et le rendit ridicule aux yeux de tous les assistants.

Louis XV avait les plus beaux yeux du monde, et une singulière dignité dans le regard, telle que j'en fus frappé, quoique je fusse encore enfant quand je le vis Ce regard, et l'habit d'étoffe d'or dont il était revêtu ce jour-là, se réunirent même dans mon imagination à l'idée d'un grand roi, sans pouvoir en être séparés, jusqu'au moment où je vis le grand Frédéric, qui avait aussi des yeux superbes et le plus noble regard. La seule différence, c'est qu'au lieu d'étoffes d'or il portait un vieil uniforme tout usé ; mais le héros brillait à travers les trous de son habit.

Louis XVI n'avait point, comme les deux rois ses prédécesseurs, un extérieur imposant; cependant il n'y avait rien dans sa personne qui dérogeât à la dignité suprême dont il était revêtu ; c'étaient plutôt ses manières que sa configuration qui manquaient de noblesse, car il était grand et bien proportionné. Ses mœurs irréprochables commandaient l'estime, et ses vertus privées méritaient tous les respects; mais il n'avait ni l'éclat qui impose, ni la grâce qui séduit, ni la fermeté qui contient. Ces moyens si puissants pour gouverner les hommes, et plus particulièrement les Français, lui manquaient absolument. Raison de plus pour tenir constamment ses sujets à une distance respectueuse, et pour ne jamais déposer le diadème, dont l'éclat éblouissant empêche de distinguer les imperfections de celui qui le porte. Mais, par une étrange fatalité, l'appareil de la cour, l'étiquette, qui paraît si puérile aux esprits superficiels, et qui est cependant le seul moyen de prévenir la confusion des rangs, ne furent jamais plus nécessaires que sous le règne du prince qui les abolit (1).

(1) On s'étonnera peut-être de me voir attacher tant d'importance à la dignité extérieure dans un monarque, c'est-à dire dans celui qui peut disposer de la fortune, de la liberté et par conséquent de la vie de tous

Cette digression est étrangère à M. de Besenval, je le sais; mais elle ne l'est point au principal objet que je me suis proposé en prenant la plume, la peinture des mœurs et de l'esprit national. Terminons cet article.

M. de Besenval a laissé quatre volumes d'anecdotes et de Mémoires, publiés très-indiscrètement quelques années après sa mort, ils n'ajoutent rien à l'opinion que l'on avait de sa capacité et de son esprit, et ils ne confirment que trop celle qu'avaient tous ceux qui le connaissaient du relâchement de ses principes, ou, pour dire le mot, de son immoralité. Les aventures galantes qu'il raconte, et qui sont loin d'être toutes avérées, sont fâcheuses pour les familles distinguées qu'elles concernent, et les réflexions scandaleuses qui les accompagnent le sont encore plus pour sa mémoire. Cependant l'intimité dans laquelle l'auteur a vécu pendant tant d'années avec les princes, les ministres et les principaux personnages de la cour, l'avait mis à portée de connaître les causes de la plupart des événements, et personne n'aurait pu faire mieux que lui la peinture exacte et animée de la fin du règne de Louis XV et de tout celui de son successeur. Mais, dans les différents morceaux sans choix et sans liaison qu'il a écrits, on voit percer la partialité la plus révoltante; il ne parle que dans les termes du mépris et de la haine de M. d'Aiguillon, dont personne ne conteste les talents; il aggrave les torts de Louis XV et nie ses qualités, qui étaient

ceux qui l'entourent. Au premier abord, il paraîtrait que, loin d'être tenté de s'émanciper devant un si formidable pouvoir, on devrait avoir continuellement besoin d'être rassuré; mais quoi! il existe un autre monarque bien plus puissant, dont l'empire est bien plus étendu, et dont l'inévitable vengeance est aussi durable que terrible, Dieu enfin, et cependant craint-on de l'offenser? Remarquez que je ne parle pas des fautes causées par l'entraînement des passions, ni des désordres de l'impie; je parle de l'irrévérence avec laquelle on traite si souvent l'Arbitre éternel de nos destinées. Oh! politiques, si vous ne faites point entrer dans vos calculs l'inconséquence humaine, vous êtes bien inconséquents vous-mêmes!

très-réelles ; il exagère, au contraire, celles du duc de Choiseul et de ses autres amis ; mais celui qu'il traite le mieux, c'est lui-même : il a tout prédit, tout prévu, fait et défait les ministres. La vérité est qu'il a contribué à la nomination du maréchal de Ségur, et qu'il a décidé celle de la duchesse de Polignac.

Comme écrivain il est à la fois sec et diffus ; ses portraits sont trop longs, et aucun n'est achevé ; il y a des traits de ressemblance, mais l'ensemble est toujours manqué. Sans jamais s'élever à des considérations générales, il se noie dans des détails de guerre ou d'intrigue, et se complaît à montrer combien il possédait cette adresse si commune chez ses compatriotes, qui, sous un extérieur épais et balourd, sont d'ordinaire bien plus fins que les Français. Ceux-ci ne le sont que par moment, et abandonnent par légèreté ou inconstance le fruit de longs travaux. Les Suisses, au contraire, joignent le calme des peuples du Nord et la persévérance des Allemands à la finesse de leurs voisins du Midi. Malgré tous ces défauts, ceux qui n'ont point connu l'ancienne cour pourront lire avec fruit les Mémoires du baron de Besenval ; ils y trouveront une vérité de couleur qui n'existe pas, qui ne saurait exister dans les ouvrages de ces écrivains qui se mêlent de peindre les caractères de princes dont ils n'ont jamais dépassé la première antichambre. Ici les motifs sont quelquefois supposés, les allégations souvent malicieuses ; mais tout ce que l'auteur dit avoir vu est vrai, les détails qu'il rapporte sont exacts ; sans être intéressants en eux-mêmes, ils le sont sous le rapport des opinions et des coutumes d'un siècle que la Révolution semble avoir séparé de nous par un long intervalle, et sur lequel on se trompe d'autant plus aisément que les anciens noms subsistent pendant que les choses sont entièrement changées.

M. DE MALESHERBES.

Le docteur Johnson, que les Anglais comparent, pour l'esprit et la fécondité, à Voltaire, dit quelque part, en parlant de la grande muraille de la Chine, que le petit-fils d'un homme qui l'aurait vue pourrait encore tirer quelque vanité de cette circonstance. Cette exagération orientale, comme le sujet, me paraîtrait plus excusable si, au lieu des monuments, elle s'appliquait aux grands hommes; pour moi, j'avoue que je suis fier d'avoir vu plusieurs personnages illustres, même sans avoir été honoré de leur amitié. Je sais bien que, pour les avoir contemplés, pour les avoir entendus, on n'en est pas plus recommandable; mais ne tirons-nous pas vanité de choses qui ne nous ont pas coûté davantage et qui ne nous rendent pas meilleurs, des dons de la fortune et des hasards de la naissance? J'ajouterai même que, si le souvenir des traits et des paroles des hommes vertueux, en gravant leur image plus profondément dans notre cœur, nous porte d'autant plus à les imiter, il n'est pas indifférent de les avoir connus.

Ces réflexions me sont venues en pensant à M. de Malesherbes. J'ai vu plusieurs fois cet illustre vieillard, et je me rappelle sa figure ouverte et calme et son air un peu distrait. Ses principes étaient sévères et sa société était douce; magistrat intègre, père tendre, ami zélé, il jouissait de l'estime générale et de la bienveillance universelle. Tout, dans sa vie publique et privée, avait été bon et honorable; mais l'éclat extraordinaire que jeta la fin de sa carrière a, pour ainsi dire, placé tout le reste dans l'ombre, et l'imagination ne s'y arrête pas.

L'histoire a conservé un grand nombre de traits de dévouement qui honorent l'humanité. Des citoyens se sont sacrifiés pour leur pays, des rois se sont immolés pour le salut de leurs peuples, et tous les jours des milliers de héros obscurs affrontent les plus imminents périls pour servir la patrie ou le souverain, qui, dans les monarchies, ne fait qu'un avec l'État. Entre ces belles actions, ce qui distingue celle de M. de Malesherbes, c'est l'absence de tous les motifs qui excitent ordinairement les hommes et qui les portent à des résolutions courageuses. En effet, on ne saurait attribuer son dévouement généreux à un de ces élans de patriotisme si commun chez les anciens, et qui était chez eux poussé jusqu'au fanatisme ; ce n'était pas non plus l'amour de la gloire ou l'ambition, passions qui portent à de si grands sacrifices ; l'honneur, ce tyran impérieux qui se fait obéir en menaçant de la honte, bien plus redoutable que la mort, n'exigeait rien de lui ; enfin, il ne fut pas entraîné par une de ces amitiés vives et fortes, si rares entre des égaux, impossibles lorsqu'il y a une grande inégalité de rang, surtout dans l'occasion dont il s'agit, puisque l'étiquette de la cour de France s'opposait à ce que la haute robe eût aucune intimité avec la famille royale, la noblesse militaire étant seule admise aux chasses et aux soupers, où les princes se familiarisaient avec elle. Il est bien vrai que M. de Malesherbes, ayant été quelque temps ministre, avait été à portée d'apprécier le cœur du roi et de connaître ses intentions bienfaisantes ; mais ce sentiment n'est point de l'amitié. Quels furent donc les motifs de cette courageuse détermination ? Une pieuse fidélité envers un souverain déchu sans être dégradé, une noble pitié pour le malheur.

La simplicité de la forme releva merveilleusement la beauté de l'action : point d'enthousiasme, point de bravade. Il plaida cette cause mémorable comme si elle eût pu être gagnée, moins sans doute dans l'espoir de sauver son royal client que pour se procurer un accès auprès de lui, et pour lui offrir la seule

consolation digne de lui, les épanchements d'un cœur vertueux et sensible.

L'héroïsme calme n'excite pas seulement notre admiration, il nous inspire une affection personnelle pour celui qui développe à nos yeux un si beau caractère, et ce sentiment n'a rien que de juste; car l'on ne peut réellement compter que sur un courage désintéressé et pur dans ses motifs, qui ne doit rien à l'exemple, aux circonstances, ou à la vivacité des passions. Un ancien a dit, en parlant de Caton, que la lutte d'un homme vertueux aux prises avec l'infortune était un spectacle digne de fixer les regards de la Divinité; l'on pourrait ajouter que celui qui se présente de lui-même à un danger imminent, par vertu, qui l'affronte avec une héroïque fermeté, en est la plus parfaite image.

LE CARDINAL DE ROHAN.

Le cardinal de Rohan, celui que la malheureuse et singulière affaire du collier n'a rendu que trop fameux, avait une belle taille, une figure noble et des manières agréables. Il aimait le monde et il y avait des succès. On ne pouvait lui refuser de l'esprit; mais, pour du jugement, il en était totalement dépourvu. Une ambition fort au-dessus de sa capacité lui avait fait désirer l'ambassade de Vienne, et le crédit de madame de Marsan la lui avait fait donner, à l'exclusion du baron de Breteuil, qui était déjà nommé. Pendant que le cardinal de Rohan, qui s'appelait alors le prince Louis, remplissait ce poste important, et qu'il était plus occupé d'étaler un grand faste et de jouir de la société de Vienne, une des plus aimables de l'Europe, que des affaires diplomatiques, le partage de la Pologne se tramait à son insu. Je ne sais si le cabinet de Versailles aurait eu la fermeté de s'y opposer; mais cela n'excuse point l'ambassadeur, qui devait avertir d'un pareil événement. Il eut encore la maladresse d'écrire d'une manière défavorable sur le compte de la jeune princesse destinée à régner sur la France; elle le sut, ne lui pardonna point, et ce fut une des causes de l'infortune du cardinal; mais la principale fut certainement une inconcevable crédulité, qui le rendit la victime ridicule de la plus impudente supercherie que l'on ait jamais tentée. Cette crédulité est réellement le nœud de toute l'affaire, et dispense de recourir aux explications non moins incroyables que la malignité n'a pas manqué de suggérer. Je puis moi-même en fournir une preuve. Je dînais chez lui, l'année qui précéda sa catastrophe; on parla de Cagliostro, qui habitait alors Strasbourg, dont les Rohans étaient, depuis près d'un siècle, évê-

ques d'oncles en neveux. Le cardinal nous dit que cet homme était extraordinaire, qu'il était grand chimiste et bon médecin, qu'il donnait des conseils et des remèdes *gratis,* et que même il assistait les pauvres malades. A l'égard de sa dépense, qui était considérable, on ne lui connaissait point de revenus ; tout ce que l'on savait, c'est qu'à la fin de chaque mois il s'enfermait pendant deux fois vingt-quatre heures, et qu'en sortant de cette retraite, il envoyait vendre chez un orfévre un lingot d'or dont le prix lui servait à s'acquitter envers tous ceux à qui il se trouvait devoir. Ce récit que le cardinal fit d'un air persuadé, ne produisit pas le même effet sur l'assemblée. Pour donner plus de poids à son opinion il ajouta : « Je ne l'ai « point vu faire de l'or; mais quant au lingot qu'il fait vendre « tous les mois, cela est positif; et voici un homme, dit-il en « interpellant le chasseur qui était derrière lui, qui l'a servi « pendant près d'un an et qui pourra vous le certifier. » En effet, ce domestique nous raconta comme quoi Cagliostro, son ancien maître, lui avait souvent donné un morceau d'or gros comme son poing à porter chez un orfévre qu'il nomma ; que celui-ci essayait le lingot sur la pierre ponce, et que l'or était presque toujours plus fin que celui des louis. Ce singulier témoignage du chasseur me revint dans la mémoire lorsque l'affaire du collier éclata, et j'y trouvai une preuve manifeste de l'intrigue que le charlatan avait montée de longue main pour faire tomber le cardinal dans ses filets, en même temps que de la crédulité excessive de ce prélat. Assurément personne n'avait moins besoin que lui de la pierre philosophale : le produit de ses bénéfices était immense. Il possédait l'évêché de Strasbourg, un des plus riches de la chrétienté, et qui rapportait au moins six cent mille livres de rente; il avait, en outre, l'abbaye de Saint-Vast d'Arras, dont le revenu était si considérable que les moines lui ayant proposé de lui donner, pour sa part, mille louis le premier de chaque mois, il avait refusé ce compromis comme trop inférieur à ce qu'il était en droit d'exiger. En Auvergne, il

avait encore une abbaye de quatre-vingt mille livres de rente, son traitement de grand-aumônier, etc., etc. Malgré ses énormes richesses, le cardinal de Rohan était endetté : il semble que le défaut d'économie, ou plutôt la prodigalité, soit une maladie héréditaire chez les personnes de cette maison, qui d'ailleurs a produit des hommes d'un grand mérite, et même un héros, car l'histoire a donné ce titre au duc Henri de Rohan, qui vivait au seizième siècle. On se ressouvient encore en Alsace des profusions du cardinal évêque de Strasbourg, oncle de celui dont je parle; il passait plusieurs mois de l'année dans son château de Saverne, où il recevait jusqu'à deux cents maîtres. La liberté qu'il y avait introduite avait dégénéré dans une telle licence que plusieurs personnes se réunissaient pour se faire servir chez elles et ne paraissaient point dans le salon; il y en avait même qui venaient passer plusieurs jours au château sans voir le maître de la maison. De nos jours, le maréchal de Soubise avait cinq cent mille livres de rente qui ne lui suffisaient pas. Dans le nombre de ses dépenses j'en citerai une qui se renouvelait tous les ans, lorsque le roi venait se rafraîchir dans sa maison de Saint-Ouen après le tiré; on lui servait une omelette d'œufs de faisans, de perdrix rouges, et d'autres ingrédients si chers que l'omelette revenait à vingt-cinq louis : c'était un prix fait; le reste était à proportion. Pour en revenir au cardinal, c'était plutôt l'extrême désordre que le luxe qui le dérangeait. Je ne répéterai point ici ce que l'on peut voir sur son procès dans tous les Mémoires du temps; je dirai seulement que la cour trouva moyen, par les plus fausses démarches, de le réconcilier avec le public, que sa conduite imprudente et ses liaisons scandaleuses avaient naturellement choqué. La haine violente et maladroite de ses ennemis le servit mieux que le zèle de ses amis. Lorsqu'on vit arrêter dans les appartements du roi un cardinal revêtu de ses habits pontificaux, la France, l'Europe, attentives, crurent à une conspiration, à un crime d'État trop imminent pour souffrir le

moindre délai; mais lorsqu'on vit qu'il n'était question que de l'intrigue subalterne d'un charlatan et d'une friponne, qui s'étaient concertés pour escroquer de l'argent à un homme crédule et vain, les gens sages trouvèrent le ministère presque aussi blâmable que le cardinal. Le nom de la reine avait été compromis ; l'éclat que l'on fit compromit sa réputation, et le procès qui s'en suivit nuisit plus à sa considération que tous les libelles publiés à cette époque contre elle.

La conduite du cardinal de Rohan pendant la Révolution fut extrêmement honorable et fit oublier ses anciens torts. Retiré dans sa principauté sur la rive droite du Rhin, il y exerça l'hospitalité la plus généreuse, et prouva que la légèreté de sa tête n'influait point sur la bonté de son cœur et sur la noblesse de son caractère.

LE DUC DE GUINES.

Le duc de Guines avait été ambassadeur à Berlin avant d'être envoyé en Angleterre. Il avait plus d'esprit et surtout plus d'adresse que le cardinal de Rohan, et la reine avait autant de goût pour lui qu'elle avait d'aversion pour le cardinal. Il était plus flatteur pour son amour-propre d'avoir plu au grand Frédéric, qui l'admit dans sa société intime et qui faisait souvent de la musique avec lui; car ils jouaient tous deux de la flûte dans une grande perfection. A Versailles il passait pour un des hommes les plus aimables de la cour; et, en effet, il avait une plaisanterie fine et piquante plutôt que satirique; le persiflage était son fort, et sa gravité alors était imperturbable.

Le duc de Guines avait rapporté de ses voyages des histoires très-plaisantes dont il amusait nos princes; elles sont d'un genre trop libre pour figurer ici; mais je puis raconter une aventure de bal de l'Opéra qui fera connaître la tournure de son esprit. Pendant tout un carnaval M. de Guines s'était diverti à intriguer deux jeunes dames très-aimables, et il avait mis tant de circonspection dans ses propos qu'il leur avait été impossible de le reconnaître. Cependant, à force d'importunités, elles avaient obtenu qu'il se nommerait au dernier bal. Ce jour fatal arrivé, le masque reparaît à l'heure accoutumée, mais avec tous les signes d'une profonde mélancolie; il demande, il supplie que l'on n'exige point l'exécution d'une promesse faite trop inconsidérément; il conjure ces dames de lui laisser un secret dont dépend son honneur et peut-être sa vie. Toutes ces instances ne font que redoubler leur curiosité; elles insistent, il cède; et, après leur avoir fait jurer qu'elles

garderaient le plus inviolable silence, il entre avec elles dans une loge des premières. J'aurais dû dire, pour l'intelligence de l'histoire, que, dans l'automne qui précédait ce carnaval, un assassinat affreux avait été commis à quelques lieues de Paris, avec des circonstances atroces; que le meurtrier, homme au-dessus du commun, était connu, mais qu'il avait échappé jusqu'alors aux poursuites de la justice. Ce fut le nom de ce personnage odieux que le duc de Guines jugea à propos de prendre. « Je suis, dit-il avec un profond soupir et d'une voix sombre, un misérable indigne de pitié. Le tendre intérêt que vous me témoignez va se changer en horreur; n'importe, je l'ai promis... vous l'exigez... Je suis le malheureux N., ce meurtrier... » Il n'eut pas besoin d'en dire davantage; les deux dames se levèrent en criant : « Le scélérat! le monstre! qu'on l'arrête! — Calmez-vous, Mesdames, leur dit le duc de Guines en se démasquant; j'ai voulu savoir jusqu'à quel point on pouvait compter sur vos promesses et sur votre discrétion. » Cette plaisanterie eut beaucoup de succès.

Le duc de Guines, qui savait si bien donner des ridicules, avait lui-même un singulier travers. Il était assez gros et engraissait tous les jours; en dépit de la nature il voulait paraître mince et portait des vêtements extrêmement serrés. Il poussa cette manie si loin qu'il avait, pour chaque habit, deux culottes différemment coupées. Lorsqu'il faisait sa toilette, son valet de chambre lui demandait gravement : « Monsieur le duc s'asseoit-il aujourd'hui? » Lorsqu'il devait rester debout, il montait sur deux chaises et descendait dans sa culotte, tenue par deux de ses gens. A quoi sert l'esprit?

LE MARQUIS DE CONFLANS.

Le marquis de Conflans, fils du maréchal d'Armentières, est le seul homme singulier que j'aie vu en France, pays où la folie est assez commune, mais où la singularité est rare. Il ne disait rien, ne faisait rien comme un autre, et cependant il n'était jamais ridicule ; seul de tous les hommes de son temps, il ne portait point de poudre, et la raison qu'il en donnait était étonnante, mais vraie. Sa tête fumait, et il y ressentait des douleurs insupportables.

M. de Conflans était grand et bien fait ; sa taille annonçait de la force, ainsi que sa voix et son air assuré. Son esprit était entreprenant et décidé ; en tout il paraissait né pour commander, car le ton de supériorité qu'il prenait toujours ne choquait personne ; il s'exprimait bien, allait droit au fait, et ses actions, ainsi que ses discours, avaient une aisance particulière ; ses manières étaient nobles et graves, ce qui rendait ses plaisanteries d'autant plus piquantes. Malheureusement ses mœurs étaient loin d'être irréprochables, et il ne s'enivrait que trop souvent, dans un siècle où cette détestable manie était heureusement reléguée parmi le bas peuple. Il avait servi avec une grande distinction dans les troupes légères, et c'était là qu'il avait contracté cette mauvaise habitude ; dans les excès comme dans tout le reste il ne souffrait point qu'on le surpassât. On aurait pu dire que c'était un Lovelace militaire. A un repas de corps où il se trouvait, un vieil officier de hussards se servait d'un verre qui tenait près d'une pinte ; M. de Conflans se fait ôter une de ses bottes, la remplit de vin, et la boit à sa santé. Le comte de Lautrec se faisait suivre par un jeune loup en guise de chien. M. de Conflans achète un de ces ours

qui dansent, et l'établit gravement derrière sa chaise, en habit de hussard, avec une assiette entre ses pattes de devant.

Personne ne réussissait mieux que M. de Conflans à tous les exercices qui demandent de la force et de l'adresse ; il montait bien à cheval et était un habile chasseur. Le roi, qui avait la passion de la chasse, se prit d'affection pour le marquis de Conflans, dont la franchise plaisait d'ailleurs à sa bonhomie ; c'était même celui de ses courtisans qu'il aimait le plus. Un fait dont j'ai été témoin en servira de preuve. Un jour, à Rambouillet, le roi était rentré sans avoir pris le cerf ; mais M. de Conflans était resté à sa poursuite, malgré le mauvais temps, avec une partie de l'équipage ; il arriva au milieu du souper, apportant le pied. Le roi, enchanté, l'embrassa et le fit asseoir à côté de lui. Cette caresse sans exemple, car Louis XVI n'était point démonstratif, étonna tout le monde et fit juger combien son goût était vif pour lui. Il ne s'est jamais démenti ; mais je dois ajouter un trait bien fait pour confirmer l'opinion que l'on a toujours eue des principes austères de ce vertueux et infortuné monarque. Il avait fait monter M. de Conflans, suivant son usage, dans son carrosse pour aller au rendez-vous de chasse ; la conversation tomba sur la vie licencieuse que mènent à la guerre les troupes légères, et l'on plaisantait M. de Conflans sur ces déprédations, qu'il est, dans le fait, presque impossible d'éviter au milieu de mouvements continuels et aux avant-postes, où les distributions de vivres et de fourrages ne peuvent être régulièrement faites, et qui ne deviennent très-blâmables que lorsqu'elles s'étendent à des objets qui ne sont point indispensables au service. M. de Conflans, que son caractère noble et généreux mettait au-dessus de tout reproche de ce genre, répondit sur le même ton de plaisanterie ; mais le roi, trompé par son air sérieux, trouva qu'il traitait la chose trop légèrement ; il en parut visiblement affecté, et l'on remarqua qu'il ne lui parla pas une seule fois de toute la journée.

LE COMTE D'ARANDA.

Le comte d'Aranda, que nous avons vu longtemps ambassadeur en France, avait été premier ministre en Espagne, et son administration avait été remarquable par son énergie et son intégrité. Il avait plus de jugement que d'esprit, plus de tête que d'habileté ; mais son inébranlable fermeté suppléait à tout. Toujours le même dans les relations publiques et privées, il avait de la dignité sans arrogance, de la gravité sans lenteur ; il était impénétrable sans être mystérieux ; enfin c'était une de ces âmes de fer que son pays seul produit. La légèreté française, la persévérance germanique, l'astuce italienne, rien ne pouvait l'émouvoir ni lui faire perdre de vue le but où il tendait ; aussi n'y avait-il pas un moment de la journée où il cessât ses fonctions. Aucune de ses actions, aucun de ses discours, même les plus indifférents, n'étaient indignes du représentant d'une grande nation, et il poussait la prévoyance si loin que, pour n'être jamais retardé, il avait, nuit et jour, un carrosse attelé dans sa cour. On peut dire de lui, comme ambassadeur, ce que l'on disait de Louis XIV, que jamais on n'avait mieux rempli le rôle de roi ; et il est à croire que, si ce prince l'eût connu, il lui eut plutôt donné qu'à madame de Maintenon le titre de *Votre Solidité*. C'était cette qualité, si rare en France, qu'il possédait au suprême degré. La simplicité de ses moyens égalait sa fermeté. Il avait exécuté l'opération la plus difficile qui puisse se concevoir : l'expulsion des jésuites de toutes les parties de cette vaste monarchie espagnole ; le même jour, à la même heure, tous les couvents furent fermés. Le secret était indispensable pour assurer le succès de cette mesure, mais il

était d'autant plus difficile à garder que les jésuites avaient des amis et des créatures dans toutes les classes de la société. Aussi le comte d'Aranda ne fit point expédier les ordres dans ses bureaux ; il employa, pendant trois mois, plusieurs pages dont on ne pouvait se méfier, à transcrire toutes les dépêches, et rien ne transpira. On lui demandait un jour en France comment il avait fait pour empêcher que l'on ne pénétrât ce grand secret. « D'abord, répondit-il, en n'en parlant point ; compre- « nez-vous? » Il terminait toutes ses phrases par ces deux derniers mots, et cette mauvaise habitude était quelquefois plaisante. Un jour qu'il jouait au pharaon chez la princesse de Lamballe, le banquier, croyant qu'il se trompait, refusait de lui payer un coup qu'il avait gagné ; l'ambassadeur soutenait sa prétention avec toute la fierté castillane. Enfin, voyant que le banquier ne se rendait point, il saisit le grand chandelier qui était au milieu de la table, en lui disant : « Comprenez-vous « que voilà un chandelier, et qu'il est pour vous jeter à la tête? « Comprenez-vous? » Le banquier le comprit si bien qu'il se sauva de la chambre et qu'on eut beaucoup de peine à le ramener. Ce n'est pas une des moindres preuves de la force de caractère du comte d'Aranda que de s'être corrigé tout à coup, sur une seule plaisanterie de madame de Beauvau, de son éternel : Comprenez-vous?

Puisque j'ai eu cette occasion de parler des jésuites, je placerai ici quelques réflexions sur cette célèbre société, n'ayant point de souvenirs à raconter sur elle, car j'étais encore enfant quand elle fut supprimée. Je dirai d'abord avec vérité que j'ai toujours remarqué une prodigieuse différence, pour l'instruction, entre les personnes élevées dans leurs colléges et la génération suivante. Ceux qui avaient étudié chez eux savaient tous le latin, et, par conséquent, n'étaient pas absolument ignorants, au lieu que, depuis, à la cour, sur dix hommes, il n'y en avait pas un qui entendît Virgile. Voilà, quant à leur manière d'élever la jeunesse, un préjugé favorable pour eux. A

l'égard de leur influence morale et politique, c'est une affaire qui doit être discutée à part.

Lorsque l'on considère le pouvoir prodigieux que ces religieux avaient acquis au commencement du dix-huitième siècle, pouvoir dont il n'y a jamais eu d'exemple sur la terre, on est frappé d'étonnement. En Amérique, les jésuites régnaient en souverains sur une vaste province, tandis qu'en Asie l'empereur de la Chine et plusieurs millions de ses sujets étaient leurs prosélytes. Dans les régions les plus éloignées, aux Indes, chez les sauvages du nord-ouest de l'Amérique, au Japon, partout, ils étaient répandus et accrédités. Dans toute l'Europe catholique ils présidaient à l'éducation de la jeunesse, dirigeaient la conscience des femmes et des rois. Leurs richesses et leur crédit étaient immenses; ils faisaient des recrues parmi les plus illustres familles, et leur grand nombre ne nuisait point à leur considération individuelle. Ils avaient soin que quelqu'un d'entre eux excellât toujours dans les arts et dans les sciences; ils avaient donc des mathématiciens habiles, de bons astronomes, des physiciens, de grands orateurs. Ils cultivaient la littérature avec le plus grand succès et dans toutes ses branches; ils s'adonnaient à l'érudition sacrée et profane, à l'intelligence des auteurs classiques, à l'éloquence, à la poésie; dans tous les genres ils ont produit des chefs-d'œuvre. Cette immense machine était si bien réglée que ses mouvements s'exécutaient sans bruit, sans secousse, et sans qu'elle eût besoin d'être remontée. Le discernement des chefs était si admirable que chacun des membres paraissait destiné par la nature au poste qu'il occupait, et il résultait de tous ces choix, où les talents et le caractère étaient uniquement consultés, un ensemble si bien lié et si achevé que ce grand corps avait une espèce de ressemblance avec les êtres animés, inimitables ouvrages du Créateur.

Cependant tant de bonheur et de succès n'avait pas manqué d'exciter l'envie. Les reproches les plus graves, les accusations

les plus odieuses s'accumulaient sur la tête des jésuites ; on ne parlait que de leur ambition démesurée, de leur projet d'envahir tous les pouvoirs, de leur morale relâchée et de leur indifférence pour tous les moyens de parvenir. Ils auraient résisté longtemps, peut-être toujours, à des inculpations vagues, et qui par leur nature n'étaient pas susceptibles de preuves ; mais le parlement, corps redoutable et haineux, leur chercha querelle sur des maximes ultramontaines ; il fit revivre contre eux cette doctrine criminelle et absurde professée pendant l'horreur des guerres civiles, tendante à établir que les rois peuvent être déposés par la puissance ecclésiastique ; doctrine abandonnée depuis longtemps par tout le monde, et soutenue dans ces temps malheureux par la Sorbonne et le parlement lui-même. Cette inconséquence ne les sauva pas, et la cour, que le mauvais état des finances rendait le plus souvent dépendante de la magistrature, les abandonna à son ressentiment.

Il est curieux d'examiner la force des accusations intentées contre les jésuites et les secrets motifs de leurs ennemis. Ceux qui leur reprochaient tant d'ambition étaient des envieux ; moines comme eux, ils espéraient hériter de leur influence et de leur pouvoir. Les parlements, loin d'être mus par des motifs d'intérêt public, loin de chercher à défendre l'autorité des rois, dont ils se disaient insolemment les tuteurs, n'obéissaient dans cette affaire qu'à l'impulsion d'un esprit de secte et de parti. La grande dispute des jansénistes s'était perpétuée, malgré le ridicule du fond de la querelle. Les illustres solitaires de Port-Royal, que leurs talents avaient rendus célèbres, que l'austérité de leurs mœurs avait rendus respectables, et que leurs malheurs avaient rendus intéressants, avaient inspiré leurs maximes sévères à des magistrats restés vertueux au milieu d'un monde corrompu ; mais il s'était mêlé de l'exaltation à ces sentiments estimables ; plusieurs d'entre eux avaient l'esprit aussi faible que le cœur honnête, et le fanatisme poussé jusqu'à l'extravagance avait produit ces méprisables

folies du cimetière de Saint-Médard et ces convulsionnaires, honte d'un siècle éclairé. Dans un pareil délire la justice et la modération ne sauraient se faire entendre ; tout ce qui n'extravague pas avec vous paraît haïssable ; l'on n'a point d'adversaires, d'antagonistes, on n'a que des ennemis, et ces ennemis sont des monstres. Ainsi, en attaquant avec tant de violence les jésuites, le parlement cherchait bien moins à dissoudre une association dangereuse pour la tranquillité de l'État qu'à détruire une secte opposée ; l'intérêt public était le prétexte, le molinisme était le véritable crime. Aujourd'hui que les nuages excités par tant de fermentation sont dissipés pour jamais, que parlements, jésuites, moines de toute espèce sont détruits, et que le tribunal où se juge ce grand procès est élevé sur des débris, on voit, au premier coup d'œil, quel vide avait laissé dans l'État la suppression de la société de Jésus. L'éducation de la jeune noblesse, dont elle était presque exclusivement chargée, fut partagée entre des séculiers pour la plupart sans instruction, sans mœurs, imbus des principes philosophiques qui commençaient à se répandre, et des maîtres de pension, vils spéculateurs, plus occupés de leur fortune que de l'avancement de leurs élèves. Et que l'on ne croie pas que ce fut seulement en France que la destruction des jésuites fit un tort irréparable à l'éducation ; il en fut de même dans toute l'Europe catholique. Le grand Frédéric seul, avec cette supériorité de lumières qui s'étendaient sur l'administration de ses États comme sur la guerre, connaissant leur utilité, les conserva en Silésie malgré les brefs du pape et les sarcasmes de Voltaire. Ce même Voltaire n'employait avec tant d'acharnement contre eux les armes de la plaisanterie et du ridicule, si dangereuses dans ses mains, que parce qu'il savait combien ils étaient utiles au maintien de la religion chrétienne, dont il fut le si ardent persécuteur. Pour se faire une idée juste de leurs grands moyens, il faut se rappeler que cette institution monastique n'avait de commun avec les autres que le nom et

la forme. Ses membres ne se consumaient point, comme les bénédictins, à méditer sur des livres dans une profonde retraite; ils ne jouissaient pas non plus dans l'oisiveté, comme beaucoup d'autres moines, des largesses de nos pères, fort augmentées par l'industrie de leurs prédécesseurs. Chez les jésuites, tout était activité et travail au dehors; ne trouvant rien au-dessus de leur ambition et ne dédaignant rien de ce qui pouvait leur être utile, ils s'introduisaient avec autant d'empressement dans la demeure du bourgeois et du laboureur que dans les palais des grands et à la cour des rois; ils entraient de force dans les sanctuaires des sciences; enfin ils pénétraient, pour ainsi dire, par tous les pores du corps politique, élevant l'enfance, dirigeant l'âge mûr, consolant la vieillesse. Que de prise ils avaient sur l'espèce humaine! quelle source intarissable de crédit et de puissance! Mais n'oublions pas qu'en dernière analyse tout reposait sur la religion. C'était en son nom qu'ils parlaient, et c'était à elle qu'ils devaient leur considération, ou plutôt leur existence. Indépendamment de la persuasion, l'esprit de corps, l'intérêt, l'honneur les attachaient à cette croyance jusqu'à lui sacrifier leur vie, comme ils le prouvèrent plus d'une fois dans les missions lointaines. Ils opposaient donc une formidable, une indestructible barrière aux entreprises des novateurs qui voulaient détruire le culte et changer la constitution de l'État. Aussi le triomphe de l'irréligion ne date-t-il que de la suppression des jésuites.

On conviendra de l'ambition de ces religieux, de leur esprit de domination et d'intrigue, pourvu que l'on convienne aussi qu'ils donnaient à la jeunesse des principes de religion et de morale en même temps que des connaissances positives, qu'ils savaient développer les talents naturels de ceux qui entraient dans leur société et les faire servir au progrès des sciences et des arts; et l'on finira par demander aux hommes d'État, aux véritables philosophes, qu'importent les motifs lorsque le résultat est évidemment avantageux à la chose publique.

LE MARQUIS DE CARACCIOLI.

Pendant que l'ambassadeur d'Espagne déployait à Paris toute la gravité de son pays, le marquis de Caraccioli, qui représentait la cour de Naples, était remarquable par la vivacité du sien. Les caractères de ces deux ambassadeurs de famille présentaient un contraste parfait. On n'a jamais été plus animé et plus brillant que cet Italien; il avait de l'esprit comme quatre, faisait des gestes comme huit et du bruit comme vingt. A lui seul il remplissait tout un salon; mais sa gaieté était si naturelle qu'elle n'incommodait personne; il avait une manière originale de voir et d'exprimer les choses, et un fonds inépuisable de bonnes plaisanteries où il n'entrait jamais ni malignité ni aigreur. On sait que le bâillement est communicatif, mais le rire qui part du cœur l'est aussi, et c'est une compensation; M. de Caraccioli était sûr de la faire éprouver. Il était passionné pour les beaux-arts et il s'y connaissait à merveille, étant doué de ce sentiment exquis si commun au delà des Alpes. Nous lui devons l'introduction de la bonne musique en France; ce fut lui qui fit venir le célèbre Piccini, qui l'encouragea, le soutint contre une cabale puissante; enfin il se donna tant de mouvement qu'il parvint à faire accueillir ses chefs-d'œuvre sur la scène française. Gluck était alors protégé par la reine, et ses partisans étaient exclusifs. Cet Allemand était assurément un grand musicien; mais, si l'on s'en était tenu là, il aurait eu des imitateurs qui, outrant (comme ils font toujours) les défauts de leur modèle, ne nous auraient donné que du bruit. Au lieu de cela, la musique italienne nous fit connaître tous les charmes de la mélodie, et l'on s'y est accoutumé au point de ne pouvoir plus s'en passer; on va donc la chercher dans le pays,

comme on va chercher du café à Moka et des oranges à Malte, quand on veut qu'elles aient du parfum; car les fruits des serres chaudes ne valent jamais ceux que la nature fait naître dans leur patrie.

Le marquis de Caraccioli avait été ambassadeur à Londres avant de l'être à Paris, et l'on se ressouvient encore, dans les deux pays, de quelques-unes de ses saillies. Le roi d'Angleterre, qu'il amusait, le traitait avec bonté. Sachant qu'il parlait avec beaucoup de mépris du ciel embrumé et du climat humide de sa capitale, il choisit un des plus beaux jours d'été pour lui demander s'il ne se croyait pas à Naples. « Ah! Sire! « répondit l'ambassadeur, la lune du roi mon maître vaut « mieux que le soleil de Votre Majesté. » Il disait aussi que les seuls fruits mûrs qu'il eût jamais mangés à Londres étaient des pommes cuites. Il mettait en action les ridicules de tous les pays où il avait été, et voici comment il se moquait de la passion effrénée des Anglais pour les paris. Il prétendait qu'il avait pensé en être la victime. « Un jour, disait-il, que je mon- « tais un cheval difficile, je suis emporté sur la grande route « assez près d'une barrière. Deux Anglais qui galopaient der- « rière moi s'avisent de parier dix guinées, l'un que je tombe- « rai, l'autre que je ne tomberai pas. Moi cependant de crier « au secours. Les gens de la barrière se mettent alors en de- « voir de la fermer, et je me crois sauvé; mais un des parieurs « ayant crié « : Ne la fermez pas, il y a un pari, » on la rouvre « tranquillement, et mon cheval ne s'arrête qu'à un mille plus « loin. » Il n'y avait pas un mot de vrai dans cette histoire; mais elle est plaisante, parce qu'elle est non-seulement possible, mais vraisemblable dans les circonstances données.

Le marquis de Caraccioli avait une prédilection particulière pour la France, où il avait beaucoup d'amis que son cœur méritait autant que son esprit. Lorsqu'il fut nommé à la vice-royauté de Sicile, le roi Louis XVI, dont il prit congé, lui dit : « Monsieur l'ambassadeur, je vous fais mon compliment; vous

« allez occuper une des plus belles places de l'Europe. — Ah !
« Sire, répondit tristement M. de Caraccioli, la plus belle place
« de l'Europe est celle que je quitte ; c'est la place Vendôme. »
Quelque temps auparavant, il avait répondu au même prince, qui le plaisantait sur ce qu'à son âge il faisait encore l'amour :
« On vous a trompé, Sire, je ne fais point l'amour ; je l'achète
« tout fait. »

Je terminerai cet article par un mot de M. de Caraccioli qui fut longtemps célèbre dans le corps diplomatique de cette époque. A une de ses réunions, la société avait eu à endurer de longs et ennuyeux détails sur le siége de Gibraltar, par un officier qui en arrivait. Il continuait toujours, lorsque l'ambassadeur de Naples interrompt, avec un air de bonhomie, le discoureur, en lui disant : « Monsieur, vous qui me paraissez si
« instruit de tout ce qui concerne cette fameuse ville, faites-
« moi le plaisir de me dire exactement où elle est située. »
L'autre le regarde avec surprise, mais lui répond obligeamment que Gibraltar est dans la partie de l'Espagne qui regarde l'Afrique. « Vous m'étonnez, répliqua le marquis ; je croyais que
« Gibraltar était à la Jamaïque. » La conquête de cette île était aussi aisée alors que celle de Gibraltar l'était peu, et, lors du traité de paix, une si riche colonie aurait été un équivalent convenable pour la forteresse que l'Espagne tentait inutilement de soumettre par les armes.

METRA LE NOUVELLISTE.

Tandis que la fortune laisse dans l'obscurité des personnages dont les talents ne demandent que des occasions de se signaler, elle accorde une célébrité passagère à des hommes faits pour rester dans un éternel oubli. Il y avait à Paris, quatre ou cinq ans avant la Révolution, un certain Metra, bourgeois désœuvré, qui n'avait rien de remarquable dans toute sa personne qu'un nez d'une longueur demesurée. Son esprit était au-dessous du médiocre, et cependant il avait acquis de l'importance, uniquement par son goût pour les nouvelles politiques et son assiduité aux Tuileries. C'était là, sur la terrasse des Feuillants, qu'il avait établi son quartier général, et sa gravité ministérielle l'avait rendu l'oracle des politiques subalternes, qui avaient déserté le Luxembourg pour s'établir au nord de la rivière. Peu à peu, des personnes de bonne compagnie eurent la curiosité d'écouter ce que l'on disait dans ce cercle. Ils firent connaissance avec Metra, qui ne manquait pas d'un certain jugement, et qui, depuis vingt ans qu'il lisait régulièrement les gazettes, avait contracté l'habitude d'apprécier assez bien les nouvelles. M. d'Aranda lui-même, qui logeait près des Tuileries et qui s'y promenait souvent, ne dédaigna pas sa conversation; et, ayant remarqué qu'il répétait exactement ce qu'il lisait et ce qu'il entendait dire, sans y rien ajouter ou retrancher, il finit, ainsi que plusieurs autres membres du corps diplomatique, par lui envoyer dire les nouvelles qu'ils voulaient répandre. C'est ainsi qu'après avoir commencé par être un objet de dérision il finit par faire autorité dans la haute société, où cependant il ne fut jamais admis.

Metra mourut au commencement de la Révolution; il n'a

jamais été remplacé. Avant lui, il n'y avait eu personne de bien marquant parmi les nouvellistes de jardin, si ce n'est un certain abbé qui se rendait tous les jours sous l'arbre de Cracovie, au Luxembourg (arbre ainsi nommé à l'occasion des troubles de Pologne). On n'a jamais su le nom de ce personnage, mais tout le monde l'appelait l'abbé *Trente mille hommes*, parce qu'il avait toujours ce nombre de soldats à sa disposition, ni plus ni moins, pour effectuer ses plans de campagne et battre tous ses ennemis.

LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE NASSAU.

Le prince de Nassau, connu dans toute l'Europe par ses courses et ses exploits, avait commencé par faire le tour du monde. Il était grand et bien fait ; mais sa physionomie était peu expressive, et son esprit ne la démentait pas. Dès que l'on tirait du canon quelque part, il accourait au bruit. C'est ainsi qu'on le vit successivement combattre à Gibraltar sur les batteries flottantes, attaquer le capitan-pacha au fond de la mer Noire, et enfin le roi de Suède dans le golfe de Finlande. Il était partout ; mais ses talents étaient aussi médiocres que son intrépidité était grande. Ses voyages militaires, si prompts et si rapides, ressemblaient assez aux courses des paladins, et quand il arrivait de quelque cinq cents lieues, revenant de se battre ou y allant, on s'attendait à voir un chevalier de la Table ronde ; il paraissait, adieu le roman ; sa présence désenchantait : point d'éclat, point de brillant, pas même de vivacité ; son abord était froid, ses manières communes et sa conversation plate.

Arrangez tout cela. M. de Nassau avait la plupart des qualités qui composent les héros : leur caractère entreprenant, une prodigieuse activité, l'amour de la gloire et un souverain mépris pour la vie. Il a recherché les occasions de se signaler, et les occasions ne lui ont pas manqué ; et cependant il n'a laissé que la réputation d'un aventurier, et pendant sa vie il eut plus de célébrité que de considération.

Son adresse singulière à tirer au pistolet me rappelle un défi entre lui et M. de Monville, le fermier général, dont j'ai souvent entendu parler à Versailles. Celui-ci excellait à tirer de l'arc ; on les envoya chasser dans la réserve d'une capitainerie,

l'un avec son pistolet chargé à balle, l'autre avec son arc et ses flèches. J'ai oublié qui fut le vainqueur; mais ils revinrent au bout de deux heures avec une vingtaine de pièces chacun.

M. de Nassau avait épousé une princesse polonaise divorcée, et ce ménage était bien assorti. C'était une grande femme mince, qui avait un reste de beauté; sans être parfaitement droite, elle avait de l'élégance dans la taille; ses manières étaient nobles et polies; elle avait plus d'imagination que de jugement, de l'esprit sans suite, et, comme la plupart des Polonaises, le cœur, chez elle, valait mieux que la tête.

Je l'avais connue à Paris, et je ne manquai pas d'aller la voir à Varsovie, en revenant de Moscou. Elle faisait les honneurs de la maison de son ancienne belle-mère, la princesse Sanguska, ce qui me parut singulier; mais ce qui me frappa davantage, ce fut l'éloquence qu'elle déploya dans une conversation où il s'agissait de décider si l'on enverrait un jeune homme de ses parents, qui achevait son éducation à Strasbourg, passer l'hiver à Paris et à la cour de France, avant de revenir en Pologne. Elle s'éleva avec force contre cette coutume, qu'elle trouvait dangereuse et antinationale. « C'est là, disait-« elle, dans une cour despotique, qu'ils perdent la fierté qui « convient à des hommes libres. Que sont, auprès des magnats « polonais, de ces souverains ligués, ces courtisans de Ver-« sailles, qui prétendent être de grands seigneurs, et qui « n'ont plus que le vain souvenir de leur grandeur passée? « Je sais bien que leurs manières sont encore nobles, et « qu'ils déguisent sous l'apparence d'une déférence respec-« tueuse une souplesse servile et une ambition mercenaire; « mais leurs formes aimables ne les rendent que de plus dan-« gereux modèles pour de jeunes cœurs à qui le goût des plai-« sirs et les besoins renaissants du luxe peuvent faire oublier « bien vite les devoirs de la liberté. Après tout, qu'avons-nous « à faire des étrangers? La nature généreuse donne aux Polo-« nais la grâce du corps et les richesses de l'imagination, véri-

« table parure de l'esprit. Laissons les peuples grossiers et pe-
« sants s'efforcer, par l'imitation, de polir leurs mœurs aux
« dépens de leur énergie; mais nous!.. Que les nobles règnent
« pendant la plus grande partie de l'année dans leurs terres;
« qu'ils y rendent leurs vassaux heureux; qu'ils les forment à
« la discipline militaire, afin de rendre leur valeur utile contre
« les éternels ennemis de l'indépendance sarmate. Lorsque les
« affaires de la nation les appelleront à Varsovie, ils pourront
« y jouir de tous les charmes de la société; ils y trouveront au-
« tant de goût et de délicatesse que dans ce Paris si vanté;
« mais que les mères de famille redoutent pour nos jeunes
« gens la mollesse des autres capitales et la séduction des cours,
« car il faut un corps de fer et une âme d'acier pour servir la
« patrie. » J'étais jeune alors, les souvenirs de l'antiquité étaient présents à ma mémoire, et je croyais entendre les sentiments d'une Spartiate dans la bouche d'une Athénienne.

Madame de Nassau avait l'imagination très-vive, et son esprit romanesque, toujours porté à la fiction, l'entraînait souvent au delà des limites de la vérité; mais ce n'était jamais aux dépens d'autrui, et ses jeux, sans malice, ne faisaient tort qu'à la confiance qu'on lui eût accordée. Le sérieux avec lequel elle racontait les histoires les plus étonnantes les rendait plus plaisantes et ne trompait personne. Un jour, par exemple, elle disait gravement que, dans une de ses terres, sur les frontières de l'Ukraine, les garde-chasses, quoique très-nombreux, ne se trouvant pas assez forts pour repousser les invasions des Cosaques, avaient imaginé de dresser une cinquantaine d'ours pour les aider, et que ces animaux se battaient très-bien et rendaient de bons services. Ces ours enrégimentés ne présentent-ils pas un tableau pittoresque? Pour moi, j'aime mieux de pareils contes que les médisances dont la société retentit si souvent; ils sont assurément plus innocents et m'amusent davantage. Cependant il faut qu'ils soient racontés avec esprit et que l'impossibilité ne saute pas aux yeux.

Ainsi, lorsque la princesse de*** disait sérieusement qu'un turbot que l'on admirait sur sa table avait été pêché dans un de ses étangs auprès de Versailles, et qu'une grosse perle qu'elle portait au cou était accouchée d'une petite perle qu'elle montrait, elle n'était qu'absurde et ridicule.

LE DUC DE BIRON.

Le duc de Biron, connu dans sa jeunesse sous le nom du duc de Lauzun, avait débuté dans le monde avec tous les avantages réunis : une belle figure, beaucoup d'esprit, de la grâce, de la bravoure, de la galanterie, une politesse noble comme son origine. Que fallait-il de plus pour réussir auprès des hommes et des femmes ? Aussi eut-il des succès dans tous les genres. Malheureusement, le jugement et la raison n'étaient pas au nombre des qualités qu'il possédait. Il commença par se ruiner, et, dans l'âge mûr, des fautes graves et des erreurs funestes le conduisirent à sa perte.

Un concours de circonstances fatales entraîna M. de Biron dans l'abîme ; mais la principale cause de ses malheurs ne fut pas, comme on pourrait le croire, un amour ardent de la liberté et des idées exaltées de républicanisme. Avec une mauvaise tête, il avait l'esprit juste, ce qui n'est point incompatible ; il connaissait les hommes, et il savait très-bien que le gouvernement démocratique ne convient point à un grand peuple, moins au Français qu'à tout autre ; c'est ce que je lui ai entendu dire plusieurs fois, et ses principes n'ont jamais varié. Mais en prenant parti contre la cour il croyait pouvoir se venger d'une offense personnelle sans compromettre sa sûreté ni celle de l'État ; enfin il imagina trop légèrement qu'ils allaient revenir ces temps de la Fronde et de la Ligue où les grands seigneurs pouvaient impunément montrer leur mécontentement. Voilà ce qui le perdit.

L'offense dont il se plaignait était relative au régiment des gardes françaises, dont le maréchal de Biron son oncle avait été colonel pendant longues années.

Ce respectable militaire joignait à une valeur brillante une taille, une figure et des manières également nobles; ses dehors imposants étaient tempérés par une extrême bonté. Il était l'idole du régiment et le père des soldats; on les entendit souvent, pendant la Révolution, dire, pour justifier leurs excès, qu'ils n'auraient jamais abandonné leurs drapeaux si le maréchal avait vécu. C'était une mauvaise excuse, mais un témoignage bien flatteur pour sa mémoire. Seul de tous les grands seigneurs de son temps, le maréchal de Biron avait de la magnificence sans prodigalité; il employait ses revenus à tenir un grand état et à faire les honneurs de la capitale aux étrangers de distinction; sa table et ses loges à tous les spectacles leur étaient ouvertes. A cet accueil, à ces attentions, il joignit souvent des services signalés. On cita dans le temps celui qu'il rendit à Rodney. Cet amiral anglais était détenu à Paris pour dettes lors de la déclaration de guerre en 1778. Le maréchal de Biron, sans avoir avec lui de liaisons particulières, lui prêta mille louis, en disant avec une générosité chevaleresque : « Il « ne faut pas qu'un brave militaire perde son état pour une sot- « tise de jeune homme; d'ailleurs il ne convient point à la « France de retenir un ennemi : cela ressemblerait à la peur. » Il y a du Bayard dans ce trait-là. Deux ans après, lorsque le maréchal apprit la défaite de notre flotte par ce même amiral Rodney, j'ose croire que, s'il fut plus affligé qu'un autre, son noble cœur ne lui reprocha rien.

Sans avoir l'imagination vive, et sans être ce que l'on nomme très-spirituel, le maréchal de Biron avait beaucoup de discernement et le jugement très-sain. C'était cette rectitude d'esprit qui lui avait fait remarquer que, les gardes françaises composant seuls la garnison de Paris, et devant, en conséquence, répondre de la tranquillité de cette immense capitale, il fallait, outre le service militaire et apparent, qu'ils exerçassent une surveillance active et éclairée, journellement concertée avec les agents de la police; emploi dont les officiers, hommes riches

et d'une naissance distinguée, ne voudraient point se charger, et dont ils s'acquitteraient d'ailleurs fort mal ; mais, en le confiant aux sergents, il était nécessaire de relever leur grade par une autorité plus grande sur le soldat. Le maréchal de Biron s'appliqua donc à choisir des hommes probes, intelligents et de bonnes mœurs, et il en forma un corps de bas-officiers qui méritait sa confiance et celle du public. Il fit donner aux plus anciens la croix de Saint-Louis, les admit quelquefois à sa table, et les chargea exclusivement des détails du service et de la discipline intérieure, ne laissant aux officiers que les honneurs du commandement et l'autorité sur la troupe sous les armes. Cet utile arrangement subsistait depuis plusieurs années lorsque le maréchal mourut. Ce fut une grande perte pour la société, et même, comme on va le voir, une calamité publique.

Le duc de Lauzun, qui prit à cette époque le nom de duc de Biron, nourrissait depuis longtemps l'espoir de succéder, dans ce poste honorable et important, à son oncle, dont les services aussi longs que distingués étaient un titre en sa faveur, surtout dans un temps où les survivances s'accordaient avec une telle facilité que les grandes charges de la cour étaient presque regardées comme héréditaires ; du moins fallait-il les motifs les plus forts pour exclure les fils ou les neveux de ceux qui les avaient possédées. On pouvait, sans doute, reprocher au duc de Biron ses dissipations et son inconduite ; mais ces torts de jeunesse pouvaient s'excuser, et il était impossible de lui contester des qualités réelles, de la valeur, du zèle, de l'esprit, et des manières nobles et affables Il avait recherché avec empressement les occasions de servir, puisqu'étant colonel de hussards il s'était fait employer dans une expédition maritime. Enfin son régiment était bien tenu ; il y était aimé, et il y avait lieu de croire qu'il se conduirait de même à la tête des gardes françaises. Le roi, par considération pour son oncle, dont il honorait la mémoire, penchait en sa faveur ; mais la reine était

contre lui. Cette princesse n'aimait point M. de Biron. L'on disait à la cour que cette aversion tenait à une aventure de bal masqué, où il y avait eu de la légèreté d'un côté et de l'indiscrétion de l'autre ; d'ailleurs on sait qu'il était intimement lié avec M. le duc d'Orléans, brouillé lui-même avec la reine. Aversion personnelle à part, cette circonstance suffisait pour qu'elle s'opposât à la nomination de l'ami de son ennemi ; car, dans l'événement possible d'une régence, ce qui était arrivé à la mort de Louis XIV, où le colonel des gardes françaises avait fait entourer le parlement pour le décider à casser le testament du feu roi, pouvait encore se renouveler. Elle fit plus que de l'exclure, elle décida le roi à nommer le duc du Châtelet. Celui-ci, honnête et loyal, était le plus minutieux et le plus tracassier des hommes ; il ne manquait pas d'esprit ; mais, en France, selon le proverbe, l'esprit court les rues comme la valeur y court les camps; ce que l'on y trouve plus rarement, et qui est bien plus précieux, c'est la fermeté et le jugement. Le nouveau colonel, en prenant le commandement des gardes françaises, fut choqué de leurs règlements, qu'il appelait antimilitaires ; il ne voyait de différence entre ce régiment et les autres que dans le nombre des bataillons, une solde plus forte et un plus brillant uniforme, et il en concluait qu'il devait être soumis à la même discipline que le reste de l'armée. Ces idées d'uniformité, qui séduisent les esprits médiocres, sont moins admirables que commodes, et la nature, variée à l'infini dans son incroyable magnificence, nous apprend à nous méfier des règles générales, toujours sujettes à des exceptions. Le duc du Châtelet mécontenta tous les grades : les officiers, qu'il assujettit à un service intérieur dont ils étaient dispensés ; les sergents, qui regrettaient leur autorité et leur considération, et enfin les soldats, qu'il fatigua inutilement d'exercices et de manœuvres. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que ce changement se fit à une époque où les liens ordinaires de soumission et de fidélité ne suffisaient pas

pour retenir les troupes sous leurs drapeaux ; il fallait encore l'affection personnelle à leurs chefs pour les garantir des coupables intrigues des révolutionnaires, qui leur présentaient tous les genres de séduction. Je ne crains pas que ceux qui ont vu comme moi le prodigieux effet que la défection des gardes françaises fit sur une populace encore plus timide qu'insolente, et combien elle donna aux factieux de moyens pour exécuter des attentats qu'ils avaient jusque-là regardés comme chimériques, trouvent que j'aie trop insisté sur les causes de cet événement.

On attribue au duc de Biron des Mémoires inédits où l'on ne trouve point l'intérêt que le nom et l'esprit de l'auteur font naturellement espérer ; ils contiennent beaucoup d'anecdotes plus scandaleuses qu'avérées, sans excepter celles dont il prétend être le héros. J'ajouterai que, suivant l'opinion générale, il entrait dans ses galanteries plus de vanité que de tempérament. Le style ne rachète pas même le défaut du sujet ; il est toujours faible et souvent incorrect. Cependant il contait avec grâce ; mais la conversation permet des négligences que l'on ne souffre point dans un écrit. Je terminerai cet article, trop sérieux pour un caractère aussi léger, par une historiette qui donnera une idée de sa manière. On parlait devant lui de la difficulté que les étrangers trouvent à entendre notre langue, difficulté que nous ne pouvons guère apprécier, même par analogie, ne prenant pas ordinairement la peine d'apprendre les leurs ; aussi la plupart des interlocuteurs disaient qu'il était très-aisé de comprendre la prose de Voltaire et les vers de Racine. Le duc de Biron n'était pas de leur avis. Pour égayer la discussion, il conta l'anecdote suivante, qui pourrait bien n'être qu'un apologue, car il avait plus d'imagination que de véracité. « Mylady B., nous dit-il, avait eu la bonté de me donner « un rendez-vous au bois de Boulogne et l'inhumanité d'y- « manquer. Au bout de deux heures, je m'ennuyai de l'at- « tendre, et, de retour chez moi, je lui écrivis pour me

« plaindre de son inexactitude. Par malheur, il y avait dans
« mon billet qu'il était bien cruel de m'avoir fait ainsi croquer
« le marmot. Milady savait assez mal le français ; elle prend son
« dictionnaire, et, trouvant que *croquer* signifie manger, et
« que *marmot* veut dire enfant, la voilà qui conclut que, dans
« ma fureur, j'avais mangé ou voulu manger un enfant. Aussi
« dit-elle à une de ses amies qui entrait dans ce moment chez
« elle : C'est un monstre que ce duc de Lauzun ; je ne veux
« le voir de ma vie. Lisez ce qu'il m'écrit »

L'ÉVÊQUE D'ARRAS.

L'évêque d'Arras Conzié, d'une famille noble de Savoie, était un de ces prélats plus politiques que religieux; sa doctrine et ses mœurs étaient irréprochables, mais l'ambition était sa passion dominante. Placé, par les droits de son siége, à la tête des états d'Artois, il s'était servi de l'influence que lui donnait cette place pour gouverner despotiquement l'ordre du clergé, et même il prenait beaucoup d'autorité sur les deux autres. Je ne sais si c'est à son habileté, au bon esprit des Artésiens, ou à la forme de leur administration, que la province devait le bien-être dont elle jouissait; probablement le devait-elle à ces trois causes réunies; ce qui est certain, c'est que les impôts y étaient assis avec intelligence, levés avec douceur et également répartis. Je trouve une preuve convaincante de cette assertion dans le vœu exprimé par plusieurs bailliages, à l'époque des états généraux, et consigné dans leurs cahiers, de recevoir une organisation entièrement semblable à celle de l'Artois. Heureux les Français si ces vœux eussent été exaucés! La sagesse paraissait, en effet, avoir présidé aux règlements constitutifs de cette assemblée représentative. On avait pris, pour la noblesse, un juste milieu entre cette cohue des états de Bretagne, où tous les gentilshommes indistinctement avaient droit de voter, ce qui les faisait ressembler à une diète de Pologne dont on connaît les inconvénients, et le petit nombre des barons de Languedoc, qui n'étaient que vingt-sept pour représenter la noblesse d'une province grande et peuplée comme les royaumes de Bavière ou de Saxe. Il fallait, pour être membre des états d'Artois, être seigneur de paroisse, ce qui supposait une fortune indépendante, sans cependant trop augmenter le

pouvoir des grands propriétaires ; car on ne pouvait jamais avoir qu'une voix, et même, pour ne pas donner trop d'influence à certaines familles, il était statué que le père et le fils, non plus que les deux frères, ne pourraient pas siéger en même temps. Quant à la naissance, on exigeait quatre générations nobles; arrangement à la fois équitable et politique, qui donnait à la richesse la certitude de partager tous les droits de la première classe de l'État lorsque le temps aurait effacé les traces d'une origine trop récente, et que, grâces à l'éducation, les opinions, les formes, l'honneur même, qui s'acquiert, comme tout le reste, par l'imitation, seraient devenus naturels et héréditaires aux enfants des anoblis. Je m'étonne de ne pas trouver quelque institution semblable à Venise, dont le gouvernement était si réputé pour sa sagesse ; on y remplaçait, à la vérité, quelquefois les familles patriciennes qui s'éteignaient ; mais, en inscrivant de riches citoyens sur le Livre d'Or, on leur donnait d'emblée tous les droits des nobles. Il n'y avait qu'à Gênes où l'on fît quelque différence entre l'ancien et le nouveau portique. Mais cela avait un autre défaut, puisque la distinction, quelque légère qu'elle fût, était ineffaçable. Il faut laisser au public, qui s'en acquitte volontiers, le soin d'honorer par des égards et des attentions marquées l'ancienneté de l'extraction et la mémoire d'illustres aïeux ; quant aux rangs et aux titres, ils doivent toujours être à la disposition du prince. Je me persuade que ces détails sur l'organisation d'une de nos moindres provinces, ces réflexions sur des institutions détruites, ne paraîtront oiseuses et superflues qu'aux esprits superficiels, qui oublient que nous vivons dans une monarchie.

La présidence des états d'Artois donnait à l'évêque d'Arras l'occasion de fréquentes communications avec la cour, auxquelles il attachait tant de prix qu'il aima mieux faire passer son frère à l'archevêché de Tours que de prendre pour lui-même ce siége plus riche et plus élevé que le sien. Ce prélat, longtemps évêque de Saint-Omer, était tout rond, au moral

comme au physique ; bon, simple et affable, il n'avait ni les défauts, ni les qualités de l'évêque d'Arras, dont l'abord et le caractère étaient également impérieux. Une taille haute, des épaules carrées, la voix forte, une figure sévère, tout annonçait en lui un homme que la nature a destiné au commandement ; mais des manières plutôt brusques que nobles, un ton plus tranchant que paternel, convenaient moins à un évêque qu'à un capitaine de grenadiers. Son esprit était plus solide qu'étendu, et il avait plus de prudence que d'adresse. Cependant il se servait habilement de son air d'autorité pour se faire obéir sans réplique et pour imprimer plus de crainte que de respect ; ce qui n'empêcha pas quelques bons observateurs de deviner son secret et de dire que toute sa force était dans sa voix. Il travailla toute sa vie pour parvenir à être ministre, et il est à croire que si M. de Choiseul, à qui il était dévoué, fût rentré en place, ses vœux auraient été exaucés ; mais Louis XVI, ainsi que ses frères, avaient de fortes préventions contre lui ; il avait d'ailleurs, dans la personne du cardinal de Loménie, un concurrent redoutable, plus brillant, mais certainement moins capable que lui.

Au reste, l'évêque d'Arras parvint, vers la fin de sa carrière, à obtenir l'ombre de ce pouvoir ministériel, objet si ardent de ses souhaits. Il passa tout le temps de la Révolution en pays étranger. En Russie, il fut atteint d'une attaque d'apoplexie qui ne l'empêcha pas de vivre encore plusieurs années et qui ne laissa pas de traces sur son visage ; mais son esprit s'en ressentit. Vainement cherchait-il à déguiser la faiblesse de sa tête en outrant la hauteur habituelle de ses formes ; on perçait aisément le mystère. Il ne fit que du mal à son parti.

L'ABBÉ DE BALIVIÈRE.

Il y avait dans ce temps-là à la cour un aumônier du roi qui, avec les goûts les plus opposés à son état, tels que la chasse et le jeu, n'en remplissait pas moins exactement les devoirs Il passait la plus grande partie de la nuit à jouer, mais il ne se couchait jamais sans dire son bréviaire. Bon, simple et charitable, ses niaiseries et son ignorance étaient parfois amusantes. Il aimait beaucoup la politique, mais, comme vous allez voir, il n'y était pas fort. Pendant la guerre d'Amérique, il dit un soir à madame de Polignac, en faisant sa partie de piquet : « Il est bien souvent question, dans la gazette, de l'*abbaye* (1) « de Chesapeak; c'est sûrement un bon bénéfice; s'il est ja- « mais vacant, et que M. de Rochambeau soit victorieux, je « prierai la reine de le demander pour moi au Congrès. » Je ne sais comment il se mêlait à toutes ses actions une teinte de ridicule. Un jour, à la chasse du cerf, il rencontra un piqueur qui venait de se casser la jambe ; il descendit avec empressement de cheval. C'était au milieu d'une forêt, par conséquent loin de tout secours. Le blessé poussait des cris affreux. Le bon abbé, ne sachant que lui offrir, lui proposa une prise de tabac. N'allez point conclure de tout ceci que l'abbé de Balivière fût un sot; il jouait parfaitement bien tous les jeux qui demandent le plus de combinaisons; il conduisait avec beaucoup d'intelligence les affaires de son abbaye de Royaumont, donnait aux pauvres avec discernement; enfin, s'il disait des sottises, il n'en faisait jamais. Chez bien des gens c'est le contraire.

(1) Pour la baie de Chesapeak.

LE COMTE DE MIRABEAU.

Dans cette fameuse assemblée que l'on a nommée, je ne sais pourquoi, constituante, et qui ne le fut jamais ni de droit ni de fait, car les règlements incohérents et éphémères qu'elle publia ne méritent point le nom de Constitution, il y avait beaucoup de talents, mais très-peu d'hommes forts. Le comte de Mirabeau en fut un.

Les égarements de sa jeunesse, l'emportement de ses passions coupables scandalisèrent sa province; dans un âge plus avancé, la véhémence de ses opinions révolutionnaires retentit dans toute l'Europe.

Au commencement des états généraux il fut l'idole du peuple en même temps que l'objet de la terreur et du ressentiment de son ordre; mais bientôt on reconnut qu'ennemi du despotisme ministériel, dont il avait personnellement à se plaindre, il n'en était pas moins attaché, dans le fond, à la monarchie. Sa popularité en diminua; les démagogues se crurent trahis, et les royalistes sensés espérèrent que ses talents, qui avaient contribué à ébranler le trône, pourraient le raffermir. Mais, dans cette fluctuation de l'opinion sur ses principes et ses vues, son génie supérieur et l'ascendant de son éloquence commandèrent toujours l'admiration des partis opposés, et sa mort prématurée excita des regrets universels. Pour moi, je ne crois pas qu'il fût au pouvoir d'un homme d'arrêter ce torrent révolutionnaire, si faible dans sa source, si impétueux lorsqu'on lui eut laissé recueillir tous les égouts de la société. Qui d'ailleurs aurait pu sauver la monarchie malgré le monarque? Mais si la Terreur pouvait être prévenue, si ce terrible fléau n'était pas

irrévocablement arrêté dans les décrets éternels, certes personne n'était plus en état que lui de déjouer les horribles complots des scélérats aussi méprisables qu'odieux qui dévastèrent la France à cette désastreuse époque, et, sous ce rapport, sa mort, que beaucoup de gens, quoique à tort, croient avoir été avancée par le crime, fut une calamité publique.

Le comte de Mirabeau aimait la liberté par sentiment, la monarchie par raison, et la noblesse par vanité, jusque-là qu'il fit faire des livrées à ses gens, dès que ses moyens le lui permirent, dans un temps où tout le monde les leur ôtait. Il dissimulait avec adresse cet attachement que le parti populaire ne lui eût point pardonné, et je l'entendis répondre à des députés républicains alors, mais qui depuis ont bien changé, et qui le consultaient sur les moyens de détruire cette institution : « Cela « ne sera pas difficile ; mais songez, messieurs, qu'il faudra « toujours un patriciat en France. »

On l'a taxé d'orgueil ; accusation injuste, car il n'avait ni hauteur, ni arrogance, compagnes inséparables de l'orgueil ; mais il avait la conscience de sa supériorité, et quelquefois il l'exprimait avec une naïveté qui choquait la médiocrité et l'envie. Dans ce moment solennel où la vérité recouvre tous ses droits, au lit de la mort, il dit à son valet de chambre qui lui soutenait la tête : « Hélas ! tu portes la plus forte tête de France. » Et cette phrase, qui paraît si orgueilleuse, était accompagnée de regrets sincères sur la triste situation où il laissait sa patrie. Peu de temps auparavant je lui avais entendu dire, avec l'expression de la douleur la plus vraie : « Nous périssons, et nous « n'aurons pas même les tristes honneurs de la guerre civile ; « la France meurt par la *dissolution*. » Je ne puis citer ici le mot énergique, mais bas et dégoûtant, dont il se servit.

On croit généralement que la cour voulut acheter son suffrage et qu'elle y réussit ; je partage cette opinion. Tout ce qu'on peut dire pour son excuse, c'est que, s'il manquait à la délicatesse en recevant cet argent, du moins il ne trahissait

pas sa conscience, puisqu'il était attaché par principes à la royauté. J'ajouterai que le gouvernement, avec sa maladresse ordinaire, voulut le forcer à se ranger ouvertement de son côté. C'était lui faire perdre inutilement sa popularité et son ascendant. Il fit des représentations : on suspecta sa foi, et il ne rendit aucun service à la cause royale. Mais on avait fait une bien plus grande faute en laissant échapper la seule occasion d'amortir les effets de la Révolution. Au mois d'octobre 1789, on avait eu l'idée de choisir dans le sein de l'Assemblée un ministère habile et fort, en le composant de ceux qui avaient déployé de grands talents dans le parti populaire. L'ambition, bien plus que le désir des réformes, avait excité leur zèle, et d'ailleurs il est dans la nature de l'homme de ne pas chercher à limiter le pouvoir dont il jouit. Cette heureuse imitation de ce qui se pratique chez une nation rivale eût sauvé la France en privant les factieux de leurs chefs, qui faisaient alors toute leur force. Mirabeau eût été l'un des ministres. Ce projet fut déjoué par ceux qui avaient le plus d'intérêt à le faire réussir. Les royalistes, se joignant pour la première et l'unique fois à leurs ennemis les plus acharnés, les républicains de l'Assemblée, firent passer un décret qui défendait à aucun membre d'accepter une place dans le ministère. Ils s'applaudirent de ce triomphe qui consomma la perte de la monarchie; dès lors, en effet, elle fut irrévocablement détruite. Le roi et ses agents furent exposés aux attaques redoublées des fauteurs de l'anarchie ; les calomnies restaient sans réponse, et les plus absurdes étaient avidement reçues par un peuple égaré et crédule. Mais il n'est pas même nécessaire que l'on soit dans un temps de troubles pour éprouver un résultat aussi fâcheux de l'absence des ministres dans l'assemblée des représentants de la nation; elle est tellement funeste qu'aujourd'hui que la Constitution anglaise est établie depuis un siècle, et qu'elle est soutenue par l'assentiment de la grande majorité du peuple, si les ministres étaient exclus du Parlement pendant une seule session, la démocratie

remplacerait la royauté. Il n'y a pas un Anglais qui doute de cette vérité.

Vers l'époque dont nous parlons, M. Necker avait tenté de se coaliser avec le comte de Mirabeau ; ils eurent ensemble une conférence dont parle madame de Staël dans ses Mémoires sur son père. Je vis Mirabeau au sortir de cet entretien, qui ne dura pas de moins de cinq heures et qui n'aboutit à rien. Voici ses propres mots : « Parce que M. Necker est un des hommes de France qui a le plus d'esprit, il « se croit du génie ; mais il n'est fort qu'en finances, et les « finances ne sont point tout l'État. » Il était impossible que deux caractères aussi dissemblables pussent jamais s'accorder. M. Necker était calme et emphatique ; M. de Mirabeau vif et impétueux. L'un parlait toujours aux hommes de leurs devoirs, l'autre s'adressait à leurs passions, et son éloquence était celle d'un tribun, au lieu que les discours du ministre des finances tenaient un peu de l'homélie, et même sur la fin il ne fit plus entendre que des lamentations prophétiques. Ces personnages célèbres n'avaient de commun que beaucoup d'esprit et d'ambition. Ajoutez cependant qu'ils aimaient tous les deux la liberté, pourvu toutefois qu'ils fussent les maîtres absolus et que rien ne leur résistât ; car ils étaient excessivement impérieux ; mais on pouvait, si j'ose le dire, reconnaître un goût de terroir dans leurs principes politiques : le bourgeois de Genève penchait pour l'égalité et les institutions démocratiques, tandis que le gentilhomme provençal inclinait pour la noblesse et l'aristocratie.

La nature avait formé le comte de Mirabeau bon et sensible, mais la violence de ses passions et la dureté d'un père égoïste et bizarre l'avaient égaré et lui avaient même fait commettre des actions coupables. Pendant toute sa vie les circonstances furent opposées à son bonheur et à sa considération, mais elles furent favorables au développement de ses talents. Ses fautes et ses malheurs lui avaient fait perdre l'habitude de la bonne

compagnie ; il en avait été repoussé, et il était trop fier pour se soumettre à aucune humiliation Lorsqu'en 1789 sa célébrité le fit rechercher, il entrait dans un salon avec un air de reconnaissance embarrassée qui ne cessait que quand la conversation s'engageait ; alors il retrouvait bien vite sa place, qui était la première. Il était d'une société douce et d'un commerce agréable ; quand on l'irritait, plus colère que vindicatif, au-dessus de la malignité et de l'envie, comme presque tous les hommes supérieurs. Il avait du plaisir à dire des choses obligeantes. Je me ressouviens que, pendant qu'il était président de l'Assemblée nationale, M. Tronchet, vieillard vénérable et déjà cassé, lisait un rapport long et d'un médiocre intérêt ; on faisait du bruit ; Mirabeau, pour le faire cesser, dit en agitant sa sonnette : « Messieurs, veuillez vous rappeler que la poitrine « de M. Tronchet n'est pas aussi forte que sa tête. » Il disait aussi de M. M. de M., qui avait toute la fraîcheur de la jeunesse et dont la peau était d'une blancheur éclatante, « qu'il avait « l'âme de son teint ; » vérité un peu recherchée. Je ne connais de lui qu'une repartie maligne. Rivarol venait de sortir d'une maison où il avait coutume de passer la soirée avec Mirabeau et quelques-uns de ses amis ; tout à coup il rentre en poussant les hauts cris ; il se plaint qu'on a voulu l'assommer à coups de bûche. « Remarquez, Messieurs, dit gravement Mirabeau, « combien l'imagination de Rivarol agrandit tous les objets ; « je gagerais que cette bûche n'est rien autre chose qu'une « canne. »

Le comte de Mirabeau était d'une taille moyenne ; il était fort gros quand je l'ai connu au commencement de la Révolution, mais encore leste. Ses yeux étaient pleins de feu, et tous ses traits étaient agréables ; cependant la petite vérole avait terriblement maltraité son visage. Son front était bas, et il avait conservé à plus de quarante ans une forêt de cheveux, chose rare en France, avec tant d'esprit et d'intempérance. L'expression habituelle de sa physionomie était un sourire ironique ; à

la tribune, ses manières étaient nobles, sa voix forte et criarde, ses gestes justes et prononcés. On ne s'attendait pas, connaissant l'impétuosité de son caractère, à l'entendre parler lentement, quelquefois avec recherche, quoiqu'il méprisât l'affectation dans les autres. Son style était rempli d'images, mais dur et inégal; il se plaisait à faire des rapprochements inattendus; s'ils étaient justes l'expression était le plus souvent bizarre, et les mots s'étonnaient de se trouver ensemble. On reconnaît ces défauts, quoique à un moindre degré, dans les ouvrages qu'il a publiés, ainsi que dans ses Lettres à Sophie, production qui prouve une âme ardente et une tête forte, mais qui manque de délicatesse et de goût. Presque toujours en butte à la violence des partis, il supportait avec une singulière patience les interruptions et même les injures. Il ne fallait pas moins qu'une accusation injuste et grave pour exciter sa colère; mais alors il ne se contenait pas; son talent se développait dans toute sa force comme un torrent qui rompt ses digues, ou plutôt il tonnait, et son éloquence foudroyante accablait ses adversaires : on eût dit un géant écrasant des pygmées. Ses raisonnements étaient solides et pressants, sa dialectique serrée sans être subtile. Jamais il ne permettait d'écarts à sa riche imagination; mais ses idées avaient de la grandeur, et ses sentiments de la noblesse.

On a douté de son courage. Ce reproche, toujours bien peu vraisemblable lorsqu'il s'adresse à un militaire français, était démenti par sa conduite pendant la guerre de Corse, où il s'était bien montré. Ce qui avait donné lieu à cette accusation, c'était qu'il avait refusé des défis politiques, ou plutôt qu'il les avait ajournés après l'Assemblée; il avait même fini par rédiger une circulaire assez plaisante : « Monsieur, je vous ai mis sur « ma liste; mais je vous préviens qu'elle est longue, et que je « ne saurais faire de passe-droits. »

Le comte de Mirabeau prononça à la tribune de l'Assemblée nationale un assez grand nombre de discours écrits; plusieurs

rapports sur des objets intéressants portent aussi son nom. Il est certain que la plupart de ces pièces ne sont pas de lui ; on nomme l'auteur de l'Adresse aux troupes, du Discours sur le *veto*, du Rapport sur les monnaies, etc., etc. Il y a apparence, quoique l'on m'ait assuré le contraire, qu'il corrigeait ces morceaux, comme les grands peintres retouchent ceux qui sortent de leurs ateliers. Dans tous les cas, rien ne prouve mieux, à mon gré, la supériorité de cet homme extraordinaire que ce nombre d'écrivains distingués qui s'empressaient de lui prêter leurs plumes. Les talents s'attachent au génie par un attrait semblable à celui qui, dans la nature, retient les satellites dans l'orbite des grands astres.

Le vicomte de Mirabeau, qui attira l'attention publique par l'exagération de son aristocratie et par de folles bravades, était deux fois plus gros que son frère et une fois plus petit, ce qui lui composait une figure passablement ridicule. Les faiseurs de caricatures s'en emparèrent, et, comme on savait qu'il aimait le vin et la bonne chère, ils imaginèrent de l'affubler d'un tonneau et de donner à ses petites jambes la forme de bouteilles. Cette représentation grotesque se vit par centaines, pendant plusieurs années, sur les quais et les boulevards de la capitale ; elle valut à l'original le nom de Mirabeau-Tonneau, qu'il conserva toute sa vie. Il avait un courage très-brillant, quelques talents militaires, de l'esprit et de la gaieté, mais peu de jugement et de conduite. Il faisait très-plaisamment les honneurs de ses parents et les siens. « Dans toute autre fa-
« mille, disait-il, je passerais pour un mauvais sujet et pour
« un homme d'esprit ; dans la mienne, on me tient pour un
« sot, mais pour homme rangé. »

BARNAVE.

Vers le milieu de l'Assemblée nationale, on vit, non sans surprise, un jeune avocat soutenir contre le comte de Mirabeau une lutte mémorable, dans la discussion solennelle du droit de guerre et de paix. Ce jeune homme était Barnave. Il avait reçu de la nature un talent distingué, une élocution facile, plus de dignité que de grâce. Quant à sa personne, sans être grand il était bien fait; mais ses traits n'étaient pas réguliers : il avait le visage allongé et la bouche grande; sa voix était forte, mais peu sonore, et sa prononciation n'était pas nette. Son esprit était étendu et cultivé; il en avait plus que de jugement, et ce qui était aussi dangereux pour lui que pour ses auditeurs, c'est qu'il abondait dans son sens, et que sa dialectique serrée et pressante savait donner aux paradoxes des couleurs brillantes et des formes spécieuses. Ses discours étaient d'autant plus persuasifs qu'il était persuadé lui-même. Cette puissance d'un cœur vrai, qui, dans les choses saintes, unie à la douceur, se nomme onction, ce cri de la conscience que tout l'art du monde ne saurait imiter, exercent sur les hommes rassemblés un singulier ascendant. L'estime que l'orateur inspire donne, à notre insu, du poids à ses raisons; on les écoute avec confiance et l'on se laisse séduire sans être convaincu.

La conduite de Barnave dans l'Assemblée, ainsi que celle de plusieurs de ses confrères, gens à talents comme lui, doit prouver tout le danger que l'on court à souffrir, dans les assemblées politiques, ces hommes accoutumés, par leur profession, à ne voir ou du moins à ne présenter les questions que d'un côté, à éluder les objections, à s'adresser aux passions préférablement à la raison, les avocats enfin. Il était bien sage

cet ancien peuple qui, jusque dans les tribunaux, avait proscrit l'éloquence. Et cependant les juges sont graves et expérimentés; l'étude des lois, l'observation du cœur humain, l'habitude des affaires leur donnent les moyens de démêler la vérité à travers les artifices de la rhétorique, au lieu que les membres des assemblées représentatives, pris dans tous les ordres de la société, choisis plutôt par considération pour leurs propriétés et leurs vertus que par égard pour les qualités de l'esprit, sont moins en garde contre les prestiges de la parole, plus aisément séduits par des sophismes ou entraînés par une chaleur contagieuse. Si ces observations ne sont pas dénuées de fondement, elles semblent plus particulièrement applicables à un peuple léger, crédule et inflammable, tel que celui qui a toujours habité le sol français.

Barnave aimait véritablement la liberté; cette passion si naturelle s'était accrue chez lui par la lecture des ouvrages éloquents de nos philosophes modernes, qui la représentent si aimable et si séduisante. C'est en effet dans de tels livres, c'est dans l'imagination d'une jeunesse honnête, mais exaltée, qu'elle a son plus beau temple; c'est là que, sur un trône d'or, assise entre l'humanité et la justice, elle reçoit les hommages de ses fiers et sensibles adorateurs. Mais que cette grande déesse descende sur la terre, surtout qu'elle se montre au milieu d'une nation civilisée jusqu'à la corruption, et bientôt les excès de la licence, les fureurs de l'anarchie, les inconvénients de toute espèce souilleront son règne et empoisonneront ses bienfaits.

L'ambition s'était unie à l'amour de la liberté dans l'âme de Barnave; lorsque cette passion est encouragée dans un jeune cœur par le succès et les applaudissements publics, il se persuade aisément que l'intérêt de l'État est d'accord avec son désir d'acquérir des places et du pouvoir. Le patriotisme devient alors une raison de plus pour chercher à s'élever, et l'on croit obéir au devoir en ne suivant que les impulsions de l'orgueil.

Il faut convenir que ce député réunissait, en effet, des talents distingués à des qualités estimables ; rare assemblage qui pouvait l'aveugler, ainsi que ses admirateurs, sur ses moyens et sa capacité. Il joignait à une éloquence très-remarquable un véritable courage, et il en donna des preuves dans une querelle particulière qu'il eut à soutenir contre M. de Cazalès. Mais ses nombreux amis eurent à regretter que son défaut de jugement et la fougue de son caractère lui aient fait commettre deux fautes assez graves pour imprimer sur sa mémoire une tache ineffaçable.

Des discours bien follement coupables furent prononcés dans l'Assemblée nationale, mais on n'y entendit peut-être que deux mots atroces, et ce fut Barnave qui les prononça. Après les meurtres de Berthier et de Foulon, crimes que des circonstances horribles rendaient encore plus odieux, il fit entendre à la tribune ces paroles effroyables : « Le sang qui « coule est-il donc si pur? » Une indignation générale se manifesta dans l'Assemblée. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, loin d'être cruel et sanguinaire, Barnave avait des mœurs douces ; que, naturellement ami de l'ordre, il ne pouvait que désapprouver de tels excès ; mais le désir d'excuser le peuple l'égara, et ce fut sans doute sa profession qui lui suggéra de défendre une si mauvaise cause. Plus tard, lorsqu'il fut question de la liberté des nègres, lorsqu'aux vaines déclamations des prétendus amis des noirs les colons et les négociants de tous les ports de France opposaient l'intérêt du commerce, de l'agriculture, de la richesse nationale, de la puissance maritime, enfin l'intérêt de ces mêmes individus qui ne demandaient point cette arme dangereuse qu'on voulait remettre entre leurs mains et qu'ils devaient bientôt tourner contre eux-mêmes, on vit Barnave, toujours abusé par les sophismes lorsqu'il s'agissait de liberté, soutenir avec véhémence la cause des révolutionnaires. Dans cette discussion orageuse, ne trouvant rien à répondre aux raisonnements pressants de ses adver-

saires, qui montraient la ruine inévitable des colonies dans le décret proposé, il s'écria : « Hé bien! périssent les colonies « plutôt que les principes. » — Insensé! pour qui réclamez-vous ces principes? à quelle espèce d'êtres doivent-ils être avantageux? Ce n'est point à vos compatriotes, à vos contemporains, de quelque couleur qu'ils soient. Direz-vous qu'une autre génération, dans quelques siècles, améliorée, perfectionnée, sans passions, sans défauts, jouira de la plénitude de ses droits et qu'elle n'en abusera point? Funestes abstractions! désastreuses rêveries! faut-il que vous ayez eu le pouvoir de couvrir de cendres et de deuil les plus florissantes contrées du globe! Hélas! ce n'est pas aux colonies seules qu'elles borneront leurs ravages; la métropole elle-même, bientôt en proie à des forcenés, deviendra une scène de dévastation et d'horreur. Les malheureux! ils étaient parvenus à dénaturer ce mot de *principes,* synonyme de morale et de justice, au point d'en faire un signe effroyable de terreur et de calamité qui glaçait tous les cœurs. Ainsi le fanatisme avait jadis rendu la religion sanguinaire et terrible; car la perversité humaine a trouvé, dans sa frénésie, le moyen d'abuser de ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel et sur la terre. — Mais finissons. Barnave est mort victime de la Révolution et gémissant sur ses excès; il a payé de sa tête des erreurs que l'on pourrait reprocher, avec plus de justice, à ceux qui confièrent de si graves fonctions à son inexpérience. Dans tous les cas, la punition fut de beaucoup trop forte, puisqu'il avait des idées libérales et des vues honnêtes. Laissons en paix sa cendre; l'indignation publique ne doit poursuivre au delà de la tombe que le crime, c'est-à-dire les mauvaises intentions.

CAZALÈS.

M. de Cazalès, député aux états généraux, avait beaucoup d'esprit naturel et la vivacité du Languedoc, sa patrie. Sa jeunesse n'avait point été aussi orageuse que celle du comte de Mirabeau, auquel il fut constamment opposé; ses passions moins violentes n'eurent point des suites si fâcheuses, mais sa conduite ne fut guère plus sage, et on lui reprocha toujours d'être joueur et dérangé. L'on fut donc étonné que ses compatriotes eussent confié leurs intérêts, dans une occasion si importante, à un homme qui n'était pas en état de gouverner ses propres affaires. Au reste, ce choix ne fut pas, à beaucoup près, le seul qui inspira de l'étonnement et même de l'effroi aux personnes prévoyantes et expérimentées. Il y avait, en effet, dans cette mémorable Assemblée, un assez grand nombre d'hommes d'un esprit distingué, mais la très-grande majorité était évidemment médiocre sous tous les rapports ; et ce n'était pas seulement dans la classe des curés, que M. Necker, par une désastreuse politique, et en contravention formelle aux anciennes constitutions du royaume, avait jugé à propos d'introduire en foule dans la députation du clergé.

On ne pouvait pas attendre beaucoup de lumières de ces pasteurs, en général plus respectables qu'éclairés, étrangers par leurs fonctions aux affaires et à l'administration; il était même naturel qu'ils fussent séduits par la faconde astucieuse des novateurs, qui leur parlaient de l'intérêt du peuple, auquel ils tenaient par la naissance et par les liens si puissants de la bienfaisance et de la charité. Des hommes simples et honnêtes devaient être entraînés par de tels motifs. Mais il est surprenant que, dans un siècle où l'instruction était aussi répandue, et

chez une des nations les plus spirituelles de l'Europe, on ait choisi dans la noblesse et dans le tiers-état tant de gens ignorants et incapables. Aussi, lorsqu'on porta la liste réunie de toutes les nominations au baron de Breteuil, ministre de la maison du roi, département dont les attributions étaient, à peu de chose près, semblables à celles du ministère de l'intérieur, il s'écria avec beaucoup de raison : « Qu'aurait-on dit des ministres du roi s'ils eussent fait de pareils choix ? »

Si M. de Cazalès n'avait pas, en arrivant aux états généraux, la considération que donnent la sagesse et la gravité, il y acquit bientôt une célébrité qu'il dut à son éloquence et l'estime que l'on accorde toujours à la fermeté et à l'énergie. Son courage ne se démentit point pendant toute la durée de l'Assemblée, et il méprisa également les injures de ses adversaires, les cris des tribunes et les insultes de la populace, qui quelquefois n'étaient pas sans danger. Le talent de M. de Cazalès fut d'autant plus remarqué qu'il était le seul de son ordre, si l'on en excepte M. de Clermont-Tonnerre, qui s'exprimât avec cette facilité. Mais cette qualité, qui leur était commune, ne leur donnait aucun autre trait de ressemblance; le calme et la dignité de l'un contrastaient même avec la vivacité de l'autre. M. de Clermont-Tonnerre avait certainement beaucoup d'esprit et des manières nobles comme son origine; mais il devait plutôt à l'art qu'à la nature le talent de la parole; il avait acquis cette aisance dans les assemblées de francs-maçons, qu'il fréquentait très-assidûment, sans doute dans ce dessein. Ce n'est pas que les sujets vagues et obscurs que l'on y traite soient utiles pour se perfectionner dans la logique, base de la véritable éloquence; mais, en parlant devant un grand nombre d'auditeurs, on se guérit nécessairement de cette inexplicable timidité qui nous prive tout à coup de la mémoire et des autres facultés de l'esprit. J'ai souvent réfléchi sur la cause de cet embarras que j'ai éprouvé péniblement moi-même, et je suis porté à croire qu'il tient, en grande partie, aux mœurs actuelles et à l'état de la société en

France. Depuis plus d'un demi-siècle, la conversation, loin d'être comme autrefois générale, se subdivise, dans les salons, en groupes de deux ou trois personnes; il en résulte qu'on ne se parle presque plus qu'à l'oreille, et ce chuchotage continuel, très-favorable à la malice et à la coquetterie, ne roule presque jamais sur des sujets sérieux, ou du moins traités sérieusement; celui qui élèverait la voix et qui essaierait de fixer l'attention de l'assemblée, eût-il tout l'esprit et toute la raison du monde, passerait pour un orgueilleux pédant, et le persiflage en ferait une prompte justice. Aussi l'on ne s'y expose point, et le ridicule, ce fantôme effroyable dont les grands enfants ont tant de peur, inspire une telle frayeur que personne n'ose le braver. Comment, au milieu de cette perpétuelle moquerie, acquérir une mâle assurance également éloignée de l'audace et de la mauvaise honte? Comment, avec des amours-propres si craintifs et si irritables, prendre le ton libre et ferme d'un homme qui se respecte et qui veut être respecté?

Ce qui prouve combien ces observations sont fondées, c'est qu'elles expliquent d'une manière satisfaisante (ce qui serait incompréhensible dans tout autre système) pourquoi les Anglais, si gauches et si décontenancés dans le monde, n'éprouvent aucun embarras dans leurs débuts politiques, tandis que les Français, avec toute leur grâce et leur aisance, sont, en pareille occasion, terriblement empêtrés. Le plus curieux, c'est que ce sont précisément les plus confiants et les plus fats qui s'en tirent le plus mal.

M. de Cazalès, qui avait toujours vécu en province ou en garnison, car il était militaire, n'avait point contracté dans les salons de Paris les défauts qui produisaient cette mauvaise honte, et il se présentait au public avec une noble assurance bien justifiée par l'étendue et la fécondité de son esprit. Les qualités distinctives de son éloquence étaient la chaleur et la véhémence, l'abondance et la justesse. Il y avait peu d'ordre dans ses discours et souvent des répétitions; mais le naturel

a presque toujours de l'avantage sur l'art pour émouvoir les hommes rassemblés. Aussi brillait-il, dans la vivacité des discussions, par des répliques énergiques et lumineuses plutôt que dans des questions compliquées, qui demandent des connaissances approfondies, fruit de longues études : la dissipation dans laquelle il avait toujours vécu ne lui avait pas permis de les acquérir. Dans ces occasions, ceux qui lisaient des discours écrits, usage que le peu d'habitude de parler en public faisait tolérer en France, quoiqu'il soit proscrit en Angleterre, avaient quelque avantage sur lui. M. de Cazalès, choqué de ne pas être supérieur dans tous les genres, s'appliqua à composer un de ces discours préparés, et, se fiant à sa mémoire, il commença à le réciter comme s'il était improvisé ; mais, à mesure qu'il avançait, la vivacité de son esprit lui présentant des choses nouvelles, il s'embrouilla tellement qu'il lui fut impossible de continuer; et la petite charlatanerie fut découverte.

Défenseur zélé du trône et toujours prêt à combattre pour la monarchie, quoique toujours vaincu, M. de Cazalès avait une rectitude d'esprit qui l'empêchait de tomber dans l'exagération que l'on reprochait à son parti. Pour lui, il présentait (avec autant d'adresse que de raison) la royauté comme la sauve-garde de la prospérité nationale plutôt que comme l'avantage d'une famille et d'un ordre de citoyens privilégiés. Mais un jour qu'il avait à répliquer à un orateur qui était entré dans des détails que l'on pourrait nommer oiseux et inutiles, s'ils n'étaient pas dangereux, sur cette question si rebattue de la souveraineté du peuple, il se contenta de répondre « qu'il « était dans l'intérêt de tous de ne point lever le voile qui cou- « vrait cette grande question. » Cette réponse si prudente et si sage mécontenta terriblement le côté droit, et la cour crut même y voir des symptômes de défection.

M. de Cazalès était grand et robuste ; il avait la voix forte et le geste animé. Sans avoir des manières très-nobles, son air franc et délibéré lui donnait quelque chose d'imposant. Sa fi-

gure n'aurait point été désagréable si elle n'avait pas été fort maltraitée par la petite vérole. Ceci me rappelle que j'ai dit ia même chose en parlant du comte de Mirabeau. Voilà donc deux des premiers orateurs de France, et même les premiers (si l'on excepte M. le cardinal Maury), défigurés par cette horrible maladie ; ce qui ramène à se féliciter sur les heureux effets que la vaccine ne manquera pas de produire sur la beauté de l'espèce humaine ; elle aura, sans doute, un effet bien plus important sur la population, qu'elle augmentera dans une proportion rapide et indéfinie. Mais que ce résultat soit très-avantageux pour le bonheur général, c'est une grande question, et j'avoue que je ne penche pas pour l'affirmative

Lorsque l'Assemblée nationale fut enfin terminée, je fis un voyage en Angleterre et j'assistai à diverses séances de la chambre des Communes. Je fus singulièrement frappé de la ressemblance qui existait entre M. Fox et M. de Cazalès ; tous deux avaient une éloquence vive et naturelle, beaucoup d'esprit, de chaleur et de franchise ; tous deux se répétaient beaucoup, et mettaient si peu d'ordre dans leurs discours que ce n'était pas une petite affaire, pour les journalistes qui rendaient compte des séances, de rendre supportable à la lecture ce qui avait fait la veille une grande impression sur l'auditoire. Il faut cependant convenir que M. Fox avait de l'avantage lorsqu'il s'agissait de politique ; il le devait à son expérience dans les affaires d'État et à cette éducation prolongée des Anglais, qui répand nécessairement parmi eux plus d'instruction que ne peuvent en avoir les individus des hautes classes dans les autres pays. Du reste, la ressemblance s'étendait jusqu'à la voix et à la taille. Ils avaient encore la même bonhomie et malheureusement les mêmes goûts ; car M. Fox n'aimait pas moins le jeu et la dépense que l'orateur français. Ce n'est ni la première ni la dernière fois que j'ai remarqué ces parités physiques d'accord avec les ressemblences morales. J'en pourrais citer plusieurs exemples, entre autres celui de M. Necker et de M ***,

tous deux gens d'esprit, emphatiques et orgueilleux à l'excès ; sans avoir les mêmes traits, ils avaient la même configuration et portaient la tête de la même manière. Mais pourquoi s'arrêter à des exemples qui pourraient être attribués au hasard ? Les locutions proverbiales sont de bien meilleures preuves. Ne dit-on pas dans toutes les langues *bouffi d'orgueil*, et tant d'autres expressions semblables, où l'on annonce le caractère par la forme du corps ? Or les proverbes sont toujours fondés sur l'observation et l'expérience des siècles.

LES MÉDECINS.

Elle était étonnante l'influence que les principaux médecins exerçaient dans ce temps-là en France sur leurs malades de la haute société, et surtout sur les personnes du sexe. Elles avaient pour eux une confiance tendre et soumise, et leur admiration sans bornes était accompagnée des attentions les plus recherchées. Je ne saurais comparer les sentiments de ces dames pour leurs médecins qu'à ceux que leurs grand'-mères avaient, à la fin du siècle de Louis XIV, pour leurs directeurs; et, dans le fait, la préférence que, de nos jours, le corps avait obtenu sur l'âme, explique assez ce déplacement d'affections. Quoi qu'il en soit, les médecins qui avaient cette vogue extraordinaire étaient en très-petit nombre; ce qui ne doit pas étonner, lorsque l'on songe qu'ils devaient réunir à des talents reconnus dans leur art un esprit délié, la connaissance du cœur humain, l'usage du monde et des manières agréables; mais, avant tout, il fallait qu'ils eussent ou qu'ils feignissent un cœur sensible. Comme, sur vingt fois qu'ils étaient appelés, il y en avait au moins quinze plutôt de luxe que de nécessité, on voit bien qu'ils avaient plus de plaintes à entendre que de remèdes à ordonner. Ils devaient écouter avec l'air du plus vif intérêt les longs récits de leurs malades, et cependant il ne fallait point traiter trop sérieusement leurs inquiétudes, de peur de leur donner des craintes réelles, moyen sûr d'être pris en aversion et éconduits, tandis qu'en les traitant brusquement de chimères on eût choqué leur amour-propre ou passé pour un homme dur. L'art consistait à relever le courage de ces âmes amollies, à leur prescrire, avec une apparence d'attention, de ces ordonnances innocentes qui sa-

tisfont l'esprit sans nuire à la santé, et à terminer par une plaisanterie délicate et légère une visite dont le commencement avait été consacré à la sensibilité. Qu'il y avait loin de ces docteurs aimables à ceux du temps de Pascal! Lorsque ce grand penseur disait : « Qui voudrait d'un médecin sans soutane? » il était loin de prévoir un tel changement de mœurs; mais il avait raison de se moquer de l'aveugle confiance que l'on avait alors pour l'habit. S'il eût écrit de nos jours, il n'eût pas moins ri de la confiance dans cet intérêt prétendu que les femmes pensaient inspirer à leurs médecins. Les moralistes ont toujours raison; les hommes changent de hochets, mais chaque siècle a les siens.

Il y avait, à l'époque dont je parle, plusieurs médecins célèbres, et qui, indépendamment de toute autre considération, méritaient leur célébrité; c'étaient Tronchin, Bouvard, Lorry et Bordeu. Les ouvrages de ce dernier jouissent encore, malgré les progrès de la science, de la plus grande estime. Tronchin, étranger (ce qui a toujours été un titre de recommandation en France), avait mis de l'adresse et presque de la charlatanerie pour assurer dans le commencement ses succès; par exemple, il imagina de conseiller à une jeune femme qui avait besoin d'exercice de frotter son appartement; ce qui réussit si bien que la moitié de la bonne compagnie de Paris se mit à frotter. Une autre année, il proscrivit la soupe. Mais un service essentiel qu'il a rendu aux gens de lettres et à tous ceux qui, par état, sont obligés d'écrire longtemps de suite, c'est l'invention des tables qui se lèvent et s'abaissent à volonté; elles portent son nom, et l'usage n'en saurait être trop recommandé.

Bouvard, non moins habile que ses trois confrères, n'a guère laissé que des bons mots. On sait que la mode exerce à Paris son empire sur la médecine comme sur tout le reste; or il fut un temps où l'écorce de l'orme pyramidal était en grande réputation; on la prenait en poudre, en décoction, en élixir,

même en bains ; elle était bonne pour les nerfs, la poitrine, l'estomac; que sais-je? c'était une véritable panacée. Au plus fort de la vogue, une de ses malades demandait à Bouvard si elle ne ferait pas bien d'en prendre. « Prenez, Madame, ré« pondit-il, et dépêchez-vous pendant qu'elle guérit. » Lorsque Barthez, fameux professeur de Montpellier, arriva à Paris, il excita un enthousiasme presque universel dans le grand monde; c'était un homme savant et spirituel, mais qui avait plus de théorie que de pratique, et qui devait tout cet éclat à la seule guérison du comte de Périgord, commandant de Languedoc. Bouvard voyait avec quelque jalousie s'élever une réputation qui menaçait d'éclipser la sienne. On lui demanda ce qu'il pensait du nouveau venu. « Ce que je pense de M. Barthez, répon« dit-il avec son air grave et malin, c'est qu'il a bien de l'es« prit, beaucoup de connaissances, qu'il sait beaucoup de « choses, et même un peu de médecine. » On attribue un mot encore plus piquant à Bouvard. On prétend qu'il répondit au cardinal de***, prélat peu régulier (d'autres disent à l'abbé Terray), qui se plaignait de souffrir comme un *damné :* « Quoi ! déjà, Monseigneur? » Pour moi, je crois bien qu'il a pu dire cela d'un de ses malades, mais non pas le lui répondre; les mœurs s'y opposaient. Les inférieurs faisaient quelquefois des réponses très-caustiques, mais point sans y être provoqués par des railleries.

Lorry avait un caractère tout différent ; ses plaisanteries étaient douces et ses manières insinuantes. Il avait le talent d'égayer ses convalescents et de consoler ses malades ; il entrait dans leurs peines, partageait, pour ainsi dire, leurs souffrances, et il les dépeignait avec une telle exactitude qu'il semblait les ressentir lui-même. C'est ce qui fit dire à la comtesse de C**, en le recommandant à une de ses amies : « Ce pauvre « M. Lorry, il est si au fait de tous nos maux que l'on dirait « qu'il a lui-même accouché. »

J'ai oublié de dire, en parlant de Bordeu, que sa mort fut

presque un suicide. Il revenait des eaux, qu'il avait été prendre pour se délivrer de violents maux de tête dont il était tourmenté. Il paraissait mieux ; mais il était loin d'être guéri, et même, quelqu'un lui ayant demandé des nouvelles de sa santé : « Ne soyez pas étonné, répondit-il, si l'on vous apprend, non pas que Bordeu est malade, mais qu'il est mort. » Cela ne tarda guère ; il se mit un vésicatoire à la nuque, et il expira dans la nuit. S'il ne voulait pas se tuer, comme plusieurs personnes l'ont cru, au moins connaissait-il le danger de ce remède dans son état. Mais un ouvrage important qu'il voulait terminer et ses nombreuses visites absorbaient tout son temps ; il ne lui restait point celui de suivre un traitement moins hasardeux, mais beaucoup plus long ; il risqua le tout pour le tout, la vie contre la santé. On trouva alors que c'était un acte de folie, et sans doute qu'on le trouve encore. Je ne dirai point mon opinion ; j'observerai seulement que, si c'est une folie, il y en a beaucoup du même genre. Je ne veux point parler des guerriers, qui, par amour pour la gloire ou par patriotisme, risquent journellement leur existence : ceux-là sont des héros ; mais combien de militaires, par vanité ou pour obtenir quelque avancement, ne s'exposent-ils pas avec une incroyable témérité ? Et dans la vie civile, que d'états, que de professions dangereuses ! Les marins sur leurs vaisseaux, les mineurs dans leurs souterrains, les couvreurs sur leurs toits, les danseurs de corde, et tant d'autres, ne bravent-ils pas sans cesse une mort imminente ? Mais il suffit de voir cela tous les jours pour ne pas le remarquer.

Le sujet que je traite me conduit à parler des singuliers effets que produisit la Révolution sur la santé des gens du monde. Il était vraisemblable que toutes ces personnes délicates et languissantes ne pourraient point survivre à la perte de l'aisance et des commodités de la vie ; loin de cela, celles qui restèrent en France supportèrent sans en paraître affectées les privations de tous genres, les rigueurs de toute espèce, la

misère et la captivité, tandis que celles qui se trouvèrent transplantées loin de leur patrie, sous un ciel étranger, et la plupart sous un climat rigoureux, s'exposèrent sans inconvénients aux intempéries des saisons, et retrouvèrent l'usage de leurs jambes qu'elles croyaient perdu. Jamais expérience en faveur de la tempérance et de l'exercice ne fut faite plus en grand et plus chèrement payée; elle est sans doute décisive. Ajoutez que presque toutes ces personnes se plaignaient de vapeurs et de maux de nerfs. Des incommodités de ce genre devaient s'augmenter dans un temps de malheur et d'inquiétudes, où l'on craignait avec tant de raisons pour soi et les siens, et où des spectacles déchirants étaient sans cesse sous les yeux. D'autres diraient peut-être que ces anciennes souffrances n'étaient que des simagrées. Cette explication serait plus commode; mais je ne la crois pas fondée, du moins pour la plus grande partie.

Si l'on ne peut pas citer M. Dubreuil parmi les grands médecins, il n'en est pas moins vrai qu'il jouissait de la plus haute réputation dans une partie de la grande société, et, comme les personnes qui la composaient étaient des plus exaltées, leur enthousiasme pour lui était inconcevable. Sa mort prématurée empêcha le public d'apprécier l'étendue de ses talents, et il est plus célèbre dans les fastes de l'amitié que dans ceux de la médecine. Il vivait, depuis plusieurs années, à Saint-Germain, avec un M. Pechmeja (1), de Lyon, et ils y donnaient l'exemple de l'union la plus intime et la plus touchante. Lorsque M. Dubreuil fut attaqué de la maladie dont il mourut, à peine frappé, il connut le danger de son état et dit à Pechmeja : « Mon « ami, faites retirer tout le monde; ma maladie est conta-« gieuse; vous seul devez rester ici. » Pechmeja s'enferma dans la chambre fatale, soigna son ami et mourut après lui. J'ai entendu porter des jugements bien différents sur cette ac-

(1) Auteur de *Télèphe*, roman moral.

tion de M. Dubreuil : les uns la regardent comme suffisamment autorisée par une héroïque amitié ; d'autres, au contraire, y voient un égoïsme cruel ; suivant eux, Dubreuil aurait dû exiger de son ami de s'éloigner avec les autres. Mais quoi ! dans une union fondée sur la vertu, l'honneur d'un ami ne doit-il pas nous être aussi cher que le nôtre ? Quel est l'être assez faible, je dirais presque assez vil, pour conseiller à l'objet de ses affections, à l'ami de son cœur, une action lâche et honteuse, comme de reculer devant l'ennemi, ou, dans nos préjugés actuels, de refuser un défi ? Celle que l'on blâme ne l'eût-elle pas été ? Dubreuil devait être affligé de cette circonstance qui faisait partager ses dangers à son ami ; mais comment soupçonner que le calcul barbare de profiter des soins de celui qu'il aimait, au risque de le perdre, soit venu dans son esprit ? Non, tout dément cette accusation atroce, et j'affirmerais que c'était par intérêt pour Pechmeja qu'il l'exposait à périr avec lui.

Je ne dirai pas, pour justifier M. Dubreuil, qu'il avait rencontré dans une auberge Pechmeja, qu'il ne connaissait point, malade à l'extrémité, abandonné du médecin, dénué de secours, et qu'il l'avait sauvé autant par l'assiduité de ses soins que par son habileté. Cet éminent service ne devait plus influer sur leurs rapports ; car le lien de la reconnaissance, si fort, si durable, cesse d'exister dès que l'amitié commence : dès lors plus de bienfaiteur, plus d'obligé. L'amitié ne regarde pas en arrière ; mais du jour de sa naissance elle établit, pour le présent et l'avenir, une indissoluble communauté de biens et de maux ; sa base est l'égalité, la réciprocité la plus parfaite. Si vous concevez une liaison intime fondée sur d'autres principes, une union qui reconnaisse d'autres droits et d'autres devoirs, de grâce, ne la nommez point AMITIÉ ; ne profanez point ce nom sacré.

Je me demande, en relisant ceci, si l'amour, en pareille occasion, n'aurait pas d'autres règles de conduite. Au premier

aperçu, je suis tenté de le croire, et l'examen de cette question ne serait peut-être pas sans intérêt; mais il m'entraînerait bien loin du sujet de cet article, dont je ne me suis déjà que trop écarté (1).

(1) On a recueilli un mot charmant de Pechmeja. Il faisait assez de dépenses, et quelqu'un qui connaissait l'exiguïté de sa fortune s'étonnait qu'elle pût y suffire. « J'ai peu de chose, il est vrai, répondit Pechmeja, « mais Dubreuil est riche. »

Cette réponse est d'une naïveté touchante, je dirais presque sublime. Hé bien ! un homme vil eût dit précisément les mêmes mots; mais quelle différence dans la manière dont il les eût prononcés !

MADAME DE MONTESSON.

Parmi les personnes de la haute société dont j'ai parlé dans le commencement de ce recueil, je n'aurais pas dû omettre madame de Montesson, qui pendant tant d'années y a joué un rôle si important. Jamais union n'a eu plus de publicité que son mariage secret avec le duc d'Orléans; mais, comme le roi ne voulut point consentir à lui laisser prendre le rang de princesse, elle se trouva dans une position intermédiaire où elle avait également à redouter le ridicule et l'envie. Elle sut, par une conduite habile et soutenue, désarmer l'un et l'autre. Affable pour les inférieurs, d'une politesse noble et graduée avec les personnes considérables, respectueuse sans bassesse envers les princes, obligeante pour tous, elle acquit à la fois de la bienveillance et de la considération. Trop humble, elle eût été méprisée; arrogante, elle eût été haïe; enfin des airs de princesse eussent paru aussi déplacés que les manières libres d'une maîtresse. Le maintien d'une épouse sans titre était très-difficile à saisir et à conserver; elle en vint à bout.

Madame de Montesson n'avait point cependant un esprit supérieur; mais la nature lui avait fait des dons plus précieux, beaucoup de justesse, de patience et de raison. Tels furent ses guides dans la carrière longue et difficile qu'elle eut à parcourir, et, lorsqu'elle fut parvenue à son but, ce fut encore à son bon jugement qu'elle dut de jouir des avantages de sa position dans toute leur plénitude. Sa maison présentait une magnificence sans faste et tempérée par une élégance qui réconcilie avec le luxe; sa société était une école de bon goût et de politesse. Quoiqu'elle aimât les lettres, et même qu'elle les cultivât, elle n'avait point la manie du bel esprit, et son ton était simple et

sans prétention. A la ville et à la campagne, on jouissait chez elle de tous les agréments de la richesse, et des divers plaisirs qu'elle peut procurer, sans éprouver le dégoût qui suit la prodigalité; car une recherche active et curieuse des inventions nouvelles, et l'application plus ou moins ingénieuse des progrès que font continuellement les arts et même les sciences aux commodités de la vie, intéressaient l'esprit et plaisaient à l'inconstance.

C'était ainsi que madame de Montesson, tout en satisfaisant ses goûts, employait les immenses revenus du prince qui l'aimait d'une manière aussi agréable qu'utile à la société. En favorisant, en encourageant les perfectionnements et les améliorations de tous les genres, les riches donnent une activité sans cesse renaissante aux fabriques et à cette foule d'artistes que le luxe emploie à son service dans les grandes capitales. Les mœurs, à cette époque, n'étaient point favorables à la prospérité de ce genre de commerce qui fait vivre, à Paris et à Lyon, des milliers d'ouvriers des deux sexes. L'aisance et la liberté, en s'introduisant dans les cercles, y avaient amené la simplicité qui toujours les accompagne; la magnificence dans les meubles et les vêtements était remplacée par l'élégance; les formes consacrées par un antique usage, ces robes à paniers amples, les habits *habillés*, étaient proscrits ; la cour elle-même avait donné ou plutôt suivi un exemple fatal à l'industrie nationale, et ce n'était plus qu'aux jours de cérémonie que l'on y voyait quelques traces de ce faste qui jadis entourait constamment le trône. Seule, la vivacité de la mode, qui faisait changer sans cesse d'ajustements, donnait de l'activité aux manufactures.

Peut-être me reprochera-t-on ces regrets que je donne au luxe ; on me dira, suivant l'ancien adage, qu'il est pernicieux, qu'il est la ruine des empires. — Mais pourquoi vous arrêter en si beau chemin ? La corruption et le vice sont assurément le résultat nécessaire des nombreux rassemblements d'hommes : la vertu s'y corrompt comme l'air que l'on respire dans les

grandes assemblées. Donc point de villes, et surtout de villes de cinq ou six cent mille âmes; quittons-les, et retournons dans les champs, ou plutôt dans les forêts, manger les glands comme nos pères. Pour parler sérieusement, dans l'état où est aujourd'hui l'Europe, lorsque tous les peuples pèsent les uns sur les autres comme les parties constitutives d'un même fluide, il faut nécessairement songer à la balance du commerce, tâcher de beaucoup vendre à ses voisins pour pouvoir beaucoup acheter, exciter leurs désirs par des produits brillants et solides.... Mais je m'aperçois que je m'égare dans le domaine vaste et un peu aride de l'économie politique. Si cette digression, à laquelle j'ai été insensiblement amené en parlant d'ajustements et de frivolités, ne paraît point trop déplacée, ce sera la preuve que tout se tient dans les mœurs. Revenons à celle qui fait le sujet de cet article. Je disais donc que madame de Montesson tenait une excellente maison, où elle réunissait tous les agréments de la société à ceux d'un luxe ingénieux. Cela était d'autant plus précieux que les maisons ouvertes, autrefois si nombreuses à Paris, étaient presque toutes fermées; les ambassadeurs n'en avaient plus, et, parmi les Français, on ne pouvait guère citer que les dîners du maréchal de Biron et les soupers du vendredi de madame de La Vallière. Ces grandes assemblées, habituellement bien moins agréables que les réunions particulières, où l'on jouit, dans toutes leurs douceurs, des charmes de l'intimité, sont nécessaires dans une capitale; elles donnent aux personnes d'un rang élevé des occasions de rapprochement, et conservent entre les grandes familles des liaisons de bienveillance et des moyens commodes de former des alliances; elles ont encore l'avantage de concentrer, comme dans des temples, le culte de la politesse noble, et d'entretenir l'uniformité dans les manières de la haute classe; c'est ainsi que les académies ont été instituées pour maintenir la pureté du langage.

Ceux qui aiment à faire des rapprochements (et ils sont nom-

breux) n'ont pas manqué de comparer madame de Montesson à madame de Maintenon. L'adresse, le manége et la patience qu'elles ont dû mettre toutes deux pour fixer, dans un âge où l'on ne fait plus de conquêtes, des princes jusque-là fort inconstants ; le mariage secret de nom, public de fait, qui fut le prix de leurs habiles assiduités, voilà certainement des points de ressemblance ; mais elle ne s'étend point au delà de la position. Quand on en vient aux personnes, on ne trouve plus que des contrastes. Il est, en effet, impossible de comparer ce Louis XIV, si imposant, et qui, indépendamment de son rang suprême, imprimait un caractère de grandeur à ses moindres actions, avec celui de ses arrière-neveux qui n'était remarquable que par sa bonhomie et son affabilité. Il ne ressemblait pas même au monarque comme un nain qui peut avoir les traits d'un géant ; car, au lieu de ces formes si pleines de dignité, de la taille noble et élevée de Louis le Grand, il avait des manières toutes rondes comme sa personne, et, sans être borné, son esprit n'avait rien de distingué. Quant à madame de Montesson, si on la compare à madame de Maintenon, même infériorité dans l'esprit, dans la beauté, et jusque dans la taille. Elle aurait eu plutôt quelque ressemblance de caractère avec cette femme qui gouverna la France sous Louis XV, la marquise de Pompadour. Toutes deux avaient de la douceur et de la grâce, de la bonté, un jugement assez sain, l'amour des lettres et des arts, mais des vues courtes, et un esprit rétréci par l'habitude du manége et de l'intrigue. Cela n'empêche point de bien tenir une maison. Aussi madame de Montesson, qui n'eut qu'une influence privée, se fit-elle aimer et considérer, tandis que la marquise encourut l'indignation de la nation entière, qui attribua nos revers à ses funestes conseils ou plutôt à ses mauvais choix. Peut-on raisonnablement croire qu'en pareille circonstance madame de Montesson, avec le caractère que je viens de dépeindre, eût mieux gouverné ? Non, sans doute.

J'en ignore la raison, mais ce n'est que chez les nations

étrangères que l'on trouve de ces femmes à la fois habiles et fortes qui savent porter une couronne et égaler les plus grands rois ; telles furent, dans le Nord, Élisabeth d'Angleterre, Marguerite de Valdemar et Catherine II ; à Vienne, Marie-Thérèse. En revanche, les Françaises l'emportent, par leur amabilité, sur toutes les autres femmes ; et plaire, c'est aussi régner.

Madame de Montesson est auteur de plusieurs pièces de théâtre qui furent toutes représentées chez M. le duc d'Orléans, et souvent il fut, ainsi qu'elle, au nombre des acteurs. Ces pièces avaient, comme on s'y attend bien, un succès infaillible. Il ne fallait pas dans les spectateurs beaucoup de politesse pour les applaudir, parce qu'elles n'étaient pas précisément mauvaises, et cependant il en fallait, parce qu'elles n'étaient pas bonnes ; on y remarquait plus de sens que de verve, plus d'adresse que de talents ; jamais rien de choquant ou de ridicule, mais aussi rien de saillant, pas un trait heureux, pas un mot piquant. Le dénouement arrivait au bout des cinq actes, comme les morts de vieillesse, parce qu'il faut bien que tout finisse ; alors on éprouvait, pour la première fois, un mouvement de gaieté en songeant au bon souper qui suivait immédiatement cette froide représentation.

Cette absence totale d'esprit dans les ouvrages d'une personne qui n'en manquait pas, et dans un pays où les productions littéraires en ont souvent trop, avait de quoi surprendre.

Madame de Montesson a fait imprimer en 1782, chez Didot, le recueil de ses œuvres, qui forment huit volumes grand in-8°. Cela était un peu orgueilleux ; car, dans le nombre des pièces que contient cette collection, il n'y en a pas une seule qui soit au-dessus du médiocre, et la plupart sont au-dessous. Il est vrai qu'elle n'en fit tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires, qu'elle distribua à ses amis, sous le titre d'œuvres anonymes, et qu'aucun ne fut vendu. Cette réserve fut mise sur le compte de son rang, qui ne permettait pas qu'une aussi grande dame, presque princesse du sang, courût la chance des auteurs vul-

gaires, et s'exposât, comme eux, aux traits de la critique et du ridicule. Mais ce prétexte servit bien son amour-propre, que le mauvais succès, plus que probable d'une véritable publication aurait sans doute mortifié.

Les œuvres de madame de Montesson n'ayant été tirées qu'à douze exemplaires, dont plusieurs sont détruits ou dépareillés, sont devenues, malgré leur peu de mérite littéraire, un livre rare et précieux. Les amateurs ont la folie de le payer jusqu'à six cents francs et au delà, c'est-à-dire plus que ne leur coûterait une collection de nos chefs-d'œuvre. Voici, pour être complètes, ce qu'elles doivent contenir. Dans le premier volume, intitulé *Mélanges,* on trouve d'abord un roman en prose, *Pauline;* tout le reste est en vers; *Rosamonde,* poëme en cinq chants; un conte allégorique; les *Dix-huit Portes*, anecdote tirée des Fabliaux; enfin une *Lettre de Saint-Preux à mylord Édouard.* Ces mélanges, à l'exception du roman en prose, pitoyable production, ont été réimprimés la même année 1782 en un volume in-18, semblable à la collection d'Artois. Les sept autres volumes in-8° contiennent quatorze pièces, tragédies, drames, comédies, le tout fort médiocre. Parmi les pièces, les plus mauvaises (et cela pouvait se prévoir) sont les deux tragédies, *la Comtesse de Bar* et *Agnès de Méranie; l'Homme impassible* et *l'Amant romanesque*, comédies, ne sont pas sans quelque intérêt.

La dernière pièce du recueil, intitulée *le Comte de Chazelles,* comédie en cinq actes et en vers, est tirée, suivant madame de Montesson, du roman de *Clarisse*, et, suivant le public, des *Liaisons dangereuses.* Elle fut représentée à la Comédie française, sans nom d'auteur. Non-seulement elle tomba complétement, mais on la trouva très-immorale. Madame de Montesson crut qu'il y avait de la magnanimité à se charger de cette accusation; en conséquence M. le duc d'Orléans déclara qu'elle

en était l'auteur, et elle-même en appela du parterre au lecteur, comme elle le dit dans sa préface.

Il est arrivé quelquefois, quand les mélanges manquaient, de diviser les quatorze pièces en huit volumes, afin de faire passer l'édition pour complète.

Enfin il y a une autre édition en deux volumes in-8° seulement, contenant quatre pièces; celle-ci porte la date de 1772 et 1777. Elle est encore plus rare que l'autre.

Les renseignements bibliographiques de cette note, plus utiles pour les amateurs de livres que pour les amis des lettres, m'ont été donnés par M. A. Renouard, dont les connaissances et le goût sont généralement estimés.

LA COMTESSE DE BOUFLERS.

Madame de Boufiers était une des personnes de son temps les plus distinguées par la justesse et l'étendue de son esprit. Amie intime du prince de Conti, qui était lui-même très-spirituel, elle a fait longtemps les charmes de la société du Temple. Je l'ai peu connue ; mais j'ai recueilli quelques pensées d'elle qui méritent d'être conservées. Peut-être trouvera-t-on qu'il n'y a rien de bien nouveau dans ce petit opuscule, et je crois, en effet, que, si l'on feuilletait quelques volumes de moralistes, on parviendrait à y rassembler des sentences qui, sans être exactement les mêmes, ressembleraient à celles-là ; mais, depuis que le nombre des livres s'est si prodigieusement accru dans tous les genres, de semblables recherches auront toujours du succès. Laissons donc ce travail ingrat, et qui n'est satisfaisant que pour l'envie, à des érudits oisifs, et recevons avec reconnaissance des pensées justes, morales, élégamment exprimées, et qui ne sont point sans utilité pour la conduite de la vie, lorsque la mémoire est aidée par leur précision. N'est-il pas indifférent que Zoroastre ou Confucius aient dit à peu près la même chose il y a deux ou trois mille ans ? Mais si l'on veut une règle pour apprécier le mérite des auteurs, on peut être assuré que celui qui aura trouvé en lui-même un bon nombre de maximes dignes, pour le fond et l'expression, de l'approbation générale, loin de grossir son recueil aux dépens d'anciens ouvrages, aura cherché à éviter les réminiscences. Les gens riches n'empruntent point.

Voici les pensées de madame de Boufiers :

« Dans la conduite, simplicité et raison. »

« Dans l'extérieur, propreté et décence. »

« Dans les procédés, justice et générosité. »

« Dans l'usage des biens, économie et libéralité. »

« Dans les discours, clarté, vérité, précision. »

« Dans l'adversité, courage et fierté. »

« Dans la prospérité, modestie et modération. »

« Dans la société, aménité, obligeance, facilité. »

« Dans la vie domestique, rectitude, et bonté sans familia-« rité. »

« S'acquitter de ses devoirs selon leur ordre et leur impor-« tance. »

« Ne s'accorder à soi-même que ce qui vous serait accordé « par un tiers éclairé et impartial. »

« Éviter de donner des conseils, et, lorsqu'on y est obligé, « s'acquitter de ce devoir avec intégrité, quelque danger qu'il « puisse y avoir. »

« Lorsqu'il s'agit de remplir un devoir important, ne consi-« dérer les périls et la mort même que comme des inconvé-« nients et non comme des obstacles. »

« Tout sacrifier pour la paix de l'âme. »

« Combattre les malheurs et les maladies par la tempé-« rance. »

« Indifférent aux louanges, indifférent au blâme, ne se sou-« cier que de bien faire, en respectant, autant qu'il sera pos-« sible, le public et les bienséances. »

« Ne se permettre que des railleries innocentes, qui ne puis-« sent blesser ni les principes, ni le prochain. »

« Mépriser le crédit, s'en servir noblement, et mériter la « considération. »

On me demandera peut-être : La personne qui a si bien écrit sur les devoirs les a-t-elle toujours remplis? a-t-elle toujours offert un modèle de sagesse et de bienséance? Voilà des questions qui s'offrent naturellement à l'esprit lorsqu'on vous présente des règles de conduite. Mais quel est le but de cette curiosité? N'est-elle pas inspirée par l'amour-propre que les pré-

ceptes humilient, parce qu'il y trouve presque toujours des reproches ? On cherche à mortifier le donneur d'avis en lui montrant qu'il n'est pas plus parfait qu'un autre. Cela n'est guère raisonnable. Eh ! qu'importe d'où vient la source, pourvu que l'eau soit pure ? Autant vaudrait s'informer si le médecin qui vous ordonne la tempérance l'a toujours pratiquée. Il n'y a de choquant et de ridicule que l'ostentation de la vertu et l'affiche de la sagesse, surtout depuis qu'il n'y a plus, comme dans l'antiquité, des philosophes de profession. J'insiste d'autant plus sur ce point que j'y suis personnellement intéressé. Et moi aussi j'ai composé des maximes, mais sans avoir plus de droits que de prétentions à la sagesse, et tout en convenant que c'est souvent d'après mes propres défauts que j'ai dépeint ceux des autres et que j'en ai montré les inconvénients. Après de tels aveux, il serait injuste et déraisonnable de me les reprocher, au lieu de chercher à profiter de ce qu'il peut y avoir de bon dans mes conseils.

Le petit ouvrage de madame de Boufler que je publie a été copié sur un exemplaire encadré depuis maintes années dans la chambre de madame de B***. J'ai été confirmé dans l'opinion avantageuse que j'en avais conçue en lui voyant occuper cette place honorable chez une dame de l'esprit le plus distingué, de la plus aimable vertu, et dont les exemples valent mieux que tous les préceptes.

GEORGES III,

ROI D'ANGLETERRE.

Le seul prince vivant dont il est question dans ce livre est l'infortuné Georges III, roi de la Grande-Bretagne. Depuis plusieurs années il languit, retranché de la société des hommes, privé de la lumière de la raison et de celle des cieux; mais ce triste état ne m'aurait pas paru autoriser suffisamment la publication de cet article si je n'avais la conviction la plus intime que cette faculté de penser, cette lueur divine qui constitue le MOI, s'est retirée à jamais de sa misérable enveloppe, enfin qu'il ne reste plus de ce chef de tant de millions d'hommes qu'une relique animée, qui tient, pour ainsi dire, le milieu entre le néant et l'être. Ce que j'ai à rapporter de ce prince n'est cependant point de nature à le blesser, si, contre toute attente, il recouvrait l'exercice de ses facultés intellectuelles. Ses intentions ont été pures, son cœur juste, ses mœurs irréprochables. Mais j'ai une si haute idée du respect que l'on doit à ceux qui ont reçu du Ciel le pouvoir et la charge de gouverner les peuples, et ce sentiment, que je partage avec tous les adorateurs de la Providence, avec les simples amis de l'ordre, est si profond, qu'il m'empêchera toujours d'examiner les actions des souverains, tant que leur mission n'est point terminée. Cette opinion, loin d'avoir rien de servile, s'allie parfaitement avec la véritable dignité, et l'on observe même dans toutes les cours que les plus fiers sont aussi les plus respectueux; et pourtant, lorsque ces monarques, ces juges des nations, vont rendre à leur tour compte de leur conduite à un tribunal supérieur et sans appel, il est bon que leur mémoire soit ici-bas livrée à l'examen de ceux qui na-

guère furent dans leur dépendance. Elle appartient tout entière à l'histoire, non pour fournir des aliments à la malignité, toujours empressée d'outrager la grandeur qui n'est plus à craindre, non pas même pour satisfaire une vaine curiosité, mais afin que l'on puisse tirer du récit de leurs actions publiques et privées des leçons salutaires, également profitables aux rois et aux peuples; car leur bonheur ne saurait être séparé.

Dans ce long règne de Georges III, si fécond en événements mémorables qui ont intéressé le monde entier, je ne m'occuperai que de ceux sur lesquels son caractère personnel a eu de l'influence; c'est la méthode que je crois devoir suivre dans les articles de ce livre qui concernent les princes et les personnes publiques. Si je me bornais à tracer leur portrait physique, et à raconter quelques anecdotes, quelques traits isolés de leur vie, ces notices incomplètes ne rempliraient point le désir que j'ai de faire connaître, sous tous les rapports, des personnages intéressants, sur lesquels on n'a généralement en France que des notions vagues, ou même fausses. Mais si je voulais, au contraire, rendre compte de tous les événements qui se sont passés sous leur règne ou pendant leur administration, je m'exposerais à deux graves inconvénients: d'abord à des redites inévitables, puisqu'il faudrait répéter, par exemple, lorsque j'en serai à l'article de M. Pitt, ce que j'aurais dit dans celui de Georges III, redire dans celui du prince Potemkin ce que l'on aurait déjà vu sous le nom de Catherine II; le second serait de rendre mon ouvrage excessivement volumineux, et d'ailleurs de lui donner un caractère purement historique, ce que je veux éviter. Si le public a accueilli avec quelque bienveillance mes essais en ce genre, je ne dois pas prendre ces encouragements pour le gage d'un succès infaillible dans une entreprise de longue haleine. L'histoire est un océan sans îles et sans ports de refuge, mais non sans écueils; c'est une témérité que de s'y embarquer lorsque l'on n'a point encore amassé des provisions proportionnées à la longueur du trajet. J'imiterai les

anciens navigateurs, qui côtoyèrent longtemps les rivages avant de s'élancer en pleine mer.

Georges III conserva sur le trône, où il monta de bonne heure, la déférence que la princesse de Galles, sa mère, lui avait inspirée pour mylord Bute ; ce sentiment était augmenté par les habitudes de l'enfance, car ce seigneur écossais avait présidé à son éducation ; son ascendant devint même si fort qu'il put, avant de mourir, en transmettre une partie à son secrétaire Jenkinson, homme de talent et de mérite, créé d'abord baron sous le nom de Hawkesbury, et depuis comte de Liverpool. C'est le père de celui qui est aujourd'hui ministre, et l'on prétend que, s'il conserve ce poste important, il le doit plus au respect filial du régent pour le roi et la reine, princesse dont cette famille a aussi la confiance, qu'à la confiance personnelle du prince. Le crédit de mylord Bute est regardé comme l'origine de cette faction écossaise dont il est si souvent question dans les mémoires et les pamphlets que l'on publie depuis cinquante ans. A ce sujet, je remarquerai que les Anglais qui n'ont rien perdu de leurs anciens préjugés, ou plutôt de leur haine nationale contre leurs voisins du Nord, assurent qu'il est d'autant plus dangereux de leur laisser prendre du pouvoir qu'ils s'en servent pour remplir toutes les places de leurs parents, de leurs amis et de leurs compatriotes. Ce patronage s'étend, dit-on, depuis les plus grandes charges jusqu'aux plus minces emplois. On cite, comme un exemple assez curieux, que, depuis le ministère du lord Bute, le fameux jardin botanique de Kew est toujours dirigé et cultivé par des Écossais ; ils y ont même établi, pour ainsi dire, une pépinière de maîtres et de garçons jardiniers de leur nation, qui exclut presque entièrement les Anglais de cette branche d'industrie. J'espère que l'on me permettra de placer ici une espèce de dicton, ou plutôt d'apologue, qui explique d'une manière sensible et pittoresque la différence caractéristique des deux peuples, accolés plutôt qu'unis. « Lorsqu'un Écossais, disent-

« ils, monte à l'échelle du pouvoir, il tend la main à ses com-« patriotes pour leur aider à monter ; un Irlandais, au con-« traire, dans la même position, donne des coups de pied aux « siens pour les en empêcher. » Cette opinion populaire est sans doute sujette à exception, comme toutes celles de ce genre ; toujours est-il certain que lord Bute donna à beaucoup d'Écossais des emplois dépendants de la couronne. Quant à l'influence qu'il exerça dans les commencements sur les déterminations du roi, il eut d'autant moins de peine à la conserver qu'il était *tory* par principes, et cela dans le sens le plus étendu, cherchant de tout son pouvoir à augmenter la prérogative royale. Il ne daignait pas même déguiser ses sentiments ; il les montrait, au contraire, dans toutes les occasions avec une hauteur choquante, qui le rendit bientôt l'objet de l'animadversion publique. Ce fut lui qui commença la fameuse querelle avec les colonies américaines, qu'il prétendait traiter comme un domaine direct et exclusif de la couronne, tandis que les habitants de ces provinces, qui descendaient pour la plupart de puritains et de niveleurs réfugiés, trouvaient que la liberté dont jouissaient les citoyens anglais était encore trop restreinte. Le roi adopta avec chaleur la doctrine de son ministre et la soutint avec toute l'opiniâtreté de son caractère. Mylord Chatam (le premier Pitt), qui voyait de loin le danger d'un pareil système, et qui, avec des talents bien supérieurs à ceux du lord Bute, avait des principes politiques absolument contraires aux siens, s'opposa constamment, dans le conseil comme dans le parlement, aux mesures rigoureuses qui, sans vaincre la résistance des colons, ne pouvaient manquer d'aliéner à jamais leurs cœurs ; à la fin, voyant que, malgré la retraite plus apparente que réelle du pair écossais, ses projets étaient toujours contrariés, il se retira du ministère, après avoir dit dans la Chambre haute ces paroles mémorables : « Mylords, je vois derrière le trône quelqu'un plus grand que « le trône qui entrave mes opérations, qui détruit mon ou-

« vrage... » Ces expressions, dans tout autre pays, eussent été criminelles ; dans le sénat britannique, elles furent considérées comme la preuve d'une noble franchise qui n'avait rien de factieux.

Lord North succéda au comte de Chatam ; il suivit le système de lord Bute, et s'efforça de soumettre par les armes des peuples que quelques concessions auraient ramenés. D'immenses trésors furent inutilement dépensés, des milliers d'hommes tombèrent sous les coups de leurs concitoyens, et les hordes sauvages ajoutèrent leurs horribles barbaries aux maux déjà si cruels de la guerre, jusqu'à ce qu'enfin les éternels rivaux de la puissance anglaise, les Français et les Espagnols, réunissant toutes leurs forces à celles des insurgés, assurèrent leur indépendance. La nécessité seule put obliger le roi à la reconnaître, et, lorsqu'il signa le traité, ce fut avec les marques d'un profond chagrin. Il est cependant juste de dire que la très-grande majorité de la nation anglaise partagea longtemps son opinion sur cette guerre, s'obstinant à ne voir dans les Américains que des révoltés indignes de pardon, et non des frères qui réclamaient leurs droits. Les peuples ne sont pas moins jaloux du pouvoir que les princes. Le joug des républiques est même plus dur que celui des monarchies. Voyez Rome gouvernant ses conquêtes avec un sceptre de fer, et, de nos jours, Venise et les petits cantons suisses refusant à leurs sujets la liberté dont jouissaient les citoyens.

Au reste, le résultat de cette grande querelle confondit encore une fois tous les calculs de la prudence humaine. Cette indépendance de l'Amérique, que le commerce anglais regardait comme devant lui porter un coup fatal, eut pour lui des conséquences aussi heureuses qu'imprévues. Le nombre des vaisseaux marchands, ce signe infaillible de la prospérité d'une nation commerçante, doubla en peu d'années, et l'on vit avec étonnement ces mêmes négociants de Bristol, qui trafiquaient principalement avec les colonies américaines, et qui, encore à

la fin de la guerre, avaient annoncé au parlement, dans une adresse solennelle, que, si l'indépendance était proclamée, il faudrait fermer leur port, on les vit, dis-je, demander un bill pour être autorisés à l'agrandir. Ce fut alors pour la première fois que l'on reconnut l'existence de ce grand principe d'économie politique, *que le commerce extérieur ne peut prospérer si les nations étrangères ne sont elles-mêmes riches et florissantes.* Il est bien singulier qu'une vérité aussi favorable à l'humanité, et qui paraît si évidente, n'ait pas été plus tôt découverte. Elle l'est enfin, et commence même à être généralement répandue. Les négociants éclairés disent maintenant à tous les peuples de la terre sans distinction, sans acception de rivaux ou d'amis : « Augmentez votre population, car vous au- « rez plus de besoins; soyez plus riches, nous vous vendrons « davantage. » Ils savent, en effet, que les pauvres achètent peu et payent mal; on peut donc compter sur la sincérité de leurs vœux pour la prospérité générale, à laquelle est attaché l'accroissement de leur fortune. Ainsi tomberont à jamais ces systèmes de monopoles et de profits exclusifs, triste conception d'esprits étroits, résultat d'une rapacité mal entendue. On peut même attendre du progrès des lumières que les gouvernements iront jusqu'à proscrire le commerce le plus avantageux à leurs sujets s'il étouffe les germes de la reproduction, et l'apologue des œufs d'or n'accusera plus une cupide imprévoyance. Il ne restera, sans doute, que trop de causes de guerre entre les peuples voisins : les passions en sont l'intarissable source; mais les querelles de commerce, qui en ont produit de si longues et de si cruelles, seront bien moins fréquentes lorsque chacun sera persuadé que la richesse des étrangers lui est avantageuse, et que c'est un capital dont son industrie peut tirer un revenu.

Ce fut pendant cette même guerre d'Amérique que Georges III eut une occasion mémorable de montrer qu'il possédait à un haut degré le courage et la fermeté, de toutes les

qualités les plus utiles à un souverain. On connaît peu, sur le continent, les détails de l'insurrection provoquée, en 1780, par lord Georges Gordon. Elle fut courte, mais effrayante, et pendant plusieurs jours la capitale de l'empire britannique fut remplie de trouble et de confusion. Les dévastations commises par les brigands causèrent une perte de quelques millions sterling, et il périt plusieurs centaines de personnes. Les prisons furent forcées, les prisonniers joignirent les séditieux, des maisons furent détruites, des magasins pillés, d'autres incendiés; enfin une immense distillerie à laquelle on mit le feu menaça toute la ville d'une conflagration générale.

Cet événement, encore plus alarmant que funeste, était impossible à prévoir. L'homme qui en fut la cause presque innocente était un visionnaire sans talent et sans esprit. Son zèle fanatique pour la religion anglicane fut d'abord secondé par un assez grand nombre de personnes d'une classe inférieure, ignorantes et superstitieuses, mais qui ne cherchaient point à troubler l'ordre public. Bientôt la curiosité et l'esprit d'imitation, mobiles puissants partout, mais plus en Angleterre que dans aucun autre pays, réunirent autour de lord Gordon des milliers d'oisifs, dans un rassemblement qu'il indiqua hors de Londres. La loi tolère plutôt qu'elle ne les autorise ces assemblées tumultueuses, sujettes à de graves inconvénients. Ce qui s'ensuivit en est la preuve. Les troubles commencèrent par la plus ridicule des processions. On avait rédigé une pétition adressée au parlement contre un bill, passé presque sans opposition il y avait déjà près de deux ans, qui donnait aux catholiques un peu plus de liberté de culte, sans cependant en autoriser la publicité. Un homme d'une haute stature portait cette adresse sur sa tête, et les signatures, vraies ou supposées, étaient si nombreuses qu'une vingtaine de personnes soutenaient par derrière ce papier, qui formait comme une longue queue. Jusque-là, rien n'était encore illégal ou criminel; mais, à la vue de leurs forces, quelques-uns des pétitionnaires, pre-

nant de l'audace, commencèrent à démolir les chapelles catholiques. Ce genre de destruction est très-fréquent dans les émeutes en Angleterre; les maisons y sont bâties peu solidement; elles n'ont même, pour la plupart, qu'une épaisseur de briques, et l'on conçoit qu'elles doivent céder aisément aux efforts d'une populace active, et d'autant plus adroite qu'il s'y joint toujours beaucoup de matelots, espèce d'hommes singulièrement agiles et vigoureux. Aussi dans peu d'heures de grands bâtiments sont démolis de fond en comble. Cette fois, l'impunité ayant enhardi les séditieux, et les brigands qui s'étaient mêlés dans leurs rangs pouvant espérer d'assouvir leur avidité, les prisons furent assaillies et forcées; ils y trouvèrent de nombreux renforts. Dès lors il ne fut plus question ni de pétition, ni de querelles de religion : le pillage était le but; le tumulte et l'incendie furent les moyens. Cette foule ameutée se grossit avec la rapidité d'une avalanche que la plus légère cause fait naître dans la montagne, que le plus léger obstacle eût arrêtée, mais qui, une fois formée, entraîne dans sa course irrésistible des quartiers de rochers et déracine les plus grands arbres. La capitale fut menacée d'une entière subversion. Le parlement fut investi, ses membres insultés, des piquets de cavalerie repoussés, les maisons des magistrats assaillies; celle du premier de tous, le célèbre lord Mansfield, fut pillée, et sa précieuse bibliothèque devint la proie des flammes. Enfin la banque, dépôt public où des sommes énormes en or, en argent, en valeurs de commerce, étaient gardées, allait être attaquée. A la vue d'un danger qui menaçait toutes les fortunes, les négociants, les banquiers, leurs enfants, leurs commis s'armèrent et se formèrent en compagnies. Le régiment des gardes, seule troupe régulière qu'il y eût à Londres ou aux environs, étant trop peu nombreux pour apaiser une révolte qui avait pris un caractère si alarmant, le roi fit venir à marches forcées les milices et les régiments de ligne qui se trouvaient le moins éloignés. Mais cette mesure eût été probablement in-

suffisante s'il n'eût en même temps ordonné, par une proclamation, aux soldats de tirer sur les insurgés sans attendre la réquisition des magistrats, détruisant ainsi, par un seul acte de sa volonté et sans l'intervention du parlement, cette sauvegarde sacrée, ce *palladium* des libertés anglaises. Mais la nécessité la plus impérieuse et la plus évidente rendait légitime une infraction qui, dans toute autre circonstance, eût coûté la tête au ministre assez imprudent pour contresigner une pareille proclamation. Georges III montra pendant tout ce tumulte une contenance ferme et courageuse; tandis que les riches propriétaires et beaucoup de familles aisées fuyaient loin d'une ville bouleversée, il ne s'éloigna pas un moment, donnant avec beaucoup de sang-froid les ordres nécessaires, et décidé à se mettre à la tête des troupes si la révolte continuait; mais cette populace mal armée, sans discipline et sans chefs, n'opposa que peu de résistance lorsqu'elle fut attaquée sérieusement; on lui tua deux ou trois cents hommes, et elle se dispersa bien plus vite qu'elle ne s'était ramassée. Lord Gordon fut arrêté, conduit à la Tour; on lui fit son procès; et telle est la douceur, peut-être excessive, des lois anglaises qu'il fut acquitté, parce que sa connivence avec les auteurs du pillage et de l'incendie ne put être prouvée.

Je ne serais point entré dans autant de détails sur cet événement, qui n'eut aucunes suites, s'il ne me paraissait démontrer, d'une manière convaincante, l'insuffisance, dans les cas extraordinaires, de cette constitution si vantée. Il fallut la violer ouvertement pour éviter les plus grands malheurs; un prince faible qui l'eût respectée laissait périr sa capitale. Il est curieux d'entendre ce que les Anglais répondent lorsqu'on leur parle de cette singulière rébellion et du danger que courut alors Londres, cette immense métropole, à la fois le centre du gouvernement et le principal entrepôt du commerce britannique, cette ville enfin dont on ne saurait se faire en France une idée juste, pour la richesse, la population et le mouvement,

qu'en réunissant par la pensée Marseille, Lyon et Bordeaux avec Paris, et dont la ruine eût causé une commotion incalculable dans les trois royaumes, et jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'empire. Ils ne nient point le péril qu'ils coururent, mais ils soutiennent que la crainte d'orages passagers, dont le retour, quoique possible, est très-peu probable, ne doit point empêcher de jouir d'un état habituel de liberté et d'indépendance, enfin que des précautions gênantes, des entraves journalières sont plus fâcheuses qu'un mal incertain. Quelquefois ils se comparent aux Napolitains, qui jouissent, au pied du Vésuve, de leur baie délicieuse et des charmes de leur climat. « Ne les voit-on pas, disent-ils, danser sur les laves « d'Herculanum et sur les ruines de Pompeïa, sans songer « aux générations englouties? Moquez-vous de leur imprévoyance, mais laissez-nous croire que la philosophie les ap- « prouve. »

Il y avait environ six ans que la paix qui consacra l'indépendance de l'Amérique était conclue lorsque le roi ressentit pour la première fois les atteintes de la cruelle maladie sous laquelle il succombe aujourd'hui. Dans un État purement monarchique, la démence du prince ne produit point de crise politique; l'héritier du trône l'occupe provisoirement, et la nation ne prend point de part à ce changement anticipé. Mais il n'en est pas ainsi chez un peuple libre, surtout lorsque cet événement n'a point eu d'exemple dans son histoire et qu'il n'est point prévu par la Constitution. Une foule de questions nouvelles vint agiter tous les esprits; le parlement s'en empara, et, en voulant défendre la personne royale, il affaiblit la prérogative de la couronne. A qui devait être confiée la garde de l'infortuné monarque? Qui constaterait son retour possible et espéré à la raison? Le droit successif du prince de Galles lui donnait-il un droit exclusif à la régence, et, s'il le lui donnait, quelles modifications, quelles restrictions pouvait-on apposer au pouvoir conféré par cette grande charge? Tel fut le sujet des discussions

importantes qui occupèrent pendant plusieurs mois l'Angleterre et qui étonnèrent l'Europe. Malgré l'extrême chaleur des débats parlementaires, les amis de l'ordre et des bienséances remarquèrent avec satisfaction qu'une commisération respectueuse couvrait d'un voile religieux la situation déplorable du souverain ; même la presse, dont la liberté dégénère si souvent en licence, se contint cette fois et observa une juste retenue. Cet état d'anxiété ne fut pas heureusement de longue durée. La maladie diminua par degrés, et la guérison fut déclarée complète. Le rétablissement du roi causa une allégresse générale ; ses vertus méritaient ces marques d'attachement ; mais il se mêlait quelque chose de personnel à ce sentiment : l'orgueil national souffrait de l'abaissement du chef de la nation.

La convalescence du roi fut célébrée par une grande solennité religieuse ; il se rendit en pompe à l'église de Saint-Paul, au milieu des acclamations d'un peuple immense. Jamais cérémonie n'eut un caractère plus imposant. Quel spectacle de voir un grand monarque reprendre sa couronne sur l'autel du Roi des rois en bénissant la main puissante qui l'avait humilié !

On était au printemps de 1789, et les Anglais purent attribuer à une faveur spéciale de la Providence que leur monarque eût recouvré la jouissance de ses facultés intellectuelles au moment où tous les trônes commencèrent à être plus ou moins ébranlés. Si celui de Georges III ne le fut pas alors par une attaque directe et par la menace d'une invasion, il le fut par des menées dangereuses, et bientôt il régna en Angleterre une fermentation sourde, mais étendue, qui aurait pu causer la plus violente explosion. Le gouvernement eut besoin d'autant de prudence que de fermeté pour arrêter les progrès rapides de cet esprit d'innovation et même de républicanisme que la révolution française avait suscité ; différentes causes, parmi lesquelles on doit compter comme la première l'amour constant des Anglais pour la liberté, et la joie universelle qu'inspira la destruction de la Bastille, que, sur la foi d'écrivains aussi igno-

rants que passionnés, on se figurait toujours remplie d'innombrables victimes du despotisme, procurèrent aux révolutionnaires une foule de partisans dans les îles Britanniques. Les uns, dans leur violente exagération, ne se proposaient pas moins que d'abolir la royauté qu'ils nommaient tyrannie, et de suivre l'exemple de l'Amérique, qu'ils voyaient en effet prospérer et même prendre un prodigieux accroissement sous un régime républicain; les autres, et c'était de beaucoup le plus grand nombre, plus modérés, ne voulaient que la réforme des abus, insistant surtout sur un système moins inégal de représentation. Ils se croyaient plus raisonnables, ils ne l'étaient qu'en apparence; car le moindre changement politique eût, à cette époque mal choisie, entraîné une subversion totale. Ce qui sauva l'Angleterre, ce fut moins la sagesse du prince et de ses ministres que les excès des révolutionnaires français. Leurs crimes, bien plus encore que leurs folies, détrompèrent les personnes honnêtes, mais exaltées, et les guérirent pour longtemps de la manie des réformes. Alors le parti des anciens whigs se divisa; Burke, le sublime Burke, Windham, ce partisan si chaud de la liberté française, tous les membres du parti Portland, riche et considéré, abandonnèrent les bancs de l'opposition pour se réunir autour du trône menacé, et quittèrent des bannières flétries. Le caractère du roi était tel pour cette occasion que le demandaient son intérêt et celui de son peuple. Loin d'avoir la moindre propension pour les nouvelles doctrines, ou même de les regarder avec indifférence, une certaine hauteur féodale, qu'il tirait probablement de son origine germanique et qui perçait malgré son affabilité, lui faisait regarder avec indignation tout ce qui ressemblait à l'égalité. Aucun monarque ne fut plus juste envers ses sujets, aucun n'était moins persuadé de leurs droits. Il fut même si irrité des discours que fit au club des whigs le célèbre Fox, en faveur du système français, discours qui n'était cependant dicté que par une tactique parlementaire, qu'il le raya de sa propre main de la liste

des conseillers privés, ce qui ne s'était pratiqué qu'une seule fois, lorsque lord Georges Germaine fut accusé d'une action déshonorante. La perte de ses domaines héréditaires en Allemagne acheva de porter à son comble l'exaspération du roi; mais il eut du moins cette consolation que toute sa famille partagea ses sentiments, ce qui, chose étonnante, ne lui fut pas commun avec tous les souverains de l'Europe. Pour lui, il vit son fils aîné, que de mauvais conseils et des égarements de jeunesse avaient trop souvent éloigné de lui, rompre d'une manière éclatante toutes ses liaisons de plaisir et d'amitié avec un prince de la maison de France qui, par ses sentiments et sa conduite, s'en était rendu indigne (1).

Depuis le commencement de ce siècle la santé de Georges III a été souvent dérangée, et il a éprouvé plusieurs attaques de son ancienne maladie, avant celle qui paraît lui avoir fait perdre pour jamais la raison; mais, dans ses intervalles lucides, son caractère ferme jusqu'à l'opiniâtreté ne s'est jamais démenti. On en eut la preuve dans cette importante affaire de *l'émancipation des catholiques*, renouvelée plusieurs fois, et à laquelle il refusa constamment de donner son adhésion. Les progrès des lumières, et la tolérance qui en est la conséquence nécessaire, semblaient indiquer qu'ils ne pouvaient plus subsister, ces actes rigoureux portés dans un siècle d'ignorance et de fanatisme pour exclure de tout emploi civil et militaire ceux qui reconnaissent la suprématie du pape. La politique paraissait d'accord avec la justice naturelle pour abolir ces odieuses restrictions. Quatre millions d'Irlandais, au moins, c'est-à-dire les quatre cinquièmes de la population de cette île, sont catholiques romains, et la France les sollicitait depuis longtemps de secouer le joug d'une métropole qui gêne autant leur conscience que leur industrie. En leur accordant enfin tous les droits

(1) Dans une réunion nombreuse de ses amis, le prince de Galles, après avoir exposé ses motifs, fit ôter de son salon le portrait du duc d'Orléans et le relégua au grenier.

de citoyens, c'était les attacher à la Grande-Bretagne par d indissolubles liens ; c'était déjouer le projet de ses éternels rivaux. Les opposants à cette mesure salutaire n'étaient point nombreux, et ils diminuaient tous les jours. Il faut même dire, en l'honneur du clergé anglican, que plusieurs de ses membres les plus distingués favorisaient, du moins par leur silence, les justes demandes des non-conformistes. Le roi ne fut pas ébranlé un seul instant ; il déclara solennellement qu'il ne donnerait jamais son assentiment au bill proposé. Cette énergique détermination, qui eut de l'influence sur les affaires générales de l'Europe, puisqu'elle fut en partie cause de la retraite de M. Pitt, ne fut point dictée, comme on pourrait le supposer, par un attachement superstitieux, ou fondé sur l'orgueil, pour cette secte dont le roi est le chef suprême, le souverain pontife constitutionnel. Sa résistance était fondée sur un motif plus noble, le souvenir ineffaçable de son serment du sacre, qui contient la promesse de maintenir de tout son pouvoir la religion établie. Motif rare, suranné, qui paraît presque ridicule dans un âge où les serments semblent avoir perdu toute leur sainteté. Tant de fois profanés par les révolutionnaires de tous les pays, arrachés par la force ou prononcés par une coupable légèreté, de sacrés qu'ils étaient chez tous les peuples ils sont presque devenus des objets de dérision. Il n'en est pas moins vrai que, si les scrupules du roi d'Angleterre excitent le dédain des politiques, ils sont infiniment respectables aux yeux de la morale et de l'honnêteté. Ils ne peuvent avoir d'autre source qu'une probité sévère, une justice consciencieuse qui donne de la sécurité aux sujets d'un prince et la confiance la plus entière en ses promesses aux monarques voisins. Cette opposition soutenue à une mesure qui pouvait être utile, mais qu'il ne croyait pas licite, termina honorablement la longue carrière de Georges III, déjà illustrée par des actes répétés de clémence et de bonté (1).

(1) Il paraît que les politiques qui lui ont tant reproché de ne pas avoir

Après avoir parlé, conformément au plan de cet ouvrage, des événements politiques du règne de Georges III, sur lesquels il a eu une influence personnelle, il me reste à donner quelques détails sur sa personne, son caractère et sa vie privée.

Je commencerai par ses mœurs pures, irréprochables, ou plutôt patriarchales. Au milieu de leur nombreuse famille, composée de douze enfants, la reine et lui menaient une vie douce et sans faste. L'amusement favori du roi était la musique religieuse ; il préférait à tous les autres les ouvrages de Hændel, compositeur allemand, le précurseur et peut-être l'égal de Mozart et de Haydn, et l'auteur du fameux chant *God save the king*. Presque toutes les semaines on exécutait quelques-unes de ses pièces dans un concert particulier, où un petit nombre de personnes de la cour étaient admises. C'était à peu près là que se bornaient pour le roi les plaisirs de la société ; car l'étiquette, plus sévère en Angleterre qu'ailleurs, interdit au prince de manger avec ses sujets. Bien plus, lorsque les monarques anglais dînent en public, ils sont servis à genoux. Cette coutume paraît étrange dans un pays de liberté, où jusque dans les moindres classes chacun est si jaloux de sa dignité d'homme et la maintient avec tant de fierté ; mais, ce qui ajoute à l'étonnement, c'est que ceux qui donnent des marques d'un respect presque servile ne sont pas seulement des officiers de bouche d'un grade subalterne ; il est encore d'usage que les plus grands seigneurs, lorsqu'ils sont promus à quelque emploi, militaire, civil ou politique, baisent la main du roi. En

fait céder, par des raisons d'État, sa répugnance personnelle aux vœux des catholiques, avaient des craintes exagérées. La scission avec l'Irlande qu'ils annonçaient comme inévitable si *l'émancipation* était refusée, n'a pas eu lieu, et le prince de Galles, aujourd'hui en possession de la plénitude du pouvoir royal depuis que les restrictions sont levées, n'a pas jugé à propos de se prononcer en faveur de ce bill, quoiqu'il ne soit pas arrêté par les mêmes motifs que le roi son père. Cela porte à croire que cette grande question, dont l'issue n'est pas douteuse, n'est point encore parvenue à son point de maturité.

y réfléchissant, je suis tenté de croire que ces usages, qui paraissent ne pouvoir se concilier avec l'esprit d'indépendance de ces mêmes lords, viennent au fond d'un raffinement d'orgueil ; ils prétendent sans doute relever, par cette espèce de culte rendu à l'individu royal, la nation personnifiée dans lui, dont ils font partie ; et ce qui prouve que cette explication doit être la véritable, c'est que tous les princes du sang ne jouissent d'aucune distinction légale, et que l'on a pour eux bien moins d'égards que dans aucun État monarchique.

Georges III trouvait dans sa nombreuse famille, surtout dans les six princesses ses filles, un ample dédommagement de ce qui pouvait lui manquer sous le rapport de la société. Jamais intérieur ne fut mieux réglé ni plus uni. Les orages de la jeunesse et quelquefois les discussions politiques n'ont élevé que trop souvent des nuages entre lui et plusieurs des princes ses fils, mais tout le monde convient qu'il n'y eut jamais de meilleur père. Ce sentiment de la paternité était même si fort chez lui que, par une espèce d'extension, il lui faisait éprouver de l'attendrissement à l'aspect de tous les enfants; il n'en rencontrait point sans leur faire des caresses, quelle que fût leur condition, et ce symptôme presque infaillible d'un cœur sensible et bon n'était point démenti par le reste de sa conduite.

Son union avec la reine, si longue et commencée de si bonne heure, car il n'avait que vingt-trois ans à l'époque de son mariage, fut heureuse et paisible, et jamais il n'eut de faiblesse ou de distraction qui ait pu donner le moindre ombrage à son épouse. Ce qui ajoute à son mérite sur ce point, c'est qu'il n'était pas insensible aux charmes des belles personnes. Un hasard singulier en donna la preuve ; lorsque, pendant un de ses accès de folie, il prononça plusieurs fois, avec une émotion extraordinaire, le nom de mylady Pembroke, on se rappela qu'il avait paru admirer sa beauté, mais sans lui donner aucun signe de prédilection.

N'est-ce pas une chose digne de remarque que, dans un siè-

cle aussi corrompu, les monarques des deux plus grandes nations de l'Europe, Louis XVI et Georges III, aient donné des exemples d'une chasteté soutenue, vertu tellement tombée en désuétude que son nom même, du moins pour les hommes, est presque devenu ridicule? Au reste, ce n'était pas le seul trait de ressemblance qui existât entre ces deux princes, dont la fin, quoique bien différente, est à jamais déplorable. Tous deux avaient les intentions les plus pures, de la justice, de la bonté et des sentiments généreux; leur instruction était solide et assez étendue, mais la poésie et la littérature légère n'avaient point d'attraits pour eux. Le goût de la chasse, qui leur était commun, celui du tour et de la serrurerie, qui amusèrent quelquefois leurs loisirs, ne les empêchèrent jamais de donner aux affaires publiques toute l'application dont ils étaient capables. Bons pères, époux tendres, leurs manières étaient simples, et ils étaient également ennemis du faste. Enfin ils perdirent tous deux la couronne avant la vie : l'un, par une suite de forfaits atroces, accompagnés de circonstances aussi douloureuses qu'humiliantes; l'autre perdit peut-être plus encore, puisqu'il fut privé de l'état d'homme, et réduit, s'il faut le dire, au-dessous de la condition de la brute, dont l'intelligence, quoique bornée, n'est cependant point désordonnée dans son action et obéit à une volonté évidemment raisonnée. Ce qui ajouta beaucoup encore à la grandeur de son infortune, c'est qu'elle n'eut point, cette fois, pour cause un accident fortuit, un principe inconnu, un choc soudain; elle fut le résultat d'un chagrin violent et profond, de la perte d'une fille chérie. On sait que l'amour paternel ne se divise point également entre plusieurs enfants; aucun ne saurait être indifférent, le devoir et la nature s'y opposent; mais ce qu'il y a de plus vif et de plus tendre dans notre cœur se concentre et devient le partage d'un individu préféré (1). L'expérience apprend que, dans les familles

(1) Il est cependant possible que l'amour paternel se partage également entre deux enfants, pourvu qu'ils soient d'un sexe différent.

nombreuses, cet objet chéri est assez souvent le plus jeune des enfants, soit que les charmes de la paternité se fassent mieux sentir dans un âge plus mûr, soit que les autres, déjà grands, et, pour ainsi dire, envolés, laissent un vide que les parents éprouvent le besoin de combler. Il en était ainsi dans la famille du roi d'Angleterre. De tous ses enfants, c'était sa dernière fille, la princesse Amélie, qu'il chérissait le plus ; elle était le Benjamin de ce roi patriarche, et ce choix paraissait mérité ; aux vertus de ses sœurs elle joignait des grâces plus touchantes ; elle rendait à son père des soins d'autant plus affectueux qu'ils étaient reçus avec plus de plaisir ; enfin, lorsque la perte de la vue vint ajouter la plus triste sujétion aux infirmités de l'auguste vieillard, son dévouement ne connut plus de bornes; elle lui consacra son existence entière, guidant toujours ses pas incertains et charmant ses ennuis aux accents de sa douce voix. Une mort prématurée retira trop tôt du monde ce modèle de piété filiale. Elle ne périt point inopinément, comme une fleur qui tombe sous la faux rapide du moissonneur ; elle s'affaiblit par degrés et mourut lentement. Ainsi la plante, attaquée à sa racine par l'insecte rongeur, languit, et sa tête penchée trahit son mal secret. Mais laissons toute vaine figure. Les souffrances de l'infortunée, devenant de plus en plus aiguës, brisaient le cœur paternel du roi et ébranlaient une raison mal affermie. Sa mort lui porta un coup fatal dont il ne s'est jamais relevé ; l'égarement le plus complet en fut la suite immédiate ; et ce n'était malheureusement point un de ces états d'illusion où l'imagination, se retraçant sans cesse un bonheur perdu, se compose une félicité fantastique, mais qui excite presque autant l'envie que la pitié. Il eût même été moins à plaindre s'il fût tombé dans cette nullité complète où, les sensations morales étant oblitérées, les facultés intellectuelles engourdies, le malade jouit au moins du calme et du repos. Mais la terrible manie présentait ses affreux symptômes, et il est impossible que d'aussi violents accès de frénésie ne soient pas ac-

compagnés d'horribles souffrances. Tel fut le sort déplorable des deux plus vertueux monarques du dix-huitième siècle. Quelle destinée! quelle récompense! Mais, pour réparer ses injustices apparentes, la Providence n'a-t-elle pas les ressources infinies d'un éternel avenir (1)?

Georges III eut encore avec Louis XVI cette honorable ressemblance qu'il pardonna, comme lui, à ses assassins, car on attenta plusieurs fois à sa vie; son premier mouvement fut toujours de s'écrier : « Qu'on ne leur fasse pas de mal; ce « sont sûrement des fous. » Ils l'étaient en effet; mais ces paroles ne prouvent pas moins une bonne conscience et un cœur généreux. Ces deux princes protégèrent aussi les sciences plus que les lettres. Le roi de France avait un goût de prédilection pour la géographie; les instructions qu'il composa pour le célèbre navigateur La Peyrouse annoncent des connaissances étendues, un jugement sain et l'amour de l'humanité. Quant au roi d'Angleterre, ce fut l'astronomie, sans laquelle il n'y aurait ni géographie exacte, ni navigation lointaine, à laquelle il donna une attention particulière et de grands encouragements par sa munificence. Herschell put perfectionner ses grands miroirs télescopiques, et ce fut à Slough, près de Windsor, sous les yeux et aux frais du roi, qu'il construisit cet immense télescope de plus de quarante pieds de long, d'un si grand diamètre qu'un homme peut y entrer, enfin dont toutes les dimensions paraissent si disproportionnées à celles de l'espèce humaine que l'on croirait voir la lunette d'un Titan. La puissance de cet instrument colossal est telle que la lune s'y voit comme si elle

(1) L'histoire rapporte que Cromwell eut aussi une fille chérie, dont la mort prématurée lui causa un si violent chagrin que le terme de ses jours en fut avancé; mais les circonstances de cette mort furent si affreuses qu'elles pouvaient paraître une punition anticipée. Cette jeune femme avait des accès de frénésie pendant lesquels elle reprochait avec véhémence à son père cette longue suite de forfaits qui l'avaient rendu l'horreur du monde. Terribles adieux, effrayants présages, qui durent porter le désespoir dans le cœur consterné du tyran!

n'était éloignée que de quinze lieues, et que l'on n'y saurait soutenir son éclat lorsqu'elle est dans son plein. Ce fut donc un hommage bien légitime que celui de l'astronome qui nomma *Georgium sidus* (l'astre de Georges) cette planète reculée qu'il ajouta à notre système solaire; mais le public, tout en rendant justice aux sentiments d'Herschell reconnaissant, s'est obstiné à vouloir constater l'honneur de sa découverte en donnant à cet astre le nom de celui qui a su démêler sa marche au milieu d'innombrables étoiles. Le docteur Masquelyn, célèbre en astronomie par ses Tables de la lune et dont l'Europe savante regrette aujourd'hui la perte, reçut aussi des marques de la protection du roi; il lui confia la direction de l'observatoire de Grennwich, dont les marins et les géographes anglais comptent les degrés de longitude. Mais ce qui prouve plus le goût décidé de Georges III pour cette admirable science, c'est qu'il a fait construire dans ses jardins de Richmond un bel observatoire en pierres de taille, garni de superbes instruments, et où l'on fait des observations journalières. Si cette fabrique est moins pittoresque que la pagode de Kew, qui en est très-voisine, et qui, élevée depuis soixante ans, menace déjà ruine, elle est certainement plus digne du jardin d'un grand monarque. Pendant que j'habitais Richmond, j'allais quelquefois visiter cet observatoire, où j'étais reçu avec une politesse obligeante par l'astronome, dont la famille est d'origine française; je vis avec étonnement qu'il se faisait aider dans ses calculs par sa sœur, aussi habile que lui dans les hautes mathématiques. Je me plais à citer cette circonstance, honorable pour les femmes, mais qui ne prouve pas plus que les talents du savant professeur femelle de Bologne l'aptitude de leur sexe aux sciences et à tous les ouvrages d'esprit qui demandent de la force et de la profondeur. Toute règle a ses exceptions.

Georges III paraît dépourvu de goût pour les beaux-arts, surtout pour l'architecture, si l'on en juge par les constructions qu'il a ajoutées au château de Windsor, sa rési-

dence habituelle. Cette habitation est d'une simplicité si mesquine qu'il n'y a peut-être pas un grand seigneur en Angleterre aussi mal logé que lui. Il n'a pas non plus augmenté la collection peu considérable des tableaux de la couronne, dans laquelle il n'y a de très-précieux que les fameux cartons de Raphaël et quelques beaux morceaux de Vandyck. Mais la reine a plusieurs tableaux estimés, et une belle bibliothèque, à Buckingham-House, hôtel situé à l'extrémité du parc de Saint-James et qui lui appartient en propre. C'est là qu'elle réside avec le roi, lorsqu'ils sont dans la capitale ; ils ne vont guère au triste et chétif palais de Saint-James que pour donner audience au corps diplomatique et aux étrangers de distinction. Dans les occasions solennelles, comme aux anniversaires des naissances, il y a des bals de cour qui passent pour être peu amusants. Toutes les personnes présentées sont reçues avec une grande affabilité, sans que leurs opinions politiques mettent beaucoup de différence dans l'accueil qu'on leur fait, ce qui est nécessaire dans une monarchie aussi limitée ; mais le roi n'a jamais voulu recevoir les femmes divorcées qui, suivant l'usage anglais, épousent leurs séducteurs. Personne ne doute que cette sévérité n'ait été utile aux mœurs. Lorsque j'eus l'honneur d'être présenté au roi d'Angleterre, je fus à même de constater la singulière habitude qu'il a de dire à la fin de chaque phrase, et presque à chaque mot, *quoi, quoi,* lorsqu'il parle français, traduction de *what, what*, qu'il dit de même à chaque instant en anglais. J'avais déjà vu quelque chose du même genre à la cour de Prusse ; le prince Ferdinand, l'un des frères du grand Frédéric, répétait la totalité de chaque phrase qu'il prononçait, et cela était si immanquable que l'on prévenait ceux qui lui étaient présentés de ne répondre qu'à la seconde fois.

Georges III est (je suis toujours tenté de dire *était*) d'une taille un peu au-dessus de la médiocre. Sa physionomie, ouverte et franche, manque d'expression. Ses traits sont réguliers, ses yeux d'un bleu clair, ses cils blancs, défaut commun à la

plupart de ses enfants, et qui dépare un peu cette famille, l'une des belles que l'on puisse voir. Le roi a le cou si court et le visage si rouge que, quand je le vis pour la première fois, il y a trente ans, il me parut avoir tous les symptômes d'üne apoplexie prochaine. Cependant, depuis cette époque, il a résisté aux maladies les plus violentes, à des fièvres d'une vivacité jusqu'alors inconnue, et, après tant d'attaques répétées qui auraient suffi pour anéantir l'homme le plus robuste dans la force de l'âge, il était encore, il y a quatre ans, d'une telle vigueur qu'il faisait, à cheval, des courses de plusieurs lieues, et d'une si grande vitesse qu'à peine ses écuyers pouvaient le suivre. Ce qui n'est pas un moindre sujet d'étonnement, c'est que ses qualités morales annonçaient aussi peu de dispositions à l'aliénation d'esprit que sa constitution physique semblait peu lui promettre une longue vie. Il avait toujours montré du jugement et de la sagesse. Loin d'être entraîné par une de ces imaginations vives et exaltées, sujettes à s'égarer, à se perdre dans la vague, son esprit, peu étendu, mais droit, parut toujours soumis à la raison. Quels plus sûrs garants de conserver toute sa vie la jouissance de toutes ses facultés intellectuelles? Mais, dans cette occasion comme daus mille autres, la [nature s'est dispensée d'observer ces lois d'analogie auxquelles nous prétendons l'astreindre. Des causes inconnues opèrent à notre insu, et leurs effets trompent nos calculs orgueilleux et déjouent nos plausibles systèmes. C'est ainsi que l'on ne s'attend point à trouver en Angleterre plus de fous que dans la reste de l'Europe; l'on s'attend même à en trouver moins. Le bon sens est tellement commun dans ce pays que le mot d'esprit faux manque absolument dans la langue, et qu'il faut une longue périphrase pour le faire comprendre. Les Anglais sont graves et sérieux; jamais ils ne se livrent à ces accès d'une gaieté turbulente, voisine de l'extravagance, que l'on voit si souvent sur le continent; enfin personne ne paraît plus éloigné qu'eux de la folie. Comment donc expliquer

ce fait si contraire à la vraisemblance, et pourtant avéré, qu'il y a, dans les îles Britanniques, plus d'insensés que dans la France et l'Allemagne réunies? Faudra-t-il s'en prendre au climat humide et variable, et à ses impressions funestes sur le système nerveux? Dira-t-on que le mauvais régime des Anglais, la quantité de boissons chaudes et délayantes dont ils surchargent leurs estomacs, les liqueurs fortes qu'ils aiment avec passion, et qui ne sont pas moins pernicieuses, augmentent l'influence des causes locales? et fera-t-on remarquer, à l'appui de cette opinion, que le lunatisme, la mélancolie ou le spleen, maladies dont le siége reconnu est dans les viscères du bas-ventre, augmentent dans la même proportion que l'usage du thé et des liqueurs spiritueuses? Ces raisonnements sont spécieux, sans doute, mais sont-ils concluants? Pour moi, j'avoue que, quand ils le seraient, je n'y attacherais d'importance qu'autant qu'ils conduiraient à la guérison de ce mal cruel et humiliant pour l'espèce humaine, qui n'a pas déjà tant de raisons de s'enorgueillir.

Lorsque le roi d'Angleterre éprouva pour la première fois les atteintes de la manie, on ne connaissait point encore, en médecine, de système raisonné et méthodique pour le traitement de cette maladie; cette gloire était réservée à la France. Le docteur Pinel composait précisément alors son admirable ouvrage sur l'aliénation mentale, et faisait subir les épreuves de l'expérience aux inductions que la sagacité de son esprit et des observations répétées lui avaient suggérées. Mais déjà les Anglais, guidés par un sentiment d'humanité et de douceur qui leur est naturel, et dont les animaux même ressentent, chez eux, les bienfaisants effets, avaient réformé, dans leurs maisons de force, les chaînes, les barreaux et les châtiments corporels, qui aggravent toujours les symptômes de la folie et qui la rendent souvent incurable. A ces méthodes barbares on avait substitué des moyens de répression aussi efficaces et qui n'avaient rien de douloureux. Des vêtements appropriés,

connus depuis en France sous le nom de gilets de force, en anglais *straight waist-coats*, gênaient les mouvements des insensés et les empêchaient d'être dangereux pour les autres et d'exercer des violences sur eux-mêmes. Ce n'était pas tout : des médecins, plus observateurs que savants, avaient enfin découvert l'étendue du pouvoir que l'homme peut prendre sur son semblable en état de démence par une conduite juste, imposante et énergique. Ils avaient remarqué que la crainte, habilement maniée, dispensait presque toujours de recourir à la force ce qui avait le grand avantage de diminuer le nombre et l'intensité des accès de fureur, de calmer l'excessive irritabilité des malades, de les accoutumer à reprendre de l'empire sur eux-mêmes, et d'amener ainsi graduellement le retour de la raison. Parmi ces médecins, le docteur Willis s'était acquis une réputation extraordinaire en ce genre et il la méritait. La nature l'avait puissamment aidé pour établir son empire sur ses malades en lui donnant une grande taille, une voix forte, un regard perçant ; il se faisait accompagner par des hommes adroits et robustes, qui exécutaient à l'instant ses ordres, toujours justes et sans appel, saisissant les rebelles et leur mettant de force le gilet redouté. Son ascendant sur les insensés était réellement prodigieux ; ils étaient devant lui dans un état de crainte et de soumission qui passe toute croyance ; s'ils s'en écartaient un instant, ils y étaient bientôt ramenés par un regard dont la puissance ne saurait être comparée qu'à celle du serpent d'Amérique, qui enchante les oiseaux. Il portait à la main une baguette, et sa plus grande menace était de la poser sur la table ; alors chacun tremblait. On rapporte qu'un fou, célèbre par la vivacité de son imagination ainsi que par la violence de ses accès, et dont l'idée prédominante était de se croire *Cupidon*, se soumit, comme les autres, à l'autorité du docteur Willis, et qu'il lui dit un jour en frémissant : « Willis, je crains plus ta baguette que la foudre du dieu mon père. » C'est à ce médecin que fut confiée la direction du trai-

tement de Georges III pendant sa première maladie. Les soins qu'il lui rendit ne furent point infructueux ; au bout de quelques mois il lui fit recouvrer l'usage de la raison ; mais les mesures sévères qu'il fut forcé de prendre avaient laissé une impression si désagréable dans l'esprit de ce prince qu'il fit promettre solennellement à la reine de ne jamais l'appeler, en cas de rechute. Sa maladie actuelle paraît diminuer aujourd'hui de violence, mais sans donner aucun espoir de rétablissement. Le symptôme le plus marquant est une loquacité dont les accès durent quelquefois au delà de cinquante heures ; ils sont suivis par d'assez longs intervalles d'une tranquillité exempte de douleur, et que la musique semble prolonger.

Quant au docteur Willis, il fut mandé, quelque temps après la guérison du roi d'Angleterre, auprès de la reine de Portugal, à qui des terreurs religieuses avaient troublé la raison ; mais cette espèce de folie, que l'art parvient rarement à guérir, était trop invétérée ; il ne put lui procurer qu'un soulagement passager. Il fut alors question de l'envoyer dans le nord, en Danemark, où ses talents n'étaient pas moins nécessaires. A cette époque, sur quatorze rois qui régnaient en Europe, il n'y en avait pas moins de trois (proportion inouïe) en état de démence complète, et l'on sait qu'un quatrième soupait assez souvent avec des ombres. Mais, de tous les souverains, le moins sage peut-être était *l'opinion*, cette reine du monde ; car, pour quitter le style figuré, les peuples donnèrent alors des marques d'une effervescence qui tenait du délire.

DE L'OPINION PUBLIQUE EN FRANCE

A L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION (1).

Dans les derniers temps qui précédèrent la Révolution, lorsque la résistance systématique des parlements et de quelques provinces à états, l'irrésolution de la cour et l'impéritie des ministres eurent annoncé aux esprits les moins clairvoyants des troubles inévitables et prochains, ces funestes présages excitèrent plus de curiosité que d'effroi. On avait oublié les malheurs de nos guerres civiles et les horreurs de la Ligue, ou plutôt on les attribuait exclusivement au fanatisme religieux, et, la religion n'étant pour rien dans les nouvelles dissensions, étant même tombée dans un discrédit presque universel, l'on en concluait que les atrocités qui avaient souillé ces temps désastreux ne pouvaient plus se renouveler. A l'appui de cette opinion, on citait les troubles qui avaient agité la minorité de Louis XIV. Tous les auteurs qui nous nous ont transmis le souvenir de cette époque remarquable de notre histoire ont passé légèrement sur les excès inséparables d'un temps de confusion et d'anarchie ; ils se sont étendus avec complaisance sur les intrigues, les raccommodements, les galanteries même, les chansons et les épigrammes, plus nombreuses que les véritables combats. Le cardinal de

(1) Ce morceau faisait partie de l'article du duc de Biron lorsqu'il a été présenté à la censure de Bonaparte; il passa d'abord, au moyen de quelques changements, et il était même déjà imprimé lorsque l'autorité supérieure en ordonna la suppression. On le donne aujourd'hui séparément, parce qu'il n'avait été inséré dans un article que pour échapper plus aisément à l'inquisition des censeurs.

Retz, dans ses Mémoires si vantés, fait une peinture presque séduisante de cette guerre singulière, où l'on ne courait pas beaucoup plus de risque que dans un tournoi. Ce n'est pas qu'il n'y eût quelquefois du sang répandu; mais, quand on lisait le récit de cette escarmouche entre les troupes du roi et celles du parlement, où se trouvait le régiment du coadjuteur, alors archevêque de Corinthe, au lieu de s'apitoyer sur les morts, l'on riait de la plaisanterie du grand Condé, qui avait nommé cette affaire *la première aux Corinthiens*. Or, comme la civilisation avait fait, dans le dix-huitième siècle, des progrès si marquants, et que l'humanité et la philanthropie étaient bien plus en vogue qu'autrefois, il était clair que, si l'on en venait aux mains, la guerre civile se ferait avec plus d'urbanité que jamais. Ainsi chacun, suivant ses liaisons de famille ou de société, entrerait dans le parti des princes, de la cour, du parlement; bientôt il y aurait des négociations, des raccommodements, des traités particuliers. Rien à perdre, et probablement beaucoup à gagner. Les femmes, dont l'empire subsistait toujours, pensaient à recommencer les rôles des duchesses de Chevreuse et de Longueville. Les jeunes parlementaires comptaient sur leur éloquence, les vieux sur leur crédit dans leur compagnie; et, parmi les jeunes seigneurs, quelques-uns s'essayaient dans les insignifiantes assemblées de francs-maçons à parler en public, art étranger à la noblesse dans une monarchie absolue. On préparait donc tous ses moyens, on espérait briller par ses talents. Enfin, si les succès étaient douteux, il y avait du moins une satisfaction assurée, celle de sortir de cet ennuyeux cercle qui traçait à chacun ses occupations, et qui même, dans l'avenir, limitait ses espérances; car les peuples inquiets et légers regardent comme une monotonie fastidieuse ce calme sans nuage, cet état permanent qui fait le bonheur des nations graves et sensées. L'agitation est l'élément des Français; ils achètent à tout prix le mouvement et l'espérance, et ils tombent dans un désœuvrement dangereux si, pendant les intervalles que laisse

la guerre étrangère, leur intérêt n'est pas excité par la magnificence d'une cour brillante et aimable qui encourage les beaux arts, et où l'on trouve, comme à celle de Louis XIV, tous les plaisirs en sollicitant des grâces. L'époque dont nous parlons était bien différente; la cour était déserte et sans considération, et, quant aux chances de la guerre, elles étaient trop éloignées pour fixer l'attention. En effet, la tranquillité de l'Europe paraissait assurée pour longtemps. L'Angleterre avait besoin de réparer ses forces avant de pouvoir se mesurer de nouveau avec nous; elle venait de terminer une lutte où elle avait succombé; d'ailleurs notre marine unie à celle de l'Espagne était plus nombreuse que la sienne, et se formait tous les jours. Sur terre, les Turcs, battus par les Russes, avaient vaincu les Autrichiens; la Suède contenait la Russie, et la Prusse, forte de sa nombreuse armée et de la mémoire de Frédéric, achevait de maintenir l'équilibre. C'était donc sur l'intérieur que se reportait tout l'activité nationale. Mais, en parlant de l'inquiétude turbulente qui agitait la jeune noblesse, je ne dois point passer sous silence une autre cause de fermentation commune à tous les âges et à toutes les classes : c'était la philosophie moderne qui s'était généralement répandue, marchant du même pas que l'instruction. Par une aussi singulière que malheureuse circonstance, les deux plus grands écrivains du siècle, ennemis l'un de l'autre, avaient, comme de concert, sapé les bases de l'ordre et de la tranquillité publique. Voltaire avait attaqué l'autel, et Rousseau plus particulièrement le trône. Les plaisanteries piquantes du premier, les éloquents sophismes de Jean-Jacques avaient séduit ou égaré la multitude. Avant eux il y avait eu en France, comme dans les autres pays, des incrédules et des sceptiques. Les plus fameux, Montagne et Bayle, semblaient douter de tout; mais leur hardiesse, condamnée par les esprits timorés, n'avait point eu de suites funestes, parce qu'en attaquant les preuves des opinions reçues ils s'en étaient tenus aux objections sans chercher à

établir des systèmes désastreux. Leurs sectateurs furent toujours paisibles, car l'esprit de contradiction exclut le fanatisme ; et quand le pyrrhonisme poussa à l'extrême ses incertitudes, on vit même Molière traduire sur la scène ce ridicule aussi moquable qu'aucun autre. Cependant, au dix-huitième siècle, les rieurs furent de l'autre côté, et notre nation gaie et frivole est toujours du parti de ceux qui savent l'amuser. A la suite des chefs de la nouvelle école, une foule d'écrivains travaillèrent à cette œuvre de destruction avec plus ou moins de talent, mais avec un tel succès que les deux principaux objets de respect et de crainte, Dieu et le roi, étaient, pour ainsi dire, détrônés dans l'opinion d'une multitude imprudente et égarée. Que restait-il pour réprimer les passions et les vices? — L'honneur, dira-t-on. Mais il ne sauve souvent que les apparences, et, dans ses bizarreries, il permet quelquefois l'injustice et ce que la morale défend. Les hommes trouvent si commode de mettre les devoirs au rang des préjugés qu'ils écoutent avidement ces doctrines dangereuses où l'on profite de l'obscurité qui couvre toute la métaphysique pour mettre en doute la moralité des actions. De cette licence de la pensée il résulte un esprit d'indépendance qui, s'égarant à la poursuite d'une chimérique liberté, repousse les freins nécessaires à la faiblesse humaine avec autant d'horreur que les chaînes du despotisme, confond l'ordre avec la tyrannie, jusqu'à ce que cet excès d'orgueil soit puni par la cruelle anarchie.

Cependant toutes les têtes n'étaient pas bouleversées, et tous les cœurs n'étaient pas desséchés par l'égoïsme. Il y avait encore des hommes dont l'âme généreuse et élevée n'avait en vue que le bien public, et qui ne pensaient à leur intérêt que comme partie de l'intérêt général, capables même de tous les sacrifices pour le bonheur de leurs concitoyens ; mais, avec les vues les plus pures, la plupart d'entre eux concoururent au mal, parce qu'ils favorisèrent le changement. Alarmés des mauvaises mesures d'une administration versatile, des varia-

tions perpétuelles d'une cour souvent en proie aux caprices d'une favorite et dirigée depuis longtemps par un ministère inhabile, ils croyaient que le temps était arrivé de consolider l'État et de poser enfin les bases d'un gouvernement permanent et durable. Dans le fait, rien n'était moins fixe que les principes constitutifs de la monarchie française. Ainsi, au roi seul il appartenait de faire des édits; mais, si le parlement refusait de les enregistrer, ils n'avaient pas force de loi; donc le parlement avait un véritable *Veto*. Point du tout; car le roi exilait ces législateurs négatifs en masse, ou les faisait enfermer dans un château fort à deux cents lieues de Paris. Quelle inconséquence! et ce reste monstrueux de l'ignorance et de la barbarie du moyen âge ne faisait-il pas honte à un siècle de lumière et de philosophie? Quant à la sûreté personnelle des citoyens, rien ne la garantissait. Dans le pays le plus poli de l'Europe, où régnaient les mœurs les plus douces, personne n'était sûr de coucher dans son lit; un faux rapport, une intrigue criminelle pouvaient vous arracher à votre famille et vous envoyer dans une prison d'État. Il est vrai que cela n'arrivait point, et que, depuis le nouveau règne surtout, sous un monarque juste et vertueux, les lettres de cachet étaient plutôt des sauvegardes contre la rigueur des lois, des lettres de grâce et de sursis, que des moyens d'oppression; mais elles pouvaient le devenir. Pourquoi ne pas imiter une nation voisine? Là tout était fixe et réglé; chacun était jugé par ses pairs; la politique et les lois ne dépendaient pas uniquement de la volonté du prince; ses sujets y prenaient part, et la liberté individuelle était, comme la propriété, à l'abri de toute atteinte. Les grands seigneurs n'avaient rien à redouter du ministère, et les moindres citoyens n'avaient point à trembler devant les grands seigneurs. D'autres raisonneurs allaient encore plus loin, et l'esprit d'innovation, traversant l'Atlantique, s'arrêtait avec complaisance sur l'Amérique septentrionale, qui devait en partie sa nouvelle indépendance à nos armes; dans cette

vaste contrée, plus de roi, plus de noblesse, point de religion dominante ; on pouvait donc se passer de ces institutions que l'on avait regardées jusque-là comme indispensables au maintien de l'ordre dans un grand pays. L'expérience était, il est vrai, assez récente ; cependant, depuis environ dix ans qu'elle durait, on pouvait dire, en sa faveur, que la richesse et la population des États-Unis avaient presque doublé ; mais, sans sortir de l'Europe, on trouvait, depuis des siècles, de ces exemples de prospérité et d'union fondées sur l'égalité et la liberté. La ligue helvétique, les Provinces-Unies étaient heureuses et florissantes ; ces États étaient faibles, sans doute, et peu étendus relativement à la France, mais qui donc avait assigné l'exacte limite au delà de laquelle ce système devenait mauvais? Si l'on consultait le vœu des peuples, tous les voisins des Suisses et des Hollandais désiraient se joindre à leurs associations. La monarchie française elle-même était un assemblage de provinces autrefois indépendantes, réunies à différentes époques, qui avaient conservé leurs lois, leurs priviléges, leurs poids et leurs mesures, et leurs préjugés nationaux. Il était donc naturel, disaient ces hardis spéculateurs, qu'elles formassent un corps collectif, plutôt qu'un empire soumis à un seul prince. Cette chimère de république fédérative, rêvée pour la première fois au temps de la réforme par des ministres calvinistes, ennemis des papes et des rois, prit tout à coup de la consistance en 1793 et donna lieu à la faction des Girondins. A l'époque dont nous parlons, elle ne comptait que quelques partisans obscurs ; mais il est certain que, dans tout le royaume, l'idée générale et dominante, quoique modifiée à l'infini, était *le changement*. Ce mot, synonyme, en politique, de bouleversement, loin de causer de l'effroi, inspirait de l'espérance, tandis qu'il ne devrait jamais être invoqué que par le désespoir. Jadis la France avait éprouvé d'horribles crises ; vingt fois déchirée par l'ambition ou le fanatisme, usée par les longues guerres de Louis XIV, affamée en 1709, elle avait été ébranlée jusque

dans ses fondements par le trop fameux système (de Law). Dans ces temps désastreux, lorsque le comble du malheur semblait tout autoriser, on s'était contenté de gémir, ou, si l'on avait attaqué l'administration, l'on avoit respecté le monarque et la monarchie; la royauté étant regardée comme le *palladium* de l'État, l'attaquer eût été un sacrilége; on eût passé pour un mauvais Français, ou plutôt pour un fou furieux. Comparons avec ces époques funestes celle où l'on montrait un si vif désir de changement. Nous étions dans une paix profonde; l'agriculture en honneur et protégée faisait des progrès rapides, ainsi que la population toujours en rapport avec elle; le commerce, favorisé dans l'intérieur, s'étendait au dehors; celui du Levant nous appartenait en entier, et nous commencions à partager celui de l'Inde. Dans les Antilles, la seule colonie de Saint-Domingue mettait dans la balance du commerce européen pour plus de quatre-vingts millions de ces denrées que le luxe a rendues nécessaires, et sa culture augmentait tous les jours. Nos ports de mer éprouvaient le même accroissement: Bordeaux, Nantes, Marseille, le Havre avaient doublé depuis un demi-siècle. La capitale s'embellissait; les sciences et les arts procuraient à l'envi de nouvelles jouissances. La chimie, renonçant à de chimériques espérances, était parvenue à décomposer les prétendus éléments, et l'on devait à ses recherches des applications utiles. L'astronomie profitait de ses sublimes découvertes pour diminuer les dangers du navigateur, et les hautes mathématiques avaient donné à nos constructeurs de vaisseaux une supériorité que les Anglais, nos éternels rivaux, étaient forcés d'avouer, puisqu'ils les imitaient. Un dessin correct, un goût pur, un style noble distinguaient l'école française moderne. La bonne musique était naturalisée en France; l'Italie, mère des beaux-arts, nous l'avait envoyée légère, brillante et sensible, joignant à des chants mélodieux les charmes d'un accompagnement approprié, qui augmente leur pouvoir autant que l'éloquence donne de la force à la pen-

sée. Ainsi tout concourait à augmenter le bien-être général; les maisons, mieux distribuées, étaient plus élégantes et plus commodes; les voitures étaient plus douces; les chemins, devenus sûrs, étaient mieux entretenus, les auberges plus propres et plus nombreuses. Enfin la condition physique de l'homme, dans le séjour et le voyage, ce qui comprend toute la vie, s'était sensiblement améliorée. Au moral, les progrès de la civilisation, fruits d'un heureux concours de circonstances, s'étaient étendus sur les liaisons de société et leur avaient donné de nouveaux charmes. L'étiquette étant bannie de la cour et la cérémonie n'étant plus de mode, l'aisance avec toutes ses grâces régnait dans les salons; une familiarité décente, et tempérée par le bon goût, donnait à la conversation ce ton libre et enjoué qui en fait le principal agrément. La même cause à qui les hautes classes devaient ces avantages en avait procuré de bien plus essentiels au peuple.

Les rangs s'étaient rapprochés, et la démarcation humiliante que la conquête des Francs avait laissée, même après la destruction du pouvoir des seigneurs, entre les descendants des vainqueurs et ceux des vaincus, s'effaçait tous les jours. L'opinion, d'accord avec la philosophie et l'humanité, proscrivait ces restes de barbarie. Ce même roi, que l'on osa bientôt après appeler tyran, avait aboli la main-morte et le servage, qui pesaient encore sur quelques milliers de paysans, ainsi que la corvée, calamité bien plus grande et bien plus générale. Il ne restait donc de tout ce régime féodal, encore plus choquant qu'oppresseur, que des cens ou redevances, loyers, sous un autre nom, de terres concédées, de vains titres que leur multitude avait presque avilis, et la fumée de l'encens paroissial. J'ai dit ailleurs, et je crois l'avoir prouvé, que l'usage des armes à feu avait commencé dans toute l'Europe cette mémorable révolution; le goût des amusements de l'esprit, l'aversion de la gêne, et la vanité qui remplaça l'orgueil, l'achevèrent en France. A la hauteur qu'inspirait autrefois presque

généralement la naissance avait succédé chez les grands l'ambition de plaire par le mérite personnel, et surtout la prétention à l'esprit; ils recherchaient moins les respects que les applaudissements. La morgue était devenue ridicule; il ne suffisait même plus d'être affable, il fallait, à tout prix, paraître aimable à ses inférieurs comme à ses égaux. Ainsi le temps, qui élève les plaines aux dépens des montagnes, nivelait aussi toutes les conditions. Un tel état de choses augmentait, dans les hautes classes, la disposition que les Français ont naturellement à la bienveillance et à l'aménité. Si une philosophie orgueilleuse s'égarait dans les dangereux labyrinthes de la métaphysique, l'humanité, cette philosophie du cœur, répandait ses dons avec plus d'activité et de discernement; elle s'aidait des progrès des arts pour multiplier ses bienfaits. Sans être plus vertueux, on était plus charitable, et la piété n'avait plus seule l'honorable privilége de soulager les malheureux. On n'entendait plus parler de ces actes d'oppression, de ces vexations que se permettaient les grands seigneurs des temps passés; les lois les auraient réprimés, et l'opinion publique, plus forte que les lois, en interdisait jusqu'à la pensée. Tout était donc parfait, direz-vous? — Non, sans doute; il y avait des abus et des vices, des intrigues et de la corruption; mais, vous, ne cherchez que dans les fictions de l'âge d'or une époque qui en soit exempte, et convenez que la France était alors agitée sans être malheureuse; que les abus qui paraissaient intolérables aux esprits inquiets, existant depuis des siècles sans amener la subversion de l'empire, pouvaient encore subsister sans de graves inconvénients, et qu'il suffisait d'un ministre habile pour remonter la machine, plutôt privée de mouvement que détraquée. Enfin les finances, objet de tant de discussions et d'anxiétés, étaient loin de présenter des difficultés insolubles. Puisque les taxes n'étaient point excessives et que la balance du commerce était à notre avantage, il s'agissait bien plutôt de surveiller la rentrée des revenus et de diminuer les frais de per-

ception que d'augmenter la masse de l'impôt. Il était évident que la force des choses amènerait un arrangement convenable, sans secousse, et sans risquer la sûreté de l'État. Mais il en est de la tranquillité publique comme de la santé : on n'en connaît tout le prix que quand on l'a perdue.

Au reste, si l'on peut taxer d'imprudence ceux qui crurent que l'on pouvait sans risque essayer de réformer la constitution de l'État, il ne s'ensuit pas qu'on puisse leur attribuer tous les malheurs de la Révolution ; car, loin d'être la conséquence de leur conduite, elle était impossible à prévoir. Les mesures désastreuses que prit alors le ministère, voilà la véritable cause de la destruction de la monarchie. Comment a-t-il pu méconnaître la situation des affaires au point de redouter une noblesse sans autorité sur les troupes, sur les places fortes, attendant tout de la cour, et essentiellement attachée au trône ? Comment a-t-il pu pousser la témérité jusqu'à établir une assemblée dont dépendaient les destinées de la France, et où il avait donné au parti populaire une telle prépondérance, à quatre lieues de la capitale, foyer d'intrigues et de corruption, remplie d'une populace si aisée à émouvoir et si peu chère à soudoyer ? De quel aveuglement ne fallait-il pas qu'il fût frappé pour ne pas voir, quand il fallut enfin songer à contenir les factieux par les armes, que c'était au roi à aller se mettre à la tête des troupes, au lieu de les réunir lentement, en restant à la merci de ceux que l'on prétendait soumettre, exposant aux barrières de Paris les soldats à tous les genres de séduction ! Qui peut ignorer que les clefs de cette grande ville sont à Meaux, Corbeil et Poissy, dans des postes où l'on est maître des subsistances, et où la discipline peut être maintenue ?

Cependant la monarchie était si forte que, malgré tant de fautes inconcevables, rien n'était encore perdu ; le 10 août même, elle pouvait être sauvée ; mais il aurait fallu sur le trône un prince énergique et militaire, repoussant, l'épée à la main, à la tête des fidèles sujets réunis dans son palais et des

Suisses, leur braves auxiliaires, les hordes de vils scélerats qui osèrent l'attaquer. Louis XVI ne manquait assurément point de courage : son héroïque fermeté pendant la journée du 20 juin en est la preuve convaincante; mais son courage était celui des martyrs, celui qui sait souffrir avec constance. Par un dévouement aussi généreux que funeste, il voulut, aux dépens de sa vie, épargner le sang des Français; son humanité mal entendue en fit couler des torrents. Pourquoi faut-il que des motifs si respectables aient eu d'aussi affreux résultats?

Je sais que l'on a soutenu, après l'événement, que la monarchie devait périr parce qu'elle était mal constituée, que les finances étaient en désordre, et l'on cite encore d'autres causes de destruction; mais on oublie notre histoire, on oublie que, pendant douze siècles d'existence, la France fut vingt fois dans une situation bien plus alarmante. Prétendre qu'elle devait succomber parce qu'elle était dans un état de crise n'est pas plus raisonnable que de dire qu'un malade qui, dans un accès de délire, se serait jeté par la fenêtre, serait certainement mort de son mal s'il ne s'était pas tué. Tout ces prophètes après coup font pitié; et si quelqu'un avait réellement prédit la Révolution et ses excès, il aurait tort de se glorifier de ses conjectures; car, dans l'ordre de la vraisemblance, les jacobins et leurs horribles folies étaient aussi loin de nous que le retour aux superstitions des Druides. Oui, l'homme impartial et instruit qui soumettrait au calcul des probabilités les succès de la Révolution trouverait qu'il y avait plus de chances contre elle que contre le quine de la loterie; mais le quine est possible, et malheureusement cette fois il fut gagné.

LE BATELIER DU LAC DE GENÈVE.

Je me trouvais en 1803 à Lausanne ; je voulus visiter les fameux rochers de Meilleraye avant que le pic et la mine ne leur eussent ôté leurs formes pittoresques ; car on commençait alors à construire cette belle route qui conduit de Genève à Milan, en raccourcissant de trente lieues la distance de Paris à la capitale de la Lombardie. Je descendis donc au faubourg d'Ouchy, et je louai un bateau pour traverser le lac. Nous étions au commencement de l'automne ; le temps était superbe ; une brise légère enflait la voile, et le soleil couchant dardait ses rayons sur les premières neiges qui couronnaient les montagnes du canton de Fribourg et cette dent de Jamant que le chantre de la nouvelle Héloïse a rendue célèbre. Les bateliers me montraient successivement Vevay, Saint-Gingoux à l'extrémité orientale du lac, et sur la côte de Savoie ils me nommaient les châteaux à tourelles carrées dont la blancheur éblouissante contraste avec le vert foncé des grands châtaigniers qui ombragent cette rive. En m'approchant du port je questionnai le patron de la barque, qui me parut plus intelligent que les autres, sur la situation du pays de Vaud depuis le changement de sa constitution. Le peuple avait sûrement gagné à ne plus dépendre du canton de Berne, de ce gouvernement paternel pour les citoyens, mais oppresseur, disait-on, de ses sujets. Il ne me sembla pas persuadé de cette amélioration, et, comme je lui faisais observer qu'ils étaient du moins libres et égaux, il me répondit, en me montrant d'une main un écu et de l'autre le clocher de son village, ces mots qui ne sortiront jamais de ma mémoire : « LA LIBERTÉ EST DANS MA BOURSE,

« ET L'ÉGALITÉ AU CIMETIÈRE. » Grands philosophes, dissertez péniblement sur ces questions difficiles, accumulez les volumes ; pour moi, la justesse, la précision énergique de cet homme grossier me découragent, et je quitte la plume.

FIN.

TABLE.

SOUVENIRS ET PORTRAITS

PAR M. LE DUC DE LÉVIS.

FIN DE LA TABLE.



